VOYAGE
AU POLE SUD
ET DANS L'OCÉANIE

SUR LES CORVETTES

L'ASTROLABE ET LA ZÉLÉE,

EXÉCUTÉ PAR ORDRE DU ROI
PENDANT LES ANNÉES 1837-1838-1839-1840,

SOUS LE COMMANDEMENT
DE M. J. DUMONT D'URVILLE,
Capitaine de vaisseau,

PUBLIÉ PAR ORDONNANCE DE SA MAJESTÉ

sous la direction supérieure
DE M. JACQUINOT, CAPITAINE DE VAISSEAU, COMMANDANT DE LA ZÉLÉE.

HISTOIRE DU VOYAGE.

TOME SIXIÈME.

PARIS,
GIDE, ÉDITEUR,
RUE DES PETITS-AUGUSTINS, 5, PRÈS LE QUAI MALAQUAIS.

1844

VOYAGE
AU POLE SUD
ET DANS L'OCÉANIE.

VI.

RP.JCB

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN ET THUNOT,
Rue Racine, 28, près de l'Odéon.

VOYAGE
AU POLE SUD
ET DANS L'OCÉANIE

SUR LES CORVETTES

L'ASTROLABE ET LA ZÉLÉE,

EXÉCUTÉ PAR ORDRE DU ROI
PENDANT LES ANNÉES 1837-1838-1839-1840,

SOUS LE COMMANDEMENT
DE M. J. DUMONT D'URVILLE,
Capitaine de vaisseau,

PUBLIÉ PAR ORDONNANCE DE SA MAJESTÉ
sous la direction supérieure
DE M. JACQUINOT, CAPITAINE DE VAISSEAU, COMMANDANT DE LA ZÉLÉE.

HISTOIRE DU VOYAGE.

TOME SIXIÈME.

PARIS,
GIDE, ÉDITEUR,
RUE DES PETITS-AUGUSTINS, 5, PRÈS LE QUAI MALAQUAIS.

1844

CHAPITRE LXII.

Séjour à Banda. Traversée de Banda à la baie Raffles. Reconnaissance de la nouvelle-Guinée et du cap Valsch.

1839.
19 Février.

Nous n'avons pas encore perdu de vue les hauts sommets de l'île d'Amboine ; les montagnes de Céram et les pitons qui couronnent les petites îles ses voisines vers le sud, forment derrière nous une longue suite de points au-dessus de l'horizon de la mer, dont les eaux azurées sont à peine agitées par une faible brise d'est, lorsque tout à coup la vigie des barres de perroquet annonce un bâtiment à vapeur à petite distance devant nous. Bientôt on aperçoit de dessus le pont du navire, une longue traînée de fumée s'élevant presque perpendiculairement, tant l'air est faiblement agité. Je savais que le gouverneur général des Moluques s'était arrêté dans sa tournée sur le petit groupe de Banda, où la corvette de guerre *le Triton*, partie de la rade d'Amboine quelques jours avant nous, était allée le chercher

1839. Février. de la mer s'étend la ville, qui regarde la rade; une forêt d'une admirable verdure sert à encadrer la vue pittoresque des habitations, et la végétation active de cette petite île contraste singulièrement avec les flancs brûlés du Gounong-Api qui la touche, et dont le sommet, déchiré par les éruptions volcaniques, est constamment surmonté d'un panache de fumée. Tout autour de ces deux îles s'étend, en demi-cercle, l'île Lonthoir ou grande Banda, qui, médiocrement élevée, est littéralement couverte d'arbres fruitiers.

Trois passes conduisent au mouillage; deux sont limitées d'un côté par la grande Banda; elles sont larges et faciles. La troisième sépare le Gounoug-Api de Banda-Neira, mais, étroite et sinueuse, elle est encore embarrassée par des bas-fonds qui la rendent très-difficile, quoique praticable. La rade est assez animée : outre les trois corvettes de guerre *le Triton*, *l'Astrolabe* et *la Zélée*, deux beaux trois-mâts, deux bricks et une grande quantité de *koro-koros* malais, aux formes bizarres, s'y balancent sur leurs ancres. La présence du gouverneur a aussi amené dans le port une foule de petites embarcations de l'île Céram.

A huit heures du matin, tous les navires mouillés sur la rade hissent les couleurs néerlandaises, lorsque nous saluons le pavillon hollandais de vingt et un coups de canon, qui nous sont rendus coup pour coup. Je reçois ensuite la visite de M. le gouverneur de Stuers, accompagné du résident. Nos corvettes le saluent de treize coups de canon, qui nous sont rendus aussitôt son arrivée à terre; puis cha-

cun de nous prend son essor. Toutes les observations marchent de front. Il n'y a que quelques jours que nous avons quitté Amboine, où nous avons pu nous procurer toutes les provisions dont nous avions besoin; aussi nos achats dans cette colonie seront de peu d'importance; de la viande fraîche pour l'équipage, voilà tout ce que je demande au gouverneur. M. de Stuers est un homme de cinquante ans environ; ses manières sont très-polies et on ne peut plus agréables; il s'exprime parfaitement en français, et je me féliciterai toujours des instants pleins de charmes que j'ai pu passer auprès de lui. Nous sommes encore sous l'impression de toutes les politesses, de tous les bons procédés dont nous avons été l'objet à Amboine; à Banda, nous retrouvons bien vite cette cordialité et cette hospitalité hollandaise que tous les voyageurs ont su si bien apprécier; dès notre arrivée au mouillage, nous sommes reçus avec le même entraînement, le même dévouement affectueux de la part de toutes les autorités de cette petite colonie. 1839. Février.

Dès aujourd'hui, M. de Stuers s'est empressé d'enrichir nos collections d'histoire naturelle de deux échantillons rares et précieux; d'un *dougon* pêché de la veille et encore vivant, et d'un petit *kangourou* noir d'une forme très-agréable, mais dont probablement nous ne pourrons rapporter que les dépouilles au jardin botanique de Paris, malgré tout mon désir de le conserver vivant pour augmenter la ménagerie royale. En prenant terre sur Banda-Neira, sur un joli petit débarcadère garni d'un hangar ou cale sou-

1839. Février. verte, on arrive sur une petite place qui termine une longue promenade complantée d'arbres, et qui s'étend le long de la mer, en face des maisons des Européens. Cette place est bornée d'un côté par le fort *Nassau*, composé de quatre petits bastions bien entretenus. Au centre du fort, qui affecte la forme d'un carré, se trouvent les magasins de la compagnie, et c'est dans ces magasins qu'on a renfermé le *dougon* dont M. le gouverneur nous a gratifiés. Après avoir salué M. le gouverneur et le résident, naturellement ma première visite fut pour ce nouveau passager de *l'Astrolabe*. C'est un animal de six pieds de long environ, et paraissant d'un naturel fort paisible. Sa forme est celle d'un phoque; la structure de sa tête et de sa mâchoire, faiblement armée de dents peu dangereuses, semble indiquer des habitudes tranquilles. C'est une précieuse acquisition pour la mission, et sans aucun doute il sera un des plus précieux échantillons de notre collection. M. Hombron, à qui je le confie ensuite, se dispose à l'enfermer dans une barrique remplie d'*arack*, lorsque je m'éloigne pour aller faire un tour dans la ville, avant de rentrer à bord.

La ville est bâtie sur l'île Banda-Neira, dans une petite plaine élevée seulement de quelques mètres au-dessus du niveau de la mer. Elle est coupée par deux rues principales parallèles entre elles et au rivage de la mer; sur le premier plan, et dans la position la plus agréable à cause du coup d'œil de la rade et de la fraîcheur qu'entretiennent les eaux de

1839. Février.

la mer, se trouvent les habitations du résident et des principaux fonctionnaires. Chacune de ces maisons jouit d'un jardin assez étendu, qui en rend le séjour très-agréable. Elles sont entretenues avec un soin infini, et on retrouve à Banda, comme dans toutes les villes hollandaises, cette propreté remarquable qui caractérise le peuple néerlandais. Aux deux extrémités de la ville, s'élèvent encore de nombreux bâtiments destinés à servir de casernes, d'hôpitaux et de magasins. Derrière se trouvent les quartiers malais et chinois avec leur caractère à part. Dans le centre de Banda-Neira, et à peu de distance de la ville, s'élève une petite colline qui domine l'île entière, et sur laquelle on voit le fort Belgica, dont les murailles, blanchies à la chaux, laissent voir de nombreux créneaux et de nombreuses embrasures, où paraissent la plupart du temps les gueules des canons. Le fort Belgica commande au fort Nassau et à l'île entière; mais il ne bat les passes qu'à grande portée de canon; il est destiné à protéger la colonie contre une invasion étrangère, et les Hollandais regardent la possession de cet archipel, qui est très-importante, comme suffisamment défendue.

La nuit était venue depuis longtemps lorsque je songeai à rallier le bord; comme je renouvelais à M. de Stuers mes remercîments pour les animaux qu'il avait donnés à la mission, il m'assura de tout le regret qu'il éprouvait de voir notre départ aussi proche (nous ne devions passer que trois jours sur cette rade), et de tout le plaisir qu'il aurait éprouvé

1839. Février. s'il avait pu nous aider à collecter les objets d'histoire naturelle dont les Moluques sont la patrie; il me demanda à ce sujet une note de tous nos *desiderata*, avec promesse de s'en occuper sérieusement, et de nous les expédier à l'endroit que je voudrais bien désigner, aussitôt qu'il aurait pu se les procurer. Puis, après m'avoir fait promettre que le jour suivant nous irions faire ensemble une promenade sur la grande Banda, afin de visiter les plantations de muscadiers, nous nous séparâmes en désirant mutuellement de nous revoir le lendemain.

23 Dès huit heures du matin trois pirogues, armées de vingt-cinq à trente pagayeurs, quittent la terre et se dirigent sur les corvettes; elles sont garnies de banderolles comme pour un jour de fête, l'une est destinée à porter le gouverneur, le résident et le capitaine de la corvette *le Triton*. Les autres servent d'escorte. Ces dernières portent des hommes armés des boucliers et des armures des anciens habitants, simulant des combats, ou exécutant des pantomimes burlesques; dans une de ces embarcations se trouvent deux individus habillés en chevaliers, le casque en tête, et qui, avec une patience et un flegme admirables, balancent leur corps alternativement à droite et à gauche, en suivant la mesure indiquée par les gongs, accompagnement obligé de toute pirogue marchant à l'aide de la pagaye. L'un d'eux ne se lasse pas de battre l'air, à coups redoublés, avec un sabre de bois. En même temps, le loustic de la troupe n'épargne pas ses grimaces.

1839. Février.

Ces deux embarcations, dont la marche était bien supérieure à celle de nos canots dans lesquels j'avais pris place avec plusieurs de MM. les officiers pour suivre le gouverneur, ne cessèrent d'évoluer que lorsque nous accostâmes la terre, vers sa pointe ouest, devant un amas de jolies maisonnettes assises sur le bord de la mer au pied de rochers à pic qui surplombaient leur toiture. L'une de ces habitations appartenait à un planteur qui vint nous en faire les honneurs avec grâce et surtout avec franchise et cordialité. Aussitôt que nous eûmes pris quelques rafraîchissements, chacun de nous se plaça dans un commode palanquin, et bientôt enlevés par de vigoureux esclaves, nous nous trouvâmes transportés au milieu des plus jolis bois que l'on puisse rencontrer. J'ai déjà dit, je crois, que l'île Lonthoir ou Grande-Banda, était assez élevée et accidentée. Cette île qui a une très-faible largeur, est formée par une chaîne montueuse s'étendant de l'est à l'ouest dans toute sa longueur. Pour gravir sur l'arête, les Hollandais ont pratiqué dans le roc de longues rampes d'escaliers qui sont entretenues avec un soin infini. Ce fut à l'aide de l'une de ces rampes que nos porteurs nous amenèrent sur la partie la plus élevée de l'île Lonthoir. Puis nous entrâmes dans une forêt de muscadiers abrités des ardeurs du soleil par des arbres gigantesques qui, conservés exprès, les couvrent de leur ombre. Après avoir suivi pendant quelque temps le sommet de l'arête que forme cette terre, à travers un sentier bien battu et délicieux, nous arrivâmes au point culminant de cette

1839. Février.

petite chaîne et nous nous arrêtâmes là à une petite maisonnette pour jouir à notre aise du haut de sa terrasse du superbe point de vue de la rade. Le volcan de Banda nous montrait ses flancs arides et brûlés, et sa tête cachée par l'épaisse fumée qui s'échappe de ses flancs; à ses côtés l'île Neira, couverte de hautes habitations ombragées par d'épais feuillages, ressortait, pleine de vie, près de son terrible voisin, le Gounong-Api ou montagne de feu, qui de temps à autre rejette jusque sur la ville les cendres et les scories vomis par le cratère. Puis, enfin, et comme à nos pieds, se dessinait la rade dont nous pouvions suivre toutes les sinuosités; la riche et brillante végétation de la Grande-Banda, sur laquelle l'œil dominait, encadrait à merveille ce tableau, tandis qu'au loin on voyait se dessiner sur l'horizon de la mer les quelques petites îles qui font partie du groupe de Banda. Ce coup d'œil est un des plus jolis que je connaisse; la nature semble avoir réuni sur un petit espace les contrastes les plus frappants. M. Goupil, qui faisait partie de notre caravane, se hâta de tirer ses crayons et de prendre le croquis de ce charmant panorama. Au même instant MM. Dumoulin et Hombron, qui, accompagnés par plusieurs officiers, avaient entrepris de gravir le Gounong-Api, afin de visiter l'entrée même du cratère, montrèrent leur silhouette sur le sommet de ce cône embrasé. Ce ne fut qu'après avoir passé près d'une heure sur notre belvédère, que nous reprîmes le chemin du rivage en descendant par un sentier

extrêmement rapide où l'habileté bien connue de nos porteurs nous rassurait à peine contre les dangers d'une chute. Nous arrivâmes bien vite sur le bord de la mer, à l'habitation d'un planteur où nous attendait un excellent déjeuner, dont le maître de l'habitation nous fit les honneurs avec grâce et surtout avec cordialité. Il était deux heures lorsque nous remontâmes dans nos canots pour regagner nos navires. J'avais à peine monté l'échelle de l'Astrolabe que je vis arriver MM. Dumoulin, Hombron et Gourdin qui rentraient aussi après avoir gravi le Gounong-Api. 1839. Février.

« A trois heures du matin (dit le premier de ces messieurs), tous nos préparatifs de départ étant faits, nous nous rendîmes sur Banda-Neira pour gravir la montagne du Volcan. Nous y trouvâmes dix condamnés qui, par les soins de M. le gouverneur, nous attendaient pour nous servir de guides. Ils eurent bien vite chargés sur leurs épaules nos bagages, consistant en vivres et instruments, et nous nous disposâmes à franchir le canal qui sépare Banda-Neira du Gounong-Api. Nous avions malheureusement renvoyé l'embarcation qui nous avait amenés à terre, et il fallut un peu de temps pour en trouver une destinée à nous faire franchir cet obstacle. Toutefois la nuit était encore très-noire lorsque nous fûmes aux pieds du volcan; nous y trouvâmes quelques misérables cabanes assises aux pieds de la montagne sur le bord du canal, entourées par quelques arbrisseaux rabougris et souffreteux, au travers desquels il

1839. Février. nous fallut chercher notre route malgré l'obscurité.

« Nous n'avions pas fait grand chemin que déjà nous étions loin de toute végétation, et devant nous se dressait le cône que nous allions gravir, dont l'arête faisait, avec la verticale, un angle de 60 degrés au plus.

« Deux natures distinctes semblent caractériser le terrain de la montagne : sa base est garnie à la surface par d'énormes blocs de lave et de basaltes, recouverts d'un peu de terre végétale, et à travers lesquels surgissent les pauvres arbustes qui y marquent la vie ; mais à mesure que l'on avance, les arbustes disparaissent, la lave se trouve à nu sur le sol, et présente des saillies tranchantes sur lesquelles il faut poser le pied avec d'autant plus de précaution que le moindre faux pas peut entraîner la rupture d'un membre. Plus loin le sol devient mobile; des cendres semées d'énormes pierres noires vomies par le cratère, rendent la marche plus difficile encore, mais aussi moins dangereuse ; souvent le sol sur lequel on a appuyé le pied se divise, et d'énormes cailloux ébranlés roulent avec fracas jusqu'aux pieds du volcan avec une vitesse effrayante. Nous n'étions pas encore arrivés à la moitié de la hauteur que nous voulions atteindre, lorsque M. Gourdin, qui relevait de maladie, sentit ses forces l'abandonner, et nous demanda à rester en arrière. Le jour commençait à poindre; nous avions tout intérêt à terminer notre ascension avant que le soleil vînt nous écraser de sa chaleur torréfiante; toutefois la prudence exigeait

qu'aucun de nous ne restât en arrière, car les pierres, qui à chaque instant se détachaient de nos pieds, auraient pu écraser l'imprudent retardataire : aussi nous nous empressâmes de ralentir notre marche, tous nos guides durent aider notre camarade souffrant, et ce fut avec joie que nous nous retrouvâmes tous réunis sur le sommet de la montagne après trois heures d'une marche pénible. 1839. Février.

« Comme toutes les montagnes volcaniques le Gounong-Api est terminé par un cône renversé d'environ quatre-vingts mètres de largeur sur vingt à vingt-quatre mètres de profondeur. Ce fut là que se trouva l'embouchure du volcan auquel sans doute la montagne dut sa formation. Aujourd'hui du sable et du gravier garnissent le fond de ce cratère entièrement éteint. Le thermomètre placé sur le sol et même enfoncé de quelques pouces dans la terre n'accusa que vingt-sept degrés ; mais par opposition, les pourtours de ce cône renversé paraissent encore en feu, de nombreuses fumeroles s'en échappent et répandent à l'état de vapeur une grande quantité de soufre qui se condense ensuite et vient se cristalliser en beaux prismes d'un effet remarquable. Sur plusieurs points la chaleur inhérente au sol est tellement forte que le soufre qui s'y condense reste à l'état liquide. Nos guides, qui ont les pieds nus, ne traversent qu'avec peine ces lieux embrasés, et nulle part le thermomètre n'accuse moins de quarante degrés sur les pourtours de ces foyers. Partout sous nos pas le sol résonne comme si une couche peu épaisse de

1839. Février. terreau nous séparait du feu souterrain de la montagne, dont la fumée s'échappe par gerbes immenses d'une longue fissure placée sur la partie occidentale. Ce ne fut point sans regrets que nous dûmes renoncer à voir de près l'ouverture principale du cratère d'où s'échappait ce long jet de fumée que nous avions aperçu de si loin; mais des fumeroles très-actives nous en séparaient, et de temps à autre le vent, qui n'était point régulier, poussait sur nous ces exhalaisons méphitiques qui rendent toujours si dangereuses les approches des volcans. Cependant nous parvînmes très-près de l'ouverture principale. L'action était trop intérieure pour rien y voir autre que de la fumée; le sol s'ébranlait sous nos pas et nous faisait craindre à chaque instant que, s'affaissant sous notre poids, il ne nous entraînât avec lui jusqu'au fond de l'abîme.

« Il était près de dix heures du matin lorsque nous commençâmes à redescendre; il nous fallut peu de temps pour atteindre le pied de la montagne, et je pus encore profiter de l'obligeance du docteur Kurt pour aller visiter l'île *Poulo-Pisang*, résidence des lépreux, avant de rentrer à bord. Cette île qui termine la grande Banda vers l'est, est entièrement réservée à ces malheureux incurables. Deux ou trois maisons leur servent de demeure. L'île, qui est presque littéralement couverte de cocotiers, leur est entièrement abandonnée, mais sous aucun prétexte ils ne peuvent en franchir les limites. Le gouvernement accorde à chacun d'eux une ration journalière, et de temps à autre le médecin en chef est tenu de leur

faire une visite dont ils profitent pour exposer leurs besoins. Une vingtaine de ces malheureux, couverts de plaies hideuses de la tête aux pieds, traînaient sur cet îlot leur chétive existence. Comme pour faire contraste, je ne quittai l'île Puso-Pisang que pour aller à bord de l'Astrolable me préparer à assister, quelques heures plus tard, à une fête offerte à nos états-majors par les membres de la société de Lendracht. » 1839. Février.

Le même soir, en effet, nous assistions à un bal où se trouvaient réunies toutes les autorités de la colonie, et une quarantaine de dames toutes créoles. La plus franche gaieté présidait à cette réunion; mais la chaleur y était suffocante; aussi je ne tardais pas à me retirer à mon bord pour jouir de la délicieuse fraîcheur de la nuit. Nos jeunes officiers, à qui les plaisirs de la danse présentaient plus de charmes qu'à moi, ne se retirèrent que lorsque déjà la nuit était fort avancée, enchantés de l'accueil empressé de leurs hôtes et amis.

Nous ne devons plus passer qu'une journée au mouillage de Banda, aussi chacun se hâte de parcourir cette intéressante colonie : les uns vont admirer les beaux ombrages embaumés de l'île Lonthoir; d'autres parcourent dans tous les sens la petite île Neira, la plus importante, parce qu'elle est le siége de la colonie; le soir tous les officiers se réunissent chez le résident, qui m'avait retenu pour dîner avec une partie de mon état-major. C'est au son de la musique, dans les salons aérés et frais du gouvernement, au milieu de 24

1839. Février. la salle de bal, que chacun de nous fait ses adieux à ses nouveaux amis qui, après nous avoir comblés de politesses, nous accompagnent de leurs vœux pour le succès de notre expédition. Puis chacun se retire à son bord où tout est prêt pour l'appareillage du lendemain.

25 L'archipel Banda ne tire point son importance de l'étendue de ses terres, qui sont toutes fort petites, mais bien de ses productions. Il est aujourd'hui le plus beau joyau de la puissance hollandaise dans les Moluques. De tout temps, ce petit archipel a été réputé pour l'excellente qualité de ses épices et surtout de ses muscades. Le gouvernement s'est toujours réservé le monopole des épices, et aujourd'hui encore il en retire de très-grands avantages, malgré la concurrence que les établissements anglais sur la Péninsule malaise font à ceux des Hollandais dans les Moluques. Nulle part le muscadier n'a pris plus de développement que sur le groupe des îles Banda. Le gouvernement de Batavia, qui, pendant si longtemps, fournit exclusivement toutes les épices de l'Europe, s'attacha à laisser à ce petit archipel le privilége exclusif de la culture de la muscade.

Avant la conquête du groupe par les Hollandais, en 1621, une population belliqueuse habitait les îles de Banda; son amour pour l'indépendance, sa valeur causèrent sa ruine; les vainqueurs ne crurent leur conquête bien assurée que lorsque tous les habitants primitifs de ces contrées furent exterminés dans les guerres, ou se furent volontairement exilés pour ne point travailler comme esclaves sur le sol dont ils

étaient dépossédés. La Compagnie des Indes se hâta alors de partager le terrain conquis entre ses partisans. L'île Lonthoir que nous venons de visiter, fut divisée en vingt-quatre parts et concédée à titre de fermes perpétuelles à vingt-quatre métis provenant d'Européens, dont les familles se fixèrent sur le sol et devinrent la noblesse réelle du pays. La Compagnie se réserva exclusivement l'achat et l'exportation de la récolte des planteurs, qui durent se soumettre à livrer leurs denrées au tarif fixé par la Compagnie. Ceux-ci firent valoir les terrains qui leur furent abandonnés avec des esclaves à eux, et avec des condamnés que le gouvernement de Java y envoie chaque année pour la vie ou pour un temps très-long. L'importance que le gouvernement hollandais attache à cette petite colonie, et la nécessité de contenir dans le devoir les nombreux criminels qui y sont déportés nécessitent dans ces îles une garnison nombreuse chargée d'occuper les deux forts de *Nassau* et *Belgica*. Le rapport annuel des îles Banda est de près d'un million et demi de florins; la culture du muscadier constitue leur seule richesse; isolées et éloignées de la route des navires, ces petites terres ne sont susceptibles d'aucun commerce spécial ou d'entrepôt autre que celui produit par les consommations de la colonie et les ventes de ses produits. 1839. Février.

Les *perkemers* (c'est le nom des planteurs) font d'assez bonnes affaires dans l'exploitation du sol qui leur est confié; toutefois ils ne sont encore aujourd'hui en possession du terrain qu'ils cultivent que

1839. Février. comme fermiers de la compagnie. Celle-ci, en faisant le partage de sa conquête, avait reconnu aux planteurs le droit de transmettre à leurs héritiers la ferme du terrain concédé. Depuis lors, les *perkemers* ont voulu à plusieurs reprises élever des prétentions à la propriété absolue, en se fondant sur l'antiquité de la possession, mais sans jamais obtenir une décision en leur faveur. Aujourd'hui encore ils sont en instance auprès de la Cour suprême de Java, qui, suivant toute probabilité, conservera au gouvernement cette propriété tant contestée.

Banda peut fournir annuellement 500,000 livres de noix muscade et 150,000 livres de *macis*. Ce dernier produit est l'enveloppe interne de la noix. La culture du muscadier ne semble pas exiger beaucoup de travail; j'ai déjà dit que de grands arbres devaient le protéger de leur ombre; le pied du muscadier doit encore être constamment débarrassé des herbes et des lianes parasites, qui prennent un essor si rapide sous les zones des tropiques. La récolte exige plus de soin et d'attention de la part du planteur; le muscadier porte à toute époque et des fleurs et des fruits; chaque jour un certain nombre d'hommes dont dispose le planteur, suivant la grandeur de sa part et le nombre de pieds d'arbres dont il est possesseur, doivent faire des rondes continuelles pour ramasser les muscades qui viennent de tomber et celles dont la pulpe entr'ouverte laisse voir la noix enveloppée de son macis au moment de la maturité. La préparation des muscades exige ensuite des soins

minutieux si on veut les conserver. Le macis est séparé des amandes; celles-ci sont ensuite déposées sur des claies, où elles sont séchées et fumées au moyen de foyers placés au-dessous. L'amande doit encore passer dans un lait de chaux et être séchée de nouveau avant d'être enfermée dans les barils destinés à les expédier. Quant au macis, il exige moins de façons; lorsqu'il est bien sec, il peut être immédiatement enfermé et expédié; son arome est bien plus fort et plus agréable que celui de l'amande: aussi son prix est bien plus élevé. 1839. Février.

La population de Banda se compose de Malais, de Chinois et des condamnés que le gouvernement y envoie. Le nombre des femmes y est bien moindre que celui des hommes, ce qui entraîne des désordres souvent très-graves et une grande immoralité. Le gouvernement a fait bien des tentatives pour rétablir l'équilibre entre les deux sexes, que tend à rompre l'envoi incessant qu'il fait dans ces îles des hommes condamnés. On a proposé de faire la presse parmi la foule des femmes de mauvaise vie des grandes villes de Java, ou de leur offrir de grands avantages pour s'expatrier à Banda; mais il est peu probable que ce moyen soit efficace pour remédier à un inconvénient inévitable dans toute colonie pénitentiaire.

Les Chinois s'occupent à Banda, comme dans toutes les colonies européennes, à faire le commerce de détail, avec les îles voisines et la côte de la Nou-

1839. Février. velle Guinée ; ils en retirent du tripang, de la nacre et des perles qu'ils échangent contre les objets d'industrie européenne.

Les Malais et les condamnés fournissent les seuls bras dont dispose l'agriculture. Chaque planteur a ses embarcations avec lesquelles il apporte les denrées dans les magasins du gouvernement. Ce sont ces embarcations qui, sur l'ordre du gouverneur, étaient venues donner la remorque à nos corvettes pour les faire entrer dans le port.

La veille de notre départ, au moment où je prenais congé de M. de Stuers, du résident et du capitaine Eideling, commandant la corvette le *Triton*, M. le gouverneur avait eu l'obligeance de m'offrir de nouveau, pour quitter le port le secours des embarcations qui nous avaient amenés. Je ne pouvais qu'accepter avec reconnaissance des offres aussi obligeantes et faites avec autant de cordialité.

25. Dès le matin, deux coups de canon partent du fort Belgica ; c'est le signal convenu qui indique à chaque planteur qu'il est tenu d'envoyer immédiatement aux ordres du gouverneur une embarcation tout équipée, afin de donner la remorque à un navire de l'État.

Pas un souffle de vent ne vient rider la surface de la mer dans la rade ; nos corvettes, après avoir levé leurs ancres, restent immobiles sur les eaux. Mais bientôt nous armons nos avirons de galère, et avec leur secours nous atteignons lentement la mer libre ; toutes les embarcations des planteurs réunies sur la

place du mouillage que nous venons de quitter, nous voient déployer nos voiles, et nous éloigner de cette petite terre où nous avons reçu une si franche et si cordiale hospitalité. 1839. Février.

Longtemps encore le sommet toujours en feu du Gounong-Api nous servit de point de repère pendant les quelques jours où des calmes incessants nous tinrent immobiles sur la mer. De nombreuses bandes de marsouins, quelques praos s'éloignant du groupe de Banda pour regagner leurs pénates, étaient à peine venus rompre la monotonie de notre navigation, lorsque, le 27, les courants bien plus 27
que les vents nous amenèrent en vue des hautes montagnes qui terminent l'île Céram vers le sud-ouest. Le lendemain, nous apercevions encore la pointe 28
de cette grande terre qui s'affaissait sous l'horizon, et devant nous se déroulait la longue ligne des îles de *Tenimbar*, *Goram*, *Manawolka*, *Matabella*, etc., à la reconnaissance desquelles nous consacrâmes la journée; le soir nous avions aperçu les hautes terres de la Nouvelle-Guinée, et nous dûmes renvoyer au lendemain le travail hydrographique.

La pluie, qui ne cessa de tomber pendant la nuit 1er mars.
et une partie de la matinée, ne nous permit de distinguer les hautes terres de la pointe sud-ouest de la Nouvelle-Guinée que fort tard. Presque toute la journée et celle du lendemain fut consacrée à longer la longue et basse île *Adi*, à peine surmontée par quelques mornes peu élevés. De nombreuses troupes de marsouins fort petits jouaient autour de nous de

1839. Mars. temps à autre, surtout en approchant la côte, qu'une longue et vaste baie sépare de l'île Adi; notre route fut aussi traversée par de nombreux et de volumineux paquets de fucus ou de détritus végétaux, annonçant de forts courants ou de grandes rivières dont nous approchions les embouchures.

3 Enfin, les terres de la Nouvelle-Guinée sont devant nous; elles paraissent hautes et accidentées; une ceinture d'îles assez étendues l'entoure; puis les montagnes indiquent un canal profond mais étroit, que M. Dumoulin croit devoir communiquer jusqu'à la baie de *Geelvinck*, ensuite le rivage change tout à fait d'aspect : les terres deviennent basses et très-boisées, de hauts sommets les couronnent dans l'intérieur. Une haute montagne conique est remarquable par sa forme, qui de loin semble indiquer une île, mais dont le pied paraît se lier avec la terre basse. C'est un excellent point de reconnaissance pour l'entrée du canal que nous venons de découvrir, car elle est peu éloignée et se voit à grande distance; c'est aussi cette montagne qui nous servira à lier notre travail de la journée avec celui du lendemain.

4 Après avoir passé la nuit en courant des bordées sous petite voilure, nous nous retrouvons à huit heures du matin près le cap *Debelle*, dont les terres basses forment saillie en accusant un changement de direction dans le gisement de la côte. A partir de là, jusqu'au soir, les terres présentent une uniformité désespérante; partout elles sont couvertes de majestueuses et riches forêts dont le pied n'est élevé

1839. Mars.

que de quelques mètres au-dessus du niveau de la mer. D'épais nuages indiquent qu'à l'intérieur se trouvent de hautes montagnes; mais c'est à peine si nous pouvons en relever quelques sommités à travers les brumes épaisses dont elles sont entourées. De distance en distance quelques coupées dans les arbres du rivage semblent indiquer d'étroits canaux séparant de petites îles, ou bien encore des embouchures de larges et abondantes rivières. C'est en vain que nous cherchons à distinguer des habitations sur cette basse terre; les arbres fruitiers y paraissent fort rares, sur un seul point nous apercevons quelques touffes de cocotiers, une plage de sable et trois ou quatre malheureux habitants. Notre route est fréquemment traversée par de longues lignes blanches d'écume produite par la rencontre des courants. Dans ces lits de marées se trouvent réunis de nombreux détritus végétaux, souvent des troncs d'arbres entiers enlevés probablement sur la grande terre par les courants d'eaux fluviales qui la traversent. Au-dessus de ces débris planent des milliers d'oiseaux de mer qui y cherchent leur nourriture. Nos naturalistes, prévenus par les cris des oiseaux rassemblés sur ces lits de marées, font une pêche fructueuse. A l'aide de crochets et de filets attachés derrière le navire, ils amènent à bord des paquets de fucus très-curieux à connaître, et au milieu desquels ils découvrent encore une foule d'animalcules du plus haut intérêt.

Jamais la mer ne nous a paru plus riche qu'aujour-

1839. Mars. d'hui ; un nautile flambé passe le long du bord au moment où les corvettes, poussées par une belle brise, filent rapidement. Vainement je fais mettre une embarcation à la mer pour ramasser cet échantillon si précieux, puisque l'on ne connaît pas encore l'animal vivant de cette coquille, qui est devenue si commune ; toute trace de ce précieux animal avait déjà disparu, lorsque nous parvenons à arrêter l'aire du bâtiment. Plus heureux que nos naturalistes, nos harponneurs ne tardent pas à amener à bord, transpercé de part en part, un des nombreux marsouins qui jouent autour de nous. Il est le bien-venu sur l'*Astrolabe*, car si nos naturalistes y trouvent un intéressant sujet d'étude dans l'intérêt des sciences naturelles, nos matelots se réjouissent aussi de voir venir dans leurs gamelles cette prise importante sur laquelle ils n'avaient point compté.

Nous étions dans la saison des vents d'ouest. Bien que depuis Banda nous eussions toujours rencontré des calmes ou de faibles brises d'est, la prudence me commandait de ne point trop m'engager dans le golfe formé par les terres de la Nouvelle-Guinée, au nord du cap *Walsh*. Déjà dans la journée nous avions traversé de nombreux espaces où l'eau décolorée annonçait son peu de profondeur ; le soir, un cap très-prononcé, le cap *Champel*, se dessinait devant nous, la sonde n'indiquait plus que 25 brasses de fond, la brise paraissait fixée à l'ouest et servir admirablement mes projets de reconnaissance du détroit de Torrès ; aussi je me hâtai d'abandonner la terre de la

Nouvelle-Guinée et mettant le cap au sud, je fis route pour rallier le cap Walsh, dont je voulais prendre connaissance avant d'engager nos navires dans le détroit. 1839. Mars.

Dès le lendemain, la terre avait entièrement disparu derrière nous; la sonde ne rapportait que 30 à 40 brasses, sur un fond de sable et de vase. Les vents étaient très-variables, et parfois de forts grains, en nous inondant de leurs eaux, venaient nous assaillir par de fortes tourmentes, mais aussi de peu de durée. De nombreux débris végétaux se montraient sur la surface de la mer; on aurait dit que le point que nous parcourions était le réceptacle de tous les détritus que les eaux fluviales enlevaient au rivage voisin.

Sans doute les vents d'ouest régnent depuis longtemps dans ces parages et tous les débris répandus dans les mers de Timor, obéissant à leur impulsion, viennent se réunir au fond de la vaste baie formée par la Nouvelle-Hollande et la Nouvelle-Guinée. Au milieu de ces débris s'agitent des milliers de serpents d'eau dont plusieurs atteignent des dimensions considérables. Nous remarquons encore un grand nombre de méduses et des mollusques de plusieurs espèces, des crabes qui parcourent la surface de la mer. Enfin, de nombreuses et grandes tortues passent le long du bord et viennent réveiller l'ardeur de nos pêcheurs. Bientôt l'une d'elles, d'une grande taille, est frappée par le harpon, malgré son épaisse carapace, et vient faire une agréable diversion sur nos tables. Les marsouins et les requins abondent aussi, et

1839. Mars. nos matelots ne cessent de faire d'importantes captures. Du reste, les calmes et les faibles brises ne nous permettent de faire que peu de route.

9 Cependant le 9 la sonde ne rapporte plus que 12 à 18 brasses ; quelques hirondelles viennent chercher l'hospitalité sur nos navires et nous présagent l'approche de la terre. En effet, dès le lendemain la vigie

10 annonce la terre du haut de la mâture. C'est le cap Walsh, qui, d'après les dernières reconnaissances des Hollandais, forme une île séparée de la Nouvelle-Guinée ; l'eau est excessivement trouble, la sonde accuse encore 17 brasses ; mais à mesure que nous accostons la terre, le fond diminue rapidement. Nous ne sondons plus que par 5 brasses, et cependant la terre n'est encore visible que du haut de la mâture, tant elle est basse. Elle paraît couverte de verdure ; nous estimons sa distance à onze milles environ ; mais l'eau n'est pas assez profonde pour pouvoir espérer d'en approcher davantage. Nous n'avons plus que 4 brasses d'eau lorsque nous virons de bord. Une lance armée d'un fort plomb accuse pour le fond une couche de terre molle très-profonde, et dans l'évolution que font nos navires pour changer leur direction, nous voyons notre gouvernail labourer une vase très-molle et très-noire qui laisse des traces bourbeuses derrière nous.

Les vents étant toujours à l'ouest et nous portant sur la côte, j'avais tout à craindre des courants qui nous poussent dans l'est ; aussi je me hâte de forcer de toile pour nous éloigner de la terre en louvoyant, renvoyant au lendemain pour m'engager dans le détroit.

Mais la journée suivante nous amène des vents d'est; la brise, faible d'abord, semble se fixer décidément dans cette direction et accuser la fin de la mousson d'ouest sur laquelle je devais compter pour traverser les mille récifs qui encombrent le détroit de Torrès; enfin, dès le lendemain, une forte houle venant encore de l'est semble indiquer que les vents de cette direction sont établis dans le détroit depuis longtemps, et dès lors je ne puis plus espérer de pouvoir gagner le port Jackson à travers cette route déjà si périlleuse lorsqu'on la parcourt avec les vents favorables. La prudence me faisait un devoir de ne point exposer mes navires à une perte à peu près certaine pour satisfaire à une folle satisfaction personnelle. D'un autre côté, je n'avais point renoncé à mon idée de retourner de nouveau tenter la fortune dans les glaces polaires. Une tentative nouvelle pour pénétrer vers le pôle, au sud de la Tasmanie, ne pouvant avoir lieu que dans les mois de janvier et de février; il me restait donc, avant de rejoindre Hobart-Town, neuf grands mois que je pouvais employer utilement à faire des reconnaissances importantes dans le grand archipel d'Asie. Après ma deuxième expédition polaire, il me resterait encore toute facilité pour venir attaquer le détroit de Torrès avec un temps favorable. Aussi, voyant les vents toujours à l'est, mon parti est bien vite pris; un canot est expédié à bord de la *Zélée* pour faire part à M. Jacquinot de ma résolution, de mon plan de campagne, et enfin pour lui remettre mes instruc-

1839. 11 Mars.

12

1839. Mars. tions. A six heures, le canot rentre à bord, apportant avec lui un beau serpent de 1 mètre à 1,50, de longueur qu'on a trouvé endormi sur la surface de la mer, et dont on s'est emparé. Ce reptile ne semble se réveiller de sa torpeur que lorsque, déjà entre les mains de nos naturalistes, ceux-ci se disposent à le mettre dans l'esprit-de-vin; il présente alors une large mâchoire bien armée et paraît très-dangereux. Vers le soir, nous avons le cap à l'ouest-sud-ouest, et nous faisons route pour la baie Rafles.

14 Mais déjà les vents ont varié, après une journée de calme, ils sautent au nord-ouest par fortes rafales. Toutefois ma détermination une fois prise, rien ne devait plus m'en faire varier, aussi, malgré ces vents qui, quelques jours auparavant, m'eussent définitivement engagé dans le détroit de Torrès, je persiste à gagner dans l'ouest en louvoyant contre les vents contraires. Si un instant j'éprouve des regrets d'avoir abandonné mon projet, ils ne sont point de
15 longue durée. Le 15 au soir l'horizon paraît tout en feu, je n'avais jamais vu de ma vie autant d'électricité dans les nuages; sur un point de l'horizon les éclairs ne cessent de sillonner les nues sans interruption, on dirait un vaste incendie d'où partent d'énormes fusées lançant leurs étincelles jusques au ciel; le lendemain, les vents toujours à l'ouest, soufflent avec fureur et nous forcent fréquemment d'arriser les huniers déjà au bas ris. La mer se creuse et fatigue fortement nos pauvres

corvettes qui eussent été infailliblement détruites si ces mauvais temps les eussent surprises au milieu des récifs du détroit. Les pluies fréquentes qui accompagnent les grains viennent encore ajouter aux ennuis de cette pénible traversée. Cependant la mer nous offre d'abondantes pêches, il ne se passe pas de jour que nos pêcheurs ne harponnent quelques marsouins, et que quelques requins ne se laissent prendre à l'émérillon. C'est à peine si nous avons pu compter quelques heures d'un temps assez beau depuis notre abandon du détroit de Torrès, lorsque la journée du 23 nous amène en vue de la petite île *New-Year*, terre basse et boisée que nous perdons bientôt de vue en courant une bordée au large avec un temps toujours détestable. 1839. Mars. 23

Enfin, le 27, au jour naissant, la vigie signale la terre qui s'étend du sud-est au sud-ouest à environ neuf milles de distance. La côte de la Nouvelle-Hollande présente, vers cette partie, une grande uniformité, elle est basse et boisée; bien que l'horizon soit des plus nets, on ne voit dans l'intérieur aucune montagne ni colline qui domine. Nous laissons sur tribord le havre Essington dont on aperçoit l'entrée, puis nous nous dirigeons sur la baie Rafles. Quelques naturels se montrent sur la pointe occidentale de la baie, tandis qu'une vingtaine de barques malaises paraissent en sortir. A notre approche tous ces praos arborent les couleurs hollandaises et un pavillon rouge, bordé d'un double liséré bleu et blanc. 27

1839. Mars. Ce sont des pêcheurs de Tripang qui, pendant la mousson d'ouest, vont faire leur chargement le long des côtes de l'Australie et sur les rochers madréporiques qui les bordent. Bientôt toutes ces embarcations nous ont perdus de vue, et pas une seule n'est près de nous lorsque, après avoir contourné quelque temps le rivage, nous sondons à l'entrée de la baie par quatre brasses de fond. Là il nous faut mouiller pour attendre que nos embarcations aient éclairé notre route et sondé la baie; le soir, profitant d'un grain du nord-ouest, nos corvettes, après avoir levé leurs ancres, viennent de nouveau les laisser tomber à huit cents mètres environ d'un petit îlot qui nous offre une position admirable pour établir notre observatoire en toute sécurité, et envoyer nos matelots en permission; afin qu'ils puissent s'y promener sans compromettre notre tranquillité par leur contact avec les naturels *.

* Notes 1, 2, 3, 4, 5, 6 et 7.

CHAPITRE XLIII.

Séjour dans la baie Rafles, traversée de la baie Rafles au port Essington.

La baie Rafles est vaste et spacieuse, mais le mouillage est singulièrement rétréci par les vases qui en envahissent le fond et y laissent peu de profondeur. Partout les terres se présentent basses et uniformes, elles sont couvertes d'une végétation triste et languissante. Nous étions à peine mouillés que déjà nos embarcations allaient reconnaître le petit îlot qui se trouvait près de nous; dès le lendemain, M. Dumoulin y établissait sa tente pour faire une série d'observations magnétiques; M. Gourdin que j'avais chargé de lever le plan de la baie, posait les jalons qui devaient servir à ses opérations; MM. Demas et Montravel allaient régler les chronomètres sur l'îlot de l'observatoire; M. Coupvent était chargé d'explorer le canal qui sépare l'île *Croker* du continent. D'un autre côté les chaloupes des deux navires sous la conduite d'un officier, allaient chercher une aiguade facile où nous pussions pendant notre séjour

1839. 27 Mars.

28

1839. Mars. sur cette baie, compléter notre provision d'eau. Dans la journée elles explorèrent tout le fond de la baie sans trouver une aiguade. Elles avaient bien, il est vrai, trouvé une assez grande rivière, mais on ne pouvait franchir sa barre qu'à la mer haute, et ensuite bien qu'elles eussent remonté son cours pendant plus d'un mille, elles n'avaient trouvé qu'une eau bourbeuse et saumâtre.

Je savais que les Anglais, après avoir cherché à former un établissement sur la presqu'île Melville, y avaient renoncé pour venir essayer de s'établir à la baie Rafles, qu'ils avaient ensuite évacuée au bout de deux ou trois années. Cependant du mouillage rien n'indiquait où devait être situé cet établissement, partout le rivage présentait une ligne uniforme. A dix heures, je m'embarquai dans ma baleinière avec M. Jacquinot, afin d'aller explorer la baie et rechercher le point où s'était assis le comptoir anglais. A peine avions-nous fait à peu près un mille et demi dans le S.-E. du mouillage, que nous aperçûmes un pan de muraille encore debout qui vint lever tous nos doutes sur le point que nous cherchions. Nous prîmes terre sans apercevoir aucun vestige de débarcadère, mais la mer est tellement paisible que les embarcations peuvent sans aucun danger accoster la côte, sous de très-grands arbres qui entretiennent un air de fraîcheur au sol, et qui font contraste avec l'aspect général de la terre. Puis nous distinguâmes un espace débarrassé d'arbres et entièrement couvert par de grandes herbes. Ce dut être

l'emplacement du fort, mais il n'en reste plus de vestiges, seulement nous aperçûmes les ruines d'un mur très-épais, que je suppose être celles d'une poudrière. Nous vîmes encore quelques débris sur l'emplacement probable d'une ancienne forge, et un puits d'eau saumâtre. Quant aux plantations que, d'après leurs récits, les Anglais y avaient laissées, nous en cherchâmes vainement des traces, tout avait disparu. Sans aucun doute, les naturels ont fait de fréquentes visites à ce lieu après le départ des Anglais, et ils ont dû hâter puissamment la destruction de ce qui pouvait y rester; quelques tombes qu'une simple barrière de bois était destinée à protéger contre la fureur des sauvages n'avaient pu échapper à leurs investigations. Les clous qui avaient servi à sceller les bières, avaient été l'objet de la convoitise des naturels, qui n'avaient pas craint de remuer des cadavres pour s'approprier ces objets. 1839. Mars.

Après avoir reconnu toutes ces ruines, nous nous disposions à parcourir les environs, lorsque nos canotiers vinrent nous prévenir que plusieurs naturels s'étaient réunis près de nos embarcations. Nous nous hatâmes aussitôt de regagner le rivage où nous trouvâmes, en effet, sept sauvages groupés autour de nos canots. Ils étaient entièrement nus et sans armes, comme les habitants du port du roi Georges que j'avais vus dans ma dernière campagne; leur peau était noire, leurs membres grêles, et leur ventre très-gros. Il est difficile de voir une nature plus repous- Pl. CXVII.

1839. Mars.

sante; la race des habitants de l'Australie est sans contredit la plus laide de toute l'Océanie. En nous aperçevant, ils ne montrent ni crainte ni surprise; une seule pensée les préoccupe, celle que nous pouvons leur donner quelque morceau de biscuit pour satisfaire leur faim. Et en effet, ils ne nous approchent que pour demander; à toutes nos questions, à tous nos signes, ils ne répondent que par les quelques mots anglais *very good bread*, et ils frappent en même temps sur leurs ventres, ou bien ils montrent leurs dents et leurs mâchoires ouvertes, afin d'être mieux compris. Un instant, pendant que je leur nomme *Miagou*, *Mouanou*, et d'autres chefs de tribu dont je leur demandai des nouvelles, ils paraissent m'accorder quelque attention et même éprouver quelque satisfaction d'entendre des noms qui leur sont connus, mais ils recommencent ensuite à nous demander à manger avec plus d'instance, et ils ne cessent leurs gestes que pour avaler les quelques galettes de biscuit que je leur fais distribuer. Puis étant parvenu à leur faire comprendre que j'emmènerai avec moi les deux principaux d'entre eux lorsque je retournerai à bord, ils vont tranquillement s'étendre sous un *casuarina*, où ils nous attendent pendant que nous allons parcourir les alentours de l'établissement.

Notre promenade fut de courte durée, le terrain bas et uniforme de la plage est couvert par une vaste forêt, la végétation y paraît languissante; le parcours de la forêt est facile, car les troncs d'arbres y sont peu

1839. Mars.

nombreux, et sur ce sol sablonneux on ne rencontre que bien rarement ces immenses faisceaux de lianes qui dans les pays tropicaux que nous venons de parcourir, s'élancent du pied de chaque arbre vers les sommets des branches, pour redescendre ensuite et former ces mille guirlandes qui embarrassent le promeneur. Les oiseaux y sont nombreux, nous pûmes remarquer plusieurs variétés de perruches aux couleurs les plus variées. Nulle part nous ne vîmes de traces d'habitations; le sol est presque littéralement couvert par des fourmis très-grosses dont la piqûre est douloureuse. De distance en distance on rencontre d'immenses ruches en terre glaise de 3 à 4 pieds de hauteur, construites par ces insectes industrieux, et malheur au promeneur imprudent qui vient se reposer dans leur dangereux voisinage. D'un autre côté l'air est obscurci par une foule innombrable d'insectes qui rendent ce séjour on ne peut plus désagréable. C'est surtout sur le bord de la mer, au milieu des palétuviers qui garnissent une partie de la plage et vers les lieux un peu marécageux que les mouches et les moustiques se rencontrent en plus grande abondance. Poursuivis par ces hôtes ennuyeux qui malgré tous nos soins nous tourmentaient par leurs piqûres et accablés par la chaleur suffocante dont les feuilles des arbres de la forêt ne nous garantissaient qu'imparfaitement, nous tardâmes peu à rejoindre nos canots près desquels nous retrouvâmes les naturels qui nous attendaient impatiemment, pour les conduire vers les navires. Je

1839. Mars. choisis parmi ces sauvages, deux d'entre eux qui me parurent être des chefs, je les autorisai à s'embarquer dans ma baleinière, et ensuite je donnai le signal du départ.

J'arrivais à peine à bord de l'*Astrolabe*, lorsque nous aperçûmes une mauvaise pirogue, montée par trois naturels, traverser le détroit de peu de profondeur qui sépare l'îlot de l'Observatoire de la grande terre, et se diriger sur le lieu où M. Dumoulin avait établi sa tente pour faire ses observations. Bientôt après, peu satisfaits sans doute de la réception qui leur fut faite, ils se dirigèrent sur nous et accostèrent le navire. J'avais déjà gratifié mes deux sauvages d'une foule de trésors pour eux, tels que couteaux, mouchoirs, etc., lorsque leurs camarades arrivèrent. Tous étaient entièrement nus; seulement ils portaient à la main un petit panier tressé destiné à recueillir tous les objets qu'ils attendaient de notre générosité. Habitués depuis longtemps à voir des navires européens, les nôtres ne purent pas attirer leur attention un seul instant; ils ne témoignèrent aucune méfiance, et tous leurs désirs étaient d'assouvir leur faim. Quelques galettes de biscuit vermoulu et garni d'insectes furent dévorées par eux avec une voracité surprenante. Ces malheureux paraissaient affamés, bien que je leur eusse fait distribuer de très-fortes rations de biscuit; lorsqu'ils virent apporter sur le pont le souper de l'équipage, ils se hâtèrent d'aller rôder autour des plats des matelots pour attraper quelques débris. Un d'eux, plus indus-

trieux que les autres, se mit à exécuter une danse burlesque mais sans caractère, afin de mieux exciter l'intérêt des matelots et avoir plus de droits à leurs dons. 1839. Mars.

Ces hommes présentent un aspect hideux; leur peau est noire, leurs cheveux laineux; leur taille est au-dessous de la moyenne; leurs membres grêles semblent porter avec peine leur buste, qui, proportionnellement, est haut; leur ventre est gros; un seul, parmi ceux qui sont venus nous visiter aujourd'hui, paraissait assez bien fait et vigoureux; le type australien nous apparaît ici dans toute sa laideur; ce sont bien les mêmes hommes que déjà j'avais vus sur différents points de la côte de la Nouvelle-Hollande, et surtout au port du roi Georges. Ces malheureux sauvages paraissent même privés de ces qualités du cœur qui constituent les liens de la société parmi leurs semblables. Si un débris paraît, ils se précipitent dessus pour se le disputer; on ne remarque chez eux aucun signe indiquant de la reconnaissance; ils ont appris toutes les grimaces qui peuvent exciter la pitié des étrangers; ils se hâtent de prendre une mine piteuse à la vue d'une galette de biscuit, et c'est en affectant d'éprouver toutes les douleurs de la faim qu'ils tendent la main, et vous poursuivent de supplications jusqu'à ce qu'on leur ait accordé l'objet de leur convoitise. A en juger par la pirogue qui a amené nos visiteurs, l'industrie de ce peuple est encore dans l'enfance : quelques morceaux d'écorce cousus grossièrement ensemble et reliés entre eux

1839. Mars. par deux bâtons, composent cette embarcation, et si elle peut, grâce à sa légèreté, se transporter facilement, elle ne permet pas à ces sauvages de s'éloigner beaucoup du rivage, ou de braver la mer pour peu qu'elle soit agitée.

Dans un pays comme la Nouvelle-Hollande, où l'on ne rencontre aucun des arbres fruitiers, aucune des plantes nourricières qui croissent sans culture dans les terres tropicales et assurent l'existence des nombreux habitants qui les peuplent, la vie des Australiens doit être difficile ; c'est surtout vers les côtes que doivent se reporter ces peuplades malheureuses, car c'est là où elles trouvent le plus facilement leur nourriture.

Quelques coquilles que nous aperçûmes entre leurs mains nous mirent sur la voie pour leur faire des questions, et bientôt nous apprîmes d'eux que dans le bras de mer qui sépare l'îlot de l'Observatoire de la terre se trouvait un vaste banc de ces coquillages, et que le peu de profondeur de l'eau qui le couvre en rendait la pêche très-facile. Ce furent là tous les renseignements que nous pûmes en tirer. Vainement je leur nommai par leur nom les quelques chefs que nous avaient fait connaître les relations des Anglais, en tâchant de leur faire indiquer les directions où se trouvent les tribus qu'ils devaient commander ; à toutes mes questions ils ne répondirent que par des pantomimes au moyen desquelles ils cherchaient à nous témoigner leur faim ; enfin ils se retirèrent, au moment où le coup de

canon tiré par l'*Astrolabe* indiquait l'heure de la retraite. 1839. Mars.

Ce soir, chacun rallie le bord; tous les travaux marchent de front. M. Gourdin a jalonné la baie pour ses opérations trigonométriques; les observations magnétiques sont commencées et doivent se continuer nuit et jour. M. Dumoulin m'apprend que les naturels ont passé de la grande terre sur l'îlot de l'Observatoire sans embarcations et n'ayant de l'eau que jusqu'à la ceinture; ils ont sur leur route pêché quelques *clovis* qu'ils ont ensuite facilement abandonnés pour une galette de biscuit. Ces coquillages, que j'ai goûtés, sont d'une excellente qualité; c'est une précieuse découverte dont nous pouvons tous profiter pendant le temps de notre relâche. Je n'étais point sans inquiétudes sur le petit poste de l'Observatoire; mon intention première était d'envoyer chaque soir six hommes armés coucher sous la tente; mais les moustiques sont tellement nombreux à terre que ce serait réellement imposer à nos matelots une corvée des plus désagréables. Sur la demande de M. Dumoulin, je me contente de faire distribuer des armes et des munitions aux deux hommes qui passent avec lui la nuit sous la tente, afin de prévenir toute surprise de la part des naturels; les corvettes sont du reste mouillées assez près de l'Observatoire pour pouvoir au moindre signal porter du secours à nos observateurs. Pl. CXVI.

L'espoir d'être plus heureux que nos chaloupes dans la recherche d'une aiguade, me fit quitter 29.

1839. Mars. le bord de l'*Astrolabe* dans la matinée; en même temps nos embarcations allèrent, sous la conduite de MM. Rocquemaurel et Marescot, parcourir de nouveau les pourtours de la baie, emportant avec elles un chargement de futailles afin de pouvoir immédiatement les remplir. Je me dirigeai dans ma baleinière au fond de la baie, où je trouvai facilement l'embouchure de la petite rivière dont j'ai déjà parlé. Après avoir franchi sa barre, je la remontai l'espace de trois quarts de mille, et ne trouvai que de l'eau saumâtre; la mer se retirait, et je me hâtai de regagner la baie, dont j'allai ensuite visiter la côte orientale. Là je découvris un ruisseau d'eau douce, qui, à mer basse, offrait la possibilité de nous donner de l'eau potable, et après cette découverte je ralliai le bord de l'*Astrolabe* vers midi. Je fus agréablement surpris de voir un petit côtre de la grandeur d'une chaloupe de vaisseau, portant pavillon anglais, mouillé à nos côtés. J'appris que pendant mon absence un lieutenant de la marine royale britannique s'était présenté à bord de l'*Astrolabe* pour me visiter, et que ne m'ayant point trouvé, il s'était rendu à bord de la *Zélée*. Quelques instants après, je reçus en effet *M. Stuart*, qui m'apprit que l'embarcation qu'il commandait avait quitté depuis peu de temps le port *Essington* où les Anglais avaient formé un établissement. Depuis longtemps déjà les Anglais avaient fait des efforts pour prendre possession de l'Australie septentrionale en y créant un poste militaire; mais les différents points de

l'île Melville et de la baie Rafles, sur lesquels s'étaient faites ces tentatives, avaient ensuite été abandonnés pour cause d'insalubrité; loin de se rebuter, le gouvernement britannique avait confié la corvette de charge l'*Alligator* au capitaine Bremer, qui était venu il y a six mois planter ses tentes sur le rivage de la baie Essington. J'ai déjà dit qu'au moment de notre entrée dans la baie Raffles, nous avions été rencontrés par une flottille de praos malais qui font la pêche du tripang sur ces côtes; ce fut par ces pêcheurs que le capitaine Bremer apprit l'arrivée de nos bâtiments dans ces parages, sans connaître notre nationalité. Cet officier, craignant que les deux navires aperçus ne fussent des navires anglais qui venaient visiter ce nouveau poste, s'empressa d'envoyer en reconnaissance le petit sloop commandé par le lieutenant Stuart, en donnant l'ordre à cet officier de parcourir toute la côte et toutes les baies, jusqu'à ce qu'il eût rencontré les navires aperçus. Il paraît que le bruit avait couru à Sidney que le gouvernement français avait l'intention de fonder un établissement sur la partie nord de la Nouvelle-Hollande, et que deux navires de guerre avaient été expédiés pour remplir cette mission. Un pavillon aux trois couleurs, que M. Gourdin, chargé de lever le plan de la baie, avait fixé au sommet d'un mât élevé sur l'îlot de l'Observatoire, semblait confirmer cette nouvelle. 1839. Mars.

Les Anglais se considèrent comme les possesseurs de la Nouvelle-Hollande tout entière. C'est principa-

1839. Mars. ment pour marquer cette prise de possession et s'assurer cette vaste terre qu'ils mettent tant d'insistance à élever un comptoir sur ces rivages si peu féconds. Aussi les officiers du capitaine Bremer abordèrent le capitaine Jacquinot avec un air inquiet et qui décelait tout ce que leur faisait craindre la présence de nos deux corvettes; peu de mots suffirent pour les rassurer, et lorsqu'ils connurent les noms de nos navires et le but qui les avait amenés, ils s'empressèrent de nous faire toutes leurs offres de politesse. Le lieutenant Stuart insista vivement pour que nous changeassions notre mouillage pour celui du havre Essington, en ajoutant qu'il était assuré d'avance que si le capitaine Bremer avait pu savoir que les corvettes l'*Astrolabe* et la *Zélée* étaient mouillées dans la baie Rafles, il se serait empressé de m'écrire pour m'engager à aller visiter l'établissement qu'il venait de fonder. L'occasion était tentante; mais toutes nos observations de physique étaient commencées; les opérations hydrographiques demandaient aussi quelques jours encore pour être terminées, et je ne pouvais pas les abandonner. Je priai le lieutenant Stuart d'exprimer à son capitaine combien je désirais faire sa connaissance et visiter son établissement; je l'assurai que si à mon départ de la baie Rafles, j'étais servi par un temps favorable j'irais faire ma visite au commandant Bremer, et jeter l'ancre dans la baie Essington. Le petit sloop portait trois officiers, le lieutenant Stuart qui le commandait, le jeune élève Flinders, et enfin M. Earl, destiné à voyager dans

l'intérieur de la Nouvelle-Hollande, et remplissant les fonctions d'interprête dans la petite colonie. Je retins ce dernier à dîner, tandis que MM. les officiers prièrent MM. Stuart et Flinders de vouloir bien venir s'asseoir à leur table. 1839. Mars.

Vers le soir, nos chaloupes rentrèrent à bord, apportant chacune un chargement d'eau à peu près potable. Le rivage, sur tout le pourtour de la baie, est couvert par des palétuviers dont le pied est baigné par la mer; le seul point où l'on remarque une plage de sable, est aussi celui qui fut choisi par les Anglais pour y tenter leur établissement. Pour arriver à l'aiguade, il avait fallu s'ouvrir un passage à travers les palétuviers, la hache à la main; à l'aide de cette ouverture, les chaloupes purent, en profitant de l'instant de la mi-marée, pénétrer dans la petite rivière, faire leur chargement à mer basse, et profiter de l'instant de la haute mer pour rallier leur bord. Heureusement la quantité d'eau douce qui nous manque pour compléter notre approvisionnement est peu considérable, car l'aiguade est loin d'être commode et l'eau qu'elle produit est d'un goût un peu saumâtre.

30.

A dix heures du matin, les officiers anglais, après avoir pris congé de nous, remettent leur embarcation à la voile, et nous quittent pour retourner à Essington. Nos navires restent de nouveau seuls sur la rade. Jamais relâche ne fut plus triste que celle de la baie Rafles. La chaleur y est intolérable, les courses à terre très-fatigantes, et presque tous les

1839. Mars. habitants de nos corvettes éprouvent des coliques violentes dont je ne suis point exempt. Chaque soir, quelques hommes vont, soit avec le filet, soit avec le trémail, faire la pêche sur le rivage; à chaque fois ils rapportent des quantités considérables de poissons qui fournissent abondamment à nos repas. Beaucoup, parmi nous, attribuent les coliques dont ils sont atteints à l'usage des coquillages dont nous avons découvert la mine; mais à cet égard les avis, même ceux des médecins, sont très-partagés; ces douleurs d'entrailles auxquelles peu de nos hommes échappent, ne seraient-elles pas plutôt produites par quelques-uns des poissons de notre pêche? Pourquoi même ne seraient-elles pas la conséquence des grandes chaleurs qui nous accablent? Les seules

31. distractions que peut nous offrir notre mouillage sont la pêche et la chasse. J'ai déjà dit que la pêche nous fournissait du poisson en abondance, nos chasseurs rencontrent aussi une grande quantité d'oiseaux, et les naturalistes peuvent enrichir leur collection de nombreux échantillons.

C'est principalement sur le bord des rivières, près des marais pour la plupart contenant de l'eau saumâtre, que l'on rencontre une jolie petite variété de kangourou dont nous pûmes nous procurer plusieurs échantillons : sa taille est peu élevée, mais ses formes sont élégantes. La couleur de sa peau est d'un gris clair tirant sur le jaune. Sa chair est d'un excellent goût, et ce serait une précieuse ressource pour nous si la chasse en était plus

facile. Il faudrait des chiens dressés à cet exercice pour chasser cet animal, qui fort probablement se trouve répandu en abondance dans les environs de la baie; dans nos promenades il nous arrivait fréquemment d'entendre le bruit que faisait les kangourous en fuyant à travers la forêt sans qu'il nous fût possible de les apercevoir. 1839. Mars.

Malgré tout le soin apporté dans mes recherches, sur tout le pourtour du mouillage pour voir quelques-unes des habitations des naturels, je ne puis découvrir dans mes courses que deux espèces de tumulus paraissant déjà très-anciens et totalement dégradés. Il est probable cependant que les demeures des habitants ne sont pas trop éloignées du rivage. Bien que nos corvettes soient chaque jour visitées par plusieurs d'entre eux, et qu'ils témoignent des intentions toutes pacifiques, ils refusent constamment de conduire vers leurs demeures (s'ils en ont), ceux de MM. les officiers qui à plusieurs reprises leur en témoignent le désir. Parmi les sauvages qui viennent visiter nos corvettes, et parmi ceux que dans nos promenades nous rencontrâmes à terre, nous n'aperçûmes jamais de femmes. N'est-il pas présumable que la détermination qu'ils semblent avoir prise d'éloigner les étrangers de leurs habitations, leur aura été dictée par un motif de jalousie? Quelques-uns d'entre eux ont apporté des œufs de tortue pour les échanger à bord contre des galettes de biscuit; avec la voracité que nous leur connaissons, on pourrait supposer aussi qu'ils craignent, s'ils conduisaient des étrangers chez

1839. Mars. eux, de leur montrer les points où les tortues vont déposer leurs œufs.

1er avril. M. Coupvent, qui depuis trois jours était parti dans le grand canot de la *Zélée*, armé en guerre, afin d'aller faire la reconnaissance du canal qui sépare l'île *Croker* de la grande terre, ne rentre que dans la matinée. Tout son temps a été employé par les travaux dont il était chargé et il n'a pu faire que peu de visites à terre, mais nulle part il n'a aperçu d'habitations, bien qu'il ait communiqué avec les naturels. Pressé par le temps, il n'a pas pu compléter la reconnaissance de ce canal; toutefois il a réuni assez de données pour en tracer les dimensions, et assez de sondes pour en éclairer la navigation. Ce passage est obstrué par plusieurs bas-fonds, il n'est praticable qu'avec des vents favorables, et encore il exige beaucoup de précautions pour le traverser sans accident. N'écoutant que son zèle, cet officier voulait y retourner pour compléter son travail, mais je ne juge point cette reconnaissance assez importante pour imposer aux matelots cette nouvelle corvée. Ils se sont déjà bien fatigués depuis le moment de notre arrivée sur la rade, dans peu de jours je vais remettre sous voiles, et de nouvelles épreuves les attendent.

Tous les travaux se poursuivent avec activité, M. Gourdin a terminé le plan de la rade, le gréement a été entièrement revu, une réparation importante a été faite à notre gouvernail, notre provision d'eau est achevée, et chacun de nous fatigué de cette ennuyeuse relâche attend impatiemment que les obser-

vations magnétiques soient terminées, lorsque nous voyons entrer dans la baie quatre praos malais portant les couleurs de la Hollande, qui viennent laisser tomber leurs ancres à une encablure de l'îlot de l'Observatoire. Les patrons de ces embarcations viennent aussitôt me saluer ; ils m'apprennent que partis de Macassar vers la fin d'octobre, lorsque la mousson d'ouest commence, ils vont pêcher les holothuries (le tripang) le long de la côte de la Nouvelle-Hollande, depuis l'île *Melville* jusqu'au golfe de *Carpentarie*, d'où les vents d'est les ramènent ; en opérant leur retour, ils visitent de nouveau tous les points de la côte, mouillent dans les baies où ils espèrent pouvoir pêcher avec succès et compléter leur chargement. Nous sommes aux premiers jours d'avril, la mousson d'est est définitivement établie, les pêcheurs malais retournent dans leurs foyers, et en passant ils viennent exercer leur industrie dans la baie Rafles. Une heure après leur arrivée, ils sont tous à l'ouvrage, le laboratoire pour la préparation de leur pêche est établi près de nos observateurs. La rade n'a plus le triste aspect d'une vaste solitude ; des tourbillons de fumée couronnent l'îlot de l'Observatoire, sur lequel se sont élevés comme par enchantement plusieurs vastes hangars ; de nombreuses embarcations garnies de plongeurs s'échelonnent dans les alentours afin de pêcher les holoturies qui passent immédiatement aux fourneaux pour subir la préparation qui doit assurer leur conservation. M. Dumoulin, dont la tente a été presque envahie par ces nouveaux ve-

1839. Avril. 2

Pl. CXV.

1839. Avril. nus, a suivi toutes leurs opérations qu'il décrit ainsi :

« Rien ne pouvait être plus triste que notre séjour à la baie Rafles, la chaleur y était intolérable, la toile de notre tente ne nous donnait qu'un abri très-imparfait, pour nous garantir de l'ardeur des rayons solaires et de la pluie que nous apportaient de distance en distance, les grains poussés par la mousson d'ouest. Les mouches nous harcelaient pendant le jour ; la nuit elles étaient remplacées par les moustiques ; et un de mes hommes avait tellement souffert de leurs piqûres, que ses membres et sa figure en étaient boursouflés ; un instant même je craignis qu'il ne pût soutenir pendant tout le temps de la relâche les fatigues de l'observatoire. Lorsque pour nous mettre à l'abri de ces insectes, autant que pour nous rafraîchir, nous nous plongions dans la mer, une foule innombrable de petits crustacés presque imperceptibles venaient s'attacher à notre corps en nous faisant éprouver une vive douleur semblable à la piqûre d'une aiguille. Pour comble d'ennuis, notre habitation était devenue le rendez-vous des rats qui dévoraient tout ce qu'ils trouvaient à leur portée ; nos lits, quoique suspendus, et nos provisions étaient envahis par les fourmis ; notre seule distraction consistait à nous promener dans l'île à l'ombre de quelques arbres qui garnissaient le sol.

« Souvent dans mes courses j'avais remarqué sur plusieurs points, de petits murs construits en pierres sèches, et affectant la forme de plusieurs demi-cercles accolés les uns aux autres. Vainement j'avais cherché à

me rendre compte de l'usage auquel étaient destinées ces petites constructions, lorsque les pêcheurs malais arrivèrent. A peine leurs bateaux étaient-ils ancrés, qu'ils se hâtèrent de descendre dans l'île plusieurs grandes chaudières en fonte affectant la forme d'une demi-sphère, dont le diamètre atteignait souvent la longueur d'un mètre ; ils les placèrent sur les petits murs en pierre dont j'ai parlé et qui leur servent de foyers. Près de ces fourneaux improvisés, ils élevèrent ensuite des hangars en bambous composés de quatre forts piquets fichés en terre supportant une toiture qui recouvrait des claies destinées probablement à faire sécher le poisson lorsque le temps est à l'orage. Pendant leur séjour sur cette rade, ces pêcheurs, servis par un temps favorable, ne firent aucun usage de ces hangars qu'ils avaient mis en état, je présume, par mesure de précaution. 1839. Avril.

« Cette foule d'hommes travaillant avec activité à établir leurs laboratoires, avait donné à cette partie de la baie un aspect inaccoutumé qui ne pouvait tarder d'attirer vers ce point les sauvages habitants de la Grande-Terre. Bientôt, en effet, ils accoururent de tous côtés; presque tous atteignirent la petite île, soit à la nage, soit en traversant à gué la nappe d'eau peu profonde qui la sépare de la Grande-Terre. Je n'aperçus qu'une seule pirogue en écorce d'arbre mal assemblée, et qui avait donné passage à trois de ces visiteurs. Lorsque la nuit arriva, les Malais avaient terminé tous leurs apprêts ; quelques-uns d'entre eux seulement restèrent à la garde des objets déposés à terre, tous les autres re-

1839. Avril. gnèrent leur bateau. Longtemps encore après le départ des pêcheurs, les naturels rôdèrent autour des chaudières et des hangars, puis ils finirent par se réunir au nombre de vingt-sept au bord de la mer sur une plage de sable. Un feu fut allumé, tous s'étendirent sur le sable en formant un cercle autour du feu, et en se couchant les uns sur les autres comme des bestiaux dans une écurie. Parmi ces sauvages, trois seulement étaient armés de sagaies qu'ils lancent au loin avec beaucoup de dextérité. Leur attitude était des plus inoffensives; il n'était pas huit heures du soir que tous dormaient paisiblement sans s'inquiéter des moustiques.

3. « J'étais sur pied lorsque le jour commença à paraître et je ne tardai pas à voir les embarcations des praos s'éloigner dans toutes les directions tout autour de l'île. A terre les feux s'allumèrent sous les chaudières. Bientôt aussi les naturels envahirent ma tente; quelques-uns parmi eux cherchèrent à m'entraîner vers leur camp, où je trouvai encore plusieurs d'entre eux accroupis autour d'un feu et mangeant quelques coquillages qu'ils faisaient auparavant griller sur la braise. Je ne tardai pas à comprendre quel avait pu être leur motif en me conduisant auprès d'eux : tous à l'envi se hâtèrent de me tendre la main en me suppliant de leur donner à manger. C'était un spectacle curieux de voir ces malheureux faire les contorsions les plus extravagantes pour me prouver qu'ils souffraient de la faim; du reste leur voracité est surprenante: ils rôdaient constamment autour des Malais en les

poursuivant de leurs supplications, afin de leur arracher quelques débris qu'ils dévoraient à l'instant. Aux Européens, ils demandaient du pain ; ils suppliaient les Malais de les régaler d'un peu de riz qu'ils avalaient cru et sans même le goûter. Un instant les pêcheurs s'amusèrent à jeter par terre quelques poignées de riz qu'ils abandonnaient à ces sauvages. Aussitôt toute la troupe s'y précipita à l'envi, et je vis ces malheureux avaler des poignées de sable où se trouvaient peut-être mélangés quelques grains de riz, afin d'assouvir leur faim. 1839. Avril.

« J'avais quitté la troupe des sauvages et je rentrais dans ma tente lorsque j'aperçus trois autres praos portant aussi pavillon hollandais et qui entraient dans la baie. Bientôt ils laissèrent tomber l'ancre, mais ce fut pour peu de temps, car aussitôt qu'ils eurent salué le commandant d'Urville et présenté leurs papiers, ils se hâtèrent de quitter ce mouillage où ils se trouvaient devancés. Sur ces entrefaites un canot de l'*Astrolabe* étant venu porter quelques visiteurs sur l'île, j'en profitai pour aller en compagnie de M. Rocquemaurel visiter un des praos les plus proches où nous fûmes reçus avec politesse et même avec cordialité par le patron ou le capitaine du bateau : il nous fit parcourir son petit navire dont nous pûmes examiner tous les détails. La carène nous parut solidement établie, les formes mêmes ne manquaient pas d'élégance ; mais le plus grand désordre semblait régner dans l'arrimage ; au-dessus d'une espèce de pont formé par des bambous et des claies en jonc, on

1839. Avril.

voyait au milieu des cabines, ressemblant à des cages à poules, une infinité de paquets, des sacs de riz, des coffres, etc., etc. En dessous se trouvaient la cale à eau, la soute du tripang et le logement des matelots.

« Chacun de ces bateaux est muni de deux gouvernails (un de chaque côté), qui se soulèvent à volonté lorsque le bateau touche le fond. Ces navires vont ordinairement à la voile; ils sont munis de deux mâts sans haubans qui peuvent à volonté se rabattre sur le pont au moyen d'une charnière. Leurs ancres sont toutes en bois, car le fer n'entre que bien rarement dans les constructions malaises. Leurs câbles sont en rotin ou en gomotou. L'équipage se compose de trente-sept hommes environ. Le nombre des embarcations est de six pour chaque bateau. Au moment de nos visites elles étaient toutes occupées à la pêche et quelques-unes étaient mouillées à petite distance de nous. Sept à huit hommes à peu près nus plongeaient pour aller chercher le tripang au fond de l'eau. Le patron de l'embarcation seul se tenait debout et ne plongeait pas. Un soleil ardent dardait ses rayons sur leurs têtes sans les incommoder; il n'y a pas d'Européen qui puisse tenir plus d'un mois à faire un pareil métier. Il était près de midi et notre capitaine malais nous assurait que c'était le moment le plus favorable pour la pêche. Nous apercevions en effet facilement chacun des plongeurs, revenant chaque fois à la surface de l'eau, en tenant au moins un poisson et souvent deux à chaque main. Il paraît que plus le soleil est élevé au-dessus de l'horizon, mieux ils peu-

vent distinguer leur proie et la saisir facilement. Les plongeurs paraissaient à peine à la surface pour rejeter dans le canot le poisson qu'ils avaient saisi, et ils replongeaient immédiatement. Lorsque ces embarcations étaient suffisamment chargées, elles étaient remplacées par des canots vides et conduites à la plage de l'île. Je suivis l'une d'elles pour assister à la cuisson du tripang qu'elle apportait. 1839. Avril.

« Le tripang ou holothurie de la baie Rafles avait à peu près cinq à six pouces de long sur deux pouces de diamètre. C'est une grosse masse charnue affectant la forme d'un cylindre et dans laquelle on ne distingue à l'extérieur à peu près aucun organe. Ce mollusque colle sur le fond de la mer, et comme il n'est susceptible de prendre qu'un mouvement très-lent, les Malais le saisissent facilement; le premier mérite du bon pêcheur est de savoir parfaitement plonger et d'avoir un œil exercé, pour le distinguer sur le fond de l'eau. Pour le conserver les pêcheurs le jettent encore vivant dans une chaudière d'eau de mer bouillante, où ils le remuent constamment au moyen d'une longue perche de bois qu'ils appuient sur une fourche fichée en terre afin de faire levier. Le tripang rend en abondance l'eau qu'il contient; au bout de deux minutes environ on le retire de la chaudière. Un homme armé d'un large couteau l'ouvre pour en extraire les intestins, puis il le rejette dans une seconde chaudière où on le chauffe de nouveau avec une très-petite quantité d'eau et de l'écorce de *mimosa*. Il se forme dans la deuxième chaudière de

1839. Avril. la fumée en abondance, produite par l'écorce qui se consume. Le but de cette deuxième opération semble devoir être de fumer l'animal afin d'assurer sa conservation. Enfin, en sortant de là le tripang est placé sur des claies et exposé au soleil afin de se sécher. Il ne reste plus ensuite qu'à l'embarquer.

« Il était deux heures de l'après-midi lorsque les plongeurs cessèrent de pêcher et vinrent à terre, bientôt ma tente en fut entourée. Au milieu d'eux je pus reconnaître le capitaine du prao que j'avais visité dans la journée; il s'approcha de moi et examina avec beaucoup d'attention tous les instruments de physique qui se trouvaient à l'observatoire, et dont il cherchait à comprendre l'usage. Un fusil à piston qui se trouvait à mes côtés le surprit extrêmement, surtout lorsque je lui démontrai par l'expérience combien son mécanisme était supérieur à celui des fusils à pierre. Il m'assura que ces armes n'étaient point encore connues sur l'île Célèbes sa patrie, mais il ne parvint pas à me convaincre; puis ensuite comme il me questionnait sur les points que nous avions déjà visités et sur ceux où nous devions aller, je me hasardai à lui tracer sur une feuille de papier un croquis de la carte de la Nouvelle-Hollande, de la Nouvelle-Zélande et de la Nouvelle-Guinée. Aussitôt il me prit le crayon des mains et y ajouta tout l'Archipel de l'Inde, la côte de la Chine, celle du Japon, sans oublier les Philippines. Surpris, je lui demandai à mon tour s'il avait visité tous ces lieux; il me répondit négativement, mais en même

temps il m'ajouta qu'il connaissait parfaitement la position de toutes ces terres, et qu'il y conduirait facilement son bateau. Enfin, il termina en me demandant un verre d'arack. J'ignore si ce brave Malais professe la religion mahométane, mais ce que je puis assurer c'est qu'il but une demi-bouteille de vin et un quart de litre d'arack sans paraître en être incommodé le moins du monde. Il m'offrit ensuite du tripang préparé en m'engageant à y goûter. Je trouvai à ce poisson préparé un goût se rapprochant beaucoup de celui du homard: mes hommes le trouvèrent fort bon, et ils acceptèrent avec reconnaissance l'offre du capitaine. Pour moi j'éprouvai une répugnance invincible même à le goûter. Le tripang se vend sur les marchés de Chine; d'après les renseignements qu'a pu nous donner notre capitaine malais, le prix de cette denrée serait de quinze roupies (trente-deux francs environ) le pikoul ou les cent vingt-cinq livres. Il estimait son chargement à environ trois mille francs; il lui suffit de trois mois pour le faire. De tout temps les pêcheurs malais ont exploité exclusivement ce commerce, et il sera toujours difficile aux Européens d'élever à cet égard une concurrence, à cause de l'économie que les Malais peuvent apporter dans leurs armements, grâce à la sobriété excessive de ces hommes qui ne manquent ni d'intelligence ni d'activité. 1839. Avril.

« Il était près de quatre heures lorsque les Malais terminèrent leurs opérations. En moins d'une demi-heure ils eurent embarqué leur récolte, les hangars

1839. Avril. furent démontés et rapportés, ainsi que les chaudières, sur les bateaux qui se préparèrent à appareiller; à huit heures du soir, ils avaient hissé leurs voiles et ils sortaient de la baie.

« Tant que les pêcheurs malais avaient séjourné sur l'îlot de l'Observatoire, j'avais été peu inquiété par les sauvages. Ceux-ci rôdaient autour des chaudières où cuisait le poisson, profitant des débris rejetés par les pêcheurs, ou bien ils finissaient par obtenir, à force de supplications, quelque nourriture de la générosité de ces étrangers. Après leur départ, ils vinrent de nouveau mendier autour de nous : à la vue d'une galette de biscuit que leur montra un de mes hommes, et sur sa demande, ils se mirent tous à chanter à la fois. Le concert était peu harmonieux, et leur chant n'avait aucun caractère particulier. On y retrouvait ces sons que les sauvages tirent du gosier et qui font mal à entendre, car ils semblent constamment peindre les souffrances de celui qui les produit. Enfin, comme s'ils avaient voulu nous donner un échantillon de tous leurs talents, plusieurs se mirent à danser. Leur danse ne présentait rien non plus de bien remarquable : ils frappaient fortement la terre avec l'un de leurs pieds en agitant leurs bras dans tous les sens. Leur vue était hideuse, leur corps entièrement nu laissait voir les tatouages en relief qu'ils se font en pratiquant de larges incisions que vient ensuite recouvrir un bourrelet de chair. Leurs épaules et leur poitrine étaient couvertes de ce singulier ornement; je remarquai que ces sau-

vages avaient cherché à imiter, au moyen du tatouage, les épaulettes et les galons qu'ils ont vus sur les uniformes des officiers anglais, lorsque ceux-ci occupaient le poste, aujourd'hui abandonné, de la baie Rafles. 1839. Avril.

« Il était tout à fait nuit lorsque enfin les sauvages s'éloignèrent de la tente pour aller, comme la veille, s'accroupir sur le sable autour d'un feu allumé. Je pensais qu'ils s'étaient fixés là pour y passer la nuit; mais lorsqu'ils virent les praos malais s'éloigner du mouillage, ils se hâtèrent, à ma grande joie, d'abandonner l'île pour regagner la Grande-Terre. »

Pendant les deux jours que les Malais avaient passés au mouillage, je n'avais point voulu envoyer les hommes de l'équipage à terre : je redoutais surtout les rixes et les accidents qui peuvent résulter du contact de nos marins avec les habitants du pays. Tous les travaux étant terminés, je profitai pour envoyer une bordée sur l'îlot de l'Observatoire, du dernier jour que nous devions passer à ce mouillage. Le soir tous nos préparatifs furent faits pour l'appareillage.

Dès le lendemain au matin, pendant que les grands canots allaient chercher nos observateurs restés à terre et tout le matériel de l'observatoire, nos corvettes avaient relevé leurs ancres et déployé leurs voiles. Le petit sloop anglais venait de mouiller de nouveau sur rade; mais en nous voyant appareiller, il se hâta de faire comme nous, et de sortir de la baie en même temps que nos corvettes. Sa mission était

1839. Avril. tout hydrographique : deux élèves et l'hydrographe chargé des travaux composaient son état-major. Il parcourait la côte pour en tracer le détail et sonder la profondeur de l'eau, lorsque en passant devant la baie Rafles, il y était entré pour nous visiter.

A huit heures du matin nous avions gagné la pleine mer : les eaux étaient parfaitement tranquilles, une jolie brise d'est nous faisait à peine filer trois nœuds. Je longeais la côte à petite distance et la *Zélée* nous suivait à quelques encablures derrière nous, lorsque tout à coup nous la vîmes amener toutes ses voiles et nous faire le signal qu'elle était échouée, en l'appuyant d'un coup de canon. Je me hâtai de laisser tomber l'ancre et de lui envoyer notre grand canot avec quinze hommes afin de lui porter secours et la remettre à flot. Le danger sur lequel la *Zélée* venait de s'arrêter avait échappé aux recherches des Anglais, qui m'avaient assuré que la côte était partout saine entre la baie Rafles et le port Essington. C'est un rocher plat de peu d'étendue sur lequel il ne reste que deux brasses d'eau. La corvette était touchée par le milieu ; son avant et son arrière étaient libres, et à quelques pieds tout autour d'elle la sonde indiquait une profondeur suffisante pour son tirant d'eau. Il y avait déjà près de deux heures que le jusant avait commencé lorsque la *Zélée* commença à toucher. La mer baissait rapidement ; aussi, malgré toute la promptitude que le commandant Jacquinot mit à faire élonger des ancres afin de remettre son navire à flot, il fut forcé d'attendre que l'eau fût revenue

à son niveau le plus élevé. Du reste, je n'avais aucune inquiétude à avoir, car la mer était des plus tranquilles, et la corvette ne fatiguait pas. Des relèvements pris par M. Tardy de Montravel servirent à fixer d'une manière très-précise ce danger nouveau, le côtre anglais, à son tour, put profiter de cette circonstance pour placer cet écueil sur la carte dont la levée faisait l'objet de sa mission. A quatre heures du soir la *Zélée* se trouva dégagée, et quelques instants après elle avait repris son poste à nos côtés. 1839. Avril.

J'aurais pu dès cet instant remettre à la voile et continuer ma route, mais la nuit allait arriver et je préférai la passer au mouillage. Un canot du navire anglais l'*Alligator*, mouillé sur la rade d'Essington, était arrivé à bord de l'*Astrolabe* vers midi; il était envoyé par le capitaine Bremer, et il était porteur de ses dépêches pour l'Europe, afin de m'en charger au cas où je conduirais mes navires directement à Hobart-Town sans m'arrêter à l'établissement anglais. Cette embarcation était montée par plusieurs officiers qui étaient venus nous rendre visite; ils m'assurèrent de nouveau du désir que leur avait exprimé leur commandant de me recevoir. Le canot avait l'ordre de nous accompagner et d'éclairer notre route si je me rendais à sa pressante invitation. La soirée se passa rapidement à entendre les détails intéressants dont nos visiteurs nous entretinrent sur les travaux qu'ils avaient exécutés à *Victoria-Town*, nom du nouvel établissement qu'ils étaient venus fonder; ils passèrent la nuit à bord de nos

1839. 6 Avril. corvettes qui remirent sous voiles le lendemain à six heures du matin.

Poussés par une jolie brise d'est, nous donnâmes dans la baie vers midi, en passant entre l'île de Sable et la pointe orientale de la baie que nous rangeâmes de près. Je gouvernai ensuite sur la pointe *Smith* que nous doublâmes à bonne distance, afin d'éviter les rochers qui rendent ses abords dangereux. Il était deux heures de l'après-midi lorsque nous aperçûmes le fond du golfe et le pavillon britannique, flottant sur l'établissement. Dès lors je laissai tomber l'ancre à quelques encablures du rivage et à trois milles environ de Victoria-Town. Je craignais de m'enfoncer davantage dans cette vaste baie et de perdre ensuite un temps considérable pour quitter un mouillage sur lequel je ne comptais faire qu'une très-courte apparition *.

* Notes 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14 et 15.

CHAPITRE XLIV.

Séjour au port Essington, reconnaissance des îles Arrou, mouillage au havre Dobo.

1839. Avril.

La côte qui limite le port Essington est comme celle de la baie Rafles, basse et uniforme. La végétation y paraît languissante, et conserve une teinte noirâtre qui fait naître la tristesse. Le havre est vaste et sûr, l'eau y est assez profonde pour recevoir des vaisseaux de toute grandeur. Plusieurs dangers en embarrassent l'entrée ; un d'eux déjà a été marqué par un naufrage : c'est celui sur lequel se perdit le navire anglais l'*Orontes*, jaugeant cinq cent cinquante tonneaux. Sur tout son pourtour, le port Essington offre de belles plages de sable sur lesquelles le débarquement est facile. Vers le fond, la terre s'élève un peu; quelques falaises de dix à quinze mètres la limitent vers la mer. Quelques collines mêmes s'élèvent au loin et viennent rompre l'uniformité de la vue. C'est sur une pointe

1839. Avril. qui avance légèrement dans le port que se trouve *Victoria-Town*. Le meilleur mouillage est à peu de distance de ce promontoire qui le domine; il est occupé par la gabare l'*Alligator*, avec laquelle le commandant Bremer est venu poser les bases de cet établissement.

Nous avions à peine laissé tomber notre ancre et serré nos voiles, que j'expédiai le grand canot sous les ordres d'un officier chargé d'aller saluer, de ma part, le gouverneur anglais, et lui annoncer ma visite pour le lendemain. Plusieurs officiers profitèrent aussi du canot anglais qui était venu hier nous rejoindre au mouillage pour aller visiter la colonie; quant à moi, je terminai ma journée par une promenade à terre en compagnie du capitaine Jacquinot. A trois heures je débarquai sur la pointe *Record*, à un demi-mille de notre mouillage. Le rivage présentait une belle plage de sable sur laquelle je remarquai de nombreux débris de coquilles. La terre était couverte par une forêt d'arbres assez gros, mais très-espacés entre eux. Comme à la baie Rafles le sol paraissait sec et aride. Bientôt aussi nous y rencontrâmes cette prodigieuse quantité de fourmis qui élèvent des édifices en terre d'une si grande hauteur (trois à quatre mètres). Les mouches ne nous laissaient pas un instant de repos; à leur tour les moustiques vinrent nous poursuivre, et finirent par nous chasser promptement des lieux qu'ils semblaient nous disputer. Vainement, pour nous mettre à l'abri de ces insectes fatigants, nous essayâmes de nous plon-

ger dans l'eau de la mer : là nous rencontrâmes encore des ennemis de nouvelle espèce. C'étaient de petits crustacés qui se collaient sur notre corps en nous piquant comme avec des aiguilles ; nous fûmes forcés de vider les lieux et de venir chercher le repos sur nos navires. Je m'étais embarqué dans ma baleinière et j'allais donner le signal du départ, lorsque j'aperçus un de nos canots monté par plusieurs hommes qui avaient été désignés pour la pêche, jeter leur filet à la mer et le traîner vers la plage. Je voulus assister à leur essai, il fut couronné d'un plein succès. En moins d'une demi-heure nos pêcheurs eurent ramassé plus de cent cinquante livres de poisson d'une excellente qualité. Si toute la côte nord de l'Australie est aussi poissonneuse que celle de la baie Rafles et du havre Essington, ces rivages sont sans contredit ceux où le poisson est le plus abondant. 1839. Avril.

Il était onze heures du soir lorsque notre grand canot rentra à bord. Il ramenait ceux de MM. les officiers qui étaient allés visiter la colonie. Ils avaient été reçus avec une cordialité dont aucun ne pouvait se taire. Ils étaient chargés par le commodore Bremer de me rappeler qu'il nous attendait le lendemain, et qu'il se faisait une fête de nous recevoir dans son petit gouvernement.

J'ai déjà eu l'occasion de dire combien la chaleur excessive de ces contrées est gênante, et souvent fatale, pour le promeneur qui ne trouve sous les arbres qui garnissent le sol de l'Australie qu'un abri

1839. Avril. imparfait pour se garantir des rayons d'un soleil brûlant. Désireux de profiter de toute la fraîcheur de la matinée pour parcourir le nouvel établissement, je m'embarquai dès six heures du matin dans ma baleinière. Une heure après j'accostai une jolie jetée d'environ six mètres de longueur, construite avec soin et solidité, et garnie d'escaliers qui en facilitent l'abord. Sur la jetée s'élève un mât de pavillon sur lequel flottait le pavillon de la Grande-Bretagne. Un officier anglais, M. Stuart, que nous connaissions déjà, nous y attendait pour nous recevoir; et il nous offrit complaisamment de nous conduire à la demeure du gouverneur.

Victoria-Town est établie sur un plateau élevé de dix à douze mètres au-dessus du niveau de la mer. Un chemin large et d'une pente très-douce a été pratiqué dans la falaise qui limite le rivage et vient aboutir à la jetée; nous le suivîmes. Bientôt nous rencontrâmes le commodore Bremer qui, déjà prévenu de notre arrivée, accourait pour nous recevoir. C'est un homme de cinquante-cinq ans environ; sa figure est douce et bienveillante, ses formes sont polies et prévenantes. Il nous reçut avec une cordialité et une politesse exquises, et nous nous connaissions à peine, que déjà nous étions unis comme des amis de longue date. Il nous conduisit d'abord à son habitation: elle est située sur le point le plus élevé du plateau, la vue s'étend sur toute la rade au milieu de laquelle reposait sur ses ancres le navire l'*Alligator*. Cette position des plus agréables rendait les commu-

nications entre le gouverneur et son navire promptes et faciles. Le commodore Bremer pouvait, sans quitter sa maison, surveiller à la fois tous les mouvements de la rade et les travaux qui s'exécutaient à terre. Cette maison, entièrement en bois, avait été construite à Port-Jackson; elle offrait tout le confortable désirable. Tous les compartiments y avaient été ménagés avec intelligence : salon, chambre à coucher, cabinet de travail, cabinet de toilette, salle de bains, office, rien n'y manquait. 1839. Avril.

Nous nous y arrêtâmes à peine, le soleil montait rapidement sur l'horizon, et nous nous hâtâmes de parcourir l'établissement; M. Bremer voulut nous servir de guide, il nous conduisit d'abord au fort, placé à l'extrémité d'un petit promontoire à trente mètres à peu près de sa maison, et environ quinze mètres au-dessus du niveau de la mer. Il se compose d'une seule batterie placée au-dessus de la falaise qui domine la rade; elle est construite avec de forts madriers en bois et quelques pièces à eau provenant du navire naufragé l'*Orontes*. La forme de cette batterie est celle d'un demi-octogone, elle est percée de quatre ouvertures dont trois étaient garnies de canons. Cette petite fortification, entièrement ouverte du côté de la terre, bat la jetée et la rade qu'elle est destinée à défendre contre l'invasion étrangère.

Quant aux naturels, les Anglais paraissaient s'en inquiéter fort peu. Depuis six mois qu'ils avaient planté leurs tentes sur cette terre, les habitants n'avaient témoigné que des intentions toutes pacifiques.

1839. Avril. Ordinairement ils rôdaient autour de l'établissement, dont ils suivaient les travaux sans y prendre aucune part. Cependant quelques jours avant notre arrivée une rixe s'était élevée entre ces sauvages et des pêcheurs malais qui étaient venus récolter le tripang dans la baie. Les deux camps en étaient venus aux mains, et un homme avait été tué. Depuis lors, les naturels, inquiets des conséquences de cette querelle, s'étaient enfoncés dans l'intérieur des terres, et les Anglais ne comptaient pas les revoir avant la fin de la saison propre à la pêche du tripang qui pouvait à chaque instant amener de nouveaux praos malais sur la rade. Un camp de pêcheurs Bouguis était établi au fond du port Essington. Comme ceux qui étaient venus nous visiter au mouillage de la baie Rafles, ils se hâtaient de récolter le tripang pour continuer ensuite leur route et opérer leur retour à Makassar.

Le fortin que nous avions sous les yeux n'était qu'une construction provisoire, suffisante pour attendre l'époque où la colonie ayant pris un plus grand développement, elle pourrait construire une citadelle capable de la défendre. Dans l'état actuel, cette construction ne manque pas cependant d'une certaine solidité ; il est probable toutefois qu'elle ne sera jamais d'une grande utilité. Il faudrait des circonstances bien étranges pour que jamais une puissance pût songer à venir attaquer un établissement dont la réussite est encore bien douteuse, et bien avant que cette petite colonie ait assez grandi pour inspirer des craintes, ces quelques ca-

nons auront pu être remplacés par des fortifications plus respectables. 1839. Avril.

Nous quittâmes le fort pour parcourir le plateau choisi pour y fonder la ville. Élevé au-dessus du niveau de la mer, l'air s'y renouvelle avec assez de facilité pour faire espérer que la salubrité doit y être parfaite. Nous visitâmes l'hôpital où se trouvaient quatre malades seulement dont trois blessés et un nostalgique. C'est une maison en bois élevée sur des pilotis d'un mètre environ au-dessus du sol et affectant la forme d'un rectangle. Elle pouvait recevoir de huit à dix lits. Nous visitâmes ensuite quelques-unes des habitations des soldats destinés à former la garnison. Ces hommes, au nombre de trente-sept, commandés par un capitaine et un lieutenant, avaient construit eux-mêmes leurs demeures. Toutes ces habitations étaient faites avec goût, la plus grande propreté paraissait y régner; devant chacune d'elles se trouvait un petit carré de terre cultivée, avec des clôtures. Quatre femmes mariées à des soldats avaient suivi leurs maris dans ces contrées lointaines; elles habitaient avec eux dans les petites maisonnettes qu'ils avaient construites. Quant aux soldats non mariés, ils s'étaient généralement mis deux ensemble pour élever leurs demeures dont ils partageaient ensuite l'abri. Chacun de ces hommes avait ses armes auprès de lui; au moindre signal il devait accourir pour défendre ses foyers contre une agression inopinée de la part des habitants. Dans la journée, ils s'occupaient des tra-

1839. Avril. vaux généraux de l'établissement et de la culture de leurs jardins particuliers. Les casernes et les bâtiments destinés au logement des officiers militaires n'étaient point encore terminés, les ouvriers y travaillaient avec activité.

Comme les soldats, chacun des officiers avait construit de petites habitations d'attente; une des plus jolies était sans contredit celle de M. Bremer fils, jeune homme plein d'intelligence et d'activité; enfin, nous allâmes rendre visite à M. Priest, lieutenant des troupes de marine. Cet officier était occupé à mettre en ordre la petite maisonnette qu'il s'était construite lorsque nous y arrivâmes. M. Priest emploie tous ses loisirs à l'étude de l'histoire naturelle; depuis son séjour à Essington il avait déjà collecté une grande quantité d'échantillons d'un grand prix pour la science par leur rareté et même par leur nouveauté. Il nous fit les honneurs de sa demeure avec une grâce parfaite, et se hâta de nous montrer son petit musée déjà riche d'un grand nombre d'objets. Il poussa la générosité jusqu'à m'offrir plusieurs pièces d'histoire naturelle que j'acceptai avec reconnaissance pour la mission. J'avais admiré surtout chez M. Priest un petit *acrobate sciurien*, vivant, d'une espèce très-rare; ses formes étaient si jolies, sa fourrure si belle que je ne pouvais me lasser de le regarder. Cet officier s'empressa de me l'envoyer; longtemps il fut mon compagnon de voyage, mais sans jamais s'apprivoiser. Bien qu'il reconnût facilement la main qui lui apportait sa nourriture quotidienne, il ne cessa

de faire entendre un petit grognement par lequel il traduisait ordinairement sa mauvaise humeur lorsque l'on approchait de la cage où il était renfermé. Plus tard, après une longue captivité, son poil devint moins lustré, dans une nuit même il fut attaqué par les cancrelats dont il ne se défendait plus, sa queue fut endommagée par ces insectes, et malgré tout le désir que j'avais de le conserver vivant pour l'apporter en Europe, je me trouvai dans la nécessité de le faire tuer afin de conserver son corps pour le Jardin des Plantes. 1839. Avril.

En quittant M. Priest, nous allâmes faire une visite au camp malais; nous y rencontrâmes les pêcheurs se préparant à lever l'ancre, et nous revînmes en visitant les parcs à bestiaux. Une vingtaine de buffles, quelques chèvres et quelques moutons, plusieurs chevaux de trait y étaient réunis. Les Anglais avaient apporté avec eux une très-grande quantité de volailles, mais au bout de quelques jours toutes avaient pris leur vol dans la forêt où on en rencontrait encore quelques-unes à l'état sauvage. La crainte qu'ils avaient que leurs bestiaux ne leur échappassent de la même manière, faisait qu'ils ne les sortaient jamais du lieu où ils étaient parqués; chaque jour on apportait à ces animaux l'herbe qui leur était nécessaire pour leur nourriture, mais il ne leur était jamais permis de paître en liberté.

Cette partie de l'Australie est la patrie d'une foule de serpents; on y rencontre en grande quantité une espèce de boa de très-grande dimension; souvent les

1839. Avril. Anglais en ont aperçu qui rôdaient autour de leurs demeures, M. Priest en avait tué un énorme à la porte de sa cabane quelques jours avant notre arrivée. La présence de ces dangereux reptiles qui inspirent aux Anglais de grandes craintes pour la conservation de leurs troupeaux, les force aussi à une surveillance très-active, surtout dans les environs des parcs des bestiaux.

Il nous restait encore à parcourir le jardin du gouverneur où se font les essais d'agriculture de la colonie. M. Armstrong, botaniste attaché à l'établissement, nous en fit les honneurs. Il est vaste et bien cultivé; au milieu de nombreuses plantations des plantes les plus utiles, M. Armstrong nous fit surtout remarquer plusieurs plants de cocotiers auxquels il attachait le plus grand prix. C'est là en effet l'arbre nourricier des zones tropicales; l'Australie en est totalement privée, tandis que les terres, voisines, en sont si riches; nous remarquâmes aussi des plants de bananiers, d'arequiers, etc., et enfin toutes les plantes qui croissent si rapidement sous la zone torride. Je m'éloignai en faisant des vœux sincères pour le succès de ces essais utiles, d'où dépendait en grande partie le sort de la colonie. Mais j'avoue que je ne partageai point en entier l'espoir de M. Armstrong, qui déjà semblait voir à l'aspect de son jardin se réaliser ce beau rêve de féconder cette grande terre qui paraît si aride et si peu productive.

Un des plus grands fléaux contre lequel les Anglais aient à lutter, c'est l'envahissement continuel de leurs

jardins et même de leurs demeures par les fourmis. En peu de temps, ces insectes malfaisants ont bouleversé le terrain et dévoré tous les semis qui lui ont été confiés. Les plus gros arbres ne sauraient échapper à leur action incessante; ils sont percés en mille endroits divers, leur végétation s'arrête, et leurs troncs mutilés deviennent impropres aux grandes constructions des vaisseaux, car ils manquent souvent de solidité. 1839. Avril.

Les rivages du port Essington, pas plus que ceux de la baie Rafles, ne présentent nulle part une aiguade facile. Nulle part on n'y rencontre même un ruisseau où le voyageur puisse étancher sa soif. Ce manque absolu d'eau dont l'agriculture a tant besoin, surtout sous la zone torride, sera toujours un obstacle pour des plantations importantes. Il est vrai que près de l'établissement se trouvent quelques marais où les Anglais espèrent faire prospérer le riz, mais il reste encore à savoir si l'eau, toujours un peu saumâtre de ces marécages, ne sera pas au contraire un obstacle à la végétation de cette plante. Ce n'est qu'à des profondeurs considérables que l'on rencontre de l'eau douce. Cinq puits de plus de dix mètres de profondeur ont été creusés par les Anglais, quatre sont entièrement terminés et maçonnés en dedans; ils fournissent de l'eau en abondance et de bonne qualité, et pourvoient à tous les besoins de la colonie. Déjà Victoria se trouve en mesure de fournir de l'eau douce aux navires qui viendront y relâcher.

Nous étions arrivés au bout de notre course, nous

1839. Avril. avions parcouru toutes les parties de l'établissement. Sur le bord de la mer, au bas de la falaise, nous apercevions encore les ateliers des menuisiers et les forges qui paraissaient en pleine activité; deux cents hommes conduits par un chef qui avait su gagner leur confiance en se montrant aussi habile administrateur que bon officier, avaient dans l'espace de six mois terminé tous ces travaux; ce fut sans arrière pensée que je pus complimenter le commodore Bremer sur les heureux résultats de sa persévérance et son excellente administration, lorsque nous entrâmes dans son habitation où il nous conduisit nous reposer. Le reste de la journée s'écoula rapidement à écouter la conversation spirituelle et pleine d'intérêt de cet officier supérieur. J'admirai cet homme aux cheveux blancs qui avait quitté sa patrie, sa famille, pour venir sur cette terre ingrate entreprendre une tâche pénible et difficile. Il paraissait heureux au milieu de la petite colonie dont il était et le fondateur et le père; une seule pensée semblait exclusivement le préoccuper, celle de voir grandir Victoria, et bien que nous ne partagions point en entier les idées d'avenir qu'il prévoyait pour son établissement, personne de nous n'eut le courage de chercher à détruire les illusions dont cet heureux père semblait entourer le berceau de son enfant.

A quatre heures, les états-majors des deux corvettes et la plupart des officiers anglais se rendirent à l'habitation du gouverneur où nous étions conviés à dîner. Rien ne fut épargné pour rendre ce

repas somptueux, la plus franche gaieté y présida. 1839. Avril.
M. Bremer fils nous montra la riche collection qu'il avait déjà pu réunir des objets d'art des naturels. Ce jeune officier, qui possède un talent d'imitation admirable, nous montra l'usage de chaque chose. Les armes les plus meurtrières des Australiens sont une espèce de zagaie faite en bois très-léger, qu'ils lancent au moyen d'un morceau de bois long d'un mètre environ, dont une des extrémités se tient à la main, tandis que la zagaie repose sur l'autre extrémité; M. Bremer fils était devenu très-adroit à manier cette arme, et il voulut bien nous donner un échantillon de son savoir faire. Prenant ensuite une longue flûte des naturels, percée d'une ouverture dans laquelle ils soufflent avec le nez, il se mit à exécuter au son de cet instrument toutes les danses burlesques des sauvages. Cette scène nous amusa beaucoup, chacun applaudit de grand cœur au talent de l'acteur. Enfin, la nuit arrivait rapidement, il fallut à regret nous quitter en nous promettant de nous revoir le lendemain matin à bord de l'Astrolabe.

A neuf heures du matin le commodore Bremer et les 8
principaux officiers de la colonie s'assirent à ma table; c'était là que nous devions nous faire nos adieux, nos souhaits furent réciproques : comme la veille, des toasts nombreux furent portés à la réussite de la colonie et au succès de notre voyage. En proposant la santé du gouverneur, je le fis saluer de sept coups de canon; M. Bremer fut très-sensible à cette politesse; il s'inquiéta aussitôt de savoir si le salut avait été en-

1839. Avril. tendu par l'*Alligator*, et si ce navire se disposait à nous le rendre; impatient, il voulait immédiatement envoyer son canot à bord de sa corvette; nous eûmes de la peine à le dissuader de la pensée de faire faire une course aussi longue à son embarcation; il céda, mais en déclarant toutefois qu'il saluerait l'*Astrolabe* aussitôt qu'il serait de retour à terre, et en effet à trois heures, après avoir déployé nos voiles, nous aperçûmes la fumée des canons de l'*Alligator* lorsque déjà nos corvettes, presque en dehors de la baie, étaient à une distance trop grande pour bien distinguer le bruit de l'artillerie anglaise qui tonnait en leur honneur.

A six heures nous avions doublé le danger sur lequel se perdit le navire l'*Orontes*, à six milles environ au nord du port Essington, et je fis serrer le vent pour rallier les îles Arrou que je voulais visiter. Mais avant d'y atteindre, je jetai un dernier regard vers Victoria-Town que nous ne devions plus revoir.

Quand on parcourt la partie septentrionale de l'Australie, quand on foule le sol si peu fertile de ces contrées où quelques sauvages en petit nombre, et occupant le dernier rang de l'échelle sociale, trouvent difficilement à s'alimenter, on est amené malgré soi à rechercher quels ont pu être les motifs puissants qui ont engagé l'Angleterre à y fonder un établissement après des essais déjà nombreux et toujours infructueux. Depuis l'époque où une flotte, chargée de condamnés, vint former à Sidney un établissement dont le succès fut si rapide, les Anglais prirent la ferme

résolution de joindre la Nouvelle-Hollande tout entière à la couronne de la Grande-Bretagne, et ils durent se hâter de fonder des comptoirs sur tous les rivages de cette grande terre, dans la crainte de voir une puissance rivale imiter leur exemple, et s'établir sur un point qu'ils n'auraient point envahi. La côte nord de l'Australie ne pouvait rester inoccupée, car si aujourd'hui encore, la route des navires d'Europe à Sidney est tracée au sud de la terre de la Nouvelle-Hollande, la route la plus courte et même la plus droite pour le retour, en passant par l'ouest, s'effectuera tôt ou tard par le détroit de Torrès, lorsque les récifs qui embarrassent ce dangereux passage, étant mieux reconnus, les navires y trouveront une sécurité plus grande à le traverser. D'un autre côté, au nord de la Nouvelle-Hollande, et séparée d'elle par une nappe d'eau peu étendue que les coraux tendent chaque jour à combler rapidement, la Nouvelle-Guinée, un des plus riches pays du monde, étale ses vastes plaines, couvertes d'arbres gigantesques et qui attendent encore des mains industrieuses pour produire en abondance toutes les denrées des climats tropicaux. Bien que jusqu'ici les Anglais n'aient fait aucune tentative pour s'emparer de la Nouvelle-Guinée, la persévérance qu'ils ont apportée à fonder des établissements au nord de l'Australie, a donné des craintes sérieuses à la Hollande pour la souveraineté qu'elle réclame sur la Papouasie-Occidentale. Aussi, lorsque les navires de la Grande-Bretagne allaient porter des colons sur l'île

1839. Avril.

1839. Avril. Melville d'abord et dans la baie Rafles ensuite, les Hollandais, justement effrayés, vinrent essayer de fonder des comptoirs sur les îles *Arrou* d'abord et ensuite sur la Nouvelle-Guinée elle-même. Quelque fondés que soient ces projets d'envahissement que l'on a pu prêter à l'Angleterre et qui n'ont jamais été avoués par elle, d'autres raisons puissantes ont dû les pousser dans cette voie. Victoria-Town n'est-elle pas près du détroit de Torrès, et mieux que personne l'Angleterre connaît toute l'importance des positions sur les détroits. Enfin le port Essington, placé entre Sincapour et les établissements de la Nouvelle-Hollande, n'est-il pas un port de secours pour les navires qui font le commerce entre l'Australie et les autres possessions asiatiques de l'Angleterre? Si, comme le disent les Anglais, l'établissement de Victoria n'avait été fondé que dans le but de porter secours aux navires qui traversent le détroit de Torrès, déjà signalé par tant de sinistres, et d'offrir un refuge aux équipages des bâtiments qui y font naufrage; il pécherait par sa position trop éloignée du détroit de Torrès dont il est séparé par le vaste golfe de Carpentarie où la mer est souvent tempêtueuse. Mais le port Essington est admirablement placé pour la pêche du tripang; grâce à l'industrie malaise, cette pêche rapporte encore aujourd'hui des sommes considérables à la Hollande qui jusquici en a conservé le monopole. Peut-être même le cabinet britannique a-t-il pensé qu'un jour, sur cette terre, on pourrait naturaliser les arbres à épices et porter un

rude coup au commerce des colonies hollandaises. 1839. Avril.

Sans aucun doute, si les Anglais parviennent à se maintenir sur cette côte, Victoria-Town peut avoir un jour un bel avenir commercial. Non-seulement le port Essington peut devenir le marché du tripang et le rendez-vous des pêcheurs Bouguis, mais encore il pourra s'y créer un entrepôt des marchandises qui, venant de la Chine et même de l'Inde, doivent s'écouler dans la partie orientale de la Nouvelle-Hollande. Sincapour, sans aucun doute, a dû son développement à la position qu'il occupe sur le détroit de Malaca, à la limite que peuvent atteindre les jonques chinoises, à qui leur construction ne permet pas de traverser des mers un peu orageuses. Victoria occupe une position, à peu de chose près semblable, en ce sens que si Sincapour est l'entrepôt du commerce des mers des Moluques et de la Chine avec l'Europe, Victoria peut devenir l'intermédiaire entre Sidney et les navires malais et chinois qui parcourent les eaux tranquilles du grand archipel d'Asie.

L'avenir des colonies naissantes dépend surtout des communications plus ou moins nombreuses qui doivent résulter pour elles de leur voisinage entre les points commerciaux qui les avoisinent, et des liens qu'elles sont susceptibles de faire naître entre les divers pays que leurs intérêts amènent à faire des échanges. Depuis la fondation des établissements anglais dans l'Australie, le commerce d'échanges réciproques entre les possessions de l'Angleterre, dans l'Inde et la Nouvelle-Hollande, a pris d'année en an-

1839. Avril. née un accroissement extraordinaire. Jusqu'ici la navigation à la vapeur n'a servi, dans les colonies, qu'à joindre des lignes peu étendues. Il est probable qu'avant peu ces deux grands centres des possessions anglaises (l'Inde et la Nouvelle-Galles du sud) pourront communiquer ensemble par des bâtiments à vapeur qui trouveront leurs dépôts de combustible entre Calcutta et Sidney aux stations intermédiaires de Sincapour et de Victoria. Le cabinet britannique pourra dès lors communiquer rapidement et par la voie la plus droite avec tous ses établissements coloniaux, dont ceux de l'Australie sont les plus éloignés, et alors quelle activité nouvelle la petite colonie de Victoria ne prendra-t-elle pas! Les dangereux récifs qui encombrent le détroit de Torrès ne deviendront-ils pas eux-mêmes une source de richesse pour la population maritime du havre Essington, puisque les navires qui devront le traverser auront sans cesse besoin soit des bateaux remorqueurs, soit des conseils des pilotes de Victoria ?

De grandes difficultés restent à vaincre pour amener le nouvel établissement à prendre rang parmi les colonies importantes de la Grande-Bretagne. Non-seulement le sol paraît peu propice à la culture, non-seulement il manque de ces grands cours d'eau qui ajoutent tant à la fécondité des terres, mais ces rivages sont à peu près déserts. Les quelques misérables sauvages qui végètent dans ces vastes solitudes, ne sont susceptibles d'aucun travail pénible. Il faudra peut-être des siècles encore pour les amener à un état plus

civilisé, si d'ici à cette époque ils n'ont pas, comme sur la terre de Van Diemen, entièrement disparu devant les progrès de la colonisation. Dès-lors quels seront les bras que les Anglais pourront employer à la culture des terres? L'esclavage n'existe plus, le soleil brûlant de ces contrées permettra-t-il aux Européens de s'y livrer aux rudes travaux de l'agriculture? J'en doute. L'Angleterre espère-t-elle que les Malais iront abandonner les champs fertiles, couverts de la protection hollandaise, à laquelle ils sont habitués, pour venir sous la protection anglaise épuiser leurs efforts à féconder des terres improductives? ou bien a-t-elle compté sur ses bagnes pour fonder Victoria comme elle a construit Sidney? Et enfin, la terre offrira t-elle par ses produits une compensation suffisante pour le travail de sa culture et les frais qu'auront faits ses possesseurs? 1839. Avril.

En attendant, les Anglais procèdent dans leurs essais avec ordre et économie. Le personnel de la petite colonie se compose de trois cents hommes en y comprenant les équipages des deux navires de guerre l'*Alligator* et le brick le *Brittomart*, détachés pour apporter le matériel de l'établissement, et aider aux travaux inséparables d'un premier établissement. Le brick a été envoyé dans les îles *Key* et *Arrou* sous le commandement du lieutenant Stanley pour y chercher des vivres pour la colonie. A son retour, il doit remplacer l'*Alligator* sur la rade, tandis que la corvette se rendra à Sidney.

La mousson d'ouest touchait à sa fin lorsque nous 9.

1839. Avril. quittâmes les rivages de la Nouvelle-Hollande, et les vents d'est commençaient à peine à souffler régulièrement. Aussi fûmes-nous ballottés quelques jours par des vents généralement faibles et variables qui ne nous permirent d'approcher la pointe méridionale des îles Arrou que le 12 dans la soirée. La mer qui sépare ces îles de l'Australie nous fournit plusieurs échantillons d'histoire naturelle assez intéressants ; les oiseaux y étaient nombreux ; plusieurs troupes de marsouins vinrent s'agiter autour de nos corvettes, un d'eux fut harponné par nos pêcheurs, mais la vitesse du navire empêcha de l'amener à bord. En approchant de la terre nous retrouvâmes encore sur la mer beaucoup de serpents d'eau, pour la plupart endormis à la surface et une grande quantité de bonites.

12

Les calmes et les pluies presque continues qui vinrent ensuite nous masquer la terre ne nous permirent de commencer la reconnaissance du groupe que dans la matinée du 14. La route fut donnée à l'ouest pour prolonger l'étroite bande de terre qui limite ces îles vers le sud ; quoique à une distance de plus de trois à quatre milles, la sonde n'indiquait que des fonds de peu de profondeur, variant de vingt à quatorze brasses. Vers le soir même nous sondâmes par huit brasses, serait-ce sur un banc isolé ? ou bien les terres se prolongent-elles vers le sud par un bas-fond sous l'eau de peu de profondeur ? je l'ignore ; la prudence me commandait de prendre le large pour la nuit, et lorsque le lendemain nos corvettes vinrent longer la côte à une jolie distance

14

15

occidentale de ces terres, la sonde accusa toujours un fond régulier de dix-huit à vingt brasses. 1839. Avril.

Trana, la plus septentrionale de toutes ces îles est aussi de beaucoup la plus grande. C'est une terre plate, peu élevée au-dessus du niveau de la mer et entièrement couverte d'arbres. Vers le sud elle laisse voir deux ou trois monticules de fort peu de hauteur, mais qui cependant apparaissent comme des îlots séparés lorsqu'on atterrit. L'aspect de cette terre est des plus uniformes; malgré toutes nos recherches, nous ne pûmes y découvrir aucune trace d'habitations ni d'arbres fruitiers. D'après les renseignements que m'a donnés M. Earl à Essington, cette île serait habitée par des *Arafonras* qui n'ont eu jusqu'ici que fort peu de relations avec les étrangers.

La nuit était venue bien avant que nous eussions aperçu la pointe septentrionale de cette île. Ce ne fut que le lendemain, vers les dix heures du matin, que nous arrivâmes par le travers d'un canal assez étroit qui sépare l'île *Trana* de la terre plus petite, appelée *Meikor*. Un joli village, ombragé par de nombreuses touffes de cocotiers ou de sagoutiers, était assis sur l'île Meikor, sur le bord du canal qui semble promettre un bon ancrage. 16

Bientôt nous apercevons deux pirogues qui s'en détachent et portent sur nous. L'une d'elles et la moins grande des deux, dirigée par sept hommes, parvient à nous accoster. Elle est montée par des Malais au teint assez basané qui sont venus uniquement pour nous

1839. Avril. reconnaître et qui n'ont apporté aucune provision; ils nous quittent bientôt, après nous avoir donné le nom de leur village qui, comme l'île sur laquelle il est assis, s'appelle *Meikor*. Dans la seconde de ces embarcations nous apercevons un homme, vêtu d'une veste blanche, et qui est sans doute un agent des Hollandais dont ces deux embarcations portent le pavillon; elle renonce bien vite à l'espoir de nous atteindre, et malgré le calme et les vents contraires qui, un instant après, viennent nous contrarier dans notre route, elle n'essaye pas de nous accoster.

Cependant, après le calme, nous sommes assaillis par des grains qui nous amènent des vents d'ouest, alors je laisse porter pour gagner le mouillage de *Meikor*, mais bientôt près de la terre, nous retrouvons les brises d'est qui nous forcent à reprendre notre route au nord en longeant la côte de l'île *Meikor*. Cette île, de petite dimension, fut bientôt dépassée; alors nous découvrîmes la petite *Poulo-Babi*, à l'entrée du golfe dont les terres du fond apparaissaient à peine. A la nuit, des feux nombreux brillèrent sur la petite île Babi, tandis que, à la faveur d'une faible brise, nous nous élevions dans le nord jusque par le travers du havre *Dobo*, où je voulais mouiller.

17. Le havre *Dobo* est le rendez-vous habituel des navires de commerce qui fréquentent ce groupe; il est formé par les îles de *Wama* et de *Wakañ*. Ces deux îles, de médiocre grandeur, sont, comme toutes les terres du groupe, basses et uniformes. Un village

qui porte le nom de *Wanba* ou *Wanla*, est établi sur l'extrémité nord-ouest de *Wama*. Le canal, dans lequel se trouve le mouillage, est embarrassé par des récifs qui longent les terres et qui rapprochent le chenal de l'île Wama. 1839. Avril.

M. Earl, qui m'avait donné ces renseignements, avait ajouté que les navires qui voulaient y entrer trouvaient facilement des pilotes au village de Wanla, mais que ceux-ci n'ayant l'habitude de conduire que de petits bâtiments, il serait prudent de nous méfier de leurs avis. En conséquence, deux canots furent désignés pour sonder et éclairer notre route, pendant que nos corvettes gagnaient le mouillage en louvoyant. Sur ces entrefaites une pirogue se détache de la côte et accoste nos navires, elle est montée par des naturels qui nous amènent le master ou maître d'école et le ministre protestant du village. L'un se nomme *Paulus*, l'autre *Domingo*; ces hommes sont très-proprement mis à la mode des Malais, et tous leurs canotiers sont habillés. Ils me présentent un troisième individu comme étant l'*orang-kaya* ou le chef du village. Il porte à la main un bâton à pomme d'argent, qui est l'insigne de sa charge. Tous ces dignitaires, en apercevant nos bâtiments, avaient cru les reconnaître pour des navires hollandais à cause de la similitude des couleurs qui forment les pavillons des deux nations. Ils étaient accourus croyant avoir à saluer quelque haut fonctionnaire d'Amboine ou de Batavia faisant sa tournée dans leur pays. Je les retins à déjeuner avec moi, et ils firent

1839. Avril. honneur à la bouteille. En se retirant je leur dis que j'allais mouiller au havre *Dobo*, et ils me promirent de m'y apporter des cochons, des poules et d'autres provisions; mais je dois ajouter, comme je l'ai su plus tard, qu'ils étaient dans l'impossibilité de tenir parole. Ils m'apprirent que tous les habitants de l'île Wama, au nombre de trois cents, étaient chrétiens. Le prêtre protestant comptait encore de nombreux convertis sur l'île Wakan. Ils peignaient les naturels de ces îles comme étant des hommes de mœurs douces et tranquilles, mais en même temps ils ajoutaient que les pêcheurs Bouguis, qui fréquentent ces parages, et même souvent les Européens, abusaient de leur faiblesse pour les enlever et les traiter comme des esclaves.

Nous étions déjà très-près de l'entrée du canal où je voulais mouiller, lorsque nous fûmes accostés par une baleinière. Elle appartenait à un navire hollandais qui était mouillé sur la rade et que déjà nous avions rencontré à Banda. Le capitaine de ce bâtiment, M. Chateau, nous avait reconnus de loin, et il s'était empressé de venir nous voir et nous offrir ses services comme pilote. J'acceptai avec reconnaissance; toutefois, comme le vent nous était tout à fait contraire, plutôt que de gagner le fond du canal par un louvoyage long et pénible, je laissai tomber l'ancre près de l'île Wama, par sept brasses de fond, aussitôt que j'eus dépassé les entrées. Le canal qui forme le havre *Dobo* peut avoir trois milles de longueur; à l'ouest il est presque fermé par une longue pointe de

sable près de laquelle se trouve le véritable mouillage. Deux navires, un trois-mâts et un brick, portant tous deux pavillon hollandais, y reposaient sur leurs ancres au milieu d'une flottille de praos malais. Sur la pointe de sable se trouve un village considérable, entièrement bâti par des Malais qui sont venus créer là une véritable colonie, spéculant sur le tripang, les perles, les tortues, les nids d'hirondelles, et aussi sur les fournitures qu'ils peuvent faire aux bâtiments de commerce qui visitent ces parages. Le capitaine Chateau nous apprit que, pour le moment, les provisions étaient fort rares et très-chères au havre *Dobo*, il nous assura que le brick de guerre anglais le Britomart avait passé une huitaine de jours au mouillage ; il n'avait pu s'y procurer des cochons, et il s'était dirigé sur les îles Key. 1839. Avril.

Dès que l'ancre fut tombée chacun se hâta d'aller visiter la terre, mais une pluie abondante vint nous enlever tout le plaisir de la promenade. La végétation des îles Arrou paraît pleine de vie et de séve; sur le rivage, la forêt est presque impénétrable, des arbres immenses élèvent leurs branches à de grandes hauteurs, et des milliers de lianes, en les entourant de leurs plis, semblent les unir comme pour en former un faisceau qu'il est bien difficile de franchir. Nous ne sommes qu'à une distance bien faible de la Nouvelle-Hollande, et déjà la nature a totalement changé de caractère. Nous avons quitté un pays dont le sol sec et stérile semble pouvoir nourrir à peine les arbres souffreteux qui y ont pris racine, et qui, totalement

1839. Avril. privés de fruits, ne laissent voir qu'un feuillage clair-semé. Ici le sol paraît humide et fécond; des arbres de toute grosseur étendent leur belle ramure comme pour mieux saisir les rayons d'un soleil bienfaisant; sous la voûte que forment leurs branches, on respire un air frais et salutaire; de tous côtés on distingue les beaux arbres fruitiers qui font l'ornement des zones tropicales et qui, en même temps, donnent la nourriture à de nombreux habitants. Enfin les îles Arrou semblent, par la vigueur de la végétation, se rapprocher en tout point de la Nouvelle-Guinée, et s'éloigner de la Nouvelle-Hollande.

Contrarié par la pluie, ma promenade fut de courte durée; je ne tardai pas à regagner mon bord après avoir collecté quelques objets d'histoire naturelle. M. Jacquinot jeune rapporta à bord de la *Zélée* un serpent boa de onze pieds de long qu'il avait tué d'un coup de fusil sur un arbre et sur le bord de la forêt. Ses dépouilles sont un des plus beaux échantillons de la collection de l'expédition. Sa chair, à laquelle il prit fantaisie aux officiers de goûter, dit M. Dubouzet, fut trouvée délicieuse.

18. Dès le lendemain les travaux hydrographiques commencèrent. M. Duroch fut chargé de lever le plan du havre *Dobo*, MM. Dumoulin et Coupvent partirent, avec le grand canot de la *Zélée*, explorer le canal qui sépare l'île *Wakan* de l'île *Trana*. MM. les naturalistes allèrent collecter des échantillons, tandis que MM. les officiers, à qui le service laissait leur liberté, firent de nombreuses visites à la colonie malaise

établie sur la pointe qui limite le mouillage à l'est. 1839. Avril.

L'état sanitaire de notre équipage me donnait des inquiétudes sérieuses : le scorbut avait reparu, M. Hombron m'avait signalé deux hommes qui commençaient à en être gravement atteints depuis notre départ d'Essington. Je désirais vivement de pouvoir me procurer des provisions fraîches, au moins pour nos malades, et ce fut dans ce but que je dirigeai ma promenade en compagnie du capitaine Jacquinot, vers les deux seuls villages qui se trouvent sur la rive occidentale de l'île Wama. Nous eûmes bientôt franchi la distance qui sépare notre mouillage du petit village appelé *Devidzella*, le plus éloigné des deux. Six à sept cabanes le composent; toutes ces habitations sont construites en joncs, assez espacés pour permettre la circulation de l'air. Bâties sur pilotis, leurs planchers sont élevés d'un mètre environ au-dessus du sol, précaution importante, à cause de l'humidité du sol et des insectes. Nous fûmes reçus, dans ce village, par le maître d'école notre connaissance de la veille, *Domingo*, qui cumule ces fonctions avec celles de ministre du culte protestant dans l'île de Wama. Nous nous adressâmes directement à notre hôte pour obtenir des provisions, mais il nous répondit que tout appartenait à l'*orang-kaya*, et que celui-ci, occupé à la pêche du tripang, étant absent pour le moment, il ne pouvait disposer de rien en notre faveur. Vainement ensuite nous attendîmes l'arrivée de ce chef, nous finîmes par perdre patience, et nous nous décidâmes à nous rendre au village de

1839. Avril. *Wanguela* (*Wamba* ou *Wanla*). Cette promenade fut délicieuse. En quittant la plage pour nous enfoncer dans la forêt, nous trouvâmes un sentier bien battu et bien ombragé qui finit par nous conduire à un vaste jardin dont la culture paraissait entièrement abandonnée. Nous y trouvâmes encore des patates douces, des citrouilles, des aubergines, des tomates au milieu des bananiers, des orangers, des papayers, etc. Toutes ces plantes, qui semblaient être abandonnées à elles-mêmes, et sans qu'on ait pris le soin de les reproduire, annonçaient que jadis ce lieu avait été cultivé avec soin; un joli ruisseau d'une eau claire et bonne le traversait dans toute sa longueur; il suffirait de bien peu de travail pour remettre ce local en état de recevoir les semis d'un grand nombre de plantes utiles, et pour produire en abondance toute espèce de légumes.

Nous nous arrêtâmes près d'une heure dans ce jardin, et nous pûmes y collecter un grand nombre d'insectes, puis nous nous remîmes en route, et bientôt nous atteignîmes les quelques habitations isolées qui composent le village de *Wamba*. Notre ami Domingo nous y avait déjà devancés, nous le retrouvâmes dans la maison de son collègue le maître d'école *Paulus* à qui nous demandâmes l'hospitalité. En présence de Domingo, la réponse du maître d'école Paulus, à notre demande de nous procurer des provisions, ne pouvait pas être plus favorable que celle de son collègue; aussi n'avions-nous rien obtenu encore lorsque nous invi-

tâmes nos deux hôtes à partager avec nous le déjeuner que nous avions apporté. Ils acceptèrent avec empressement et firent honneur au vin de France. Dès lors, sortant de leur réserve sans pour cela oublier leurs intérêts, il daignèrent enfin consentir à nous livrer quelques poules, quelques paniers de patates et deux cochons à un prix exorbitant. Nous en avions besoin, ils le savaient, et nous dûmes passer par leurs exigences. Du reste, nous touchions presque à la fin de la période de l'année pendant laquelle les navires de commerce et les pêcheurs viennent faire de fréquentes visites aux îles *Arrou*. Les provisions dont les habitants du pays disposent en faveur des étrangers devaient commencer à s'épuiser, aussi acceptâmes-nous les conditions qui nous furent faites sans marchander. 1839. Avril.

Nous reprîmes ensuite nos embarcations pour aller visiter le village malais qui se trouve près le mouillage de *Dobo*. Deux rangées de maisons, construites en joncs, le composaient. Sur la plage se trouvaient de nombreux praos, halés à terre avec symétrie; autour du village on voyait quelques mauvais canons faisant partie de l'armement des praos et disposés de manière à défendre le village; le rivage était bordé par une espèce de quai fait avec des pieux et des roseaux. Dans l'intérieur du village on remarquait de grands hangars où se trouvaient réunis le tripang, les nids d'hirondelle, l'écaille de tortue; quelques boutiques se faisaient remarquer par des étalages où l'on trouvait des indiennes, des objets de quincaille- Pl. CXXII.

1839. Avril.

rie, etc. Comme dans tout l'archipel d'Asie, ces boutiques étaient tenues par des Chinois qui avaient pris passage sur les bateaux des pêcheurs bouguis. La plus grande activité semblait régner dans cette petite cité de pêcheurs, et cependant il y avait à peine cinq mois que ces maisons étaient construites; leur durée ne devait pas dépasser six mois. Chaque année, les pêcheurs bouguis qui se transportent sur ces terres, y font un établissement temporaire. Chaque prao a sa maison, espèce d'atelier de pêche et de magasin général, où il recueille son chargement avant de l'embarquer. Plusieurs Chinois accompagnent ces pêcheurs, et lorsqu'arrive la fin de la saison de la pêche, les maisons sont détruites, tout le matériel de l'établissement trouve sa place sur les embarcations, et les Malais mettent le feu à leurs cabanes afin de retrouver, l'année suivante, la place déblayée. Autour de ce village, nous remarquâmes quelques plantations de courges, venait ensuite la forêt que les lianes rendent presque impénétrable.

Cette petite république vit dans un état de paix remarquable; au dire des capitaines marchands qui fréquentent cette rade, les querelles y sont fort rares, bien que parmi tous ces hommes qui se réunissent pour atteindre un même but, il existe une concurrence continuelle pour la pêche du tripang qui fait leur principale occupation; au moment de notre passage les provisions étaient, au village malais, comme à ceux que nous avions visités dans la matinée, fort rares et fort chères. Les marchands nous présen-

taient des *Manucodes* et un grand nombre d'oiseaux de paradis, de l'espèce dite des îles *Arrou*; tous ces oiseaux venaient de la côte sud de la Nouvelle-Guinée, et je doute fort, malgré son nom, que cette variété de paradisiers existe sur ces îles. Leurs flancs sont d'un jaune sale, et ils ne sont que très-peu estimés comme objets de parure. Malgré cela les Malais et les Chinois ne craignaient pas d'en demander des prix fort élevés, aussi trouvèrent-ils moins d'acheteurs que pour les manucodes qui passèrent presque tous entre nos mains. 1839. Avril.

Nous ne devions plus rester qu'une seule journée au mouillage, et je me proposais d'aller visiter l'île *Wakan*, lorsque je vis arriver de cette terre une pirogue montée par le chef d'un village de la côte et cinq pagayeurs; parmi ceux-ci deux avaient le type malais, les autres étaient des Papous. Ils apportaient quelques patates et une chèvre pour laquelle ils exigeaient un fusil en échange. Sur ma demande de nous apporter des cochons, ils nous répondirent qu'ils étaient musulmans (islam), et qu'ils n'en avaient pas; ils se rencontrèrent avec les deux maîtres d'école *Paulus* et *Domingo* qui apportaient aussi quelques provisions et quelques coquilles dont ils demandaient des prix excessifs. Je les laissai débattant avec nos cuisiniers le prix de leurs denrées lorsque je m'embarquai avec M. Jacquinot, pour aller visiter la côte occidentale de l'île *Wakan*. 19.

Nous débarquâmes sur la pointe sud-ouest de l'île, près d'un petit village composé d'une douzaine

1839. Avril. de maisons, dont deux ou trois étaient fort grandes. Je crus d'abord que j'étais au village appelé *Wang-Habil*, auquel appartenait la pirogue qui était venue nous visiter dans la matinée, mais les habitants que nous consultâmes nous apprirent que *Wang-Habil* se trouvait beaucoup plus dans le nord, et que leur village était entièrement chrétien. Ils nous montrèrent une église assez grande et mieux bâtie que celles que nous avions déjà vues dans les villages de l'île Wama; enfin, ils nous conduisirent chez le maître d'école. Nous le trouvâmes au lit, souffrant horriblement d'une inflammation d'entrailles et incapable de nous donner aucun renseignement. Nous nous hâtâmes de prendre congé de lui pour le laisser en repos.

Nous avions aperçu, en mettant le pied sur la plage, quelques débris de murailles encore debout, recouvertes par des lianes de toute espèce; nous dirigeâmes nos pas de ce côté-là, et bientôt les ruines
Pl. CXXIII. que nous découvrîmes ne nous laissèrent plus aucun doute sur l'emplacement de l'établissement que la compagnie des Indes hollandaises avait fondé sur ces îles à l'époque de la révolution française, et qu'elle abandonna quelques années après. Le fort est encore assez bien conservé. Il se compose de murailles épaisses en assez bon état et de plusieurs bâtiments en partie bien conservés, suffisamment vastes pour pouvoir y loger le gouverneur de la colonie et sa garnison. Deux portes servaient aux communications de la citadelle, l'une

vers la mer, l'autre vers l'intérieur des terres. Le fronton de cette dernière est surmonté d'une plaque en fonte, enchassée dans la pierre, sur laquelle se trouve une inscription hollandaise, portant la date du 13 mai 1793. Cette forteresse est encore en bon état, les naturels ont respecté ces marques de la domination hollandaise, et ils se servent des bâtiments pour abriter des bestiaux. Un puits creusé dans l'intérieur du fort, à peu de profondeur, donne encore aujourd'hui de l'eau excellente, il est aussi parfaitement conservé. Aux alentours nous pûmes remarquer encore plusieurs ruines de maçonnerie, et entre autres un mur très-épais ayant une longueur de plus de trente mètres. Il est à présumer que cette muraille s'étendait tout autour de la ville, et formait un rempart suffisant pour mettre ses habitants à l'abri d'un coup de main tenté par les naturels de l'intérieur. 1839. Avril.

Plusieurs sentiers aboutissaient à ces ruines, nous en suivîmes un qui nous conduisit dans l'intérieur. Nous pûmes profiter de notre promenade pour faire une ample récolte d'insectes et de plantes. Parmi celles-ci j'en remarquai une grande quantité que j'avais déjà trouvées autrefois au havre *Dorei* sur la Nouvelle-Guinée. Une foule d'oiseaux faisaient entendre leurs cris au-dessus de nos têtes; mais la forêt était tellement épaisse qu'il nous était très-difficile de les voir. Enfin, nous regagnâmes le rivage où nous trouvâmes de nombreuses coquilles, et nous atteignîmes

1839. Avril. nos bords respectifs vers cinq heures, riches d'une foule d'objets de toute espèce. Le grand canot de la *Zélée*, parti la veille avec MM. Dumoulin et Coupvent pour aller explorer le canal qui sépare l'île Wakan de Trana, venait de rentrer. Ces messieurs avaient eu des communications intéressantes avec les naturels de l'intérieur de l'île, et je passai ma soirée à entendre leurs récits pendant que l'on faisait tous les préparatifs de l'appareillage pour le lendemain.

« La veille, à six heures du matin, dit M. Dumoulin, nous mîmes notre canot à la voile; une heure après nous atteignîmes le village malais. Là nous aperçûmes un golfe immense, formé par la réunion des îles Meikor, Trana, Babi, Wama et Wakan. Quelques stations géographiques nous arrêtèrent peu de temps, et aussitôt après nous commençâmes l'exploration de cette petite mer intérieure, dont le rivage ne présente à peu près partout qu'une forêt de palétuviers baignant leurs pieds dans les eaux de la mer. Nous n'avions pas encore perdu de vue le camp des Bouguis et les navires hollandais, mouillés au fond du havre, que la pluie tomba par torrents. Forcés de chercher un abri, nous fûmes quelque temps embarrassés pour trouver sur tout le pourtour du golfe où nous étions un peu de terre pour y poser le pied. Enfin, sur l'île du fond (Trana), nous aperçûmes une petite plage et une touffe de cocotiers; nous y conduisîmes notre embarcation, mais la terre était déserte, et ce fut sous une tente improvisée en quelques minutes que nos matelots

établirent leur camp. Quant à nous, trempés jusqu'aux os, nous attendîmes que la chaleur du soleil vînt sécher nos habits. Bientôt nos hommes eurent allumé un feu sous la tente, les provisions du bord furent placées dans une marmite, et chacun attendit impatiemment l'heure du repas. De beaux régimes de cocos pendaient aux cimes des arbres au-dessus de nos têtes; j'ai dit que la terre était déserte, nous pouvions donc nous regarder comme les propriétaires de ces fruits. En un instant, nos gabiers les plus alertes eurent embrassé les troncs des arbres en cherchant à s'y cramponner de manière à en atteindre les branches. C'étaient là de vigoureux lutteurs essayant leurs forces sur ces nouveaux mâts de Cocagne pour gagner un prix auquel nous devions tous avoir une part. Mais la pluie avait rendu les troncs des cocotiers, si glissants, que tous leurs efforts furent vains. Ce fut une tristesse générale dans notre camp improvisé lorsqu'il fallut partager notre modeste repas en présence de ces magnifiques fruits que nous ne pouvions atteindre; bientôt cependant la pluie vint à cesser, le soleil se montra sur l'horizon, en un instant notre tente fut levée et nous pûmes reprendre la mer. 1839. Avril.

» Nous étions près de l'entrée du canal que nous voulions explorer, lorsque la nuit nous fit songer à chercher un gîte. Nous nous trouvions alors dans un espace assez resserré, entouré de tout côté par d'immenses palétuviers, dont les racines étaient sous l'eau ; nous n'apercevions aucunes traces d'habitants,

1839. Avril. ni de maisons, et nous nous croyions seuls dans cette vaste solitude, lorsque nous entendîmes le bruit d'un gong dans le lointain. Bientôt nous aperçûmes un prao de petite dimension, surmonté par deux mâts, ornés de banderoles en étoffes de différentes couleurs. Ces mâts étaient terminés par une petite sphère faite avec des tresses de bananier, et sur le bateau s'élevait une plate-forme sur laquelle nous voyions trois naturels, tenant une lance à la main, qui se balançaient sur leurs jambes sans changer de position. Deux hommes accroupis au fond de la barque complétaient l'équipage de ce singulier bâtiment. Ils faisaient mouvoir deux longues pagaies et joignaient leurs efforts à ceux de plusieurs autres pagayeurs qui, placés dans une petite pirogue destinée à remorquer le prao, imprimaient à tout ce système un mouvement très-lent. Nous eûmes peu de peine à nous approcher de ce convoi bizarre; nous y remarquâmes une grande quantité de lances ou piques en fer bien travaillé, emmanchées à de longs morceaux d'un bois dur et pesant au moyen de viroles en étain bien ciselées; des arcs et des paquets de flèches pour la plupart aussi garnies de fer complétaient l'armement. Il nous fut facile de reconnaître aux objets qui composaient cet attirail de guerre que ces hommes faisaient de fréquentes visites au camp des Malais, où ils s'étaient procuré toutes ces armes d'une fabrique évidemment étrangère aux îles Arrou. A notre approche le gong se tut; tous ces hommes suspendirent un instant leur burlesque pantomime; du reste ils nous accueillirent favorablement.

Ne pouvant nous faire comprendre, nous essayâmes de leur demander par signes la direction que nous devions suivre pour trouver un endroit convenable pour y passer la nuit ; j'ignore tout à fait ce qu'ils comprirent de nos gestes, mais aussitôt que nous eûmes parcouru quelques mètres dans la direction qu'ils semblaient avoir voulu nous indiquer, la pirogue remorqueuse se détacha pour nous prévenir que vers le point où nous allions, nous ne rencontrerions que de l'eau et des arbres, mais pas un coin de terre, pas une maison pour y dormir. Nous nous étions déjà assez approchés du rivage pour nous assurer par nous-mêmes que cette fois leurs indications étaient exactes, aussi nous nous hâtâmes de changer de route, à leur grande satisfaction, et nous nous rendîmes dans le canal que nous avions mission d'explorer. 1839. Avril.

« Bientôt nous aperçûmes deux autres petites pirogues sous les palétuviers ; aussitôt nous nous dirigeâmes vers elles, mais leurs vigilants pagayeurs étaient aux aguets et se méfiaient de nous, car nous les vîmes disparaître bien avant que nous les eussions approchées. Arrivés sur le lieu qu'elles occupaient, nous trouvâmes un petit canal ayant tout au plus dix mètres de largeur et s'enfonçant dans l'intérieur. Ses eaux étaient profondes, la sonde ne rapportait pas moins de trois brasses, nous y engageâmes notre embarcation espérant arriver au village où avaient dû se réfugier les deux pirogues. Des deux côtés, ce canal profond était bordé par des

1839. Avril. arbres majestueux dont la mer couvrait le pied; on aurait dit que nous nous trouvions dans le lit d'une belle rivière, dont les eaux grossies par la pluie avaient débordé. De distance en distance des troncs d'arbres gigantesques, abattus par l'orage, venaient croiser notre route, et former des ponts bizarres sous lesquels il nous fallait passer. Nous avions parcouru plus d'un mille dans ce canal mystérieux, interrogeant en vain les alentours pour y découvrir des pirogues ou quelques traces d'habitations, la nuit était tout à fait noire, il fallut nous arrêter. Notre embarcation laissa tomber son grappin. Nous ne pouvions songer à sortir du canot, car la mer était haute, et la forêt de palétuviers qui nous entourait était envahie par les eaux; il était impossible d'allumer du feu pour faire cuire nos aliments, nos habits étaient encore mouillés par l'eau de la pluie, en un mot notre situation était peu agréable. Une tente fut établie sur le canot, nos matelots, resserrés par l'espace, s'étendirent les uns sur les autres, et une heure après notre arrivée, le silence éternel qui règne dans ces tristes solitudes, n'était plus troublé que par le cri du hibou, ou bien par le bruissement des eaux que de forts courants de marée faisaient heurter contre notre canot. Seulement au loin nous entendions le son du gong annonçant que les pantomimes burlesques des naturels que nous avions rencontrés n'étaient point encore terminées, elles durent même se continuer pendant toute la nuit et une partie du lendemain.

« Sans aucun doute toutes les îles *Arrou* furent, à une époque peut-être assez rapprochée, séparées les unes des autres par des bras de mer assez étendus, et peut-être même assez profonds. Mais peu à peu les palétuviers gagnèrent ces rivages; ils prirent pied dans ces eaux tranquilles et arrivèrent bientôt, par leurs débris, à élever le terrain sûr lequel ils étaient nés. Ces conquêtes sur la mer devinrent d'autant plus rapides que les détritus de ces premiers venus aidaient la croissance des rejetons sortis de leurs racines qui se sont multipliés à l'infini. Déjà les canaux qui séparent Wakan de Trana, n'offrent plus que peu de profondeur, leurs rivages sont formés par les palétuviers qui tendent constamment à rétrécir leurs dimensions et ne tarderont peut-être pas à les combler. Nous avions pour mission de reconnaître ces parages, le peu de profondeur des eaux que la sonde y accusa ne tarda pas à nous convaincre qu'ils ne pouvaient être d'aucune utilité pour la haute navigation. Nous en avions parcouru la plus grande partie et ils nous ramenaient dans l'Est lorsque nous songeâmes au retour. 1839. Avril.

« Nos hommes, depuis la veille, n'avaient pu faire cuire leurs provisions, nous leur devions un dédommagement pour la résignation avec laquelle ils avaient supporté toutes les privations de ces deux journées. Aussi M. Coupvent résolut de les conduire vers le premier village qu'il rencontrerait et où ils trouveraient toute facilité pour préparer leurs vivres et

1839. Avril. se reposer. Bientôt, dans la direction où nous entendions depuis la veille résonner le gong, nous rencontrâmes un canal entièrement semblable à celui dans lequel nous avions passé la nuit, mais il suivait une direction opposée; nous nous y engageâmes. Nous avions à peine parcouru un demi-mille que nous aperçûmes à travers les palétuviers un petit morne sur lequel se trouvait un village. Sur le rivage et dans une petite anse, nous vîmes ensuite un prao sur lequel plusieurs naturels exécutaient leurs pantomimes au son du gong dont le bruit nous avait guidés. Nous n'eûmes pas de peine à reconnaître l'embarcation de la veille montée par les mêmes acteurs. Ces malheureux semblaient écrasés par la fatigue, leurs mouvements étaient lents, et certes leur lassitude était facile à comprendre, si, comme tout semblait le faire supposer, leur nuit tout entière avait été employée à se mouvoir en cadence sans changer de position.

«Notre arrivée mit naturellement tout le village en émoi; le prao se hâta de nous céder sa place et il alla un peu plus loin continuer les mêmes exercices. Un naturel, dont le corps était entouré par une bande d'étoffe de coton à plusieurs couleurs et qui semblait être le chef, se trouvait sur la plage, vis-à-vis le prao; peut-être jouait-il un rôle dans la cérémonie. D'abord les naturels, au nombre de douze à quinze, parurent peu satisfaits de nous voir descendre à terre, cependant quelques cadeaux que nous leur fîmes parurent nous attirer leur confiance;

toutefois, comme tous ces hommes étaient armés de lances et de flèches, M. Coupvent jugea prudent de faire charger nos armes, afin d'éviter toute surprise. Les naturels comprirent très-bien notre manœuvre, et ils témoignèrent une grande crainte ; ils ne furent totalement rassurés que lorsque nous eûmes affirmé que nous n'avions d'autres intentions que celles de tuer des oiseaux et de vivre en bonne intelligence avec eux. 1839. Avril.

« Le village se composait de dix maisons ; au-dessus du village se trouvaient encore quelques petits hangars que je crois être des tombeaux, nous ne pûmes pas en approcher. Nous ne vîmes d'autre culture autour du village que celle de quelques courges qui se trouvaient au-dessus des habitations. Nulle part nous ne remarquâmes ni cocotiers, ni bananiers, ni aucun arbre fruitier. Cette malheureuse tribu paraissait être d'une pauvreté sans égale. Vainement nous déployâmes devant les regards de ces sauvages plusieurs sortes d'objets qu'ils convoitaient vivement, afin d'obtenir des vivres ; ils ne pouvaient disposer de rien.

« Il nous avait semblé reconnaître parmi ces sauvages celui qui était le chef de la troupe, nous nous adressâmes à lui pour avoir la permission de faire du feu ; aussitôt il nous désigna une maison isolée et déserte, où nos matelots s'établirent pour préparer leur dîner ; mais lorsque M. Coupvent et moi, attirés par le bruit du gong, nous voulûmes nous approcher des autres maisons, il s'y opposa.

1839. Avril. Comme nous pûmes nous en convaincre plus tard, une de ces habitations contenait un grand nombre de femmes.

« Sans doute, ce chef craignait que nos intentions ne fussent de pénétrer dans cet intérieur, car aussitôt qu'il comprit que nous ne voulions point du tout violer l'asile des femmes, mais seulement suivre la cérémonie qui se passait à bord du prao, il ne fit plus d'objections, il poussa même la courtoisie jusqu'à nous introduire lui-même dans sa maison dont il nous fit les honneurs. Cette habitation, entièrement construite en bambous, était élevée d'environ deux mètres au-dessus du sol. On y arrivait au moyen d'une échelle qui aboutissait à une des quatre ouvertures qui y sont ménagées. A l'intérieur se trouvait une galerie sur laquelle étaient étendues des nattes servant de lit. Sur cette galerie, on avait formé au moyen des cloisons un petit compartiment dans lequel se tenaient la femme du chef et ses enfants pour qui nous étions un grand sujet de terreur.

« Nous restâmes peu de temps dans cette habitation et nous nous rendîmes au rivage, où nous retrouvâmes le prao et les danseurs. Un d'eux, qui paraissait être un des principaux acteurs, s'était porté sur le balancier de l'embarcation pour exécuter ses pantomimes; le gong résonnait plus fort que jamais, les danseurs poussaient des cris étourdissants, lorsque la porte de la maison qui nous était interdite s'ouvrit pour donner passage à plusieurs jeunes

femmes, qui se dirigèrent de notre côté vers le prao. Elles portaient aux danseurs deux assiettes dans l'une desquelles je crus reconnaître du feu ; l'autre contenait une espèce de pâte blanche que je ne connaissais point encore. Le danseur qui était sur le balancier accepta le cadeau de ces dames, celles-ci allèrent se joindre à la troupe et les danses et les cris continuèrent plus que jamais. De temps en temps, ces hommes exténués de fatigue, buvaient à tour de rôle dans un gobelet de cuivre de l'eau-de-vie de genièvre que les Malais importent en grande quantité dans ces îles, et dont nos danseurs paraissaient avoir une bonne provision. Enfin, ils paraissaient être dans tout le paroxysme de la gaieté, lorsqu'une vieille femme, sortant de l'habitation interdite, apporta à cette troupe harassée une assiette de riz et une soucoupe pleine d'eau. Aussitôt le gong se tut, les danseurs s'arrêtèrent, et après avoir dévoré ce maigre repas, ils quittèrent leur prao pour entrer tous ensemble dans la case d'où étaient sorties les femmes; la porte se referma sur-le-champ, et du dehors nous n'entendîmes plus que quelques voix de femmes, et de nombreux cris d'enfants qui semblaient attester que cette habitation mystérieuse, dont la porte devait nous être toujours fermée, contenait la plus grande partie de la population féminine du village. 1839. Avril.

« Dès cet instant, il ne resta plus autour de nous que quelques hommes qui s'attachèrent à nos pas. Ils tenaient à la main quelques-unes de leurs armes dont ils cherchaient à trafiquer.

1839. Avril.

« Ces hommes connaissaient l'argent, mais ils n'en comprenaient point la valeur ; une piastre avait, il est vrai, pour eux plus d'attrait qu'une roupie, mais uniquement parce que la pièce était plus grande et plus belle. Ils préféraient de beaucoup deux pièces représentant une roupie à une piastre dont cependant la valeur était bien plus grande. Nous n'aperçûmes chez eux aucune pièce de monnaie ; il est probable qu'ils ne font aucun usage de celles qu'ils peuvent se procurer, mais ils recherchaient l'argent parce qu'ils savaient qu'au camp malais ils pourraient l'échanger facilement contre des armes et des étoffes qu'ils estiment beaucoup. Ces hommes s'assirent tranquillement autour de nous pendant que nous déjeunions ; leur conduite était très-réservée ; sur leur demande nous leur donnâmes un morceau de biscuit qu'ils nous avaient vus manger, mais ils ne l'eurent pas plus tôt mis sous leurs dents que stupéfaits de sa dureté ils le rejetèrent. Si notre passage dans cette malheureuse tribu a laissé des souvenirs un peu durables parmi ces habitants, je ne doute pas que dans quelques années les vieillards qui nous auront vus ne transmettent à leurs enfants cette histoire singulière, que pendant leur jeunesse des étrangers sont venus s'asseoir sous leurs cabanes, et qu'ils avaient les dents si dures qu'ils mangeaient des pierres avec facilité.

« Il serait difficile de définir quelle peut être la nourriture de ces malheureux ; nous parcourûmes en vain toutes leurs demeures, nous n'y rencontrâmes rien si ce n'est quelques débris de coquilles. Tout autour

1839. Avril.

du village nous ne vîmes aucun sentier battu indiquant des communications avec d'autres tribus. La voie que nous avions prise pour y parvenir semblait être la seule par laquelle on pouvait arriver à ce village sauvage.

« Avant de nous quitter le chef voulut nous montrer son adresse, il banda son arc, il y plaça une flèche, et immédiatement il l'envoya dans le tronc d'un arbre à la distance de vingt pas. Puis il nous pria de tirer un coup de fusil en visant le même but; une feuille de papier fut placée à cette distance et bientôt elle fut couverte par une charge de plomb. Les indigènes l'admirèrent longtemps, la retournant en tous sens comme pour en compter les trous, puis le chef s'en saisit et l'emporta en poussant des cris d'admiration. Ce furent là nos adieux; lorsque nous songeâmes au départ, une des pirogues qui se trouvaient sur le rivage venait de passer près de nous, montée par trois femmes. En voyant notre embarcation suivre la même route, les naturels du village se mirent à pousser des cris destinés sans doute à prévenir ces femmes de notre approche, car à quelques pas de là nous rencontrâmes la pirogue vide, et nous aperçûmes ces malheureuses qui étaient descendues dans l'eau, au milieu des palétuviers, se cachant derrière les arbres. Elles étaient occupées à ramasser dans la vase des coquillages qui devaient servir au repas du village; nous ne cherchâmes point à les troubler dans leurs occupations domestiques, et continuant

1839. Avril. notre route, nous arrivâmes bientôt dans le canal qui sépare Wakan de Trana, six heures après nous accostions nos corvettes.

« Les renseignements que nous pûmes avoir plus tard sur les habitants de cet archipel, m'apprirent que la population tout entière du groupe était disséminée dans vingt-quatre villages, dont seize professaient la religion du Christ, cinq étaient mahométans, et les trois autres, situés dans l'intérieur des terres, étaient encore idolâtres. Les sauvages que nous venions de visiter n'étaient certainement pas chrétiens; ils n'étaient pas non plus musulmans puisqu'ils goûtaient volontiers du lard de nos matelots, qu'ils savaient bien être du porc salé; ils étaient donc idolâtres. Peut-être même avions-nous assisté à une de leurs cérémonies religieuses qui nous parut avoir tout l'air d'un mariage. »

20. Tous nos préparatifs d'appareillage étaient faits de la veille, mais les courants de la marée, nous drossant dans le port, nous forcèrent d'attendre le moment du jusant pour relever nos ancres. Quelques pirogues en profitèrent pour nous apporter encore quelques provisions, consistant en volailles et poissons. Il était midi lorsque nous pûmes déployer nos voiles et sortir de la baie; mais les calmes survinrent, nous étions encore par le travers de l'île Wakan lorsque arrivèrent les grains de pluie qui nous mas-

21. quèrent les terres. Ce ne fut que le lendemain, dans une éclaircie de peu de durée, que nous revîmes les

deux ou trois petites îles qui terminent cet archipel. Dès lors, je donnai la route au nord afin de rallier la côte de la Nouvelle-Guinée, sur laquelle je voulais visiter l'emplacement choisi par les Hollandais pour former l'établissement du havre Dubus qu'ils avaient abandonné depuis peu *. 1839. Avril.

* Notes 16, 17, 18, 19, 20, 21 et 22.

CHAPITRE XLV.

Mouillage et séjour au havre Dubus dans la baie Triton (Nouvelle-Guinée). Traversée de la baie Triton au havre Warou (île Ceram).

1839. Avril. La vigie signala la terre aussitôt que les nuages s'élevèrent et laissèrent l'horizon libre devant nous. Elle se présentait sous la forme d'un piton élevé et isolé comme une île au milieu de la mer. Les calmes avaient succédé à la pluie, et nous étions presque immobiles malgré les courants rapides des marées, dont la rencontre produit ces longues lignes d'écume que déjà nous avions remarquées lors de notre premier passage devant la côte de la Nouvelle-Guinée. De nombreux débris de végétaux arrachés à la plage, soit par la mer, soit par les grands cours des rivières, se trouvaient réunis dans ces lits de marée, et une foule d'oiseaux de mer venaient y chercher leur nourriture.

Nous eûmes peu de peine à reconnaître ces rivages que nous avions perdus de vue depuis peu de temps. La montagne qui nous servait de point de

reconnaissance ne tarda pas à laisser voir son pied entouré d'une terre basse et boisée, au milieu de laquelle s'ouvre le canal, qui, d'après des renseignements nouveaux, sépare la Nouvelle-Guinée en deux parties, en allant communiquer avec la vaste baie de Geelwinck. Contrariés par les calmes, il fallut deux jours encore à nos corvettes pour atteindre la limite des points que nous avions déjà reconnus. A l'est de l'île Adi s'ouvre un golfe immense sur le pourtour duquel se trouve l'entrée de la baie Triton. Un groupe nombreux d'îles, courant parallèlement à la côte de la Grande-Terre, s'étend entre ce golfe et le canal dont il a été déjà question. L'île *Aidoumea*, l'une des plus grandes de cette ceinture, forme l'entrée méridionale de la baie Triton, qu'il est facile de reconnaître à une suite de petits îlots, faisant suite à l'île Aidoumea, et à deux petites roches noires qui élèvent leur tête au-dessus de l'eau à une petite distance de ces îles. Il était onze heures du matin lorsque nos corvettes donnèrent dans la baie, poussées par une faible brise qui leur permit à peine de refouler le courant. 1839. Avril. 23

La baie Triton est vaste et profonde, de tous côtés son rivage semble formé par des terres élevées qui tombent à la mer par des pentes rapides et bien boisées. Ses eaux sont toujours tranquilles, les vents ne sauraient y produire de grandes agitations. Quelques îlots sont groupés sur plusieurs points de cette belle baie, à laquelle viennent aboutir plusieurs canaux, formés par la Grande-Terre et les îles qui

1839. Avril. l'entourent. Au fond de la baie s'ouvre le havre Dubus, dominé par la haute montagne *La Manchiri;* quelques hauts sommets s'élèvent encore dans le fond de la baie; les terres du rivage y paraissent
Pl. CXXV. plus basses et mieux accidentées, c'est là aussi que se trouve l'embouchure de la rivière *Dourga*, dont les eaux rapides répandent la vie au milieu d'une plaine de peu d'étendue, mais aussi d'une rare fécondité. La vue de la baie Triton est pittoresque, toutefois les terres escarpées qui terminent son rivage par des falaises très-accores semblent peu propres à la culture, et peu susceptibles d'être habitées.

En entrant dans la baie, nous distinguâmes sur la pointe ouest d'Aidoumea une touffe de cocotiers qui abritait quelques cases de naturels. Nous vîmes à notre passage trois des insulaires qui sortirent de leur demeure pour nous regarder passer, mais ils ne firent aucun mouvement pour nous approcher, et pour lancer à la mer une de leurs embarcations que nous distinguions sur la plage. Une pirogue à la voile traversait la baie au moment où nous y entrions, mais loin de chercher à nous accoster elle se hâta, à notre approche, de regagner la terre où elle disparut bientôt au milieu des canaux. Partout ailleurs la baie parut déserte, et ses rivages ne nous montrèrent aucune trace d'habitation.

Il était cinq heures du soir, lorsque doublant la pointe qui nous masquait le havre Dubus, nous laissâmes tomber l'ancre par dix brasses sur un fond de

vase, la pluie commença à tomber par torrents. Une pirogue à double balancier, montée par quelques Papous, rôdait le long de la plage; surprise par notre arrivée, elle se hâta de fuir au milieu des petits îlots détachés qui bordent la côte du havre. A notre approche, nous vîmes distinctement ces sauvages lancer de la fumée semblable à celle que produirait une arme à feu dont on n'entendrait pas le bruit. C'est sans doute un signal destiné à prévenir les habitants de la Grande-Terre de l'approche d'un danger. Cook, qui le premier a signalé ce singulier usage particulier aux habitants de la Papouasie, vit les sauvages lancer ces espèces de fusées au moment où, ignorant la puissance des armes européennes, ils cherchaient à enlever les navires anglais. 1839. Avril.

La pluie qui ne cessait de tomber et la nuit qui étendait rapidement ses ombres sur le sommet des hautes montagnes ne nous permirent pas de descendre à terre, aussi les sauvages ne furent point inquiétés dans leur retraite; pendant la nuit, ils s'établirent sur les restes d'un petit môle en pierres sèches qui se trouvait à peu de distance de nos corvettes, et le lendemain, rassurés par nos procédés amicaux, ils surmontèrent leur frayeur et vinrent visiter nos navires.

Ces hommes n'ont pas d'autres vêtements qu'une ceinture en coton; leur teint est noir, leur taille petite, leurs formes semblent les rapprocher du type australien, mais leurs cheveux sont crépus, bien qu'ils m'aient paru beaucoup moins frisés 24

1839. Avril. que ceux des naturels du havre *Dorei* que j'avais vus dans mes précédents voyages. Plusieurs, parmi eux, ont un teint assez clair qui se rapproche de celui des Malais, et paraissent être d'un sang mêlé. Ce sont bien des Papous, mais des habitants des côtes; ils parlent un peu la langue malaise et ils paraissent habitués à fréquenter les Européens et leurs navires. Ils apportent avec eux quelques petits présents de poissons et coquilles, pour se faire bien venir, mais ils se montrent peu empressés d'accepter nos objets d'échanges. Un d'eux, dont le teint presque cuivré dénote l'origine malaise, et qui parle cette langue, se hâte de nous questionner pour savoir si notre intention était de planter nos tentes comme les Hollandais dans la baie *Lombo* (nom qu'il donne à notre mouillage). Notre réponse que nous venions gratuitement explorer le pays parut d'abord le surprendre beaucoup, cependant elle parut aussi pleinement le satisfaire, car il s'empressa de la communiquer à ses camarades qui n'entendaient pas le malais, et dès ce moment nous fûmes les meilleurs amis du monde. En se retirant nos Papous offrirent de conduire à terre dans leurs pirogues quelques-uns de nos officiers qu'ils dirigèrent ensuite dans leur chasse à travers la forêt. Ces malheureux sauvages sont exposés sans cesse aux descentes que les Malais et surtout les habitants des Moluques font sur leurs côtes, afin de se procurer des esclaves. Pour eux, la venue des étrangers sur leurs terres cache souvent un danger, et leur premier mouvement est presque toujours de fuir dans leurs

montagnes lorsqu'ils aperçoivent un prao ou un navire gagner le mouillage du havre. Nous apprîmes de nos visiteurs que, environ six lunes (ils comptent par lunes ou mois lunaires) avant notre arrivée, une tribu de Papous de l'ouest avait fait à l'improviste une irruption sur leur territoire, et que les ennemis avaient saccagé les villages dont ils s'étaient rendus facilement maîtres, emmenant avec eux en esclavage la plus grande partie des habitants. L'orateur papou, qui nous donnait ces détails, ajouta que le petit nombre de ceux qui avaient échappé à ce désastre avaient été frappés de terreur en voyant nos corvettes s'avancer dans la baie, et qu'ils avaient fui dans la montagne. Quant à lui, habitué depuis longtemps à fréquenter les blancs, il n'avait pas eu peur, mais que lui et ses compagnons seraient les seuls qui oseraient venir visiter nos navires. Sans doute notre homme se vantait un peu, mais il considérait comme un exploit de s'être aventuré au milieu de nous; sa version paraissait exacte, car toute la baie était à peu près déserte, et en effet pendant tout notre séjour nous n'aperçûmes pas les habitants. Sa confiance lui fut profitable: il échangea facilement et avec avantage des arcs, des flèches et quelques ornements; on lui donna de l'eau-de-vie qu'il avala comme un amateur, malgré la qualité d'*orang islam* (de mahométan) qu'il se donnait, et lorsqu'il nous quitta il était d'une humeur charmante. 1839. Avril.

Le paysage de la baie Triton nous avait paru gran-

1839. Avril.

diose et pittoresque; celui du havre Dubus n'est ni moins accidenté ni moins varié, mais les terres paraissent plus riches, plus fécondes et beaucoup plus propres à la culture. Au pied de la montagne *la Manchiri*, on aperçoit de la rade un plateau affectant une forme triangulaire, et qui a été défriché à une époque peu reculée. C'est là que les Hollandais avaient établi leur ville et fondé le fort *Merkus* en l'année 1829, lorsqu'ils tentèrent de coloniser la Nouvelle-Guinée. A droite, la plaine paraît s'étendre, mais elle est couverte par une forêt épaisse qui, du mouillage, masque entièrement l'embouchure de la rivière. Cet emplacement resserré entre la mer et la montagne, dont les flancs perpendiculaires sont, cependant, couverts en grande partie par une foule d'arbres verts, paraît peu approprié à la fondation d'un premier établissement. La terre y paraît féconde, mais la vue y est bornée. Dominé par les sommets qui le rétrécissent, les pluies doivent y être abondantes; les alentours sont bas et marécageux, la vie doit y être triste, et le climat peu salubre, à cause surtout du voisinage de la rivière, dont l'embouchure est garnie par une forêt de palétuviers qui ont pris racine sur les vases et les sables que les eaux ne cessent de déposer au moment où elles perdent leur vitesse en se mêlant à celles de la mer. Sans doute l'aspect séduisant de la vaste baie Triton, qui semble offrir un abri parfait aux plus grandes flottes du monde, et qui cependant a partout trop de profondeur pour permettre d'y mouiller, l'an-

1839. Avril. Pl. CXXIV.

crage excellent que l'on trouve au havre Dubus, dont les eaux sont si tranquilles que l'on pourrait y entreprendre, par tous les temps, les travaux de carénage qui s'exécutent seulement dans les bassins fermés, tous ces avantages, joints à la proximité d'un grand cours d'eau, fixèrent le choix des premiers fondateurs de ce comptoir ; mais je crois qu'il eût été facile de trouver sur ces vastes terres un point plus convenable sous le point de vue du climat, et qui eût également présenté les mêmes avantages. La Nouvelle-Guinée est riche en plaines étendues où l'air peut se renouveler par les brises dont les montagnes n'arrêteraient plus le cours; ses côtes sont tellement découpées qu'elles doivent offrir à chaque instant des ports excellents; et enfin ces terres sont trop vastes et trop accidentées pour ne pas être arrosées par de nombreux cours d'eau.

Je savais que la corvette le *Triton* avait exploré le canal qui sépare l'ile Aidoumea de la Grande-Terre; on m'avait communiqué aussi un croquis du plan de la baie, provenant sans doute de cette expédition, et il me fut d'un grand secours pour y conduire nos corvettes : toutefois, comme il nous parut sur plusieurs points très-défectueux, et que nous avions quelques jours à passer au mouillage, je chargeai M. de Montravel de lever le plan du havre Dubus; M. Marescot reçut la mission d'explorer, avec le grand canot de l'*Astrolabe*, les canaux qui découpent la côte occidentale de la baie, dont M. Dumoulin devait lever les détails. Notre premier soin fut

1839. Avril. ensuite de chercher une aiguade où l'eau fût bonne et facile à faire, afin de compléter notre provision. A cet effet les chaloupes côtoyèrent le rivage de la baie, à la recherche de l'embouchure d'un ruisseau. Sur l'emplacement choisi par les Hollandais on ne trouve point d'eau douce, la rivière ne donne que de l'eau saumâtre à son embouchure, et elle est trop rapide pour la remonter avec nos lourdes embarcations. D'un autre côté, les cours d'eau qui prennent leur source dans les montagnes environnantes viennent presque tous se mêler à la mer au-dessous du niveau des marées hautes, de sorte qu'il fallut toute la journée pour trouver enfin au fond du port une aiguade assez abondante et parfaitement bonne.

Dès six heures du matin, je descendis à terre. J'étais curieux de voir ce qui restait des constructions hollandaises, abandonnées depuis cinq ans seulement par leurs fondateurs. Je pris pied sur le petit môle dont il a déjà été question. Il est fait en pierres sèches et il était encore bien conservé. Une allée de cocotiers, dont l'alignement régulier attestait qu'ils avaient été plantés par les Européens, s'étendait le long du rivage. Leurs troncs étaient déjà très-forts, quelques-uns étaient chargés de quelques fruits qui devinrent le profit de ceux de nos hommes qui descendirent les premiers. Une touffe de citronniers s'élevait à peu de distance; ces arbustes étaient littéralement couverts de citrons excellents, dont nos deux équipages purent aussi profiter. Un four en ma-

çonnerie était tout ce qui restait en assez bon état de conservation des constructions européennes; je remarquai en outre les restes probables d'un puits, et quelques massifs de maçonnerie de fondation. On suivait encore facilement les traces d'une route ou d'une allée assez large, mais peu étendue, et qui partait du bord de la mer pour se diriger vers le pied de la montagne. Déjà même cette allée était envahie de tous côtés par des arbres qui atteindront bientôt des hauteurs colossales, grâce à la vigueur remarquable de la végétation dans ces pays, les plus riches des tropiques. L'emplacement où naguère les Hollandais allumèrent leurs feux, est envahi par des herbes épaisses et des arbustes touffus, qui couvrent le sol et feront avant peu disparaître toutes les traces du passage des Européens. Je ne vis nulle part rien qui pût faire supposer que les naturels profitèrent des travaux des Hollandais après leur abandon. Ces lieux me parurent tout à fait déserts, et il est peu probable que les Papous soient venus s'y fixer. Il ne restait plus rien de toutes les plantes utiles que les Européens durent y apporter à leur suite. Je dois cependant noter que nos matelots y récoltèrent des piments, mais je ne saurais dire si cette plante avait poussé sur le sol par suite des cultures européennes, car on la trouve aussi dans toutes les îles placées dans les zones tropicales. 1839. Avril.

J'avais terminé d'examiner toute la partie du sol défriché, la forêt rendait impossible toute en-

1839. Avril. tative de pénétrer plus loin; je regagnai le bord, que je quittai ensuite dans l'après-midi pour aller explorer le pourtour du havre Dubus. Une petite plage, que l'on apercevait du bord des corvettes, au sud du mouillage, m'engagea à y conduire ma baleinière. Mais j'y trouvai la terre déserte et la forêt impénétrable; des lianes innombrables enlaçaient, dans tous les sens, les arbres gigantesques qui la formaient; on n'entendait même pas de cris d'oiseaux; les insectes me parurent tout aussi rares. Je me hâtai de quitter ces lieux pour aller explorer la pointe septentrionale de l'embouchure de la rivière. Là, es palétuviers avaient envahi le rivage, une vase noire et d'une odeur fétide couvrait leurs pieds; je ne restai pas longtemps pour me convaincre que j'avais choisi un mauvais terrain pour mes recherches d'histoire naturelle, et je me dirigeai au sud-est de notre mouillage, au fond du port, où la terre paraissait s'élever un peu et offrir des espaces plus dégagés; ce fut là aussi que plus tard nos embarcations découvrirent une aiguade. J'y trouvai sept ou huit sauvages réunis autour de trois embarcations. Ces hommes, accroupis sur le sable, ne montrèrent ni crainte ni mécontentement en me voyant aborder sur la plage. Sur la demande que je leur fis de me conduire vers leurs demeures, ils me montrèrent la forêt, à travers laquelle serpentait un petit sentier bien déblayé et bien battu. J'y dirigeai ma promenade, et bientôt après, à trois cents pas de la mer environ, je rencontrai une cabane assise près du lit d'un torrent sur les ra-

cines d'un arbre immense qui l'ombrageait de son épais feuillage. Elle se composait d'un simple toit informe supporté par des piquets. Quelques nattes en assez mauvais état formaient la clôture d'un côté seulement; au milieu on voyait une petite estrade qui servait sans doute de lit, et tout autour de cette demeure on remarquait de grands amas de coquilles. Cette cabane était entièrement déserte depuis le matin. Nos officiers, descendus à terre, s'étaient répandus dans la forêt pour y chasser; un d'entre eux m'a assuré que les premiers qui se sont engagés dans ce sentier avaient rencontré, dans cette cabane, plusieurs naturels et même une femme, qui s'étaient hâtés de fuir à l'approche des Européens; les nombreux coups de fusil destinés aux oiseaux au riche plumage de la Nouvelle-Guinée qui se faisaient entendre dans la forêt étaient peu propres à les rassurer. 1839. Avril.

Je continuai ensuite à m'avancer encore pendant plus d'une demi-heure le long du sentier, qui semble se diriger vers la montagne. Je finis par rencontrer une cabane un peu mieux construite que la première, et qui paraissait être habituellement occupée. Je la trouvai vide; sans doute les habitants, effrayés par mon arrivée, s'étaient enfuis, et suivant toute probabilité ils s'étaient cachés dans les bois d'où ils pouvaient surveiller mes mouvements. Ils ne se montrèrent point pendant les quelques minutes que je mis à la considérer. J'y remarquai des nattes assez bien tressées, quelques tasses en porcelaine de Chine,

1839. Avril. et plusieurs morceaux d'étoffes malaises. J'étais suivi par plusieurs matelots; je leur défendis de rien déranger dans cette habitation, et je me retirai paisiblement. Je revins sur mes pas pour prendre un sentier qui s'embranchait sur celui que je venais de parcourir; il me conduisit, après une demi-heure de marche, sur le bord de la rivière à une assez grande distance de son embouchure. Elle est large et rapide; ses bords sont envahis par des arbres immenses, qui souvent doivent être entraînés par son courant. Les eaux en sont bourbeuses. Ce fut la limite de ma promenade; je revins ensuite sur mes pas en faisant la chasse aux insectes, qui sont nombreux et très-variés. Les papillons surtout se font remarquer, non-seulement par leur nombre, mais aussi par leurs couleurs riches et tranchées, et par les grandes dimensions qu'ils atteignent. Rien n'est majestueux comme les belles forêts de la Nouvelle-Guinée. Le pied des arbres est assez dégagé; l'épaisse toiture de leur feuillage empêche tout rayon de soleil de pénétrer jusqu'au sol, qui conserve une fraîcheur délicieuse et une humidité qui augmente encore sa fécondité; mais des milliers de lianes, dont plusieurs paraissent chargées de fruits d'une apparence trompeuse, entourent les troncs et rendent difficile la marche dans la forêt. Nulle part, je crois, les arbres n'atteignent des hauteurs pareilles; aussi les oiseaux de paradis de toute espèce, les callaos, les perroquets et une foule d'autres oiseaux magnifiques pou-

vaient impunément s'ébattre dans leur feuillage, d'où ils nous étourdissaient de leurs cris sauvages; nos fusils ne pouvaient les atteindre, la hauteur des arbres de la forêt ne permettait pas au plomb le plus fort d'arriver jusqu'à eux. Malgré leur ardeur, nos chasseurs ne rapportèrent que bien peu de ces riches plumages qui étaient si enviés, ils purent tuer quelques oiseaux de paradis, mais presque tous n'avaient pas les plumes qui en font toute la beauté. 1839. Avril.

J'avais destiné la journée du lendemain à remonter la rivière pour en suivre le cours, mais la pluie vint à tomber par torrents, sans nous laisser de repos que pendant quelques éclaircies d'un temps toujours incertain. Le vent soufflait avec violence du sud-sud-est, et j'étais atteint de douleurs de goutte très-aiguës; je dus remettre ma partie au lendemain et garder le bord pendant toute la journée. J'y fus visité par quelques naturels, de ceux dont la pirogue nous avait accostés la veille. Ils nous apportèrent quelques coquilles et entre autres une grande quantité de celles dites *oreilles de Midas*, dont le débit était toujours assuré parmi nos matelots conchyliologistes. Ces hommes paraissaient inoffensifs et même prévenants. Ils montrèrent, dans leurs modestes marchés, assez de bonne foi; ils paraissaient habitués depuis longtemps à trafiquer avec les Européens. Je désirais en conserver un à mon bord pour qu'il me servît de guide le lendemain dans ma reconnaissance de la rivière, mais je ne pus y décider aucun d'eux, 25

1839. Avril. quand la nuit arriva ils se disposèrent à regagner leurs cabanes.

26 A six heures du matin je m'embarquai dans ma yole, MM. Jacquinot et Dubouzet se joignirent à moi avec l'embarcation du capitaine de la *Zélée*, et tous ensemble nous nous dirigeâmes vers l'embouchure de la rivière Dourga. Nous eûmes bientôt franchi la barre, sur laquelle il ne reste pas trois mètres d'eau, et qui ferme la rivière à tout navire d'un plus fort tirant d'eau. A mesure que nous avançâmes ensuite nous rencontrâmes un courant de plus en plus rapide; enfin, après avoir parcouru l'espace de deux milles, nous finîmes par nous arrêter. Le courant était alors si rapide que, malgré les efforts de nos matelots et la légèreté de nos embarcations, nous l'étalions à peine; nous l'estimâmes à quatre à cinq nœuds. Il est fâcheux que cette rivière soit aussi rapide, car sans cela il est probable qu'il eût été possible de remonter son cours à une grande distance; ses eaux paraissent très-profondes, la sonde nous accusa constamment de trois à quatre brasses.

Rien n'est plus majestueux que la vue de ses bords, couverts par des arbres s'élevant à la hauteur de plus de soixante mètres. Souvent leurs feuillages touffus viennent se mêler de l'une à l'autre rive, et forment de magnifiques voûtes de verdure sous lesquelles on jouit d'une fraîcheur très-agréable. C'est surtout sur ces bords que la végétation paraît riche et vivante; nulle part on n'aperçoit une plage qui ne soit envahie par ces immenses végétaux, dont les troncs unis par

des milliers de lianes forment comme deux murailles entre lesquelles s'écoulent les eaux bourbeuses de la rivière. De temps à autre, à travers les éclaircies des branchages, on apercevait les sommets élevés des montagnes environnantes; chaque coude de la rivière offrait des points de vue variés à l'infini et toujours d'un effet magnifique. L'embouchure est envahie par les palétuviers; sur les bords je remarquai de grands *ficus*, des muscadiers couverts de fruits garnis d'un macis rouge et brillant comme ceux qui se récoltent à Banda, mais ils ont une forme oblongue, et ne possèdent pas l'arome qui en fait le mérite. J'y vis encore des palmiers de toute espèce et de grandes fougères arborescentes qui s'épanouissaient avec grâce. Du milieu de ces beaux arbres s'échappaient des volées de pigeons huppés d'une très-grande envergure, des perruches et des callaos géants, dont le vol pesant faisait un bruit semblable à celui d'un bateau à vapeur battant l'eau avec ses palettes. On entendait à chaque instant le cri rauque des paradisiers; souvent nous apercevions les callaos perchés aux sommets des arbres et brisant avec leurs becs les branches qui imitaient en tombant le bruit qu'aurait produit une compagnie de bûcherons chargés d'abattre une partie de la forêt. 1839. Avril.

Je me serais volontiers arrêté quelque temps sur ces bords, où la nature étalait un luxe tout particulier, mais nulle part il n'était possible d'aborder sur la rive; on voyait partout une vase molle et humide

1839. Avril.

féconder le pied des arbres qui y avaient jeté leurs racines. Forcés de revenir sur nos pas, nous nous laissâmes aller au courant et nous eûmes bientôt franchi l'espace que nous avions eu tant de peine à parcourir.

En quittant la rivière, nous nous dirigeâmes vers une petite plage que nous aperçûmes sur la rive opposée à celle du port Dubus. Nous nous y arrêtâmes pour déjeuner, mais lorsque nous voulûmes ensuite parcourir les alentours de notre halte, nous reconnûmes que nous étions sur une île d'une très-petite étendue, et séparée de la Grande-Terre par un petit bras de mer. Nous y trouvâmes quelques cases ruinées et abandonnées, et quelques débris de coquilles qui avaient servi à nourrir les habitants. Il est probable que cette position avait été saccagée, comme tous les villages de la baie, lors de l'invasion des tribus de l'ouest, et que depuis cette époque elle avait été abandonnée par ses habitants, si toutefois ceux-ci échappèrent à ce désastre. Nous cueillîmes dans les environs quelques courges et quelques piments, mais nous ne remarquâmes rien qui pût nous indiquer que ces lieux avaient été récemment fréquentés par les naturels.

Enfin, nous nous rabattîmes sur le lieu de notre aiguade; là, grâce aux sentiers que j'avais parcourus l'avant-veille, nous pûmes pénétrer dans la forêt et y récolter quelques insectes qui ne sont nulle part plus nombreux qu'à la Nouvelle-Guinée. Le soir, M. Marescot, parti de la veille dans le grand canot de l'*Astrolabe* pour aller reconnaître les canaux à

l'ouest de la baie, était de retour de son expédition; il me fit le rapport suivant : « Le 25 au matin, je par- « tis avec le grand canot de l'*Astrolabe* pour aller ex- « plorer l'ouverture du deuxième canal que nous avions « remarqué sur la côte occidentale de la baie en y « entrant. Je devais en même temps, d'après vos « ordres, faire une ligne de sondes tout le long des « hautes falaises qui surplombent la côte de ce côté; « mais la pluie qui ne cessa de tomber depuis le ma- « tin ne me permit point d'exécuter cette partie de « mes instructions. 1839. Avril.

« Vers les huit heures et demie, j'étais à l'ouverture « du canal, c'est-à-dire, à six milles à peu près de « distance des corvettes, j'en prolongeai les contours. « La côte s'élève à une assez grande hauteur, elle est « formée par des rochers rougeâtres très-accidentés. « Je découvris bientôt plusieurs petits îlots sur les- « quels je me dirigeai. Le canal pouvait avoir, en cet « endroit, de douze à quatorze cents mètres; il s'é- « largissait ensuite graduellement et présentait la « forme d'une gourde un peu aplatie vers sa base.

« Toute ma journée fut employée à étudier les con- « tours du détroit et à fixer les sondes qui en indi- « quent la profondeur. Vers les six heures du soir, « j'atteignis un coude sur la côte qui en formait « la limite nord, et j'aperçus clairement le canal « qui se continuait dans la direction de l'ouest sud- « ouest.

« Obligé de chercher un abri pour y passer la nuit, « je me dirigeai vers une petite crique sablonneuse,

1839. Avril.

« près de laquelle j'avais passé dans la matinée, et « qui m'offrait tout ce que je pouvais désirer à cet « égard. La soupe fut mise sur le feu, et les rochers « d'alentour offrirent aux canotiers quelques coquil- « lages qui vinrent augmenter tant bien que mal « leur part ordinaire. La gaieté des matelots est tou- « jours inaltérable en pareille circonstance; malgré « la pluie qui nous avait traitreusement inondés « toute la journée, chacun eut sa chanson, son « anecdote pour rendre moins longues les heures de « l'attente.

« Pendant qu'on apprêtait le repas du soir, on pre- « nait toutes les précautions pour la nuit, on char- « geait l'espingole et les fusils, et quand le canonnier « eut passé une sévère inspection de son arsenal, « on installa notre canot le plus confortablement « possible pour que chacun pût y trouver une place « et un abri.

« Nous étions assez tranquilles, sans penser à autre « chose qu'au souper dont on activait la cuisson à « grand renfort de bois, lorsque nous fûmes hélés « assez brusquement par une pirogue du pays. Les « deux naturels qui la conduisaient nous firent un « long discours que personne ne comprit exactement, « mais dans lequel, autant qu'il me semble, on nous « priait de retourner à bord de nos navires. On cher- « cha par des paroles amicales à rassurer les deux « craintifs insulaires, et les canotiers même leur pro- « posèrent de venir partager leur repas. Voyant que « leur éloquence était perdue, ils laissèrent crier à

« leur aise nos deux interlocuteurs nocturnes, qui fi- 1839. Avril.
« nirent par s'en aller.

« Quelques minutes après leur départ, mon petit « équipage était réuni dans le canot autour d'une « gamelle, dans laquelle chacun plongeait la main à « l'envi. Une lampe improvisée éclairait cette scène « maritime. Un peu de lard fondu dans une valve de « bénitier et une mèche en étoupe étaient les élé- « ments de ce luminaire fumeux et économique. L'au- « teur de l'invention fut reçu avec de grandes ac- « clamations, et il les méritait vraiment.

« A neuf heures chacun dormait, s'en rapportant « entièrement à la vigilance du factionnaire que j'a- « vais placé sur l'avant et en dehors de la tente; nous « eûmes une belle nuit dont rien ne vint troubler le « calme et la tranquillité.

« Au jour, après le déjeuner, je repris le travail « de la veille et je me dirigeai d'abord dans le fond « de la baie, pour voir de plus près la suite du canal.

« Après avoir, comme je l'ai dit plus haut, formé « un vaste enfoncement de quatre à cinq milles, les « deux terres se rapprochent, pour s'écarter de nou- « veau, en laissant entre elles un bras de mer assez « considérable, dont la largeur paraît être de deux « milles environ sur le double de longueur.

« C'était toujours le même système de côte, c'est- « à-dire, de hautes falaises rocheuses presque à pic, « et qui n'offraient que çà et là quelques petites « criques sablonneuses, sur lesquelles les naturels « avaient assis quelques cabanes. Tout le long de la

1839. Avril. « côte nord-ouest de cette nouvelle baie, j'aperçus « plusieurs îlots assez semblables à ceux qui se trou- « vaient dans la baie du Triton.

« Le temps me manqua pour terminer cette explo- « ration comme je l'aurais désiré. Je fus obligé de « revenir dans la première baie pour y faire des sondes « et reconnaître si elle offrait des mouillages. Mais « je jetai vainement le plomb avec une ligne de « quarante brasses sans trouver le fond. Le seul point « où un navire puisse s'arrêter serait sur la côte orien- « tale, près de la limite occidentale de la passe. Là se « trouve une petite crique où le fond est peu pro- « fond, mais où un navire pourrait trouver un abri « parfait.

« Je ne vis aucun village sur cette terre, je ren- « contrai seulement quelques cases isolées dans les « criques où j'abordais. L'aspect de ces terres, cou- « pées à pic vers la mer et couvertes d'arbres inu- « tiles, est peu engageant, je crois, pour que l'insu- « laire de ces contrées y vienne volontiers planter sa « tente.

« Cependant, sur le versant de la pointe ouest de « l'entrée, je vis plusieurs enclos dont je n'ai guère « compris le but et l'utilité, et plus bas, dans une « petite baie couverte de cocotiers, j'aperçus un « groupe de cabanes.

« Ayant même poussé une ligne de sonde de ce « côté, les habitants de ce village, qui s'étaient « enfuis à notre approche, nous hélèrent plusieurs « fois; mais il nous fut impossible de les voir, ca-

« chés qu'ils étaient dans leurs taillis et leurs bois. 1839. Avril.

« A en juger par le petit nombre de pirogues que « nous vîmes échouées sur le sable, je crois qu'en « général les côtes de ce canal sont peu habitées.

« Après avoir touché à la plus grande des îles de « la baie Triton, je ralliai l'*Astrolabe* à neuf heures « du soir. Je m'étais mis en route avec la fin de la « marée montante, et j'eus toutes les peines du « monde à doubler le courant qui portait rapide- « ment au large. »

La pluie commençait au moment où j'atteignais l'échelle de mon bord, elle ne tarda pas à tomber par torrents. Pendant mon absence, deux naturels étaient venus nous visiter, l'un d'eux avait demandé à me parler en particulier; je les fis descendre dans ma chambre, et là il tira, pour me les offrir, quelques coquilles qu'il conservait soigneusement enveloppées dans un petit sachet. Je lui fis donner quelques bagatelles en échange et nous fûmes bientôt les meilleurs amis du monde. Son air était décidé, il me dit qu'il était *Papoua*, mais *islam* (mahométan), et qu'il parlait malais. J'en profitai pour le questionner, et voici les renseignements que je pus en tirer.

Il se nomme *Anguin-Soungounia*, mais il est connu habituellement sous le premier de ces noms. Celui de son camarade est *Weiss*, leur village se nomme *Memara;* il paraît avoir été l'un des amis les plus dévoués des Hollandais, et il me témoigne tout le chagrin qu'il éprouve en apprenant que sous peu je dois quitter ce mouillage.

1839. Avril. Il m'assure que les tribus qui habitent l'intérieur des terres sont nombreuses, et que le pays produit en abondance des patates, des ignames, des bananes et des papaies pour les nourrir. Les naturels n'ont point de volailles, les cochons n'existent qu'à l'état sauvage, et ils sont abondants dans la baie, où il est très-difficile de les attraper à cause des fourrés à peu près impénétrables où ils trouvent un refuge.

Les habitants de l'île Ceram conduisent fréquemment leurs embarcations sur ces rivages; ils viennent y chercher des oiseaux de paradis, des manucodes, des tripangs et des coquilles; mais les habitants du pays se tiennent constamment en garde contre eux; il paraît que souvent les malheureux Papous, victimes de leur confiance, ont été enlevés par les étrangers pour aller vivre dans l'esclavage.

J'avais fait servir à Anguin un verre de vin qu'il avait bu d'un seul trait en homme qui savait apprécier cette boisson, bien qu'il se dise mahométan. Je lui promis de lui en donner une bouteille s'il m'apportait des insectes et des coquilles, et enfin, je lui montrai un fusil et la coquille vide d'un Nautilus, en lui annonçant que je lui ferais présent de cette arme, s'il parvenait à me trouver une coquille comme celle que je lui désignais, pourvu qu'elle fût garnie de l'animal vivant. Mais après l'avoir bien examinée, mon ami papou me rendit ma coquille d'un air piteux en m'assurant qu'elle était tout à fait inconnue

dans la baie. Puis, sur ma demande, il se mit à me donner les noms du pays. 1839. Avril.

Il nomma *Andouma*, la grande île qui limite à l'est l'entrée de la baie et que nous appelions *Aidoumea*, sur la foi des Hollandais. Il m'assura, en outre, que cette île était habitée par des tribus nombreuses et méfiantes, qui redoutent de venir à bord des navires, craignant les mauvais traitements et la captivité.

Il désigna sous le nom de *Lamen-Schiri* la haute montagne qui domine le village. Le lieu de notre aiguade s'appelle *Lorembo*, d'après Anguin et son compagnon Weiss. Le plateau sur lequel était assis l'établissement hollandais, *Wama-Rouni*; la rivière, *Soungoun-Walar*; le lieu où se trouvent quelques cultures au nord de la pointe du mouillage, *Sibouna-Bessi*.

Enfin, je voulus faire compter mon Papou, et aussitôt il me dit, en désignant ses doigts les uns après les autres: 1 *samassi*, 2 *ronai*, 3 *tor*, 4 *fal*, 5 *rim*, 6 *rim-samassi*, 7 *rim-ronai*, 8 *rima-tor*, 9 *rim-fal*, 10 *foulcha*, ce qui indique chez eux une numération évidemment quintenaire.

Je prenais plaisir à faire causer Anguin; sur sa demande, je lui avais fait donner une bouteille de vin dont il faisait fréquent usage, je m'aperçus bientôt de son effet sur la tête de mon Papou, et pour me débarrasser de son babil fatigant, je le congédiai.

Enfin la pluie a cessé, tous nos hommes ont

1839. Avril. rallié le bord, quelques oiseaux de paradis, parés de leurs flancs, deux émeraudes, un manucode ont été tués et font l'admiration de tous. Nos chasseurs ont rencontré une grande quantité de serpents de toute grandeur et dont plusieurs paraissent dangereux. Plusieurs d'entre eux ont suivi le sentier qui, partant de l'aiguade, se dirige vers la rivière pour tourner ensuite du côté de la montagne; MM. Hombron et Dumoulin ont parcouru ce chemin pendant près de trois heures, ils n'ont rencontré qu'une malheureuse cabane, entourée d'un clos d'une petite étendue, garni de courges et complanté de quelques bananiers; du reste, elle était abandonnée, et les naturels ne paraissaient pas y être venus depuis longtemps. Ce chemin les a conduits ensuite à un clos assez vaste où se trouvent des courges; là, le sentier a disparu, et malgré toutes leurs recherches, ne pouvant en retrouver la trace pour continuer à le suivre, ils ont été obligés de revenir sur leurs pas.

Personne n'a vu encore les habitants de l'intérieur; M. Leguillou seul, dit avoir rencontré une dizaine de sauvages qui lui ont semblé manifester des intentions hostiles, en agitant leurs arcs et leurs flèches, mais les récits de ce médecin sont sujets à caution. Quoi qu'il en soit, il est certain que, comme me l'a assuré Anguin, les habitants de la baie re-
27 doutent fortement les Européens, car aujourd'hui, dans une promenade que je suis allé faire à terre, il m'a pris fantaisie d'aller visiter de nouveau l'habi-

tation que j'avais vue l'avant-veille, et dont les propriétaires avaient fui à mon approche en laissant leur feu allumé. Je l'ai trouvée entièrement vide, les habitants avaient enlevé le peu de mobilier qui s'y trouvait lors de ma première visite, pour aller vivre au loin du voisinage de nos chasseurs. 1839. Avril.

En rentrant à bord j'y trouvai mes deux amis papous, Anguin et son camarade Weiss; ils étaient chargés de coquilles et d'insectes, mais cette collection, pour laquelle ils espéraient une forte récompense, n'avait pas dû leur coûter beaucoup de temps ni beaucoup de peines. Les échantillons qui la composaient étaient des moins rares et se trouvaient sur toutes les plages, je n'y vis rien qui fût digne d'être placé dans la mienne. Toutefois, pour encourager mes Papous dans cette voie de recherches naturelles, je les invitai à dîner avec moi; cette proposition parut les combler de joie. Il y avait plaisir à voir combien ces musulmans faisaient honneur au dîner et surtout au vin de la cambuse. Mes deux convives ne quittèrent ma chambre que lorsque je leur eus fait donner une bouteille du vin qu'ils avaient savouré avec tant de délices comme de vrais chrétiens habitués depuis longtemps aux liqueurs spiritueuses.

Derrière le navire se trouvait amarrée une pirogue du pays que plusieurs officiers avaient trouvée abandonnée sur la plage et dont ils s'étaient servis pour regagner l'*Astrolabe*. Anguin l'aperçut en montant sur le pont, et croyant sans doute que nous l'avions

1839. Avril. enlevée pour nous en emparer, il chercha fort habilement à en négocier la reddition. Je la lui fis immédiatement donner, et aussitôt il alla auprès de ses compatriotes recevoir leurs compliments sur le crédit dont il jouissait auprès de moi, puis tous ensemble se disposèrent à en profiter pour retourner dans leur forêt.

J'avais gagné à la visite de mon ami Anguin d'apprendre de lui que la plus grande population du pays était réunie sur l'île *Nama-Toute*, où se trouve aussi le premier chef de ces contrées, qu'il désignait par le mot *Oulana*. Nous nous quittâmes en nous promettant réciproquement de nous revoir le lendemain à un rendez-vous sur la Grande-Terre dont nous convînmes.

8. A sept heures du matin, je m'embarquai dans ma baleinière, MM. Jacquinot et Goupil se réunirent à moi, et nous nous dirigeâmes sur la petite île *Nous-sou-Rourou*, une des plus grandes de celles qui forment un petit groupe au milieu de la baie du Triton. Le temps était superbe, la brise était faible, il nous fallut peu de temps pour franchir les cinq milles qui séparaient cette petite terre de notre mouillage. Nous débarquâmes avec quelque difficulté sur une petite plage de sable garnie d'une belle touffe de cocotiers; l'île était déserte, les moustiques nombreux, nous n'y restâmes pas longtemps, et après avoir fait ramasser quelques coquilles, nous nous dirigeâmes vers la plage de sable de *Sebouna-Bessi*.

Nous y visitâmes d'abord une grande case abandonnée et fort mal construite, puis nous nous

rendîmes à deux autres cases bâties sur pilotis, que nous apercevions de loin; elles étaient désertes et en très-mauvais état; près de là se trouvaient deux tombeaux renfermant, comme je le sus plus tard d'Anguin, les restes d'un homme et d'une femme. Nous nous engageâmes ensuite dans un joli petit sentier dont nous trouvâmes la trace, espérant qu'il nous conduirait dans l'intérieur des terres, mais nous avions a peine marché cinq minutes que nous atteignîmes sa limite, nous retrouvâmes devant nous la forêt avec toutes les lianes et les broussailles qui la rendent impénétrable, et il nous fallut rétrograder. 1839. Avril.

Il nous restait à visiter un enclos considérable qui se trouvait sur la hauteur, et que nous avions vu de la mer; vainement nous cherchâmes un chemin pour nous y conduire, nous allions y renoncer lorsque Anguin et Weiss arrivèrent dans une pirogue du pays, dès lors nous les priâmes de nous guider. Mais au lieu de nous conduire à l'enclos que nous voulions voir, ils nous ramenèrent vers les deux cases que déjà nous avions visitées.

A toutes mes demandes pour me conduire vers l'enclos, Anguin me répondit d'abord que le côteau était inaccessible par la plage où nous étions, et qu'il fallait aller à une autre plage plus au sud où nous trouverions le chemin. Dès lors, je lui tournai le dos, et nous nous mîmes à gravir la colline avec beaucoup de peine et de fatigues, étant obligés de nous ouvrir un passage à travers les broussailles, un cou-

1839. Avril.

teau à la main. Mais lorsque mon Papou s'aperçut que nous avions franchi le pas le plus difficile, il vint nous désigner un sentier qui, quoique roide et pénible, nous conduisit à l'enclos que nous avions tant désiré voir.

L'espace qui s'offrit devant nous était vaste et entouré par une palissade qui avait dû coûter beaucoup de travail aux habitants. L'intérieur était garni d'herbes au milieu desquelles s'élevaient quelques cocotiers, des bananiers, et plusieurs papayers. Ces lieux paraissaient avoir été jadis cultivés avec soin et bien habités; mais ils étaient entièrement abandonnés. Nous vîmes encore là les débris de plusieurs cases dont il ne restait presque plus rien. Mon Papou me dit que la clôture avait pour but de préserver les cultures des dents des cochons sauvages; il m'assura que jadis vivait dans ce lieu une petite tribu qui avait abandonné son village depuis l'invasion des habitants de l'ouest.

Nous avions séjourné plus de trois heures sur ces terres, malgré nos recherches nous n'avions trouvé aucun insecte et peu de coquilles; nous nous hâtâmes de regagner nos embarcations pour nous diriger à l'aiguade, où nous avions toujours fait les récoltes les plus heureuses.

Il était deux heures lorsque la pluie nous fit regagner le bord; comme toutes les journées que nous avions déjà passées au mouillage, celle-ci devait nous amener quelques grains, qui après s'être formés sur le sommet de la montagne venaient fondre sur nos têtes.

Tous les travaux étaient à peu près terminés,

M. Montravel avait achevé le plan de la baie, notre provision d'eau était complète; je pouvais donc disposer des deux grands canots des corvettes, et utiliser la dernière journée que nous devions passer au mouillage par des reconnaissances hydrographiques. Je destinai celui de l'*Astrolabe* pour aller sous les ordres de M. Marescot terminer le travail que cet officier n'avait pu achever à cause du temps. M. Thanaron fut désigné pour commander celui de la *Zélée*, destiné à porter M. Dumoulin sur tous les points de la baie où il avait besoin de prendre terre afin de dresser la carte générale de la baie Triton. 1839. Avril.

A cinq heures du matin MM. Marescot, Thanaron et Dumoulin mirent à la voile; quelques instants après, le *you-you* qui était allé lever le trémail rapporta un requin remarquable par la grosseur de sa tête et les cinq rangées de dents qui garnissaient sa mâchoire. Déjà la veille on avait trouvé dans le filet un poisson-scie de 6 pieds environ de longueur, aujourd'hui on a rapporté, outre le requin, un poisson du même genre de 7 à 8 pieds de long; du reste, cette capture fut notre pêche la plus heureuse pendant notre relâche dans la baie Dubus, bien que les filets aient été tendus chaque soir avec beaucoup de soin. 29

Le requin fut promptement dépecé pour aller augmenter la ration des matelots; des débris jetés à la mer ne tardèrent pas à attirer un crocodile qui fut aperçu distinctement par plusieurs officiers des deux navires, mais il disparut bien avant que l'on pût disposer d'une embarcation pour lui donner la chasse.

1839. Avril. Quelques oiseaux de paradis garnis de leurs flancs, rapportés la veille par nos chasseurs, avaient augmenté l'ardeur de nos officiers; aussi chacun se hâta d'aller pour la dernière fois essayer d'abattre quelques-uns de ces superbes oiseaux.

Je dirigeai ma promenade vers l'aiguade où je collectai encore quelques beaux insectes, puis, faisant mes adieux à ces belles forêts où j'avais fait des courses si agréables, je rentrai à bord sur les trois heures. J'y trouvai mon ami Anguin qui m'apportait quelques échantillons d'insectes et de coquilles, je le récompensai, sur sa demande, par un verre de vin que je lui fis donner, puis je le congédiai en le renvoyant au lendemain pour lui délivrer le certificat qu'il m'avait demandé pour s'en servir auprès des capitaines qui nous succéderaient dans la rade.

A six heures du soir les deux grands canots rentrèrent. M. Marescot, en faisant son travail, avait touché à la plage de *Sibouna-Bessi;* là il avait trouvé un groupe d'une dizaine de sauvages armés de lances, d'arcs et de flèches. Ils parurent très-effrayés à l'approche de nos marins, ils étaient occupés à ramasser les cocos, ils en offrirent à nos matelots qui déjà en avaient ramassé plus de 150 sur les autres îles. Le grand canot de la *Zélée* avait de son côté parcouru toute la côte orientale de la baie Triton. Il avait trouvé un petit bassin parfaitement fermé par une bande de petites îles et où les eaux étaient parfaitement tranquilles. Sur ses bords nos matelots visitèrent un village d'où s'élevaient de nombreuses fumées. En l'approchant

ils aperçurent très-distinctement sur la plage un animal dont le pelage était noir, mais qui présentait toutes les apparences d'un chien dont il avait les formes et la taille ; il rôdait sur la plage et paraissait peu effrayé de l'embarcation qui se dirigait sur lui. Nos gens étaient presque à portée de fusil de lui, lorsqu'il prit la fuite dans la forêt. Le village était désert ; il se composait d'une dizaine de cases qui avaient été abandonnées par leurs habitants effrayés de l'approche de nos gens. Le plateau sur lequel il était assis paraissait peu étendu ; on y remarquait quelques cocotiers et quelques bananiers. Quant aux habitations, elles étaient composées de trois ou quatre piquets fichés en terre sur lesquels reposaient des traverses horizontales. La toiture qui s'appuyait sur ces traverses était tellement basse, qu'il fallait ramper pour pénétrer dans l'intérieur de l'édifice. A en juger par l'aspect que présentaient ces misérables cahutes, on ne pouvait avoir une haute idée de l'industrie des naturels ; la toiture était formée par des feuilles de cocotier jetées sans art les unes sur les autres ; des feuilles éparses servaient aussi de lit ; quelques poteries d'une origine évidemment européenne composaient tout le mobilier ; les feux étaient encore allumés, et des milliers de fourmis se disputaient déjà les quelques coquilles que les naturels avaient réunies pour leur repas, et que dans leur précipitation ils avaient abandonnées pour fuir dans la forêt. Deux pirogues remarquables par leurs formes élégantes et gracieuses étaient halées

1839. Avril.

1839. Avril. sur la plage; elles semblaient être les habitations les plus confortables des naturels, chacune d'elles portait un petit toit en feuilles de cocotier. Enfin nos marins remarquèrent encore un petit sentier bien battu et qui paraissait conduire dans l'intérieur. Mais pressés par le temps ils ne s'y engagèrent point, et ils remirent à la voile pour continuer leur excursion.

En rangeant de très-près la pointe occidentale de la plus grande des îles de l'entrée, ils aperçurent au haut de la falaise qui la limite vers la rive, deux corps exposés et enveloppés dans des feuilles de cocotier; du côté des pieds ils remarquèrent une espèce de vase renversé dont ils ne purent reconnaître ni la nature ni l'usage. Enfin le grand canot de la *Zélée* après avoir fait quelques lignes de sondes visita les deux petits archipels d'îles peu considérables et qui se trouvent au milieu de la baie. Ces îlots, dont quelques-uns étaient garnis de cocotiers, semblaient être entièrement déserts. Cependant sur un de ceux qui avoisinent la côte orientale, il existait une case assez considérable, mais qui paraissait abandonnée depuis longtemps.

Tous nos travaux étaient terminés, nos hommes s'étaient reposés; deux matelots qui depuis notre départ de Rafles-Bay paraissaient souffrir des atteintes du scorbut étaient entièrement rétablis; je me préparai à quitter le mouillage dès le lendemain. Les dernières excursions des deux grands canots m'avaient confirmé que nulle part dans la baie

Triton, on ne peut espérer de mouiller en sûreté, partout et même très-près de terre la sonde avait accusé de trop grands fonds pour y laisser tomber l'ancre. Tous nos préparatifs d'appareillage furent faits pour mettre à la voile dans la matinée du lendemain, afin de gagner la mer libre dès le même jour. 1839. Avril.

A sept heures du matin nous avions levé nos ancres, le temps était couvert, aucun vent ne vint gonfler nos voiles; il fallut employer nos avirons de galère, et nous servir de nos canots comme remorqueurs pour sortir du havre Dubus et gagner la baie Triton. Là, nous éprouvâmes un autre contre-temps; nous trouvâmes la brise faible et établie au sud-ouest. Il fallut louvoyer péniblement toute la journée avec des grains continuels qui nous apportaient beaucoup de pluie. Heureusement vers le soir le ciel se dégagea et l'horizon s'éclaircit; nous pûmes continuer notre marche et quitter la baie pendant la nuit. 30

Nous étions peu éloignés des rochers qui en ferment l'entrée lorsque le jour se fit. La pluie tombait par torrents et le calme nous laissait immobiles. Enfin vers le midi, il nous vint une jolie brise du S.-E., qui nous permit de rapprocher et longer la côte; elle est haute et garnie d'une ceinture d'îles élevées; à notre gauche, nous apercevions à peine les terres uniformes et médiocrement élevées de l'île Adi. Une baie paraissant vaste et bien abritée, se présentait sur notre droite, à la limite des hautes terres de la Nouvelle-Guinée. Enfin, devant nous à 8 ou 10 milles, s'étendait un long rideau de terres basses 1 mai.

1839. Mai. et uniformes qui, formant le cercle, allaient rejoindre les chaînes de montagnes du cap S.-O. Il est probable que, au milieu de ces terres noyées et couvertes de palétuviers, il existe des canaux qui séparent ces hautes chaînes et forment une grande île à peine séparée de la Papouasie; mon intention était de les explorer avec soin, mais les sondes sautèrent rapidement de 33 à 7 brasses, lorsque 8 milles nous séparaient encore du fond du golfe ; dès lors il me fallut changer de route, et courir sur l'île Adi. Vers le soir, je laissai tomber l'ancre par 15 brasses de fond à 4 ou 5 milles de distance d'un petit îlot qui se trouve près de la pointe septentrionale de l'Ile Adi, afin d'y passer la nuit et reprendre nos travaux hydrographiques le lendemin, au point où nous les avions laissés.

2 La nuit fut des plus belles, la brise était légère, le ciel clair et étoilé, mais dès le matin nous fûmes assaillis par un grain violent qui nous amena de la pluie et du vent. Il était déjà près de huit heures lorsque le temps redevint beau et nous permit de mettre à la voile. Le canal qui sépare l'île Adi du continent, paraissait contenir quelques îlots de peu d'importance ; je voulus le traverser pour gagner la mer libre en doublant le cap S.-O., mais nous avions à peine parcouru une encablure dans cette direction que la vigie signala un changement de couleur dans l'eau, qui annonçait des bas-fonds. En même temps la sonde sauta de 15 à 7 brasses, et enfin elle accusa 5 brasses seulement, au moment où virant

de bord, le navire, après son évolution, commença à prendre de la vitesse. La prudence me commandait de renoncer à mon projet, plutôt que de m'engolfer davantage, et il nous fallut à mon grand regret chercher à gagner la pointe septentrionale de l'île Adi, par un louvoyage toujours pénible, surtout avec nos corvettes lourdes et mauvaises voilières. A quatre heures du soir, notre bordée nous avait conduits près des hautes terres de la Nouvelle-Guinée; la brise était belle, le temps assez clair, lorsque à 30 mètres environ du navire, nous remarquâmes à la surface de la mer, un mouvement extraordinaire semblable à celui occasionné par l'ébullition; bientôt après nous vîmes une trombe se former. Nous aperçûmes une colonne noire et effilée dans le milieu, appuyant sa base la plus large sur un nuage noir au-dessus de nos têtes, tandis que par l'autre extrémité elle touchait à la surface de la mer. Pendant un quart d'heure environ la colonne resta presque perpendiculaire; puis elle s'inclina, se rompit, et l'eau reprit peu à peu sa tranquillité. 1839. Mai.

Il nous fallut deux jours pour sortir de ce vaste golfe, que nous parcourûmes dans tous les sens. La sonde indiquait des eaux peu profondes; nous remarquâmes plusieurs tortues dont les écailles coupées par des espèces de cannelures indiquaient une variété peu commune; plusieurs étaient fort grosses; vainement nos pêcheurs essayèrent de les harponner, ils ne purent réussir. Enfin nous doublâmes la pointe septentrionale de l'île Adi; il nous

1839. 4 Mai. fut possible de reconnaître la petite île Angel vers le soir, et faisant route pendant la nuit, nous nous trouvâmes dans la matinée du 4 à une petite distance du cap S.-O. qui était la limite des points que nous avions reconnus lors de notre premier passage.

La terre de la Nouvelle-Guinée, à partir de l'île Adi, continue dans le nord à être haute et accidentée. Mais la chaîne des montagnes que l'on aperçoit de la mer s'étend peu dans l'intérieur. On dirait que c'est la charpente d'une île jadis séparée de la Papouasie par un vaste canal que le travail des palétuviers tend à faire disparaître en formant le fond du golfe dont nous sommes sortis avec tant de peine. Il était cinq heures du soir lorsque nous pûmes atteindre la partie nord de cette chaîne montagneuse. Par notre travers se présentait l'entrée d'une grande baie ou bien d'un canal qui irait communiquer avec le golfe du S.-O. Les terres du fond paraissaient aussi basses et uniformes. A l'entrée de ce canal se trouve un petit groupe d'îles élevées et dont une est surtout remarquable par deux sommets qui la dominent.

5 La nuit nous amena du calme; toutefois au jour nous reconnûmes facilement que nous nous étions beaucoup éloignés de la côte; elle continuait à courir dans le nord, mais elle inclinait vers l'ouest; nous pûmes reconnaître d'assez loin quelques belles montagnes qui la dominent et plusieurs grandes îles qui s'en détachent. Il était presque nuit lorsque nous approchâmes la pointe qui limite la vaste baie de *Fresch-Water*, du capitaine *Mac-Luer*. Ce fut là que s'arrê-

tèrent nos travaux ; le cap fut mis à l'ouest, et poussés par une belle brise, nous nous éloignâmes rapidement de la Nouvelle-Guinée qui restait derrière nous. Quelques fumées s'élevèrent alors de l'intérieur des terres, et ce furent les seuls indices d'habitants que nous aperçûmes sur la Papouasie pendant notre longue reconnaissance hydrographique, depuis le havre Dubus jusqu'à la baie *Fresh-Water* *. 1839. Mai.

* Notes 27, 28, 29, 30, 31, 32 et 33.

CHAPITRE LXVII.

Séjour à la baie Warrou (île Céram). Traversée de la baie Warrou à Macassar.

1839. Mai. Nous franchîmes lestement les dix-huit lieues qui nous séparaient de l'île Céram ; au jour, la vigie signala la terre. Je reconnus bientôt que de forts courants nous avaient fait dériver dans le nord, et que nous aurions beaucoup de peine à gagner le mouillage de la baie *Warrou* où je voulais me rendre et sur lequel j'avais dirigé ma route. En effet, nous avions à peine doublé la petite île *Parang*, que nous aperçûmes la file des maisons qui composent le village de Warrou, dominé par un minaret au toit pointu et élancé. La baie dans laquelle je voulais aller mouiller était vaste, mais peu profonde et mal abritée. Le vent avait subitement varié en approchant la terre, et il finit par venir du fond du golfe. Enfin, vers midi, le temps se mit à l'orage en se chargeant dans le sud ; dès lors, renonçant au pé-

nible louvoyage par lequel il nous eût fallu acheter le bon mouillage près de la côte, je laissai tomber l'ancre par quatorze brasses de fond, à trois milles environ du rivage. 1839. Mai.

Les Hollandais nous avaient toujours dit, à Amboine, que leur station principale sur l'île Céram se trouvait au village de Warrou, dans la baie du même nom : nous nous attendions donc à trouver sur ce point quelque autorité hollandaise, et même une garnison ; mais nous fûmes rapidement détrompés. Nous avions à peine paru à l'entrée de la baie, que nous vîmes une pirogue du pays à double balancier se détacher du rivage pour se diriger sur nos bâtiments. Cette embarcation portait trois pavillons sur trois mâts placés aux deux extrémités et au milieu de la pirogue. Le pavillon aux trois couleurs de la Hollande était fixé au mât du milieu, qui était aussi le plus élevé ; les deux autres indiquaient sans doute, par leur couleur, le rang et la nationalité du personnage qui venait nous visiter. C'était l'*Orang-Kaya*, chef du village, muni de la canne à pomme d'argent aux armes de Nassau, et la seule autorité du pays. Son costume était des plus singuliers : une longue robe rouge l'entourait de la tête aux pieds, et permettait à peine de distinguer le pantalon et le gilet jadis blancs, dont il était affublé ; ses pieds étaient nus, mais en compensation sa tête était garantie par une double coiffure. En sa qualité de musulman, il portait le turban, par-dessus lequel s'élevait un immense chapeau de forme chinoise ; ses bords étaient

1839. Mai. larges, et le fond était garni de grandes plaques de talc destinées peut-être à rendre cette coiffure imperméable. Trompé sans doute par la similitude des couleurs qui composent les pavillons français et hollandais, ce brave *Orang-Kaya* s'était paré de tous ses atours pour venir nous visiter, croyant venir recevoir quelque inspecteur de la compagnie, envoyé de Batavia pour visiter les sujets du roi Guillaume. Son escorte était nombreuse ; chacun de ses acolytes était chargé auprès de lui d'une mission spéciale : l'un portait son parasol de papier ; un autre la canne à pomme d'argent, marque distinctive de son autorité; un troisième la boîte à bétel, dont tous ces hommes paraissent faire usage, car tous ont les dents aussi noires que s'ils eussent pris soin de les teindre de cette couleur. Toutefois notre homme ne tarda pas à chercher à tirer parti auprès de nous de la visite dont il nous avait honorés. Après nous avoir appris que le village de Warrou ne possédait pas même un seul Européen et que le poste hollandais était placé dans la petite baie *Vahai*, entre *Warrou* et *Sevai*, il répondit à nos questions au sujet des vivres que nous pourrions nous procurer au mouillage, que les habitants avaient beaucoup de poules, de chèvres et de légumes, et il s'établit notre fournisseur. Dès le début, il nous fut facile de reconnaître que nous avions affaire à un marchand des plus intéressés et des plus adroits. Son nom était *Safi-Rouddin* et son véritable métier était celui de marchand.

Nous étions à peine mouillés que je l'engageai à

descendre à terre dans mon embarcation ; nous débarquâmes sur la plage au milieu du village, composé d'une soixantaine de maisons, toutes à deux étages, bâties à la mode malaise. L'étage supérieur était destiné aux femmes, le plancher du premier ou du rez-de-chaussée était élevé d'un mètre environ au-dessus du sol. Chacune de ces maisons, construites sur un plan uniforme, était entourée de petits monuments en pierres sèches, destinés à recueillir tous les membres d'une même famille après leur mort. Chaque famille avait son tombeau, soigneusement entretenu, ce qui indiquait un grand respect pour les morts. 1839. Mai. Pl. CXXVII.

Tous les habitants étaient des Malais mélangés avec des esclaves papouas. Ce mélange donnait à cette population un caractère particulier intermédiaire entre les types malais et papouas, qui diffèrent entre eux par la couleur de la peau. Tous se disaient musulmans : aussi ils n'élevaient point de cochons ; mais ceux-ci étaient tellement nombreux à l'état sauvage, que chaque soir les plages de la mer étaient labourées par ces animaux qui, pendant la nuit, venaient se vautrer dans la vase, et y chercher des coquillages dont ils se nourrissent.

Aussitôt que nous eûmes mis pied à terre, l'Orang-Kaya me conduisit vers sa demeure, en me donnant à peine le temps de m'arrêter devant la mosquée qui, du reste, ne présente rien de remarquable, si ce n'est qu'elle est plus élevée que les autres maisons, et que son toit est supporté par quatre colonnes en bois portant quelques sculptures. J'étais à peine ar- Pl. CXXVIII.

1839. Mai. rivé dans la maison de *Safi-Rouddin*, qu'il me présenta ses richesses consistant en quelques coquilles; un petit casoar vivant, et deux ou trois petits animaux de Java, dont il demandait des prix exorbitants. Il ne me fut pas difficile de deviner le but de l'insistance apportée par ce rusé marchand à me conduire à son habitation; certes, jamais hospitalité ne fut moins franche ni plus intéressée; je l'avais comblé de présents, et j'eus bien de la peine à obtenir de ce chef un coco pour étancher ma soif, bien que l'on pût remarquer dans le village et dans les environs une prodigieuse quantité de cocotiers, dont les fruits paraissaient très-peu recherchés. Enfin, quand il vit que je trouvais trop onéreux les marchés qu'il me proposait sans cesse, il me conduisit à son parc aux chèvres.

Il se composait de trois cases entourées par un mur en pierres sèches. Désireux de pouvoir donner de la viande fraîche à nos équipages pour qui je redoutais toujours les influences du scorbut, j'achetai quatre de ces animaux que je troquai contre deux fusils de munition. Sans doute *Safi-Rouddin* faisait déjà une excellente affaire, et cependant il paraît que le soir même, lorsque déjà possesseur du prix convenu, il dut livrer deux de ces animaux à la *Zélée*, il chercha à éluder le marché : « Mais quand il fallut le soir remplir ses conven-« tions, dit M. Dubouzet, cet *Orang-Kaya* se mon-« tra un rusé coquin, d'une cupidité au-dessus « de tout ce que l'on pouvait imaginer. Il nous

« offrit un digne portrait de ces *Orang-Kayas* dé- 1839. Mai.
« crits par les anciens voyageurs comme des hom-
« mes de la plus insigne mauvaise foi, comme de
« véritables fléaux pour les administrés, aux dépens
« desquels ils cherchent toutes les occasions de s'en-
« richir. »

Safi-Rouddin, satisfait de ma condescendance à lui prendre ses chèvres à un prix aussi élevé, me reconduisit ensuite chez lui pour m'engager à faire de nouveaux marchés; j'en profitai ponr l'interroger ; j'appris de ce chef que l'intérieur de l'île était habité par de nombreuses bandes *arafouras*, qui, disait-il, dépendaient en partie de son autorité. Il m'apprit encore que le mouillage était assez souvent fréquenté par les Anglais et les Américains à qui il vendait des vivres, et des coquilles dont il connaissait très-bien la valeur. En débattant ses prix, et en voyant que je ne voulais point lui accorder ce qu'il exigeait, il finit par me demander si je passerais plusieurs jours au mouillage, puis sur ma réponse affirmative, il me laissa me retirer tranquillement, comptant qu'il serait toujours à temps de rabattre ses prétentions le jour du départ, et d'abandonner alors une partie de sa pacotille au dernier enchérisseur.

Nous ne passâmes que deux jours au mouillage, 7
mais ils furent utilement employés. De grand matin, M. Gourdin commença à lever le plan de la baie et à en sonder la profondeur. Des observations furent faites à terre par MM. Dumoulin, Demas

1839. Mai. et Montravel. Tous les officiers et les naturalistes que les besoins du service ne retenaient point à bord, se hâtèrent d'aller explorer le village et ses alentours dans toutes les directions. Quelques douleurs que je ressentais à la jambe droite ne me permirent pas de m'éloigner du village où je fus de nouveau poursuivi par *Safi-Rouddin ;* les provisions de poules et de légumes y étaient abondantes mais très-chères ; les naturels ne voulaient que des piastres, des fusils ou de la poudre. Trois poules coûtaient près de six francs ; malgré ce prix élevé nos gamelles firent de nombreux achats. Les naturels vendirent à nos gens presque toutes leurs coquilles. *Safi-Rouddin* parvint même à se débarrasser avec moi de presque toute sa collection, il est vrai qu'il rabattit un peu de ses prétentions, et ensuite je lui devais un dédommagement, voici pourquoi : sur ma demande il avait prêté un grand vase en terre à mes canotiers pour faire cuire leur dîner, mais il y avait mis pour condition que ceux-ci n'y feraient point cuire de cochon ; or, mes hommes n'avaient que du lard pour leur dîner ; le cas était difficile à résoudre, et comme ils avaient vu *Safi-Rouddin* boire avec volupté plusieurs verres de vin malgré la défense du prophète, ils en conclurent que mon ami l'*Orang-Kaya* pourrait bien encore faire taire ses scrupules de musulman à l'endroit du cochon ; mais à cet égard ils furent trompés, *Safi-Rouddin*, en vrai croyant qu'il était, avait une telle horreur pour la chair de porc qu'il ne voulut jamais reprendre le vase en terre qu'il avait prêté, et qu'il

préféra l'abandonner plutôt que de le voir rentrer dans sa maison. 1839. Mai.

Du reste, cette horreur pour le cochon est telle parmi les habitants de Warrou, que ces animaux malfaisants, qui se multiplient rapidement dans la forêt où on les laisse jouir d'une tranquilité parfaite, dévastent toutes les plantations qui ne sont point garanties par une clôture. Il arrivera certainement un moment où ils seront tellement nombreux que les indigènes seront forcés de les détruire pour se débarrasser de leur importun voisinage. C'était là une bonne fortune pour nos chasseurs dont ils profitèrent le même soir; mais comme ils passèrent encore la nuit du lendemain à poursuivre leur proie, nous attendrons leur retour pour faire connaître leurs récits et leurs succès.

A cinq heures chacun avait rallié le bord. Chacun racontait ses impressions ou ses aventures; et tous s'accordaient à reconnaître l'avidité extrême des habitants et leur caractère peu hospitalier. Il n'était, en effet, arrivé à personne d'être invité par les indigènes à entrer dans leurs maisons; c'était tout au plus s'ils souffraient dans leurs demeures la présence des Européens, lorsque ceux-ci s'y introduisaient pour acheter quelques objets.

M. Dubouzet paraît avoir été le seul qui ait pu visiter un *arafoura* ou *alfoura;* nous citerons textuellement les impressions consignées dans son journal; elles complètent les renseignements qu'il nous fut possible de recueillir sur ce point pendant no-

1839. Mai. tre rapide passage : « Le village de Warrou, composé d'une soixantaine de maisons, offre un aspect des plus agréables, même pour des yeux qui, comme les nôtres, n'auraient pas vu depuis longtemps d'autres terres que des pays sauvages et déserts. Des cocotiers plantés avec une espèce de symétrie, dominent de leur gracieux feuillage toutes ces élégantes maisons, qui sont entourées elles-mêmes d'arbustes chargés de fleurs, et de petits jardins entretenus avec soin. Elles sont adossées à un marais où croît avec une vigueur rare et sans aucune espèce de culture, le palmier sagou dont la moelle intérieure sert à préparer une liqueur spiritueuse et qui est une des richesses de ces îles.

« Ce village paraît contenir une population d'environ trois cents habitants. Tous sont mahométans et l'on n'aperçoit que très-difficilement les femmes qui se tiennent à l'écart. Nous apprîmes d'eux qu'ils voyaient très-rarement des bâtiments hollandais. Le gouvernement des Moluques a pour vassal le Radjah de la partie est de Céram, de qui dépend l'Orang-Kaya *Safi-Rouddin*, qui paraît être à leur égard dans les rapports d'un seigneur tout-puissant avec ses serfs. Les *alfouras* qui habitent l'intérieur vivent en paix avec eux ; j'eus l'occasion pendant mon séjour de voir un de ces hommes que l'on dépeint comme les habitants primitifs de toutes les grandes îles. Je m'attendais à voir une espèce de nègre, et je fus fort surpris de le trouver bien supérieur par la taille et par les traits aux habitants

1839. Mai.

du littoral. Son costume ne différait du leur que par l'absence du turban et quelques amulettes qu'il portait au cou, comme tous les idolâtres. Rien en lui n'annonçait la férocité que semblerait indiquer la coutume qu'on leur attribue (lorsque un jeune homme désire se marier, il doit, comme à la Nouvelle-Guinée, porter en cadeau à sa fiancée la tête d'un ennemi fraîchement coupée). Cet homme était armé d'arcs et de flèches, car les habitants de l'intérieur ont peu de relations avec les Européens, et ne possèdent point d'armes à feu dont l'usage a assuré une supériorité tranchée aux habitants du littoral, et a amené par suite l'état de paix actuel dans lequel vivent des tribus formant des races distinctes.

« Les habitants de Warrou se livraient jadis à la piraterie, ils allaient enlever des esclaves jusque sur la côte nord de Célèbes ; il existait encore un certain nombre de ceux-ci au moment de notre passage, et on m'offrit d'en acheter. Il est douteux que les habitants de Céram aient tout à fait renoncé à leurs anciennes habitudes, malgré la subvention que le gouvernement hollandais donne à leur Radjah pour réprimer cet affreux commerce. Bien que la côte de la Nouvelle-Guinée soit si voisine de leur île que l'on peut facilement distinguer les sommets de ses montagnes par un temps très-clair, jamais elle n'a été fréquentée par eux, mais ils nous assurèrent que de grands praos armés et montés par des Papous,

1839. Mai. étaient venus faire des descentes sur leur île. »

Il est bon de remarquer que ces assertions des habitants de Warrou se trouvent singulièrement contredites par les Papouas que nous avons rencontrés au havre Dubus; ceux-ci se plaignaient à leur tour des descentes fréquentes des praos malais dans le but de faire des esclaves; il est vrai que cette accusation ne porte pas exclusivement sur les habitants de Céram. La race malaise est répandue sur toute la surface des îles qui forment le grand archipel d'Asie, et parmi eux la race abâtardie du littoral de Céram ne fut jamais celle des plus dangereux pirates; toutefois le grand nombre d'esclaves papouas que nous remarquâmes dans le village de Warrou faisait suffisamment pressentir que plus d'une fois ses habitants ont tenté des expéditions sur les rivages de la Nouvelle-Guinée.

8. Il eût été curieux de s'étendre dans les alentours du village et de pénétrer dans l'intérieur pour y visiter la race peu connue encore des *arafouras*. Tout autour de Warrou la forêt paraissait épaisse et garnie de lianes qui en rendaient le parcours très-difficile, mais de nombreux sentiers bien battus et partant du village semblaient se diriger vers l'intérieur dans toutes les directions, ce qui ferait croire, comme du reste nous le répétaient les Malais, qu'il existe de fréquentes relations entre eux et les arafouras. Malheureusement je ne pouvais donner que fort peu de temps à cette relâche; d'ailleurs les habitants du littoral répétaient sans cesse que bien que dans l'é-

tat actuel ils fussent en paix avec les habitants de l'intérieur, il y aurait du danger pour nous de pénétrer jusqu'à eux. En outre, des douleurs aiguës ne me permettaient plus de me mouvoir que difficilement, et je dus renoncer à toute excursion éloignée; dès le soir tous nos préparatifs furent faits pour appareiller le lendemain. 1839. Mai.

A sept heures nos ancres étaient levées et nous étions prêts à déployer nos voiles, lorsque je vis une pirogue du pays chargée d'un énorme cochon et montée par plusieurs de nos officiers qui la conduisaient eux-mêmes, quitter la plage et se diriger sur nous: c'étaient nos chasseurs qui après avoir passé la nuit à terre ralliaient le bord avec leur gibier. Cette pirogue était suivie par plusieurs autres montées par les naturels; cette fois-ci encore l'horreur des indigènes pour le cochon avait été telle que, malgré toutes leurs promesses, nos officiers n'avaient pas pu trouver un seul de ces avides mais fanatiques musulmans, qui voulût bien les aider à regagner le navire; voici du reste le récit que fait M. Dumoulin de sa course nocturne à l'affût des cochons sauvages: 9.

« Dès le lendemain de notre arrivée au mouillage j'étais descendu à terre pour visiter le village et les environs; les quelques maisons qui le composaient ne m'arrêtèrent que quelques instants; et guidé par deux indigènes que l'appât du gain et l'espoir d'une récompense avaient attachés à mes pas, je me jetai à l'aventure dans la forêt. Sur les rives de la petite rivière dont l'embouchure est située à l'ouest et tout près

1839. Mai. du village, je parvins à abattre quelques oiseaux d'un plumage magnifique que je ne possédais point encore; j'y rencontrai des cultures nombreuses, mais souvent dévastées, et ensuite une immense quantité de troncs du palmier sagou, dont la moelle sert aux indigènes à préparer les espèces de petites galettes qu'ils exportent dans les îles malaises.

« Les naturels qui m'accompagnaient m'avaient prévenu qu'il existait dans l'île beaucoup de cerfs et une très-grande quantité de cochons à l'état sauvage, qui ruinaient leurs plantations; en effet, dans chaque fourré que nous traversions, nous débusquions plusieurs de ces animaux. Nous entendions distinctement le bruit qu'ils faisaient en fuyant à travers les broussailles, mais la forêt était trop épaisse pour pouvoir les poursuivre, et même je n'en vis jamais. Dans l'après-midi je ralliai le rivage et je le trouvai sillonné profondément par ces animaux qui chaque soir, me dirent mes guides, venaient à la marée basse dévorer les coquillages que les eaux avaient laissés sur la grève en se retirant. M. Lafond avait fait la même remarque, et comme moi, il avait formé le projet de passer la nuit à terre pour y attendre le gibier à l'affût. Nous nous entendîmes bien vite, et après notre dîner nous nous embarquâmes dans le petit canot. Le temps était à l'orage, la distance du navire à la côte était considérable, la prudence nous eût peut-être commandé de renvoyer la partie au lendemain; mais l'orage n'éclata que lorsque l'embarcation qui nous portait eut rallié

heureusement la corvette, après nous avoir déposés à terre. 1839. Mai.

« Il était à peu près sept heures lorsque nous traversâmes le village de Warrou ; il respirait un air de gaieté ; c'était l'heure du repas des indigènes ; devant chaque case un feu était allumé, autour de son foyer étaient groupés tous les membres des familles en attendant que leurs aliments fussent cuits pour les manger. Grâce à l'obscurité qui commençait à être très-grande, les femmes n'étaient plus sequestrées ; elles pouvaient respirer l'air frais et embaumé apporté par les brises du soir dans ces chaudes contrées des tropiques, tout en vaquant aux soins domestiques qui leur sont dévolus ; elles pouvaient sans crainte donner un libre cours à leur gaieté ; elles semblaient heureuses de jouir d'un moment de liberté, leurs causeries animées donnaient à cette petite cité un air de vie que je ne lui connaissais point.

« Nous nous rendîmes directement à la maison du chef pour lui demander l'hospitalité ; nous eûmes quelque peine à lui faire comprendre le but de notre visite, et nous fûmes d'abord assez froidement reçus ; mais ensuite, à la vue de deux foulards de coton rouges que je retirai de ma carnassière, la figure de *Safi-Rouddin* s'épanouit, et il ne fit plus aucune difficulté pour nous admettre à reposer sous son toit. Bientôt même notre hôte s'apercevant que j'attachais un grand prix à mes foulards,

1839. Mai. et rassuré d'un autre côté sur nos intentions désintéressées à l'égard de ses femmes, il devint notre ami, il improvisa une fête en notre honneur; il nous assura qu'il voulait être lui-même notre guide pour la nuit, et que même il irait armé de son fusil afin de nous seconder. Il est vrai qu'il mettait pour prix à toutes ces gracieusetés la possession des foulards désirés, et je n'avais garde de les lui abandonner; je connaissais le caractère avide de ce chef, et je savais que nous ne devions compter sur lui qu'autant que nous aurions la possibilité de le récompenser des services qu'il était en position de nous rendre.

« *Safi-Rouddin* s'étant constitué notre guide nous devions suivre ses avis. Il nous prévint que le moment de la chasse ne serait favorable que lorsque la lune se lèverait et viendrait éclairer la plage; jusque-là il nous engagea à nous reposer et nous indiqua des nattes pour nous y étendre. Lui-même nous donna l'exemple en se couchant à nos côtés, ce dont franchement nous nous serions bien passés.

« La chambre où nous étions était vaste, le plancher était fait avec des bambous très-rapprochés, mais qui faibles et faciles à ployer, s'ébranlaient en entier toutes les fois que quelqu'un y montait. Dans un coin se trouvait un espace réservé, séparé par une cloison, et qui, je crois, communiquait par une échelle avec l'étage supérieur où se trouvaient probablement les femmes composant le harem de notre *Orang-Kaya*.

« Nous avions à peine pris place sur les nattes qui nous étaient destinées que nous vîmes entrer une dizaine d'esclaves *papouas*, porteurs de deux tambours et d'un *tam-tam* avec lequel ils faisaient un tapage horrible. Ils se formèrent en rond; puis cet orchestre barbare exécuta un morceau de chant du plus bruyant effet. Nos oreilles saignaient surtout, lorsque après le récitatif prononcé par un seul des assistants, tous ces sauvages répétaient en chœur le refrain en criant de toutes leurs forces, de manière à couvrir le bruit assourdissant du tam-tam et des tambours. Ce fut au son de cette musique étrange que *Safi-Rouddin* et son fils se mirent à exécuter une espèce de danse espagnole, en cherchant à mériter nos applaudissements. Ces premiers acteurs n'occupèrent la scène que peu de temps, ensuite ils cédèrent la place à un esclave *papoua*, qui chanta seul sur un ton très-lent et très-nasillard une romance de son pays; en même temps qu'il parcourait le centre de l'appartement en sautant et en faisant maintes contorsions avec son derrière. Cette danse sans caractère, ne nous amusa guère plus que la première, et elle finit aussi par ennuyer l'*Orang-Kaya*, qui à notre grande joie donna l'ordre à ses esclaves de se retirer et de nous laisser en repos. 1839. Mai.

« Il était plus de minuit, presque tous les habitants du village s'étaient groupés autour de ce bruyant orchestre, mais sur le premier signe de *Safi-Rouddin* la foule s'écoula rapidement, et nous laissa enfin seuls en tête-à-tête avec lui et quel-

1839. Mai. ques serviteurs. Nous eussions peut-être cherché à nous endormir s'il n'eût pris à notre hôte l'envie de se faire masser afin de détendre ses membres fatigués par le violent mouvement qu'il venait de se donner. Dès lors, grâce à la mobilité du plancher, le repos ne fut plus possible, et nous ne trouvâmes rien de mieux à faire que de regarder ce qui se passait autour de nous. Notre homme était étendu nonchalamment sur sa natte, tandis qu'il abandonnait ses bras et ses jambes à deux vigoureux *Papouas*, qui les pressaient de toutes leurs forces sans qu'il parût s'en apercevoir. Cet exercice durait déjà depuis longtemps, et nous pouvions à peine étouffer nos envies de rire en voyant ce singulier délassement de la royauté, lorsque nous éclatâmes. Au bruit que nous fîmes l'*Orang-Kaya* souleva ses paupières, il s'aperçut qu'il était le sujet de notre hilarité, et aussitôt, sans se lever, il se roula sur le plancher jusque dans le petit cabinet dont j'ai parlé, où nous entendîmes bientôt ses ronflements dominer quelques voix de femmes qui chuchotaient entre elles.

« Enfin nous étions seuls, il était trois heures du matin, la lune était levée, la mer commençait à monter. Nous n'avions pas de temps à perdre, nous prîmes nos fusils et nous courûmes sur la plage; un esclave en l'absence du chef nous servit de guide. De tous côtés dans la forêt on entendait les cris des cochons, la plage était garnie de ces animaux, mais alertes et sur la défensive il était dif-

ficile de les approcher suffisamment pour les tirer. Évidemment notre chasse était manquée, il eût fallu se poster et les attendre pour espérer de les tuer. Cependant, à la faveur des palétuviers qui garnissaient la côte, M. Lafond put masquer sa marche et faire feu sur un groupe de trois qui se vautraient dans la vase; un de ces animaux resta sur le coup, la balle avait frappé dans l'œil et lui avait fracassé le crâne. Le bruit de cette détonation jeta l'épouvante dans la troupe qui regagna la forêt avec une grande vitesse. Un de ces animaux passa à petite portée de moi, mes deux coups de feu ne parvinrent point à l'arrêter; cependant je restai convaincu que j'avais tiré juste, et je devais acquérir le lendemain la certitude que mes suppositions à cet égard étaient fondées. 1839. Mai.

« Nous continuâmes à longer la plage, jusqu'à ce que le jour se fît; nous vîmes courir une grande quantité de cochons, mais l'éveil était donné et il nous fut impossible de nous en approcher assez pour les tirer. Enfin nous trouvâmes la route barrée par une rivière assez considérable qui nous força à revenir sur nos pas. Ce fut alors que nous rencontrâmes notre hôte *Safi-Rouddin* qui toujours désireux de nos foulards accourait pour nous seconder comme il nous en avait fait la promesse. Ce brave *Orang-Kaya* était suivi de trois esclaves portant chacun un fusil; quant à lui il n'était pas armé, son rang ne lui permettait pas de porter le moindre fardeau lorsqu'il pouvait confier

1839. Mai. cette mission à un esclave; il comptait prendre des mains de ses acolytes son fusil tout chargé pour faire feu aussitôt qu'il apercevrait les cochons; il restait à savoir si ceux-ci eussent attendu pour se faire tuer le bon plaisir de ce radjah au petit pied. Du reste, en accourant vers nous il trouva la plage deblayée, et à notre grand regret il ne put avoir l'occasion ni de nous rendre témoins de son adresse, ni de mériter par ses services les deux foulards rouges que je possédais et qui étaient l'objet de sa convoitise.

« Il était grand jour, nos coups de fusil avaient fait accourir sur la plage un grand nombre des naturels que nous trouvâmes entourant l'animal que M. Lafond avait tué sur place. Nous nous félicitâmes d'abord à la vue de ces nouveaux arrivés, espérant qu'ils nous seraient d'un grand secours pour transporter notre gibier jusqu'au débarcadère; mais à nos propositions les fanatiques musulmans ne répondirent que par des cris d'horreur en nous montrant leur turban; nous essayâmes les promesses les plus séduisantes pour les décider à traîner cet animal le long de la plage jusqu'au village, sans y toucher, mais ces nouvelles propositions n'eurent pas plus de succès que les premières. Il fallut même les combler de présents pour les amener à nous prêter un hachot destiné à couper un morceau de bois, avec lequel M. Lafond et moi nous dûmes enlever notre gibier que la mer menaçait de couvrir à la marée haute.

« En arrivant dans le village tous les hommes fuyaient devant nous comme si nous eussions été atteints de la peste ; le chef ne nous permit de rentrer dans sa maison que lorsqu'il nous eut vus nous purifier par maintes ablutions dons nous avions du reste grand besoin et que nous nous prodiguâmes avec autant d'empressement que si nous eussions été de fervents musulmans. Le cochon étendu sur la plage au milieu du village paraissait être l'objet d'une si grande horreur que le chef accorda sans peine à notre cuisinier une embarcation pour le conduire à bord de l'*Astrolabe ;* on couvrit la pirogue de nattes dans tous les sens, afin qu'elle ne fût point souillée par le contact de l'animal immonde, et bientôt elle s'éloigna du rivage à la satisfaction de tous. 1839. Mai.

« Une heure après les canots majors des corvettes arrivaient à la plage, conduisant ceux de MM. les officiers qui n'étaient point retenus à bord par le service. Quel ne fut pas mon étonnement lorsque je vis accourir de la forêt plusieurs naturels portant sur un bâton un cochon dont ils vinrent proposer l'acquisition. Quelques paquets de poudre en étaient le prix, il fut bientôt enlevé. Or, ce cochon était celui que j'avais tué le matin ; les naturels l'avaient trouvé sans vie dans le bois, ils avaient surmonté l'horreur que leur inspirait cet animal dont ils espéraient un bon prix, et ils l'avaient apporté au village. *Safi-Rouddin* me fit lui-même l'aveu le plus complet de cette supercherie,

1839. Mai. et voici comment : je lui avais promis de lui donner mes foulards, si, guidé par lui, je parvenais à tuer un cochon; or, jusque-là et tant que le cochon apporté par les naturels n'eut point été livré il ne jugea pas à propos de me rappeler ma promesse; mais aussitôt qu'il eut touché le prix de son marché, il vint me réclamer mes foulards en m'assurant que c'était moi qui avais blessé ce cochon qui avait péri ensuite dans la forêt. Dans tous les cas, le but principal était atteint, l'équipage pouvait avoir deux repas de viande fraîche; toutefois je reçus assez mal l'*Orang-Kaya*, et je gardai mes foulards, car nous voulions demander à *Safi-Rouddin* encore quelques services qu'il devait se faire largement payer.

« Nous devions appareiller le lendemain de grand matin; la difficulté de regagner le bord pendant la nuit pour être prêts au moment du départ, me faisait hésiter à la passer à terre; je m'y décidai pourtant; M. d'Urville nous offrit à cet égard toutes les facilités désirables; il me promit de nous attendre, et d'envoyer une embarcation nous prendre au cas où nous ne pourrions pas atteindre l'*Astrolabe* dans une pirogue du pays; il nous donna en outre un homme armé d'un fusil de munition pour nous aider à transporter le gibier que nous pourrions tuer; et enfin, par des cadeaux splendides, il obtint de *Safi-Rouddin* la promesse solennelle de nous faire ramener avec notre chasse à nos bords respectifs. Aussi, malgré les reproches que j'avais

adressés à ce chef, fûmes-nous bien vite les meilleurs amis du monde; il poussa même la générosité jusqu'à nous prêter sans contribution aucune sa vaisselle consistant en une grande marmite en terre; il est vrai que c'était pour y faire cuire des poules et des pommes de terre qu'il nous avait vendues le quintuple de leur valeur, et qu'enfin, après s'être assuré que nous ne cuisions point de lard, il s'était invité à notre table, où il but du vin comme un bon chrétien, et un vrai connaisseur. 1839. Mai.

« A huit heures nous nous étendîmes, au nombre de quatre, sur les nattes que *Safi-Rouddin* nous fit placer sur le plancher. A notre grande satisfaction il ne jugea point à propos de nous donner la représentation des scènes de la veille, et nous pûmes dormir d'un sommeil paisible; à minuit chacun de nous avait pris un poste sur la grève. La mer commençait à se retirer, les cochons poussaient des cris effrayants dans toute la forêt, on eût dit que nous étions au milieu d'une légion de ces animaux, et qu'ils se livraient entre eux des combats à la suite desquels les blessés jetaient des cris aigus et perçants. La nuit était des plus noires; de tous côtés nous entendions les broussailles du rivage s'agiter; cependant nous ne pouvions apercevoir que ceux de ces animaux qui venaient presque nous toucher.

« J'occupais le poste le plus rapproché du village; venaient ensuite M. Lafond, puis M. Ducorps, et enfin le matelot Boutin était près de la rivière qui

1839. Mai. nous avait arrêtés la veille dans notre course sur la plage. M. Lafond ouvrit le feu; à trois reprises différentes il tira à bout portant trois cochons qu'il ne put cependant empêcher de regagner la forêt. Un de ces animaux vint dans l'obscurité heurter le tronc du cocotier derrière lequel je me tenais en embuscade, il reçut mes deux balles à moins d'un mètre de distance; il poussa un cri et s'échappa dans la forêt en emportant avec lui les tampons en feu de mes deux coups de fusil qui s'étaient fourrés dans ses chairs. Enfin un cochon plus gros que tous les autres passa encore près de moi à une distance de moins de trois mètres. Je fis feu, et aussitôt l'animal blessé se rua sur moi, en me portant un coup de bouttoir. Heureusement je me trouvai garanti par mon arbre protecteur; d'un second coup de feu je lui brisai l'épine dorsale et le démontai de son train de derrière. Malgré ces blessures ce furieux animal persista à s'avancer vers moi en se servant seulement de ses deux pattes de devant, mais alors je pus fuir ses défenses et donner à M. Lafond le temps d'arriver pendant que je rechargeai mon arme. Épuisé par la perte du sang et succombant sous la douleur de ses blessures, il ne tarda pas à s'arrêter. L'obscurité était telle que M. Lafond qui accourait de mon côté vint presque le heurter sans le voir, et faillit être victime de sa précipitation. L'animal blessé se releva sur ses jambes de devant et lui porta un coup de bouttoir qui déchira ses habits sans l'atteindre.

Deux coups de fusil qu'il lui tira ensuite dans la tête et à bout portant ne suffirent point encore pour l'achever, son agonie se prolongea presque jusqu'au jour. Le bruit qu'il faisait en se débattant était effrayant, aussi ma chasse se termina là; seulement au point du jour j'aperçus un chien qui vint rôder autour de moi; sans doute il venait aussi chercher sa nourriture dans les débris apportés par les eaux sur le rivage, son imprudence lui coûta cher : croyant faire feu sur un cochon, je l'ajustai et je ne reconnus mon erreur que lorsqu'il se mit à fuir en poussant des cris affreux arrachés par la douleur. 1839. Mai.

« Il y avait déjà longtemps que j'entendais le matelot Boutin, que nous avions placé sur la rivière, nous appeler de toutes ses forces, et nous n'avions garde de lui répondre dans la crainte de donner l'éveil au gibier en trahissant notre embuscade, enfin il se mit à chanter à tue-tête. J'ignore si les cochons éprouvaient beaucoup de frayeur en entendant cette voix humaine résonner à l'entrée de la forêt à cette heure indue, mais ce qu'il y a de certain, c'est que leurs cris au milieu des bois, son isolement sur les bords de la forêt qui leur servait de repaire, impressionnèrent vivement notre homme qui trouva la partie fort peu de son goût; il va sans dire que Boutin et les cochons ne purent se rencontrer et que notre chasseur improvisé ne brûla pas une seule amorce.

« D'un autre côté, M. Ducorps se lassa prompte-

1839. Mai.

ment d'attendre le gibier au passage ; entendant des cris près de lui, il crut faire une chasse plus heureuse en le poursuivant sur le bord de la forêt, mais la nuit était très-noire, les cochons avaient l'œil au guet, et il ne put pas en apercevoir un seul. Il arriva ainsi au village, où sous une des cases qui sont toutes élevées d'un mètre au-dessus du sol, il aperçut plusieurs cochons qui y cherchaient des débris; la case elle-même était encore éclairée par une lumière qui semblait indiquer que la famille qui l'habitait n'était point endormie; alors, par un motif de prudence louable, il craignit de faire feu sur ces animaux qu'il n'apercevait que vaguement, et il voulut avant prendre conseil de l'un des naturels qui lui servaient de guide; mais par cela même il perdit l'occasion favorable de faire chasse, car prévenus par le bruit de cet entretien, les cochons prirent la fuite et regagnèrent la forêt.

« Sur ces entrefaites le jour commençait à se faire; il fallut songer à regagner le bord et à enlever notre proie du poids de 74 kilogrammes. Comme la veille, les naturels ne voulurent en aucune façon nous seconder dans cette tâche. Arrivés au village, nous demandâmes à *Safi-Rouddin* de nous donner une embarcation pour nous conduire à bord, mais oublieux de la promesse qu'il avait faite la veille à M. d'Urville, il nous la refusa; alors nous eûmes recours aux promesses pour vaincre son obstination, tout fut inutile.

« Cependant nous apercevions nos navires qui levaient leurs ancres. Il devenait temps de nous embarquer. Ne prenant conseil que de la nécessité qu'il y avait pour nous de rallier le bord, nous réunîmes nos efforts, et malgré les naturels, nous lançâmes à la mer une de leurs pirogues que nous trouvâmes sur la plage, puis nous y chargeâmes notre cochon et nous nous disposâmes à nous y embarquer. Dès que *Safi-Rouddin* s'aperçut de notre résolution, il ne nous fit plus d'objections. Nous le comblâmes de cadeaux sans pouvoir obtenir de lui qu'il nous donnât quelques esclaves pour pagayer et nous conduire; nous en prîmes bientôt notre parti, et quittant nos fusils pour saisir les rames, nous arrivâmes à bord au moment où on déployait les voiles. Trois pirogues montées par des naturels nous y suivirent; elles vinrent emmener celle dont nous nous étions saisis, et faire valoir auprès de M. d'Urville les prétendus services que nous avait rendus *Safi-Rouddin*, et dont il demandait la récompense. Ainsi, jusqu'au dernier jour, le caractère avide de ce chef ne se démentit pas un seul instant; faisant trafic de tout, profitant de toutes les circonstances où il pouvait acquérir, tout moyen lui était bon pour arriver à son but. Étranger à la honte, il ne manqua jamais d'audace ni de ruse. Au moment de notre départ du village, n'osant plus s'opposer à nos desseins, il se fit mendiant; et ne pouvant pas lui-même venir à bord de l'*Astrolabe* implorer les largesses de M. d'Urville et faire appel à sa générosité, il nous confia ce man- 1839. Mai.

1839. Mai. dat, malgré les torts que nous avions à lui reprocher. Je dois ajouter que les naturels des pirogues qui nous accompagnaient étaient chargés par lui de la même mission auprès du commandant, et qu'ils s'en acquittèrent beaucoup mieux que nous. Ils ne nous quittèrent qu'en emportant plusieurs paquets de poudre et quelques objets d'une moindre valeur. »

Une heure après le retour de ces messieurs, nous étions sous voiles. Grâce à leur adresse, l'équipage put avoir trois repas de viande fraîche et d'un excellent goût; nos gamelles en furent abondamment pourvues pendant plusieurs jours.

Poussés par une jolie brise, nous quittâmes rapidement la baie, et nous vînmes longer à petite distance la côte septentrionale de l'île Céram. Six jours entiers furent employés à cette reconnaissance. Vainement nous cherchâmes le long de cette terre le banc de *Leewarden*, indiqué sur les cartes à dix milles environ de distance ; nous n'aperçûmes pas de traces de ce danger dont aucune sonde n'a indiqué la profondeur sous l'eau.

La terre de Céram est assez uniforme jusqu'à la baie *Savaï ;* elle est boisée vers la plage, et dominée par une chaîne de montagnes qui s'élèvent à de grandes hauteur ; sa côte est peu accidentée et paraît aussi peu habitée. Toutefois, entre la baie Warou et celle où se trouve le poste hollandais, nous vîmes plusieurs villages; nous remarquâmes une coupée qui présentait assez bien l'apparence de l'em-

bouchure d'une rivière considérable. Quelques praos malais naviguaient en suivant la côte; l'un d'eux vint communiquer avec nous : il portait le chef d'une peuplade du littoral, armé de la canne à pomme d'argent. Il monta à bord avec assurance et vint me saluer. Sur mes questions, il me répondit qu'il s'appelait *Tadouai*, qu'il était *Orang-Kaya* de *Vahaï*, où les Hollandais ont un poste de cinquante hommes commandés par un officier. Le village de *Vahaï* ne compte que cinquante maisons; il est assis sur le bord de la mer, ainsi que *Hatiling*, au fond d'une baie petite, mais bien abritée, que l'on désigne sous ce dernier nom. *Tadouai* se rendait à Warou; il n'avait rien à nous vendre, je ne le gardai pas longtemps. Je crus cependant devoir le récompenser des renseignements qu'il venait de me donner en lui offrant un verre de vin, qu'il avala avec avidité, malgré son turban, qui indiquait sa qualité de musulman. 1839. Mai. 11

En passant devant la petite baie *Hatiling*, nous aperçûmes clairement le poste hollandais couvert de son pavillon, sur la gauche du village de *Vahaï*, dominé par une mosquée assez semblable à celle de Warou. D'après un plan qui fut communiqué à Amboine à M. Dumoulin, par un officier, M. Keiffer *, le mouillage sur la baie Hatiling paraît être bien abrité et accessible à des navires d'un fort tonnage. Les calmes qui arrêtèrent notre marche nous per-

* Ce plan fait partie de l'Atlas hydrographique du voyage.
V. D.

1839. Mai. mirent le lendemain de nous trouver encore assez rapprochés de cette position pour recevoir une embarcation envoyée par le commandant de cette petite station. Cet officier était une de nos anciennes connaissances d'Amboine ; il avait reconnu nos navires la veille au soir, et il s'était empressé le lendemain, en apercevant de nouveau nos corvettes, de m'envoyer un sous-officier, afin de me présenter ses compliments, me faire des offres de service, et enfin m'engager à aller le visiter avec mes navires. Les cochons sauvages et les cerfs étaient, au dire de notre visiteur, très-nombreux autour du petit établissement. Le seul délassement de la garnison consistait à leur faire la chasse, dont le produit était d'autant plus précieux qu'il paraît que la mer y est très-pauvre en poisson.

Je n'avais point le temps de mouiller sur la rade ; j'étais pressé d'arriver à Batavia, et je comptais sur ma route faire une relâche autrement importante devant l'établissement de Macassar. Toutefois, j'obtins de ce sous-officier, qui se rappelait m'avoir vu à Amboine en 1823, lors de mon passage sur l'*Astrolabe*, quelques renseignements qu'il ne sera pas inutile de consigner ici. Les voici :

Le commandant de l'établissement était le lieutenant *Schwab;* il avait remplacé le lieutenant *Carron*, mort à son poste deux mois auparavant. Il avait 50 hommes sous ses ordres. Le littoral de l'île Céram est divisé en huit districts, dont quatre, ceux de la partie ouest, dépendent d'Amboine ; ce

sont : *Hatiling*, *Vahaï*, *Savaï* et *Surinam ;* ceux de l'Est dépendent de Banda : ce sont *Warou*, *Kenibar*, *Helevaï*, et un quatrième dont le nom m'a échappé. Parmi ces derniers, le poste de Warou paraît être de beaucoup le plus important. Toutefois, *Safi-Rouddin* n'a que le titre d'*orang-kaya*, tandis que plusieurs chefs des autres villages portent celui plus relevé de *radja*. On n'estime pas à plus de 700 à 800 le nombre des habitants de Vahaï; deux postes de 50 hommes suffisent au gouvernement des Moluques pour conserver sous sa dépendance la vaste terre de Céram. Quant aux *Alfouras*, malgré la mauvaise réputation dont ils jouissent à tort ou à raison, ils paraissent très-inoffensifs. La vue seule du pavillon hollandais suffit pour en mettre le porteur à l'abri de toute insulte. La garnison communique avec Amboine par la voie de terre à travers ces tribus de l'intérieur. Le porteur des dépêches met ordinairement quatre jours pour faire ce trajet. Je profitai de la circonstance pour écrire au gouverneur de Stuers et lui donner notre itinéraire, tout en me rappelant à son souvenir; puis, après avoir fait un paquet de papier blanc dont le lieutenant *Schwab* m'avait fait la demande, je congédiai son envoyé en le chargeant de lui témoigner toute ma reconnaissance, et de lui exprimer le regret que j'éprouvais de ne pouvoir aller le visiter.

1839. Mai. 12.

Les terres de Céram paraissent plus uniformes vers l'ouest que vers l'est; elles se terminent à la mer par des pentes rapides qui leur donnent, vues du

1839 Mai. large, un aspect bien moins riant que celui de la partie occidentale.

La brise était forte lorsque nous abandonnâmes
15. cette reconnaissance pour aller longer les hautes terres de *Bourou*. Une brume épaisse les entourait; ce fut à peine si nous distinguâmes suffisamment sa côte pour en relever les détails. Des ras de marée agitaient les eaux autour de nous en produisant un clapotis considérable dont le bruit simulait à s'y
17. méprendre celui de la mer, brisant sur des récifs à fleur d'eau. Le 17 au matin les hautes montagnes qui terminent l'île Bourou à l'ouest paraissaient encore lorsque nous nous dirigeâmes sur la pointe sud-ouest de l'île *Boutoun*, laissant *Wangui-Wangui* sur notre gauche. Je me félicitai de doubler cette pointe pendant le jour, car nous y trouvâmes l'occasion d'enrichir l'hydrographie de quelques détails que je ne reconnus sur aucune des cartes qui étaient en notre possession, et ensuite je dirigeai ma route pour la nuit de manière à traverser le surlendemain le détroit de *Salayer*.

Nous avions à peine laissé les trois petites îles qui avec Célèbes et la grande île Salayer forment le détroit de ce nom, que, ralliant la terre de Célèbes, nous pûmes suivre sur son rivage tous les accidents du ter-
20 rain. Rien n'est riche et agréable à la vue comme cette partie de Célèbes. Ce sont des terres basses dominées par quelques hauts pitons isolés, et couvertes par une végétation admirable; de distance en distance on y remarque quelques belles pelouses, indiquant de riches pâturages. Sur toute la côte, on

aperçoit des habitations isolées ; je connais peu de terres plus riches en cocotiers. Quelques villages assis sur le bord de la mer complètent ce tableau, un des plus beaux et des plus animés qu'il soit possible de voir. 1839. Mai.

Nous ne tardâmes pas à apercevoir le fort de *Boulé-Komba* et la baie de même nom, au fond de laquelle se trouve, dit-on, un grand établissement couvert par le pavillon hollandais, et dépendant de *Bonthain*. Un navire paraissait s'en détacher, et courait au sud ; nous le perdîmes bientôt de vue. La mer était des plus tranquilles, mais garnie d'écueils et peu profonde ; la navigation dans ces parages serait peu sûre pendant la nuit. Du reste, de ce point jusqu'à Makassar, on trouve un bon ancrage sur toutes les parties de la côte : et à six heures du soir nous laissâmes tomber l'ancre.

Dès le matin nous reprîmes notre route en côtoyant cette belle terre ; nous ne tardâmes pas à voir sur le bord de la mer, au fond d'une baie large, mais mal fermée, la ville de Bonthain. Vue de la mer, son étendue paraît considérable ; c'est du reste un des établissements hollandais importants, quoique de second ordre, de l'île Célèbes. Il était à peine midi lorsque nous nous rencontrâmes avec trois navires hollandais, dans le canal qui sépare les îles basses et dangereuses de *Tanakèké*. Là, le calme nous abandonna à la merci des courants. Ce détroit paraît semé de hauts-fonds ; nous n'y trouvâmes pas moins de 7 brasses ; mais un de nos compagnons de route hollandais sonda tout près de nous par 3 brasses. Enfin la brise vint nous arracher à 21

1839. Mai. notre inaction pour nous amener, à la chute du jour, près de l'île *Deer*, à trois lieues seulement de Makassar. Je persistais toutefois à conduire nos navires au mouillage le même soir, lorsque nous aperçûmes devant nous un grand nombre de poteaux qui simulaient des balises, indiquant un haut-fond. Je n'avais pas le temps d'envoyer les canots pour éclairer la route ; je renvoyai donc cette corvée au jour suivant, et laissai tomber l'ancre.

22 Le lendemain les officiers envoyés en reconnaissance trouvèrent des profondeurs de 14 et de 15 brasses autour de ces pieux mobiles, qui eux-mêmes ne touchaient point au fond. Ces espèces de balises qui nous avaient arrêtés la veille, étaient simplement de longs bambous surchargés d'un poids à une des extrémités, qui les retenait mouillés comme s'ils touchaient au fond. Le poisson paraît aimer beaucoup à vivre dans le voisinage de ces bâtons flottants, que, les pêcheurs sèment en grande quantité sur la mer; ils servent à marquer les points où ils doivent se porter pour faire des captures importantes. Des centaines d'embarcations se détachaient de la côte et se dirigeaient sur ces lieux de pêche lorsque nous appareillâmes.

Nous eûmes bien vite franchi les trois lieues qui nous séparaient à peine de Makassar, et après avoir contourné les bancs de sable, découverts en partie, qui défendent la rade et en limitent l'entrée, nous vînmes mouiller sous le fort Rotterdam à environ un demi-mille de la côte, par 11 brasses fond de sable vasard.

* Notes 34 et 35.

CHAPITRE XLVII.

Séjour à Makassar. Traversée de Makassar à Batavia, mouillage près tanjong Salatan (île Borneo).

La rade de Makassar, formée par la côte de Célèbes sur le bord de laquelle s'étend la ville, et par des bancs à fleur d'eau qui la défendent contre les mers du large, présente un abri excellent par tous les vents possibles. Son aspect est des plus riants; si on ne retrouve point ces accidents de terrain qui se présentaient d'une manière si pittoresque aux mouillages précédents, du moins la vue y est très-variée. La terre de Célèbes est plate sur les bords de la mer; les hauts sommets qui ont dû former la charpente de l'île, s'élèvent au loin à une grande distance, mais les habitations malaises dont le quartier prolonge la mer, les hautes murailles du fort Rotterdam garnies de canons qui commandent la rade, les bosquets d'arbres, qui dans le sud abritent de jolies cases assises sous leur ombrage sur la ligne du rivage, les petites îles qui s'élèvent comme des oasis au-dessus de l'ho-

1838. 22 Mai.

Pl. CXXIX.

1839. Mai. rizon de la mer, tout cet ensemble forme un tableau gracieux et qui flatte l'œil, surtout par les oppositions qu'il représente.

Makassar est le chef-lieu des possessions hollandaises dans l'île Célèbes ; c'est aussi la résidence d'un gouverneur particulier dont la juridiction s'étend sur la côte orientale de Célèbes, sur les territoires dépendants des royaumes de *Boni* et de *Goa*, et enfin sur les îles *Boutoun* et *Salayer*; aussi la ville présente-t-elle l'aspect d'une grande cité. Sur la rade un brig de guerre, le *Siva*, se balance sur ses amarres; ce navire est exclusivement destiné au service du gouverneur, il est en outre chargé de la police de ces mers. Nous n'avions pas encore laissé tomber l'ancre, que déjà l'embarcation du capitaine du port nous avait accostés pour nous adresser les questions d'usage, et nous étions à peine mouillés que je reçus un officier du *Siva*, chargé par son capitaine de me faire des offres de service.

Je m'empressai à mon tour d'expédier un officier chez le gouverneur pour traiter la question du salut; la réponse qu'il me rapporta fut des plus polies et des plus obligeantes, et j'appris avec plaisir que le résident était M. Bousquet, fils d'un ancien conseiller des Indes, avec qui je m'étais lié d'amitié pendant mes précédents voyages. Immédiatement après le retour de l'officier, le pavillon hollandais fut hissé au mât de misaine et salué de vingt et un coups de canon qui nous furent aussitôt rendus par le fort. Peu de temps après je

reçus la visite du capitaine du *Siva*. Cet officier était un de ceux qui firent partie de l'expédition hollandaise qui alla reconnaître la côte occidentale de la Nouvelle-Guinée, et qui constata que le cap *Walsch* appartenait à une île séparée de la Grande Terre par un canal peu profond ; il commandait un des deux schooners qui furent destinés à cette reconnaissance. J'aurais désiré obtenir de cet officier quelques détails sur cette expédition dont les résultats sont si peu connus, mais comme il ne s'exprimait en français qu'avec beaucoup de difficulté et que de mon côté je n'entendais point le hollandais, notre conversation fut de courte durée. Je descendis ensuite à terre avec le capitaine Jacquinot pour faire visite aux principales autorités ; vers huit heures du soir nous les trouvâmes à peu près toutes réunies chez M. Bousquet, chez qui nous étions annoncés pour cette heure-là ; la réunion se composait de MM. *Fulgen*, secrétaire du gouvernement ; *Parvé*, magistrat, arrivé depuis quelques jours seulement ; *Voute*, ancien magistrat nommé à d'autres fonctions à Sourabaya, et enfin le ministre protestant. Il ne manquait que le major commandant les forces militaires de la colonie, qui était en tournée d'inspection. 1839. Mai.

L'accueil le plus agréable nous fut fait chez le gouverneur ; M. Bousquet, ainsi que sa jeune et intéressante femme, possède à un haut degré cette politesse exquise et cette bienveillance qui font le charme de la société ; ses manières franches, sa cordialité,

1839. Mai. le plaisir qu'il témoigna de nous recevoir dans son gouvernement, nous lièrent bientôt d'amitié. M. Bousquet est un homme d'esprit; il s'exprime parfaitement en français, et sa conversation est remplie d'intérêt. Il m'apprit que le pavillon français paraissait rarement sur la rade de Makassar; cependant il y avait environ trois semaines qu'un de nos navires de commerce était venu jeter l'ancre devant la ville, afin de s'y procurer des provisions; il venait d'Europe et il allait en Chine où la présence de la flotte anglaise pouvait faire espérer un heureux placement de sa cargaison. La corvette hollandaise le *Triton* que nous avions déjà rencontrée, à Amboine et ensuite à Banda où elle nous avait précédés, était attendue chaque jour à Makassar. Elle avait à opérer le sauvetage d'une partie du matériel de la corvette hollandaise le *Van Speak* qui avait échoué il y avait deux ans sur un bas-fond dans le détroit de Salayer et qui, pour s'alléger, avait été obligée de jeter à la mer toute son artillerie. Cette corvette, après son échouage, avait été trouvée tellement endommagée qu'elle fut condamnée à ne jamais reprendre la mer; elle n'a plus d'autre usage que de rester sur la rade de Batavia, où elle sert de bâtiment stationnaire.

Je m'entretins encore quelques instants avec M. Bousquet du sultan de Solo, dépouillé et détenu comme prisonnier à Amboine par le gouvernement de Batavia. Comme moi, M. Bousquet plaignait son sort, et même il condamnait la rigueur du gou-

vernement vis-à-vis de ce prince détrôné; toutefois il me fit remarquer que cette sévérité avait été provoquée par la conduite très-équivoque de ce chef pendant la dernière guerre; il paraît qu'il avait été sur le point de s'allier avec *Dipo-Nigoro*, l'ennemi juré de la compagnie. 1839. Mai.

Le fameux chef de Java, qui en 1828 fut sur le point de soulever toute la population de l'île contre les Hollandais, et qui leur fit une guerre opiniâtre, Dipo-Nigoro, est gardé dans le fort de Makassar comme prisonnier : il y est soumis à une surveillance des plus rigoureuses; il ne lui est pas permis de franchir l'enceinte du fort Rotterdam, et l'officier de garde a reçu à cet égard les ordres les plus sévères. Chaque jour il doit visiter plusieurs fois la demeure du sultan détrôné, afin de s'assurer qu'il ne s'est point évadé. Malgré toutes ces mesures vexatoires et inutiles, imposées aux autorités de Makassar sous peine d'encourir un blâme sévère du gouvernement de Java, Dipo-Nigoro supporte son exil et son emprisonnement avec la plus grande résignation; il reconnaît qu'il mérita la haine des Hollandais en cherchant à affranchir de leur domination un peuple qui n'était pas digne de suivre son impulsion, et en essayant une œuvre plus impossible encore, celle de rendre à une dynastie dégénérée, entourée d'une cour aussi dissolue que l'était celle de Surakarta, le sentiment de sa dignité.

Je ne quittai point M. Bousquet et sa famille sans nous promettre mutuellement de nous revoir souvent, et j'acceptai une invitation à dîner pour le

1839. Mai. lendemain; je profitai de cette circonstance pour visiter la ville en détail ainsi que les environs, avant d'aller m'asseoir à la table du gouverneur.

23. A l'heure où la forte chaleur de la journée est tempérée par les brises du soir, je descendis à terre avec M. Jacquinot; ainsi que nous l'avait promis la veille M. Bousquet, nous trouvâmes une voiture qui nous attendait sur la plage; nous y prîmes place et nous nous dirigeâmes vers la campagne. Perpendiculairement au rivage, on voit une belle allée d'arbres sur le bord de laquelle se trouve la maison du gouverneur; nous la suivîmes d'abord, et nous ne tardâmes pas à nous trouver devant le cimetière de la ville. C'est un espace clos par des murailles de deux mètres d'élévation, et entièrement isolé de toutes les habitations; nous y remarquâmes quelques beaux monuments funéraires, parmi lesquels plusieurs recouvraient les cendres d'anciens gouverneurs morts à leur poste à Makassar; mais nous ne vîmes nulle part ni fleur, ni couronne, ni souvenir récent d'un parent, d'un ami, venant donner un souvenir à ceux qui dorment pour toujours dans ce champ de repos. Nous quittâmes ce lieu pour reprendre notre promenade à travers les champs. La campagne, dans les environs de Makassar, est couverte de rizières et de pâturages, au milieu desquels paissent de nombreux troupeaux de moutons et de buffles; ceux-ci fournissent la viande de boucherie dont se nourrissent généralement les habitants de la ville. Toutefois, son goût est

bien moins savoureux que celui de nos bœufs ; ces derniers animaux n'ont été importés à Makassar qu'avec beaucoup de difficultés ; l'espèce en est encore peu répandue, et ils sont exclusivement destinés à l'usage des Européens. Chaque semaine on en abat un, et on fait passer dans toutes les maisons hollandaises une liste où chacun s'inscrit d'avance pour la quantité de viande qu'il désire acheter. Quant aux cochons, il répugne aux naturels, qui sont tous mahométans, d'en élever ; mais ils paraissent être très-nombreux à l'état sauvage, si on en juge par les traces de leur passage à travers les rizières, qui étaient en grande partie dévastées par eux. Les habitants de Célèbes possèdent en outre une très-grande quantité de volailles, et les jardins qu'ils cultivent donnent en abondance plusieurs espèces de légumes d'Europe, qu'ils vendent à très-bon marché. 1839. Mai.

L'aspect de la campagne de Makassar est des plus riants ; au milieu des rizières, du reste mal entretenues, et des pâturages qui couvrent le sol s'élèvent de beaux bosquets d'arbres majestueux, et qui servent la plupart du temps à couvrir de leur ombre de petits villages malais. Si les routes praticables pour les voitures sont encore peu nombreuses et en général mal entretenues, la plaine se trouve sillonnée par un grand nombre de petits sentiers bien battus, et qui conduisent d'un village à l'autre. On y rencontre des marais peu profonds, et qui pourraient être employés utilement, surtout pour la culture du riz ; il faut se mettre dans l'eau pour les traverser,

1839. Mai. ainsi que les petits ruisseaux ; nulle part nous ne vîmes de travaux d'art.

La ville de Makassar se compose de deux parties distinctes : le quartier malais et le quartier hollandais ; le campong Bouguis, qui s'étend sur la plage de la mer sur un espace d'un demi-mille, se compose d'une file de maisons en joncs bâties sur pilotis, et laissant entre elles une ou deux rues très-irrégulières ; la principale rue est la plus rapprochée du rivage ; c'est un véritable bazar bordé de petites boutiques et d'ateliers ; elle est occupée par plusieurs corps de garde destinés à défendre les communications avec le quartier européen établi à ses côtés. Ce quartier porte le nom de *Wlaardingen ;* il est habité par les Européens et quelques Chinois ; les rues en sont larges, bien alignées, coupées à angles droits. Une muraille destinée à le couvrir des attaques des indigènes l'entoure du côté du nord ; les rues qui aboutissent au boulevard sont fermées par des portes et défendues par des postes. Au sud de Wlaardingen s'élève le fort Rotterdam, isolé des habitations par une vaste place. Ces fortifications renferment dans leur sein plusieurs bâtiments destinés à loger les troupes, et au besoin la population européenne en temps de guerre. Enfin, au sud du fort Rotterdam s'élève encore le campong *Barou*, composé, comme le campong Bouguis, d'une suite de maisons en bambous assises de chaque côté de deux ou trois rues qui courent parallèlement au rivage.

Pl. CXXXI.

« Les rues de Makassar, dit M. Roquemaurel, sont

1839. Mai. Pl. CXXX.

trop larges, trop bien alignées pour qu'on puisse y trouver le moindre abri contre les ardeurs du soleil ; aussi sont-elles impraticables pour d'autres que les indigènes depuis neuf heures du matin jusqu'à quatre heures du soir. Les Européens qui ont bâti des villes dans ces climats brûlants auraient pu adopter des plans moins réguliers, moins grandioses, pour se ménager un peu d'ombrage et de fraîcheur. Les courants d'eau, les allées d'arbres et les massifs de verdure, les portiques continus le long des rues et sur les places publiques, contribuent autant à l'embellissement des villes que ces longues files de maisons bien alignées dont l'éclatante blancheur reflète sur le public, marchand, esclave ou promeneur, un jour éblouissant et une chaleur accablante. Nous reprochons donc aux Hollandais, qui ont si bien l'instinct de la propreté et du confortable dans leurs habitations, de ne point faire quelque chose pour ceux qui ne peuvent jouir de ces délicieux asiles de l'opulence et du repos.

« Ce n'est que peu d'instants après le lever ou avant le coucher du soleil, que le voyageur curieux peut prendre plaisir à parcourir la ville de Makassar, à visiter en détail les étalages des marchands d'armes, d'étoffes, de quincailleries, de fruits et de comestibles qui garnissent la longue rue du Bazar ; une heure de contact avec cette population lâche et abrutie apprend mieux à la juger que les plus belles narrations. Les Makassars, ignorants et paresseux, ne semblent aptes qu'à la pêche et à la navigation,

1839. Mai.

surtout celle qui leur permet de se livrer à la piraterie. Ceux qui ne suivent pas cette carrière n'ont autre chose à faire qu'à vendre quelques denrées et à faire parade de leurs armes, en se donnant des airs belliqueux. Ils n'exercent qu'un petit nombre d'industries et ne savent même pas se bâtir des habitations propres et commodes; leurs cases, comme toutes celles des Malais, sont de grandes cages en bambous élevées de quelques pieds au-dessus du sol; la partie inférieure est occupée par les cochons (en petit nombre) et les volailles; l'étage supérieur, où résident le maître et sa famille, n'est guère plus propre que l'étable qui est au-dessous.

« Tandis que le Malais et le Bouguis sommeillent, le Chinois, que l'on retrouve partout actif et laborieux, fait tous les métiers, exploite tous les genres d'industrie; il est charpentier, menuisier, forgeron, serrurier, tailleur, cordonnier, marchand, brocanteur, courtier... Si le Chinois, dominé par la soif des richesses, se rend souvent coupable d'usure et de duplicité, il faut dire à son éloge qu'aucun peuple du monde n'est plus persévérant, plus infatigable, plus industrieux. Malgré l'ardeur d'un climat qui énerve l'homme et paralyse ses facultés, malgré l'instabilité des choses dans ces contrées si souvent bouleversées par les révolutions, ravagées par la guerre, et pressurées par les dominateurs européens, le Chinois emploie les bénéfices de son commerce ou de son industrie à se créer un bien-être et même un certain confortable; il est aussi propre sur

sa personne que rangé et méthodique dans ses affaires ; on ne peut franchir le seuil d'une habitation sans être frappé de la propreté et de l'ordre minutieux qui y règnent. On est bien accueilli par le maître de la maison, qui est poli, affable, insinuant surtout lorsqu'il s'agit d'affaires; mais il ne faut pas se formaliser si le marchand vous fait des prix exorbitants, car pour lui comme pour bien d'autres le commerce est le grand art d'acheter à bas prix et de vendre le plus cher possible. 1839. Mai.

« Le quartier Bouguis est très-peuplé; on y rencontre çà et là sur le rivage de la mer quelques pavillons perchés sur de longs bambous qui s'avancent de quelques toises au-dessus des eaux. Ces petits kiosques, que l'on prendrait d'abord pour des pigeonniers, servent sans doute de belvédères ou de lieux de repos pendant la grande chaleur du jour. Il n'est pas rare de trouver entassés dans une même case dix à douze individus appartenant à une même famille. A voir la multitude d'enfants qui pullulent dans ces sales habitations, on ne peut douter que la ville de Makassar ne compte plus de 20,000 âmes (les Hollandais la portent à 25,000). Les Makassars, soumis à la loi de Mahomet, peuvent avoir autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir; le pays fournit une telle abondance de riz, de sagou et de fruits de toute espèce, les eaux de la baie sont si poissonneuses, que les plus pauvres ont les moyens de nourrir une nombreuse famille; tous les naturels mâchent le bétel, qui dans ces régions passe pour un spécifique incomparable.

1839. Mai. Sans énumérer toutes les vertus que l'on attribue à cette dégoûtante composition, nous citerons son action stimulante sur les organes digestifs, que les grandes chaleurs tendent à énerver ; le bétel est tour à tour stimulant, calmant, excitant, et rafraîchissant. Enfin les habitants de Makassar sont si persuadés de la vertu de ce spécifique, qu'ils travaillent sans cesse à charger leur bouche avec la noix d'arek, la chaux et la feuille du bétel, auxquels ils adjoignent une copieuse chique de tabac pour rendre le régal plus savoureux ; mais cet usage, qui est général, n'est pas le plus pernicieux. L'eau-de-vie de coco et l'arack trouvent du débit chez le plus grand nombre de ces sectateurs de Mahomet, qui, ne pouvant encore apercevoir un paradis de délices dans les fumées de ces boissons enivrantes, ont trop souvent recours à l'opium.

« Le poignard connu sous le nom de *kris*, est l'arme favorite de tous les habitants de Makassar ; tous chérissent cet instrument de la plus lâche vengeance. On dit pourtant que quelquefois les Makassars sont braves et aguerris ; on a même vanté les vertus guerrières des Javanais, des Malais, et de quelques autres peuples de l'Inde ; mais il est difficile de croire à la bravoure de ces hommes qui ne savent se venger qu'avec le poignard et le poison, de ces peuples qui, nombreux et aguerris, se sont laissé subjuguer par une poignée d'Européens.

« Le kris à lame tantôt droite tantôt courbe ou flamboyante, orne donc la ceinture det ous les habi-

tants ; ces armes, excellentes pour un assassin, ne valent rien pour un homme de cœur qui veut attaquer son ennemi en face, et au grand jour. La poignée en est si mal entendue, la lame si mal emmanchée, que la main du combattant reste toujours découverte, et que la lame est toujours prête à s'échapper de sa monture : quoi qu'il en soit, la fabrication de cette arme suppose de la part de ceux qui exercent cette industrie une certaine entente de la manipulation du fer. Les lames, longues de huit à dix décimètres, sont faites de fer doux corroyé de telle manière, que les nombreuses soudures du métal feuilleté forment une sorte de damassé en relief, dont la finesse peut jusqu'à un certain point donner une idée du travail et de l'habileté de l'ouvrier; quelquefois l'argent et l'or ciselés dans ces cannelures forment sur le plat de la lame, des dessins très-variés qui ajoutent beaucoup à la valeur des kris ; mais cette arme, souvent empoisonnée et dont la blessure est, dit-on, presque toujours mortelle, est d'une trempe si faible, si tant est qu'elle en ait une, que nos mauvais couteaux peuvent l'entamer sans peine. Les kris sont les objets d'industrie les plus importants de Makassar. Ce poignard y est si commun que les indigènes nous le cèdent le plus souvent pour 10 ou 15 francs : on en cite cependant qui sont mis par leurs possesseurs à un très-haut prix, moins à cause de la richesse des ornements qu'à cause des services qu'ils peuvent avoir déjà rendus. »

1839. Mai.

Les guerriers de Célèbes se servent aussi de lances,

1839. Mai.

de sabres et de boucliers, quoique les armes à feu et la poudre aient été importés chez eux à une époque très-reculée, puisque les premiers Européens qui visitèrent ces régions trouvèrent les praos du pays armés de petits canons en bronze. Le fer des lances est plat et tranchant des deux côtés, le manche est en bois dur de palmier, le bas est orné d'une queue de cheval qui lui donne une élégance dont les habitants sont très-jaloux; une de ces lances, garnie d'une belle ciselure en or, fut estimée devant moi à un prix exorbitant, M. Bousquet, qui en était le possesseur, me l'envoya le lendemain en échange de quelques cadeaux que je lui avais faits, parmi lesquels se trouvait un beau fusil à piston avec son fourniment complet.

Je traversais la ville de Makassar avant de me rendre à l'invitation du gouverneur, lorsque je fus attiré vers l'entrée d'une maison, par le bruit d'une musique de gongs et de flûtes. Je m'y présentai et j'y trouvai une grande affluence de curieux qui m'apprirent que cette maison était celle d'un Chinois dont le fils devait se marier incessamment. Tous les officiers français avaient été invités par le père à assister à la cérémonie; plusieurs déjà en avaient profité et ils étaient entrés dans la maison; c'était une bonne fortune pour nous d'assister à pareille fête, mais pour cela il eût fallu braver la chaleur suffocante d'un appartement où s'étaient groupés un grand nombre d'individus; je n'eus point ce courage; du reste il était près de six heures, et il était temps de songer à l'invitation que j'avais acceptée.

Je trouvai la table du résident admirablement servie ; elle comptait dix-huit couverts, destinés aux principales autorités du pays; à voir la variété des mets qui vinrent l'orner, et surtout l'aisance et la grâce avec lesquelles M. et Madame Bousquet en faisaient les honneurs, nous eussions pu nous croire transportés dans un des salons les plus somptueux de la capitale, au milieu d'une société choisie. Nous trouvâmes là les légumes et tous les fruits d'Europe réunis à toutes les productions des zones torrides; cette soirée fut des plus agréables. Nous ne nous retirâmes que fort tard en prenant rendez-vous avec M. Bousquet pour aller faire le lendemain une visite au roi de *Goa*, qui habite dans une ville de ses États assise sur la rivière de même nom, à une petite distance de Makassar. 1839. Mai.

A dix heures du matin le gouverneur vint me rendre sa visite à bord de l'*Astrolabe ;* il m'annonça que notre promenade à Goa serait remise au jour suivant, attendu qu'il n'avait pu faire prévenir le *Krain* (roi de Goa) de sa visite. Je profitai de la circonstance pour demander un sauf-conduit à M. Bousquet pour M. Demas que je voulais envoyer dans le grand canot en reconnaissance hydrographique au large de la côte; il me l'accorda sur-le-champ, mais en même temps il crut devoir me prévenir qu'il serait prudent d'armer le canot de fusils et de pierriers, afin d'être dans tous les cas capable de repousser une attaque des pirates qui infestent ce détroit. 42

1839. Mai. Malgré la station navale que le gouvernement hollandais entretient toujours sur les côtes de Célèbes (outre le brig le *Siva* il y avait encore une goëlette de guerre mouillée sur la rade), il paraît que les pirates de Bornéo viennent quelquefois jusqu'en vue de Makassar, où ils ont enlevé plusieurs praos. Les habitants de Célèbes eux-mêmes sont des pirates audacieux et cruels et sont aussi fort redoutés; cependant ce détroit n'en est pas moins fréquenté tant par les baleiniers qui passent d'une mer à l'autre, que par les navires qui vont en Chine ou qui en reviennent à contre-mousson; je crois bien que notre canot aurait pu sans danger s'aventurer seul dans ce bras de mer et en sonder la profondeur, mais comme j'avais peu de temps à consacrer à cette opération et que par suite, la mission que j'aurais pu confier à M. Demas devenait peu importante, je crus devoir renoncer à mon projet. M. Bousquet parut applaudir à cette résolution, tant sa méfiance était grande envers ces hommes qu'il était appelé à gouverner. Son séjour à bord de l'*Astrolabe* fut de peu de durée; après avoir parcouru avec intérêt les cartes et les dessins déjà terminés de notre expédition, il se rendit à bord de la *Zélée* au bruit des onze coups de canon dont l'*Astrolabe* le salua et qui furent immédiatement rendus par les batteries du fort Rotterdam.

25 M. Bousquet avait fixé au lendemain à quatre heures du soir l'heure du rendez-vous pris pour notre visite au sultan de Goa, un des plus fidèles alliés de la Hollande; nous trouvâmes en effet des voitures et des

chevaux de main, préparés pour tous ceux de messieurs les officiers qui voulurent faire partie de la caravane ; quant à moi, je préférai, ainsi que M. Jacquinot, la place qui m'avait été réservée dans une voiture. Une compagnie de lanciers était destinée à nous servir d'escorte; elle se partagea en deux corps, et bientôt nous nous mîmes en route. Le trajet de Makassar à Goa est environ de sept milles, tout en plaine; tant que nous fûmes sur le territoire hollandais, enclavé de tous côtés dans les domaines du sultan, nous cheminâmes sur une route unie et assez bien entretenue; mais au delà de cette limite, le chemin n'était plus tracé que par les pas des hommes et des chevaux, aussi nos voitures éprouvèrent de terribles cahots, et il fallut toute l'adresse dont les cochers malais sont doués, pour nous permettre d'arriver sans accidents. La plaine que nous traversâmes était couverte des deux côtés du chemin, par des champs de riz presque à l'état de maturité. Nous rencontrâmes de temps à autre des indigènes des deux sexes occupés à ramasser les épis qui étaient mûrs, et dont ils coupaient la tête avec une espèce de couteau exclusivement destiné à cet usage. On m'assura à ce sujet que les indigènes ne laissaient jamais chômer le terrain destiné à la culture du riz. Nous étions à l'époque de la récolte; aussitôt qu'elle allait être terminée, les cultivateurs devaient confier de nouvelles semences à la terre pour qu'elle pût produire une nouvelle récolte au mois d'octobre.

1839. Mai.

Enfin nous arrivâmes au village de Goa; ses mai-

1839. Mai. sons, disséminées sur une grande étendue, ne présentaient nullement l'aspect d'une capitale. Rien n'aurait pu nous faire reconnaître non plus dans la case qui nous fut désignée comme étant celle que le sultan habitait, le palais d'un puissant prince de Célèbes. Comme toutes les autres habitations qui composaient le village, la maison du sultan était construite en bambous et en bois de sagoutier; elle ne comportait qu'un seul étage, élevé sur pilotis; seulement l'échelle qui sert ordinairement d'escalier aux cases des naturels avait été remplacée par un pont de bambou en forme de plan incliné. Nous fûmes reçus par le régent; il nous accueillit avec une politesse pleine de dignité, au nom de son fils qui, étant malade, n'avait pu nous recevoir lui-même.

Les lois ou plutôt les coutumes de l'île Célèbes accordent aux femmes les mêmes droits qu'aux hommes; c'est là une anomalie frappante chez des peuples mahométans, dont la religion assigne un rôle si infime au sexe féminin. Du reste, cette anomalie s'étend ailleurs que dans l'ordre politique; car à Célèbes les femmes paraissent être avec les hommes presque sur un pied d'égalité; et, sous ce rapport, le peuple de Makassar paraît être bien supérieur aux autres Malais. Quoi qu'il en soit, le roi de Goa tient son autorité de sa mère par suite de son abdication; son père n'a conservé que le titre de régent; mais il est resté le souverain de fait: car son fils, trop jeune encore pour gouverner lui-même, est resté sous la tutelle de son père, qui a continué de gérer ex-

clusivement son royaume avec beaucoup de sagesse. 1839. Mai.

Nous fûmes introduits dans une grande salle assez mal meublée, mais parfaitement disposée pour y entretenir des courants d'air qui y apportent une bonne fraîcheur. Nous prîmes place autour d'une longue table à côté du régent. Celui-ci était entouré de ses *pangueras* (princes), qui remplissaient auprès de lui les fonctions de pages et de domestiques. Les sujets du sultan de Goa regardent encore comme une grande marque d'honneur d'être appelés à servir leur souverain et maître. Ces hommes, comme tous les naturels de cette partie de Célèbes, se distinguaient des autres races malaises par la blancheur de leur peau, leur taille élevée, et une supériorité physique remarquable; leurs traits annonçaient aussi une intelligence supérieure.

Après nous avoir fait servir du thé à la mode hollandaise, le régent nous montra avec orgueil quelques médailles qui lui avaient été envoyées par le roi des Pays-Bas, son allié; ensuite il nous fit voir sa bibliothèque, composée de quelques manuscrits écrits dans la langue parlée aujourd'hui à Makassar, et dans l'ancien idiome, qui a des rapports intimes avec le sanscrit. L'antique civilisation des Indous avait certainement pénétré dans cette île bien avant le mahométisme; on en retrouverait probablement les traces non-seulement dans les manuscrits, dans les lois écrites, mais encore dans les monuments encore existants, et qui seraient aujourd'hui un sujet curieux d'études pour un antiquaire. Le régent nous

1839. Mai. donna des preuves de son érudition en expliquant devant nous le contenu de chacun de ces manuscrits. Il doit en grande partie son influence à ces connaissances, si rares chez des princes à demi barbares, et il est à peu près le seul parmi ses sujets qui puisse lire dans les ouvrages d'astrologie et dans les almanachs qu'ils tiennent des Arabes; il est à peu près seul à pouvoir consulter les pronostics des calendriers auxquels les Malais accordent une grande confiance, et où se trouvent désignés les jours heureux de l'année, et les chances de réussite des projets qu'ils peuvent former.

Le régent m'adressa ensuite plusieurs questions sur l'état de la France, ses lois, son gouvernement, l'étendue de son territoire, et surtout sur sa population. Il parut fort surpris quand il connut le chiffre énorme auquel s'élevait cette dernière, tellement supérieure à celle de la Hollande, qu'il s'était habitué à considérer comme le plus grand empire de la terre. A ce sujet il me fit une question remarquable par sa naïveté et qui nous fit beaucoup rire: « Il est donc vrai, me dit-il, comme un de vos compatriotes me l'a assuré, qu'en France les femmes font toujours trois ou quatre enfants à la fois? » En adoptant cette croyance, le brave régent, tout éclairé qu'il était, avait payé le tribut des imaginations crédules à tout ce qui paraît merveilleux. En rectifiant ses idées à cet égard, nous fûmes certainement la cause que nos Françaises perdirent beaucoup dans son opinion; car parmi ces hommes, une grande fécondité chez les femmes est

considérée comme le don le plus précieux de la nature. Il y avait déjà longtemps que nous discourions sur ce sujet, lorsque le régent, s'adressant à M. Bousquet, qui voulait bien me servir d'interprète, lui dit: « Mais si ces officiers sont Français et habitants la France, quelle est donc la patrie des *Dis-Donc?* » Un instant M. Bousquet, surpris par cette question, ne sut que répondre; je compris bien vite que la fréquence de cette locution (dis-donc) dans notre langue, surtout chez nos matelots lorsqu'ils s'interpellent entre eux, nous avait gratifiés de ce sobriquet parmi les habitants de Célèbes. Nous rîmes encore de bon cœur à cette demande du régent, et nous eûmes la satisfaction d'apprendre de lui que, si avant notre passage il n'avait jamais entendu parler des Français, il connaissait de longue date les *orangs dis-donc* (les hommes dis-donc). 1839. Mai.

Le sultan de Goa possède plusieurs femmes qui passent pour être très-belles et très-bien élevées; on nous assura qu'elles font ordinairement les honneurs du palais aux étrangers, et qu'elles leur servent le thé à la manière des Européennes. Pendant notre visite, elles ne parurent pas; le régent chercha, par ses prévenances et ses attentions, à ne nous laisser aucun regret de ce contre-temps, il nous assura à plusieurs reprises qu'il était désolé que son fils fût malade; car sans cela il nous eût reçus lui-même entouré de toutes ses femmes, qui ne pouvaient paraître devant des étrangers sans leur seigneur. En nous retirant, je remis au régent une médaille en bronze de l'expédition; il parut très-

1839. Mai.

sensible à cette politesse. Pendant longtemps il examina attentivement la figure de S. M. Louis-Philippe, et il finit par me dire qu'elle ressemblait beaucoup à celle du roi *Guillaume*, dont il me montra le portrait parfaitement encadré et suspendu à la muraille dans un coin de la salle. Enfin, il ne nous laissa partir qu'après nous avoir renouvelé l'assurance de son amitié et de son estime.

Pendant toute cette conférence, M. Bousquet voulut bien me servir d'interprète et s'entretenir avec le régent en malais, mais il m'assura que c'était contraire aux lois de l'étiquette ; il m'apprit aussi que le régent était revêtu du titre le plus élevé dans le pays après le sultan, titre qui est rarement confié, celui de *bitchara-bouda*, dont la signification textuelle est *qui parle en aveugle*. Il serait curieux de pouvoir découvrir l'origine de cette dénomination. Si ceux qui l'ont créée n'ont pas voulu entendre par là qu'un chef est l'instrument aveugle de la Divinité, qui lui inspire toutes ses pensées, il semblerait énoncer une grande défiance des jugements des hommes. Le régent étend sa domination sur Goa et sur une petite principauté voisine, dont les populations réunies comportent environ 140,000 habitants. Cette confédération est la plus fidèle alliée des Hollandais. On m'assura que lors de notre arrivée, le sultan de Goa, en entendant les coups de canon que l'*Astrolabe* et le fort Rotterdam avaient échangés dans les saluts, avait immédiatement envoyé un émissaire auprès du gouverneur pour s'enquérir des motifs de ces

détonations, et l'assurer qu'il était prêt à marcher à son secours dans le cas où la ville de Makassar serait menacée. Les deux États réunis peuvent mettre sur pied 10,000 hommes, dont 3,000 cavaliers bien armés. Pendant la guerre de Java, le sultan de Goa ne se sépara jamais de la cause des Hollandais, à qui il prêta l'appui de sa petite armée. Il existe entre les deux souverains de Goa et de Boni une rivalité constante qui tend à affermir la domination hollandaise, contre laquelle les princes malais ne pourraient peut-être lutter qu'en réunissant leurs forces. D'un autre côté, le gouvernement de Java, tout en voyant ces divisions intérieures de l'île d'un œil favorable, s'est établi médiateur entre ces deux chefs indépendants. Le gouverneur de Makassar fait tous ses efforts pour entretenir la paix parmi eux, et c'est chose fort difficile. Cependant les États du sultan de Goa ne sont plus que de faibles débris du puissant empire de Makassar, que les Portugais trouvèrent à leur arrivée sur l'île Célèbes ; mais les guerriers de cette nation ont toujours conservé une grande réputation de bravoure, et ces souverains ont encore aux yeux de tous les peuples de l'île cette espèce de prestige qui s'attache en général aux vieilles races. 1839. Mai.

Nous étions de retour au palais du gouverneur vers six heures ; M. Bousquet nous y offrit un dîner splendide, dont il fit, comme à l'ordinaire, les honneurs avec une grâce toute particulière. J'appris que ce même jour, la cérémonie principale du mariage chinois, dont j'avais déjà vu les apprêts, avait

1839. Mai. eu lieu; plusieurs officiers y avaient assisté et en avaient suivi toutes les phases. M. Marescot en a laissé une description très-détaillée sous le titre : *Impression, promenade.* Son récit, plein d'intérêt, fera connaître mieux que tout ce que je pourrais dire le cérémonial des fêtes plus ou moins nombreuses auxquelles donne lieu chaque mariage chinois, selon la fortune du marié. Celles auxquelles il fut permis à M. Marescot d'assister duraient depuis près d'un mois, et il paraît que lorsque nos corvettes quittèrent leur mouillage, les mariés devaient assister encore, avant de se trouver définitivement unis, à une ou deux promenades du genre de celles qui vont être décrites.

« Un soir, dans une de ces promenades que l'on fait volontiers, la canne sous le bras et le nez en l'air, en rêvant de choses et d'autres, le hasard me fit passer devant une maison chinoise, à la porte de laquelle on faisait un bruit étrange de gongs, de cymbales et de flûtes criardes.

« Un péristyle composé simplement d'un toit léger et soutenu sur un rang de colonnettes en bois sculpté, décorait la façade de cette demeure; là, par une porte large et spacieuse, s'échappait un faisceau de lumière aux teintes variées du prisme, qui venait se confondre avec la couleur blafarde et rougeâtre de plusieurs lanternes en papier, suspendues tout le long de la partie saillante du toit.

« Derrière les colonnettes et cachés par un treillage en rotin, se trouvaient cinq ou six musiciens du

pays, qui, à grands renforts de bras, heurtaient en cadence des gongs et des tam-tams; au milieu d'eux, un noir, qui paraissait diriger cette harmonie infernale, soufflait de toute sa force dans une petite flûte percée de plusieurs trous, et en tirait des sons qui ressemblaient assez à ceux du *biniou* bas-breton. 1839. Mai.

« Ce groupe d'indigènes aux poses bizarres était d'un effet pittoresque : trois ou quatre mauvais lumignons plantés çà et là sur la balustrade, les éclairaient de reflets indécis qui ne faisaient que mieux ressortir leurs figures diaboliques et animées par une effroyable musique.

« Un auditoire nombreux les écoutait cependant avec un sentiment marqué de satisfaction; derrière les premiers rangs, tous les enfants d'alentour s'étaient groupés en silence pour jouir aussi du bruyant concert. Sur le seuil de la grande porte se tenait un grave Chinois qui fumait sa cigarette avec tout le recueillement possible.

« Dès qu'il nous aperçut, il vint à nous en nous priant d'entrer dans sa maison; il ne pouvait, je crois, faire une offre plus agréable à des gens qui mouraient d'envie de savoir ce que signifiait l'air de fête et de plaisir qui paraissait régner dans toute la maison : nous entrâmes dans un long appartement abrité par un toit en paille que soutenaient deux rangées de colonnes en bois : les murailles ne s'élevaient pas à plus de quatre pieds de hauteur, laissant ainsi entre les piliers un grand espace ouvert à l'air extérieur. Il résultait de cette disposition un cou-

1839. Mai. rant d'air qui neutralisait presque l'effet d'un nombre considérable de bougies et de lampes qu'on avait placées tout autour.

« Au milieu de la salle, on voyait plusieurs tables en bois rouge et à peu près circulaires, sur lesquelles la gastronomie chinoise avait réuni toute sa science culinaire, tous les fruits de la saison; chacun pouvait prendre place au festin et manger à son aise, des confitures, des sucreries, du riz, des tripangs, etc. Au reste, il y avait là des convives dont l'appétit reconnaissait à merveille la franche et large hospitalité du maître de maison; ils causaient peu pendant le repas, car, selon les Chinois, chaque chose a son temps, on se met à table pour manger et non pour échanger ses idées.

« Pendant que chacun de nous regardait cette scène nouvelle et animée, le bon vieillard qui nous avait servi d'introducteur nous présenta son fils. C'était un jeune homme de vingt ans à peu près, dont le type de figure offrait un mélange de traits chinois et malais; il allait se marier, et c'était pour célébrer cet événement que les portes de la maison paternelle restaient ouvertes à tous ses amis, à toutes ses connaissances. La coutume ordonnait de les traiter le plus magnifiquement possible pendant trente jours, il fallait donc s'y conformer.

« Le jeune marié nous fit les honneurs du logis pendant que son vieux père allait vaquer à d'autres soins; il nous offrit tout d'abord de nous mettre à table, mais voyant bientôt que notre appétit ne ré-

pondait pas à son attente, il nous conduisit dans une façon de sanctuaire qui occupait le fond du grand appartement, dont il était séparé par une balustrade. 1839. Mai.

« Notre approche mit en déroute un bataillon de femmes qui s'y étaient réfugiées pour jouir du coup d'œil du festin : elles s'échappèrent par deux portes latérales qui conduisaient, sans doute, dans les appartements intérieurs : au fond de cet *atrium* réservé et au-dessus d'une espèce d'autel, on voyait l'image de Confucius. Ce philosophe était représenté assis et comme ayant l'air d'écouter un personnage au regard furibond qui se tenait derrière lui. L'autel était d'ailleurs chargé de divers ornements, parmi lesquels je remarquai plusieurs beaux vases en porcelaine chinoise et un bon nombre de marmousets et autres diableries; des cierges en cire rouge et bleue projetaient leur lumière incertaine et tremblottante sur cet ensemble bizarre, mais curieux. Pour relever un peu le nu des murs du petit appartement, on avait suspendu çà et là quelques tableaux plus ou moins grossièrement peints, qui ne donnaient pas une haute idée du bon goût et des connaissances en perspective des artistes chinois; un d'entre eux fixa mon attention plus que tous les autres ensemble; c'était la réunion de tous les pavillons nationaux des peuples qui viennent commercer dans ces mers éloignées; je cherchai inutilement les couleurs françaises, elles ne s'y trouvaient pas, probablement parce qu'elles sont peu ou point connues dans ces parages.

1839. Mai.

« Entre les tableaux on avait déroulé plusieurs morceaux de tapisserie d'un assez beau tissu; l'un d'eux représentait un groupe de lamas qui descendaient une colline escarpée; un autre n'offrait qu'un assemblage de caractères et de figures symboliques dont je ne pus comprendre la signification.

« Après être resté quelque temps dans la maison du jeune fiancé et avoir mis à contribution sa bonne et franche hospitalité, je le quittai en lui promettant de revenir le lendemain assister à la célébration de son mariage.

« Comme je l'ai dit plus haut, ces fêtes durent trente jours, et, pendant tout ce laps de temps, les familles des deux époux laissent leurs maisons ouvertes à tous ceux qui se présentent d'une manière convenable et décente; l'hospitalité doit être accordée dans toute la plénitude du mot.

« Aussi, pendant que le père du fiancé reçoit tous ceux qui entrent chez lui, celui de la jeune épouse est obligé de traiter également toutes les femmes qui viennent visiter cette dernière.

« Comme je l'avais promis, je vins le lendemain pour assister à la célébration définitive du mariage. Une pareille cérémonie est une de ces bonnes aubaines qu'un voyageur ne rencontre pas souvent sur son chemin; je me serais donc bien gardé de la laisser échapper.

« La maison du marié était aussi bruyante que la veille, l'orchestre même avait été renforcé par un bon nombre de joueurs de flûte : le maître du logis

avait déployé tout le luxe que lui permettait sa fortune. C'était bien, il est vrai, le même système que la veille, mais on avait ajouté des tapisseries nouvelles, on avait étalé l'argenterie de famille sur les tables, et ces dernières, d'ailleurs, pliaient presque sous le vaste amas de mets, de pâtisseries de toute sorte dont elles étaient chargées. 1839. Mai.

« Le coup d'œil de la salle était brillant et animé; autour d'une grande table ronde une réunion joyeuse de jeunes enfants chinois prenait part à la fête, en tombant, sans miséricorde, sur les plats qu'elle supportait; revêtus de leur costume de cérémonie, dans l'élégance duquel on reconnaissait facilement toute la luxueuse tendresse d'une mère, ces petits êtres composaient peut-être le groupe le plus intéressant de toute la fête.

« Tous les parents, tous les amis du marié occupaient le fond de la grand'salle et notre arrivée resta un instant inaperçue; mais dès que le vieux père nous reconnut, il vint au devant de nous pour nous prier de nous asseoir sur des siéges qui paraissaient destinés aux principaux personnages de la réunion. On nous offrit des rafraîchissements, des pâtisseries; mais, pour ma part, j'étais trop occupé du spectacle nouveau que je voyais, pour m'occuper d'autre chose.

« On avait apporté quelques modifications dans le petit sanctuaire que j'avais, la veille, examiné avec tant de soin; l'autel avait été rapproché de la balustrade de manière à laisser entre lui et la muraille

1839. Mai.

du fond, un espace assez considérable; là, se trouvait une table de cinq couverts, sur laquelle on avait réuni les plus riches productions de l'art culinaire chinois. L'autel, la table, étaient décorés, d'ailleurs, par un assortiment de fleurs artificielles, de branches de verdure, et, çà et là, dans des vases en cuivre doré, brûlaient des parfums qui répandaient dans l'air cette odeur de fête et de plaisir qu'on ne saurait traduire.

« Le brouhaha confus qu'occasionnaient toutes les voix diverses qui se croisaient dans l'espace, s'arrêta tout à coup comme par enchantement; un grand bruit d'instruments discordants le remplaça, et le marié parut, escorté de ses quatre garçons d'honneur; ils se rangèrent tous les cinq autour de la table du fond, le héros de la fête occupant le haut bout et les autres les deux côtés.

« Le costume du jeune époux se composait d'une robe en soie bleue et à grandes manches, relevée çà et là par quelques ornements; d'un large pantalon en même étoffe, d'un chapeau chinois en velours cramoisi et surmonté d'un floc soie et or; une émeraude brillante occupait le sommet de cette coiffure conique dont l'effet n'était pas dépourvu d'une certaine grâce.

« Outre ces pièces principales, le jeune Chinois portait une belle ceinture en cachemire dont les couleurs brillantes faisaient oublier les chaînes plus ou moins riches dont son col était surchargé: une plaque en argent qui lui prenait le col et qui venait

s'arrondir sur ses épaules, à peu près comme les épaulettes anglaises, terminait l'ensemble de ce costume somptueux, il est vrai, mais dépourvu de grâce et de bon goût. Les garçons d'honneur étaient habillés de la même manière, seulement ils ne portaient pas cette espèce de hausse-col dont je viens de parler. 1839. Mai.

« Quand le fiancé fut placé debout devant la place qu'il devait occuper pendant le festin, on procéda à la bénédiction des mets. Un personnage que j'ai pris pour un prêtre, fit entendre quelques mots qui se perdirent bientôt dans une détonation effroyable de gongs, de tam-tam; le tapage dura peu heureusement et bientôt nos cinq personnages, avec une gravité remarquable, commencèrent leur repas. Le plus jeune des témoins en fit les honneurs en servant les autres.

« A l'aide de deux baguettes en baleine dont les extrémités étaient garnies en argent, le fiancé goûta le premier service, c'était le mets favori des Chinois, une préparation de nids d'oiseaux. Après chaque bouchée un des convives versait de l'arak dans de petites tasses en argent qui remplaçaient nos verres, et tous, après avoir élevé les vases, comme nos prêtres le calice, les portaient à leur bouche par un mouvement d'ensemble.

« Le repas me parut comporter deux services distincts, dont chacun fut annoncé aux spectateurs par une batterie de tam-tam à défoncer les oreilles; au dessert, composé de fruits en sucre parfaitement imités, on fit un tapage semblable.

1839. Mai.

« Le festin dura au moins trois quarts d'heure; la gravité des cinq convives ne se démentit pas un seul instant, tels ils s'étaient mis à table, tels ils en sortirent.

« Cependant les voitures qui devaient conduire le marié chez sa future, attendaient à la porte extérieure du logis : le héros de la fête se leva, chacun des assistants lui fit place ; sa démarche un peu délibérée n'avait aucune noblesse, et je ne puis réellement pas mieux la comparer qu'à celle d'un manant de nos contrées.

« Avant de quitter la maison paternelle, le jeune homme, suivant l'usage, courut trouver sa mère qui l'attendait dans une chambre séparée, pour lui annoncer une continuation de respect et de reconnaissance.

« On m'expliqua cette cérémonie essentiellement morale selon moi, en me disant que la loi le rendait maître et héritier des biens de son père et qu'il pouvait, si bon lui semblait, chasser de chez lui la femme à laquelle il devait le jour. Je ne sais si l'on m'a trompé à cet égard, mais j'ai trouvé dans cette promesse qu'il faisait en public un palliatif puissant qui détruisait en grande partie tout ce que la loi avait d'inique et d'absurde. Quel est le fils qui oserait venir à la face de toute une population accuser et condamner sa mère?

« En sortant de sa chambre, le fiancé monta en voiture avec les quatre garçons d'honneur, et quand tous les parents ou amis en eurent fait autant, un

pétard, qu'on alluma aussitôt, annonça son départ pour la maison de sa fiancée. 1839. Mai.

« Alors commença une promenade lente et longue au milieu de cris confus, d'acclamations de toute sorte et du tapage d'une foule d'instruments.

« Après une bonne heure de marche, le cortége arriva devant la maison de la fiancée. L'époux fut reçu à sa descente de voiture par un de ses garçons d'honneur, sans doute parent ou frère de sa femme, qui l'introduisit dans l'intérieur après lui avoir fait le salut d'usage : ce salut consiste à élever les mains et à les porter vers le fond du logis; on le répète deux fois et ceux qui l'échangent, changent de côté.

« Après l'introduction des cinq principaux personnages, c'est-à-dire, du fiancé et de ses quatre garçons d'honneur, l'épouse envoya à son futur maître une tasse de thé que lui apporta un jeune enfant, dont la démarche enfantine avait besoin d'être soutenue par un serviteur de la maison. Chacun des quatre nouveaux venus, ayant reçu également une tasse, après s'être salués avec toute la gravité possible, ils burent en même temps par un mouvement d'ensemble.

« En prenant la tasse de thé qu'on lui offrait sur un plateau d'argent, l'époux glissa dans ce dernier un morceau de papier, chargé de caractères dont j'ignore la signification.

« Le même envoi se répéta trois fois de suite et enfin, dans un quatrième, on offrit des confitures, des fruits en sucre, parfaitement imités, etc. etc.

1839. Mai. On servit le marié le premier, comme on l'avait fait jusqu'alors, et ce qu'on lui envoya était renfermé dans une espèce de sucrier fermé; il l'ouvrit avec soin et en déroba adroitement ce qui s'y trouvait comme pour le cacher aux yeux des assistants; il glissa ensuite cet objet sous sa robe, et peu de personnes, je crois, ont pu deviner ce que c'était.

« Un serviteur de la maison se chargea du plateau sur lequel on avait accumulé un amas de sucreries de toutes sortes, pour les quatre garçons d'honneur.

« Enfin arriva le moment où l'époux devait, pour la première fois, voir celle qui allait devenir sa compagne : il fut conduit dans l'appartement sacré par les parents de la jeune fille.

« La fiancée était chargée d'ornements comme une châsse de madone; elle se tenait assise et les yeux fixés à terre. On plaça son futur devant elle, et celui-ci fit une série de salutations tout en s'avançant peu à peu parallèlement à elle-même, et en décrivant la moitié d'une circonférence; la mariée, de son côté, en fit autant: ils se rapprochèrent ainsi, et le marié put contempler à loisir les traits de celle que le destin lui donnait.

« Après quelques minutes de contemplation, chacun d'eux retourna à sa première place, toujours avec la même immobilité de figure et d'expression.

« Là se borna pour moi la cérémonie du mariage, le marié n'avait plus qu'un petit nombre de salutations à faire encore pour rester seul avec sa femme; j'en avais donc vu ce que j'en pouvais voir, ce jour-là.

« Le lendemain, tout était tranquille autour des demeures des mariés ; le silence n'était troublé ni par le bruit du gong, ni par le brouhaha de la foule se pressant dans la salle du festin : sans doute la coutume accordait cette journée tout entière aux nouveaux époux, pour goûter en repos le bonheur du tête à tête. Mais le 27, à cinq heures et demie du matin, je trouvai la rue occupée par le cortége bizarre qui accompagnait la mariée au domicile de son époux, où elle allait entrer pour la première fois. Il était exclusivement composé de femmes ; elles étaient vêtues d'une camisole blanche qui tranchait sur la couleur bleue du jupon, et marchaient sur deux files en tenant à la main des bougies allumées. 1839. 26 Mai.

« Au milieu d'elles je remarquai aussi une dizaine de femmes mises avec élégance ; elles portaient des robes longues de couleur violette : sur ce fond se détachaient des dessins bizarres représentant les petits tableaux que les Chinois reproduisent constamment sur tous leurs objets d'industrie. Ces femmes semblaient composer l'escorte d'honneur des époux, tandis que celles qui marchaient sur deux files semblaient appartenir à la classe des domestiques.

« En tête du groupe central, j'aperçus les deux époux ; ils portaient tous les deux les mêmes costumes que l'avant-veille. Le mari avait pris un air dégagé qui indiquait qu'il était plus à l'aise que le jour des épousailles. Quant à la mariée, le grand échafaud d'ornements en verre qui couvrait sa tête lui

1839. Mai. donnait un aspect des plus risibles. La coutume exigeait qu'elle tînt ses yeux constamment fermés, ou du moins ils étaient tellement baissés, que l'on pouvait croire qu'ils étaient fermés. Chez elle tous les mouvements étaient réglés par l'étiquette; deux matrones, placées à ses côtés, veillaient avec soin à ce que toutes ses poses fussent conformes au cérémonial usité. Au besoin ces surveillantes redressaient rudement la tête de la pauvre mariée, lorsqu'elle n'occupait point la position exigée. Ses mouvements étaient tellement lents, que je m'aperçus à peine qu'elle marchait. Ses bras restaient pendants; ses mains, embarrassées dans sa robe, ne se levaient un peu que devant le seuil de chaque porte qu'elle devait franchir : c'était presque là le seul mouvement qui marquât la vie dans cet automate. Deux orchestres bruyants occupaient les deux extrémités du cortége, et nous assourdissaient du bruit des gongs, des tam-tams, et du cri aigu des flûtes.

« On m'assura que toute la journée devait être employée par les époux, à parcourir la ville dans cet appareil, et à visiter leurs amis. La mariée ne devait acquérir le droit de s'asseoir à la nuit sous le toit conjugal, qu'après un jour entier de souffrances et d'ennui. Vers dix heures, tout le cortége rentra dans la demeure de la mariée, pour laisser passer la grande chaleur et se reposer. Je le suivis jusque-là; j'aperçus, dans le vestibule, des tables dressées dans le même ordre que l'avant-veille. Il y en avait une à cinq places, occupée par les mêmes personnages qui

s'y étaient assis lors de la première visite de l'époux. Seulement, cette fois-ci, chacun de ces cinq convives eut une part aux largesses de la mariée; car chacun d'eux reçut d'elle, par l'intermédiaire d'un enfant remplissant les fonctions de page, un petit billet de papier de couleur rose, et qui, autant que j'en pus juger, contenait quelques pièces d'argent. A droite et à gauche de cette table exceptionnelle, je remarquai d'autres tables où s'assirent sans façon les assistants. 1839. Mai.

« On m'assura que, dans la soirée, tout le cortége devait se remettre en route avec le même cérémonial et ne quitter les époux que lorsqu'ils seraient entrés dans la maison du marié. La chaleur était suffocante; nous devions remettre à la voile le lendemain de grand matin, et il me restait quelques préparatifs à faire avant de reprendre la mer : je renonçai à voir la promenade conjugale du soir, et je ralliai le bord. »

Avant de quitter ce mouillage, je résumerai en peu de mots les caractères saillants de la population qui l'habite. Elle paraît très-mélangée : on y rencontre des Javanais, des Bouguis, enfin tous les types malais. Ce ne sont point là les habitants primitifs de Makassar; les indigènes de l'intérieur, que l'on désigne sous le nom de Harfours ou Alfouras, furent repoussés loin des côtes par la nation entreprenante et belliqueuse qui forma les grandes souverainetés de Goa, Boni, etc.... Plus tard, lorsque les Européens se présentèrent sur les côtes que ces conquérants avaient envahies, ils durent à leur tour céder 27

1839. Mai. devant la supériorité des armes et la persévérance des hommes du Nord. Vaincus, ils se soumirent : la politique prudente et éclairée des Hollandais vis-à-vis des peuplades soumises, acheva ensuite de consolider leur domination. Cependant rien ne prouve mieux combien ces peuples conservèrent leurs idées d'indépendance et leurs vertus guerrières, que les précautions dont les Européens s'entourent encore aujourd'hui pour mettre leurs vies et leurs propriétés à l'abri d'un coup de main de la part de leurs sujets. Dans leur ville, ils n'admettent d'autres habitants que des Européens et des Chinois : ceux-ci, étrangers comme les Hollandais, attirés sur ces terres dans un même but d'intérêt, prendront toujours parti pour les Européens contre une attaque des naturels, qui compromettrait tout aussi bien les richesses amassées par les Chinois que les marchandises amoncelées dans les magasins hollandais. Le fort Rotterdam a été construit dans le double but d'arrêter toute tentative d'agression de la part des indigènes, et de défendre la colonie contre une invasion étrangère.

Les habitants de Makassar passent pour être naturellement très-fiers, très-hautains, et souvent même arrogants. M. Bousquet, à qui je dois ces observations sur leur caractère, me raconta à ce sujet qu'un jour, son prédécesseur, voyageant seul et sans domestique, pria un homme du peuple de tenir son cheval pendant qu'il descendrait pour parler à un *orang-kaya* (chef). Cet homme le regarda avec un air

de fierté, et l'apostropha en ces termes : *Moi aussi, j'ai un cheval ;* puis il lui tourna le dos et continua sa route, sachant très-bien que le voyageur qui lui avait demandé ce petit service était le gouverneur en personne. Aussi, M. Bousquet ajoutait-il, que lui ne marchait jamais sans une escorte. 1839. Mai.

Le chiffre de la population totale de l'île Célèbes ne s'élève pas au delà de 2,400,000 habitants ; telle est, du moins, l'estimation qui me fut transmise par M. Bousquet. Dans la province de Boni, la Hollande compte 400,000 sujets, dépendant immédiatement de son gouverneur ; les autre habitants de Célèbes sont gouvernés par leurs *krains* (sultans) respectifs. Rien n'est plus simple que le rouage gouvernemental à la faveur duquel les Hollandais étendent leur domination sur cette grande terre. Au moyen d'une rente annuelle qu'ils payent aux sultans, ils se sont créé des alliés d'autant plus dévoués, que leur intérêt dépend de leur attachement. Ils n'ont acheté que les plus puissants, ceux qui pouvaient les menacer dans leurs établissements. Quelques postes militaires leur servent à les surveiller, de manière que les traités qui les lient à la Compagnie soient toujours fidèlement exécutés. Au moyen de ces traités, les Hollandais se sont ménagé tout le commerce, en un mot tous les avantages, et même ils se sont réservé une influence toujours prépondérante dans l'administration des souverains indépendants. Les sujets de la Hollande sont gouvernés par quelques résidents européens, ayant sous leur contrôle des chefs du pays, au

1839. Mai. nombre de quarante environ, qui jouissent eux-mêmes du titre de *krains*, auprès de leurs administrés. Sans aucun doute, la Compagnie, avec ses restrictions commerciales, avec son monopole exclusif, qui apporte constamment des entraves au développement de l'industrie indigène et même de l'agriculture, est loin de retirer de Célèbes tout ce que cette terre féconde peut produire. Mais, en s'emparant de Célèbes, la Hollande n'a fait d'autre spéculation que celle d'ôter à une puissance rivale la possibilité de venir faire une concurrence désastreuse aux produits de Java. Toutefois, si Makassar ne donne pas de grands profits à la Compagnie, elle ne coûte rien à son trésor.

Les productions principales de Célèbes se composent de coton et de café en petite quantité, de riz de plaine et de montagne, de poivre, de bétel, de maïs, de manioc, de benjoin et de tabac qui est peu estimé. Les indigènes élèvent aussi une grande quantité de bêtes à cornes et des chevaux qui sont très-recherchés. Quoique de petite taille, ils passent pour être les meilleurs de toute l'Inde hollandaise. Nulle part, peut-être, les végétaux et la volaille ne sont à meilleur marché qu'à Makassar; c'est une relâche excellente pour tous les navires qui fréquentent ces mers et qui ont besoin de ravitaillements; moyennant un droit fort léger, ils peuvent facilement faire leur eau dans les puits du fort, et la ville possède en abondance des vivres frais de toute espèce. Aussi, cette colonie hollandaise laisse voir, dans la classe pauvre, un bien-être que

l'on ne rencontre pas toujours ailleurs. Les indigènes paraissent y vivre à leur aise, bien qu'ils passent la majeure partie de leur temps dans l'oisiveté et l'indolence. La pêche des holothuries, celle des tortues, qui paraissent être très-abondantes sur ces côtes, et dont l'écaille est recherchée, sont à peu près les seules occupations de la population maritime ; le temps que ces hommes passent à terre au retour des voyages réguliers que nécessite cette pêche, est employé, par eux, à dépenser au jeu le peu d'argent qu'ils y ont amassé. 1839. Mai.

Rien ne saurait peindre la fureur de ces malheureux pour les jeux de hasard. On rencontre à chaque instant des espèces de maisons publiques où se presse une foule compacte, autour de mauvaises tables, sur lesquelles les dés roulent constamment, au milieu de la fumée de l'opium avec lequel les joueurs s'enivrent, souvent, pour oublier un instant l'argent que les coups du sort viennent de leur ravir. « Les habitants de Makassar, dit M. Dubouzet, sont renommés par leur passion pour l'opium. Toutefois, grâce à la fermeté du gouvernement et à la police qu'il a établie, on ne voit plus aujourd'hui que très-rarement, de ces scènes sanglantes dans lesquelles des hommes enivrés par cette funeste drogue, couraient dans les rues, le kris à la main, et poignardaient tous ceux qui se trouvaient sur leur passage. Souvent ces crimes étaient prémédités, et l'ivresse n'était plus qu'un prétexte à la faveur duquel ces misérables parvenaient à assouvir des vengeances per-

1839. Mai.

sonnelles. Le gouvernement hollandais exerce une grande surveillance sur les débits d'opium ; il exige que le nom de chaque individu qui en achète soit inscrit sur un registre tenu par le débitant, et chaque jour ce registre est présenté au fiscal chargé de la police. »

Les femmes elles-mêmes ne craignent pas de se mêler à ces réunions d'hommes, pour partager avec eux les délices de la fumée de l'opium. Aussi, la démoralisation, chez les Malais, est-elle à son comble ; c'est du moins ce que tend à prouver le grand nombre de femmes, souvent très-jeunes, qui, le soir, dans les rues et sur la plage, venaient tendre la main pour se prostituer. N'est-ce pas là, chez un peuple mahométan, une de ces anomalies qui indiquent une profonde immoralité? On m'a assuré que toutes ces malheureuses appartenaient à la race malaise, et que les femmes bouguis étaient beaucoup plus réservées; cette assertion m'a paru fondée.

J'ai déjà dit que l'île Célèbes se terminait, à la mer, par une plaine des plus fertiles et couverte en partie de cultures et de pâturages. Dans l'intérieur s'élèvent de hautes montagnes, couvertes de forêts séculaires. Au milieu des arbres qui les recouvrent, on retrouve, dit-on, le cèdre, le chêne, l'érable, l'ébène, enfin le sandal, devenu rare aujourd'hui, parce qu'il a été exploité sans que l'on ait jamais pensé à le reproduire. Célèbes produit, en outre, tous les arbres des tropiques; l'arbre à pain y

est peu abondant, mais il y croît très-facilement et il devient chaque jour une précieuse ressource pour les habitants du pays. 1839. Mai.

M. Bousquet m'a assuré qu'il n'existait pas de bêtes féroces dans l'île. Les naturels paraissent redouter beaucoup les *sapi-outang*, espèce de vache particulière, qui attaque l'homme et le poursuit à outrance. Le rivage de la mer est souvent fréquenté par les crocodiles, qui sont fort dangereux; mais il paraît que les véritables hôtes des forêts sont les sangliers et les cerfs, qui y sont très-nombreux. Les naturels leur font cependant une chasse opiniâtre. Au moyen d'hameçons, qu'ils tendent d'une manière particulière, ils en capturent beaucoup, qu'ils apportent ensuite sur les marchés. M. Bousquet m'assura que, dans une chasse qu'il avait faite, il y avait environ dix-huit mois, on tua plus de quatre cents cerfs de toutes grandeurs, mais, dans ce nombre, trente seulement furent tués à coups de fusil; tous les autres furent pris par les naturels, au moyen de lacets et d'hameçons. Guidé par cette bienveillance qui ne nous fit jamais défaut, pendant tout le temps de notre relâche, M. Bousquet aurait désiré organiser une partie de chasse où tous les officiers auraient pu prendre part, mais le jour du départ était déjà arrivé; j'étais pressé d'arriver à Batavia, et je voulais remettre à la voile sur-le-champ.

Le soir, j'allai faire mes adieux à M. Bousquet et à sa famille; il était pénible pour moi, pour nous tous, de quitter des amis à peine créés de la veille, mais à

1839. Mai. qui nous étions déjà unis par les liens d'une franche et cordiale amitié. Je cherchai à exprimer à cette famille toute la reconnaissance que je conservais de son aimable accueil, puis nous nous séparâmes, emportant avec nous le souvenir plein de charmes des moments passés près des autorités hollandaises de Makassar, qui nous accompagnaient encore de leurs vœux pour la réussite de notre mission.

28 Tous les préparatifs de l'appareillage avaient été faits dès la veille; dès que les canots eurent ramené MM. les officiers chargés des chronomètres, et qui étaient allés une dernière fois observer à terre, nous remîmes sous voiles et sortîmes du port. Pendant longtemps les calmes nous laissèrent voir le fort Rotterdam et la ville; puis la brise se fit, nos corvettes reprirent leur vitesse, et nous laissâmes derrière nous quelques barques du pays qui avaient profité de la circonstance pour venir nous vendre des provisions.

Rien ne vint troubler notre navigation pendant la nuit, la brise nous poussait rapidement dans l'ouest; la sonde indiquait des brassiages assez réguliers, dans cette mer peu profonde.

29 Le lendemain, dans la matinée, nous aperçûmes le petit archipel de *Nousa-Tonyn*, composé de quatre îles basses, boisées et de peu d'étendue. Quelques changements de couleur dans l'eau et des fonds de 6 et 8 brasses, sur lesquels nous sondâmes, nous indiquèrent plusieurs hauts-fonds dans le voisinage.

Il était près de minuit, lorsque la vigie signala de nouveau la terre par bâbord; puis tout d'un coup la sonde accusa la présence d'un haut-fond, par quatre brasses de profondeur, sous les corvettes qui couraient de toute leur vitesse. Serrer toutes nos voiles et laisser tomber nos ancres fut l'affaire d'un instant; il en était temps, car nous ne sondions plus que par trois brasses (15 pieds), et nos navires avaient besoin de treize pieds pour flotter. 1839. 30 mai.

Au jour, nous reconnûmes que nous étions tombés sur un haut-fond, dans le voisinage du petit archipel *Nousa-Seras* formé par la réunion de petits îlots bas et boisés. Nos canots, envoyés en reconnaissance, eurent bientôt constaté que, pendant la nuit, nous étions venus mouiller précisément sur le plateau le plus élevé de ce haut-fond de sable et de corail, qui ne pouvait plus être dangereux pour nous.

Le même jour, à la tombée de la nuit, nous aperçûmes les îles hautes et peu étendues de *Poulo-Laut* et de *Moresses*, que nous ne devions plus perdre de vue que pour reconnaître les terres basses et boisées de *Bornéo*, près desquelles je voulais aller mouiller.

Quelques rares sommets les dominent, un large banc de vase les entoure. Il fallut redoubler de précautions pour nous approcher de *Tanjong-Salatan* (la pointe Salatan); nos canots, envoyés en avant, dûrent éclairer notre route. Mais malgré tous nos efforts pour nous approcher du rivage, nous dûmes laisser tomber l'ancre par cinq brasses seulement de 1er juin.

1839. Juin. profondeur, à trois milles au moins de la côte, et à six milles environ de la petite île *Poulo-Datou*, à l'entrée de la rivière de *Banjer-Massing*.

Le mouillage que nous occupions était loin d'être bon; défendu seulement par *Tanjong-Salatan* des vents d'est, il eût pu nous être fatal, si nous eussions été assaillis par quelques grains poussés par les vents d'ouest. Les alisés sont tellement réguliers, surtout à cette époque de la saison, que j'étais parfaitement rassuré. Dans la soirée, la pluie tomba en abondance, aussi je renvoyai au lendemain la visite que je voulais faire à la terre de Bornéo.

2 A six heures du matin, j'expédiai les deux grands canots des corvettes, sous les ordres d'un officier, pour porter à terre MM. les naturalistes, l'ingénieur et les officiers chargés des chronomètres. Il tombait une pluie fine qui menaçait de rendre impossibles les observations de toute espèce. Cependant, vers dix heures, le temps se leva, et alors je me décidai à aller faire une promenade à terre, en compagnie du capitaine Jacquinot.

Dans ce même moment, un prao malais portant pavillon hollandais se détacha de la côte; il paraissait sortir de la rivière de *Banjer-Massing*, et se diriger dans le sud-ouest. Il ne fit aucune tentative pour s'approcher de nous; le courant semblait l'emporter avec rapidité.

Nous accostâmes la terre sur une belle plage de sable, sur laquelle nous trouvâmes nos observateurs occupés à profiter de quelques rayons de soleil qui

parvenaient jusqu'à eux. Je voulus ensuite m'enfoncer un peu dans l'intérieur de la forêt, mais je rencontrai des marais fangeux qui m'arrêtèrent à quelques pas du rivage. Toute cette terre paraît envahie par les eaux, qui viennent couvrir le pied des arbres et y entretiennent de vastes marécages couverts d'une herbe très-haute et très-épaisse. La côte seule paraît élevée de quelques pieds au-dessus du niveau de la mer; mais cette bande a trop peu de largeur pour être habitable. On n'y rencontre aucun arbre fruitier qui puisse y nourrir des habitants : aussi la plage paraît-elle totalement déserte. 1839. Juin.

Nous revenions vers nos canots, lorsque j'entendis tirer dans cette direction plusieurs coups de fusil à la fois; j'accourus pour reconnaître le motif de cette fusillade, et j'appris qu'un énorme caïman venait de montrer sa large gueule à la surface de la mer, tout auprès de nos embarcations. MM. les officiers avaient essayé de l'atteindre avec des balles, mais inutilement; il avait aussitôt plongé pour se montrer de nouveau à la surface des eaux, et ensuite il avait disparu tout à fait. En comparant la longueur de son corps à celle de ma baleinière, près de laquelle il se trouvait, quelques-uns l'estimèrent à quinze pieds, d'autres à vingt. Quelle que soit la part que l'on fasse à l'exagération, il faut cependant conclure qu'il atteignait de fait une grandeur prodigieuse. Ces rivages paraissent parfaitement propres à entretenir ces amphibies dangereux, et il est probable qu'ils sont souvent visités par eux.

1839. Juin. Je me promenai pendant près de quatre heures le long de la plage, cherchant à collecter des plantes, des insectes et des coquilles. Je ne rencontrai d'autres traces d'habitations qu'un ajoupa en mauvais état et qui avait dû être construit par quelques Malais, dont les praos viennent mouiller sur la côte. Quelques empreintes humaines furent aussi remarquées sur la plage : suivant toute probabilité, elles provenaient des pêcheurs qui doivent souvent faire des stations sur cette plage; mais je ne crois pas que cette partie de Bornéo soit ni habitée, ni habitable. Nos chasseurs parcoururent le rivage dans tous les sens : mais ils ne purent jamais pénétrer à plus de cent pas dans la forêt; ils trouvèrent constamment leur route barrée par de vastes marécages. La plage était garnie de fientes indiquant qu'elle était souvent fréquentée par des sangliers ou des cochons sauvages, par des cerfs dont on reconnaissait bien l'empreinte sur le sol, et enfin par un grand nombre de buffles. La fraîcheur de ces indices indiquait surtout le passage récent des buffles sur le littoral.

Il était plus de cinq heures lorsque je donnai le signal du départ. Si nous eussions pu facilement pénétrer dans l'intérieur des terres, j'aurais passé encore vingt-quatre heures au mouillage, pour avoir le temps d'étudier les productions naturelles de Bornéo, si peu connues; mais nous avions parcouru dans tous les sens la bande étroite de terre limitée par les marécages et la mer; chacun de nous avait été presque complétement désillusionné en mettant

le pied sur cette terre que je désirais tant étudier : aussi, dès le même soir, tous nos préparatifs furent faits pour remettre sous voiles le lendemain. 1839. Juin.

En quittant *Tanjong-Salatan*, je dirigeai notre route sur Batavia. Nous ne tardâmes pas à rentrer dans les mers fréquentées chaque année par les navires de commerce européens. Bientôt, en effet, nous en rencontrâmes plusieurs. Un d'eux, portant les couleurs américaines, s'approcha de nous avec l'intention évidente de communiquer : c'était l'*Exchange*, de Boston. *D'où venez-vous?* et *où allez-vous?* demanda dès le début son capitaine, en me hélant de son bord : *Je viens de la mer*, et *je vais à la mer*, lui répondis-je immédiatement ; aussitôt le capitaine de ce navire, peu satisfait sans doute de ma réponse, fit amener son pavillon et continua sa route. Nos corvettes ressemblaient beaucoup, il est vrai, par leurs formes à des navires de commerce ; mais elles étaient pourvues de leurs pavillons, de leurs flammes et guidons de commandement. Les demandes de ce capitaine eussent été déjà impolies, si elles eussent été adressées à un marchand de notre nation ; elles étaient insolentes envers nous : mes réponses avaient pour but de lui servir de leçon. 3

Enfin la vigie signala la terre : c'était la pointe qui limite la rade de Batavia vers l'est. Peu à peu nous découvrîmes les nombreuses petites îles qui se trouvent dans le golfe au fond duquel se trouve la rade de Batavia ; et, à trois heures du soir, nous doublâmes les bancs de sable qui garantissent le mouillage, puis 8

1839. Juin. nous laissâmes tomber l'ancre, par six brasses de fond, devant la ville, à trois milles environ de la côte. Quarante-sept navires de commerce étaient mouillés sur cette rade ; mais il n'y avait pas d'autre navire de guerre qu'un bâtiment à vapeur hollandais et la corvette stationnaire, portant pavillon d'amiral. Parmi les navires de commerce, le plus grand nombre étaient hollandais; les autres, américains, anglais ou suédois ; un seul parmi eux avait hissé le pavillon français, il appartenait au port de Bordeaux *.

* Notes 37, 38, 39, 40 et 41.

NOTES.

NOTES.

Note 1, page 30.

Nous apprîmes que M. le colonel *de Stuers*, gouverneur général des Moluques, était depuis plusieurs jours à Banda, et qu'il avait retardé son départ à cause de nous : je m'empressai de me rendre à bord de l'*Astrolabe*, pour savoir si l'intention du commandant était de lui faire visite le même jour; encore souffrant d'une attaque de goutte, M. d'Urville ne pouvait se déplacer; il me pria d'aller présenter ses compliments au gouverneur, de lui faire part du motif qui le forçait à rester à bord, et de l'espoir qu'il avait de pouvoir s'en dédommager le lendemain. Je descendis de suite, sur la petite île Neira où la ville est construite, et, accompagné de plusieurs officiers, je me rendis à la maison du résident, où M. le colonel de Stuers était logé. Il était sur le point de se mettre à table, et il y avait nombreuse compagnie. Nous fûmes reçus avec la plus

grande affabilité; nous trouvâmes dans M. le gouverneur un homme qui nous attendait avec impatience, entièrement disposé à nous rendre tous les services à sa disposition, et qui nous en donna à l'instant même la preuve par les égards et les marques de bienveillance dont il ne cessa de nous entourer; apprenant l'indisposition du commandant, il se fût empressé de se rendre à bord de l'*Astrolabe*, si l'heure avancée ne lui eût fait craindre de le déranger. Un début aussi aimable nous donna à l'instant la conviction que nous trouverions auprès de ce chef les mêmes facilités et le même enthousiasme pour l'expédition que nous avions jadis rencontrés auprès de M. Merkus; nous ne fûmes pas trompés dans notre espoir, et nous n'eûmes qu'un regret, celui d'être forcés par les circonstances, de ne rester que trois jours dans un lieu qui eût pu offrir de l'intérêt pour la science. Messieurs les naturalistes ayant, néanmoins, manifesté l'intention d'aller visiter le volcan, toutes les facilités leur furent accordées pour cette course qu'ils effectuèrent, et durant laquelle ils furent merveilleusement secondés par les circonstances atmosphériques.

Lors de notre relâche à Amboine en 1828 sur l'*Astrolabe*, M. Quoy avait obtenu, par le plus grand des hasards, un douyong, animal peu connu jusqu'alors, mais dans un état de délabrement tel, qu'il n'avait pu qu'en prendre une exquisse assez inexacte; l'individu était en putréfaction presque complète, et il avait été impossible d'en conserver la moindre partie. Nous savions qu'il se trouvait encore au nombre des *desiderata* du Musée, et nous l'avions demandé plusieurs fois à Ternate, et en dernier lieu à Amboine sans pouvoir nous le procurer; aussi, fûmes-nous enchantés d'apprendre de M. le gouverneur lui-même, qu'on en avait pêché un la veille, qu'il avait donné des ordres pour le conserver vivant, et qu'il se faisait un véritable plaisir de l'offrir à nos naturalistes, qui s'empressèrent d'en

prendre possession, de le faire dessiner, et de le placer dans une barrique, contenant de l'arack. Ces messieurs durent également à sa générosité l'acquisition d'un kangourou de Céram, animal qui offrait assez de différence avec celui de la Nouvelle-Hollande, pour faire présumer qu'il n'avait pas été décrit jusqu'alors, et qu'il pourrait bien former une espèce nouvelle.....

Banda, surnommée la Grande, comme étant la plus importante du petit groupe auquel elle appartient, a le monopole de la production des muscades qui se consomment dans le monde entier; elle est couverte de ces arbres précieux dont la culture ne donne presque aucune peine. Des hommes sont constamment employés à inspecter les fruits et à détacher au moyen d'une longue perche, ceux qu'ils jugent parvenus à maturité convenable. Le sol entier de cette île est divisé en vingt districts ou parcs; chacun de ces parcs fut, très-anciennement, concédé par contrat à des personnes chargées de surveiller la récolte, de ramasser les fruits, de leur donner la préparation convenable et de les livrer ensuite au résident, moyennant un tarif convenu. En passant ce marché, le gouvernement, à ce qu'il prétend aujourd'hui, n'avait nullement entendu se dessaisir du terrain, tandis que les concessionnaires, qui, avec le temps, se sont considérés comme les maîtres, en réclament la légitime propriété et ont intenté un procès où doit se vider la question. Il est facile de prévoir de quel côté sera le bon droit dans une question où l'autorité gouvernante est juge et partie.

La population des îles Banda se compose entièrement d'esclaves et de condamnés, au nombre de cinq à six mille; il n'y a d'Européens que les autorités civiles et militaires, à la tête desquelles se trouve le résident, qui reçoit mille florins par mois de solde. Les femmes y sont en très-petit nombre. On a cherché en plusieurs circonstances les moyens de remédier à cet inconvénient; on a voulu tenter d'y transporter celles qui, à Java et dans les

autres îles, étaient condamnées en raison de leur mauvaise conduite ou d'autres fautes à subir une punition ; toutes, redoutant l'influence d'un climat réputé malsain, ont protesté avec force contre cette mesure, qui n'a pas eu de suite, et on est encore aujourd'hui au même point qu'auparavant. Le gouverneur actuel doit, dit-on, envoyer à Batavia quelques propositions qui pourront peut-être réussir.

(*M. Jacquinot.*)

Note 2, page 30.

La ville de Banda-Neira ne se compose que de deux longues rues parallèles au rivage ; les maisons, les rues, les allées sont d'une propreté admirable ; quelques habitations, surtout celle du résident, rappellent ce qu'on peut voir de plus confortable à Ternate, mais la ville est bien moins étendue. Au N. O. du quartier européen, qui en occupe la moitié, se trouve une vaste esplanade avec le fort de Nassau : c'est un grand carré à quatre petits bastions, murs de pierre peu épais et peu élevés, fossés secs et peu profonds. La face qui regarde la mer est couverte par un ouvrage à corne, dont le relief, nécessairement moindre que celui du corps de place, est presque nul ; il n'en a pas moins son parapet de pierre, son petit fossé et une sorte de chemin couvert qui n'est qu'indiqué, avec une place d'armes destinée à défendre la porte qui s'ouvre au milieu de la courtine. En face de ce fort est un petit môle ou débarcadère partie en pierre, partie en bois, où s'élève un assez joli hangar ou cale couverte. Le fort de Nassau, dont je n'ai pas visité l'intérieur, m'a paru renfermer beaucoup de magasins et logements destinés sans doute à recevoir les Hollandais et leurs bagages en cas de soulèvement des esclaves. A l'extérieur et aux environs sont encore quelques grandes constructions, qui peuvent appartenir à des

casernes, des hôpitaux ou des magasins. Plus au N., se trouvent une petite halle ou marché couvert, et enfin le quartier ou Campong chinois, qui est peu étendu. La ville se termine ici sur le bord d'un canal étroit et sinueux qui, après avoir séparé Banda-Neira du volcan, s'élargit vers le N. de manière à former entre ces deux îles, une sorte de rade extérieure qui m'a paru peu sûre et peu accessible ; c'est ce que nous avons indiqué comme étant la passe du nord. Vis-à-vis cette passe, et sur la rive N. de Banda-Neira, se trouve, à l'opposé de la ville, un groupe de maisons, une sorte de quartier abandonné, où je n'ai vu que quelques pêcheurs.

Au nord du fort de Nassau s'élève sur un monticule le château Belgica, qui, avec ses deux enceintes flanquées de tours et de bastions, ne ressemble pas mal à une casbah algérienne. Cette sorte de citadelle commande la ville ainsi que le fort de Nassau et elle a vue sur les trois passes, mais elle ne bat les deux passes principales du nord-est et de l'ouest qu'à la grande portée du canon ; on peut même pénétrer dans la rade de Banda et y mouiller sans avoir grand chose à craindre de Belgica. Ce fort est un carré bastionné, à murailles en maçonnerie sans glacis ni fossé, si ce n'est devant la porte qui regarde au sud, où se trouve un pont-levis; à l'intérieur est une nouvelle enceinte dont les murs de pierre très-élevés dominent le parapet extérieur; aux angles sont quatre petites tours. Le morne de la Croix des Signaux commande le fort Belgica à la distance de 7 à 800 toises, mais il existe au nord-est de ce fort un monticule ou butte de terrain, à la distance de 150 à 200 toises, qui est la position la plus avantageuse pour le réduire sans difficulté. Deux voies conduisent à cette position : l'une par la fausse baie, ou passe du nord, entre le volcan et l'île Banda-Neira; en rangeant la côte de cette dernière, et en débarquant au port Faunbourg, ou quartier abandonné dont nous avons parlé, on trouve à droite la rue

qui conduit au quartier chinois, à gauche un chemin qui mène au pied de la butte en question, sur les derrières du fort Belgica, qui n'est en aucune façon défilé de ce côté. Un ravin peu profond conduit de là à la petite plaine où se trouvent la ville et les jardins. Le deuxième point de débarquement serait dans la passe du nord-est, au pied du morne de Banda-Neira, avant d'avoir doublé sa pointe orientale, qui est basse, défendue par des récifs et par une batterie en terre : il faudrait donc prendre le premier ravin au sud du morne de Banda-Neira et gagner par là la butte qui se trouve sur la croupe de ce morne, en passant derrière les jardins et le cimetière.

Le groupe de Banda pourrait devenir une excellente position militaire, pour commander toute la mer des Moluques. Les Hollandais regardent ce point comme suffisamment défendu, quoiqu'il ne soit pas à l'abri d'un coup de main. La garnison s'élève à 200 Européens et 4 à 500 Javanais. Les casernes de ces derniers forment un grand carré autour d'une belle pelouse sur la pointe basse à droite de la ville ; ce sont des barraques en planches proprement construites et bien entretenues.

Le petit archipel de Banda fut conquis en 1621 par les Hollandais, qui profitèrent des divisions qui régnaient entre les différents chefs des tribus. Ces peuplades, que les anciens voyageurs disent avoir été très-belliqueuses, furent, dit-on, exterminées. Le sol fut réparti par enclos aux colons hollandais, à la condition de maintenir la culture du muscadier et d'en vendre le fruit aux seuls agents de la compagnie, à un prix fixé. La grande Banda fut divisée en vingt-cinq parcs d'exploitation. L'île Poulo-Ai en eut six et Banda-Neira trois. Ces divisions peuvent avoir éprouvé des modifications, mais nous les conservons ici pour nous rendre compte du degré d'importance de chacune de ces îles. Un certain nombre de déportés des autres possessions hollandaises, et même des esclaves, furent répartis

entre les colons ou fermiers pour l'exploitation du sol. Cet ordre de choses a éprouvé peu de changements, et les îles Banda sont encore de nos jours cultivées par des esclaves malais ou javans; j'ai remarqué cependant un assez bon nombre d'agents subalternes, et peut-être même quelques fermiers, qui sont métis ou affranchis; l'administration hollandaise, à la fois politique et paternelle, sait ainsi relever un peu la classe opprimée en choisissant dans son sein, un petit nombre d'individus appelés à commander les autres. Ces Orangs-Kayas sont invités aux fêtes et dîners d'apparat, ce qui flatte singulièrement leur amour-propre. Ils sont conduits à s'attacher de plus en plus à leurs dominateurs. Ils adoptent peu à peu le costume et les usages européens; nos modes elles-mêmes, quoique étrangement défigurées, finissent par arriver jusqu'aux dames malaises, qui ont quelquefois l'insigne honneur d'épouser un commis ou un officier de la garnison, mais cette sorte de fusion ne donne pas toujours lieu à des mariages légitimes.....

On évalue, année commune, la récolte des îles Banda à 500,000 livres de muscade et 150,000 livres de macis. Le muscadier produit toute l'année, mais la grande récolte se fait en août et dans les mois de novembre et décembre. Chaque arbre produit, année moyenne, 5 à 6 livres de muscade, et quelquefois même 15 à 20 livres. Les fermiers reçoivent 12 sous pour chaque livre de macis et 8 sous pour celle de muscade.

Malgré l'état prospère des cultures aux îles Banda, on ne peut pas dire que cette île soit florissante. Le sol, couvert par les forêts de muscadiers, ne peut produire les denrées indispensables à la vie. La population se réduit à un petit nombre d'employés ou fermiers et cinq à six mille esclaves, pour lesquels on est obligé d'envoyer du riz et de l'arack de Batavia. On ne trouve dans le pays que du poisson salé et quelques légumes. Le mouvement commercial n'exige pas un grand nombre de

navires; deux bâtiments de 3 à 400 tonneaux suffisent chaque année pour apporter à la colonie sa provision de riz, d'arack et quelques étoffes ou quincailleries d'Europe, et pour exporter la récolte des muscades : aussi la rade de Banda est-elle encore plus déserte que celle d'Amboine; nous n'y avons vu qu'un brick venant d'Amboine, allant à Timor et de là à Batavia; ce navire est commandé par un capitaine anglais. Un trois-mâts sur lest était aussi au mouillage avec trois ou quatre praos malais. Ces derniers s'accommodent assez de la relâche de Banda, qui se trouve sur la route des Moluques, de la Nouvelle-Guinée, de l'Australie et de Timor; mais le commerce européen n'aura jamais grand chose à faire avec les Malais, qui consomment fort peu et produisent encore moins. L'industrie et l'activité mercantile de ces peuples à demi sauvages ne sont que relatives et ne peuvent donner lieu à un grand mouvement commercial.

(*M. Roquemaurel.*)

Note 3, page 30.

Le temps de notre séjour à Banda se passa comme à Amboine, en dîners et en fêtes; le gouverneur, le résident et les officiers de la garnison, en nous comblant d'attentions, de politesses et de prévenances, acquirent pour toujours des titres à notre reconnaissance.

Je fis pendant mon séjour plusieurs excursions sur la grande île, j'y visitai plusieurs propriétés et je reçus partout la plus obligeante hospitalité. Les muscadiers y sont abrités par des *canaris* et de grands *ficus;* on peut faire le tour de l'île en allant d'habitation en habitation, à l'ombre de ces arbres gigantesques: ils apportent de la variété à ce qu'aurait de monotone la vue continuelle des muscadiers dont on a le fruit constamment suspendu

sur la tête; cependant leur feuillage n'est pas dépourvu de grâce et il est agréable à l'œil; chaque habitation est entourée de jardins où s'élèvent quoiqu'en petit nombre, tous les arbres fruitiers de cette zone; mon site favori dans cette promenade, était celui de l'aiguade: elle se trouve à deux milles du mouillage, au tiers de l'île en venant de l'est Un joli aqueduc en bambou, entretenu avec soin aux frais du gouvernement, amène les eaux jusqu'au rivage; les chaloupes peuvent accoster près de cette eau qui coule sur un lit de basalte en descendant de la montagne; elle est aussi bonne que facile à faire, et répand dans l'habitation voisine une fraîcheur qu'on ne rencontre guère que là à un degré aussi prononcé; un peu en dessus de cette habitation, se trouvent de beaux bassins où on peut se procurer la jouissance du bain dans toute sa plénitude. Le propriétaire de cette habitation de Banda me reçut chez lui avec cette bonté et cette simplicité qui ont tant de charme, et qu'on rencontre surtout chez les vrais créoles.

Le 23 février, nos naturalistes gravirent dans la matinée le Gounong-api et s'approchèrent très-près du cratère : il est moins élevé que celui de Ternate; les abords du cratère ou du côté du S-E. sont très-dangereux, quand la mousson actuelle règne. On nous cita un officier d'une frégate hollandaise qui y fut suffoqué l'année précédente et perdit la vie. Ce volcan n'a pas cessé d'avoir la même activité, depuis qu'on connaît ces îles. Il lance continuellement des cendres et des vapeurs; les vents les transportent quelquefois jusque sur la ville et sur la rade; les émanations sulfureuses qui en sortent incommodent souvent les habitants, et on leur attribue à tort ou à raison les fièvres qui règnent quelquefois dans cette ville; elle me paraît les devoir plutôt à sa situation, et à l'air embrasé qu'on y respire, à cause du calme qui s'y fait sentir plus que partout ailleurs.

(*M. Dubouzet.*)

Note 4, page 30.

Aussitôt l'ancre mouillée le commandant me donna l'ordre d'aller saluer le résident d'abord, puis le gouverneur général, si par hasard il se trouvait à Banda. Il faisait nuit noire, je me dirigeai vers une maison presque entièrement illuminée qui se trouvait sur le bord de la mer; il n'y avait pas de débarcadère, et en sautant à terre, je me trouvai au milieu de trois ou quatre personnes que l'obscurité m'avait empêché de distinguer.

Je demandai le résident. Un bon gros monsieur, véritable figure de Teniers, se présenta : il ne parlait pas un mot de français et la conversation s'en serait naturellement ressentie, sans un officier qui voulut bien nous servir d'interprète; tous ensemble nous nous dirigeâmes alors vers un beau péristyle sous lequel quelques dames prenaient le frais.

En arrivant à la lumière, j'aperçus sur les épaules de mon obligeant interprête deux grosses épaulettes à graine d'épinards. C'était M. de Stuers; à côté de lui était le capitaine Eideling du *Triton;* je m'empressai de m'acquitter de ma mission. M. de Stuers me fit l'accueil le plus gracieux, le plus aimable; il me dit combien il avait été fâché de ne pas s'être trouvé à Amboine lors de notre passage, et ajouta avec une amabilité parfaite, qu'il comptait s'en dédommager amplement pendant notre séjour à Banda. Il est impossible d'imaginer quelque chose de plus gracieux, de plus joli que le petit groupe de Banda: je ne suppose cependant pas que ce soient ces eaux si limpides, ces belles forêts, cette miniature de volcan, qui aient determiné la compagnie hollandaise à l'occuper; à défaut de pittoresque, ces dignes marchands savaient trop bien compter pour ne pas savoir combien ce poste est important.

Situées par 4°—31′ de latitude N. et 127°—32′—37 de longi-

tude à l'est du méridien de Paris à la fin des Moluques, n'ayant devant elles que les terres sauvages de la Nouvelle-Guinée et celles plus sauvages encore de l'Australie. Les îles Banda bien groupées, faciles à défendre, produisant la plus précieuse des épices, la muscade, convenaient merveilleusement à la Hollande.

Les Hollandais eurent peu de peine à s'emparer de Banda : ils bâtirent des forts et se rendirent maîtres de la population qu'ils finirent par exporter; ils la remplacèrent par des esclaves et des condamnés de leurs autres possessions ; bientôt ils y concentrèrent la culture de la muscade, et la compagnie s'en réserva le monopole exclusif. Partout ailleurs les muscadiers ont été enlevés de gré ou de force et défense positive a été faite sous les peines les plus sévères d'en planter de nouveaux.

A Banda même, le nombre des pieds est limité et n'est autorisé que sur la maîtresse île, la *Grande Banda*. On afferme tant d'arbres à un planteur qui est obligé d'en vendre le produit à la compagnie à un prix convenu. Chaque année des commissaires viennent compter sur le terrain les plants existants et font arracher tout ce qui dépasse le nombre alloué; il en est de même à l'époque de la récolte, et une grande surveillance est exercée pour empêcher tout commerce interlope. Le planteur et la compagnie y trouvent parfaitement leur compte, il n'y a guère que le consommateur qui en souffre.....

Il est impossible d'être mieux accueilli que nous ne l'avons été à Banda, c'était à qui nous fêterait. Nous avons tous conservé le souvenir de toutes les politesses dont on nous a comblés. Si ces lignes traversent l'Océan, si elles parviennent à Banda, je désire qu'elles témoignent notre reconnaissance à ses bons habitants.

Le 23 février fut pour nous une journée de fête complète : le bon, l'aimable M. de Stuers voulait nous faire visiter tout ce que les îles renfermaient de curieux, après quoi un dîner et un

bal nous attendaient chez le résident. Nous avions à visiter les plantations de muscadiers et le cratère du volcan ; nous nous divisâmes en deux bandes : l'une, composée des naturalistes et de plusieurs officiers, se mit en route à six heures du matin, et commença bientôt son ascension sur les flancs calcinés du *Gounong Api* (montagne de feu); pour moi, peu désireux d'aller me faire rôtir par le brûlant soleil qui nous dardait ses rayons presque verticalement sur la tête, et par la flamme et la cendre du volcan, je préférai l'excursion plus paisible des muscadiers : en conséquence nous partîmes du bord à six heures et demie ; le gouverneur et le résident nous rejoignirent bientôt. Leur canot était escorté par cinq grandes pirogues, magnifiques embarcations pavoisées de banderolles aux couleurs brillantes et armées de vingt à trente pagayeurs, vêtus de vestes et de pantalons de soie de couleurs tranchantes ; au beau milieu de chacune des pirogues se tenait un guerrier, le casque en tête et le buste couvert d'une cuirasse de carton ; il se démenait comme un beau diable au son cadencé d'un gong et prenait toute espèce de positions guerrières avec les grimaces les plus féroces qu'il pût imaginer. Ces embarcations volaient sur l'eau, au grand chagrin de nos matelots, qui forçaient sur leurs avirons à les casser, furieux de se voir dépasser par de pareils coquins.

A huit heures, nous vînmes atterrir dans une jolie petite crique, sur la grande Banda, et devant une charmante maison dont le propriétaire vint nous recevoir sur la plage : c'était un des plus riches planteurs de l'île. Devant la façade de la maison étaient rangés les palanquins et nos porteurs ; après avoir pris un premier déjeuner, attendu que nous avions une longue course à faire, nos commandants, le gouverneur, le résident, s'assirent chacun dans un bon fauteuil de rotin et furent immédiatement enlevés sur les épaules de dix vigoureux Malais ; après eux nous

prîmes les nôtres, et toute la colonne partit au grand trot des porteurs. Nous traversâmes d'abord un joli village. Nous avions à gravir une pente fort rude, et je plaignais de tout mon cœur les pauvres diables qui nous portaient sur leurs épaules, lorsque je fus tout étonné de voir se dérouler devant nous un magnifique escalier de plus de cent marches; nos porteurs, sans s'arrêter un moment pour reprendre haleine, le montèrent au trot, et nous nous trouvâmes en un moment sur un magnifique plateau et au milieu de la plus admirable forêt que l'on puisse imaginer : c'étaient des arbres gigantesques s'élevant à plus de cent pieds de hauteur et couronnés d'une immense touffe de verdure impénétrable aux rayons du soleil. C'est sous cet abri que croît le muscadier.

Le muscadier est un joli arbre qui n'atteint jamais une grande élévation : il a la forme d'une pyramide; sa feuille, petite et ovale, est d'un vert tendre. Tous ceux sous lesquels nous passions étaient chargés d'un joli fruit jaune oblong et de la grosseur d'un petit abricot; le fruit, fendu dans sa longueur, laissait voir une pellicule du plus beau rouge : cette pellicule est le macis, il enveloppe la noix de muscade. Après deux heures d'une promenade délicieuse, nous arrivâmes devant une grande maison d'exploitation; nos porteurs nous mirent doucement à terre et nous suivîmes M. de Stuers, qui nous conduisit sur un vaste balcon; là, nous nous arrêtâmes en extase devant l'admirable panorama qui se présentait devant nous.

L'œil planait sur un magnifique bassin parsemé d'îles et d'îlots; devant nous le volcan projetait une énorme colonne de fumée qui se détachait en blanc sur le ciel du plus bel azur; nous apercevions comme des points nos camarades qui s'accrochaient des pieds et des mains pour arriver au cratère, à nos pieds la mignonne petite ville, et tout autour de nous l'immensité. Goupil avait son album, il dessina un charmant croquis.

Quand nous eûmes admiré ce paysage à loisir, on nous conduisit dans les magasins, où était soigneusement amoncelée la récolte d'une année.

La muscade n'arrive sur les marchés d'Europe qu'après avoir été soumise à une préparation. Comme je l'ai dit plus haut, la noix est le noyau du fruit; elle est enveloppée d'une pellicule d'un rouge éclatant, aux plus beaux reflets, que l'on nomme le *macis :* c'est la partie la plus aromatisée du fruit, on la recueille à part et elle se vend dans le commerce le double de la noix.

Quand celle-ci est séparée de son fruit et du macis, on la place sur des claies sous lesquelles on entretient du feu jusqu'à ce qu'elle soit parfaitement sèche. Elle acquiert alors une couleur noirâtre et devient très-dure : c'est dans cet état qu'elle est livrée au commerce. La livre de muscade revient au gouvernement à neuf sols, celle de macis à dix-sept. Quels énormes bénéfices la compagnie a dû réaliser lorsqu'elle seule était en possession de cette branche de commerce! Aujourd'hui nous en avons à Cayenne et les Anglais à Ceylan; celles de Banda sont, dit-on, fort supérieures : je laisse aux épiciers le soin de décider la question.

Mais nous avions une faim terrible, et nous commencions à trouver un peu longues les explications du digne planteur, lorsque le signal du départ fut donné, et nous rejoignîmes nos palanquins. Nous prîmes à travers la forêt. Il fallait des pieds comme ceux de nos Malais pour ne pas se casser la tête dans un sentier rocailleux, descendant à pic le long d'un précipice. J'avoue que je n'étais pas sans crainte, et je cherchais des yeux quelque branche d'arbre à laquelle j'aurais pu me suspendre en cas que le pied vînt à manquer à mes porteurs. Nous arrivâmes cependant en bas sains et saufs; là, nos gens se rangèrent sur une ligne, et à un signal donné, tous partirent de toute la vitesse

de leurs jambes : ce fut une véritable course au clocher.

Une demi-heure après nous étions assis devant un splendide déjeuner dont le planteur nous fit les honneurs avec une bonne et franche cordialité.

A quatre heures nous étions de retour à bord. Nos camarades venaient d'y arriver, ils étaient exténués ; plusieurs d'entre eux avaient failli être asphyxiés par la fumée ; ils rapportaient du reste de magnifiques échantillons minéralogiques.

(*M. Demas.*)

Note 5, page 30.

Après avoir été visiter le quartier chinois et malais, qui se trouvait derrière les maisons des Européens, je m'égarai dans la campagne ; le hasard me conduisit du côté des cimetières. Celui des chrétiens est entouré de murailles blanches ; c'est une enceinte peu étendue : une petite croix noire placée au-dessus d'une porte assez grande indiquait de loin ce champ de repos. Çà et là dans les environs nous remarquâmes divers tombeaux qui m'ont semblé d'une date déjà ancienne. Quelques caractères chinois, et surtout la singulière construction de ces petits édifices me prouvèrent qu'ils avaient été élevés à la mémoire de quelques Chinois opulents ; j'en remarquai un entre autres, qui occupait un espace assez considérable, adossé à une colline d'une médiocre hauteur : il présentait de loin la forme d'un cône à large base qu'on aurait coupé en deux parties et dont on aurait appliqué la moitié contre un mur perpendiculaire.

Des marches larges et bien espacées permettaient de gagner le sommet de l'édifice, qui se terminait par une plate-forme en maçonnerie, tout autour de laquelle on avait ménagé une espèce de parapet de deux pieds de hauteur environ.

Là, adossé contre la colline, s'élevait le monument funé-

raire, le lieu sacré où reposaient les cendres du mort. C'était un parallélipipède maçonné, creux et recouvert d'une large pierre qui me parut volcanique; sur une autre pierre posée perpendiculairement sur celle-ci et appuyée contre la colline, on distinguait une foule de caractères et de figures hiéroglyphiques; leur signification ne pouvait être difficile à deviner : c'était sans doute l'éloge du mort, sa vie, le regret qu'on avait eu de le perdre.

(*M. Marescot.*)

Note 6, page 30.

Je quittai le bord en compagnie de MM. Dumoulin, Hombron, et Lafond pour faire une excursion au sommet du volcan Gounong-Api; dix esclaves avaient été désignés pour nous accompagner et nous servir de guides. A trois heures et demie nous débarquions sur Neira : un bateau du pays que nous prîmes dans le port nous fit franchir le canal.

A quatre heures nous quittâmes la plage et nous commençâmes aussitôt à gravir par une pente fort roide. Nos guides avaient allumé des torches et éclairaient notre route. Nous traversâmes d'abord de petites forêts d'arbres noirs, espèces de bois taillis, et des plantations de maïs; puis nous entrâmes dans une nouvelle zone où nous ne trouvâmes que des arbustes desséchés et brûlés sans doute par l'action du soufre. Les grosses pierres commencèrent alors à gêner et arrêter notre course. Au delà de ces arbres nous trouvâmes de grandes fougères : la route devint plus difficile. Les petites pierres rondes et légères qui formaient le terrain coulaient sous nos pieds, le sol s'affaissait sous nous; souvent on reculait autant qu'on avançait, les pierres roulaient avec nous et nous ne pouvions gagner qu'en nous accrochant aux branches de fougère, sou-

vent trop faibles pour nous soutenir : enfin nous dépassâmes toute végétation. Plus nous avancions, plus le chemin devenait pénible; nous ne pouvions marcher qu'en nous aidant des pieds et des mains, et nous faisions rouler une grêle de pierres derrière nous. A chaque instant nous étions obligés de nous arrêter. Un instant j'eus des éblouissements, la tête me tourna; je voulais rester, mais nos guides m'en empêchèrent; ils me montrèrent le danger que je courrais en restant : ils me firent voir que je pourrais être écrasé par les pierres que les autres feraient rouler; nous étions même obligés de monter à peu près de front pour ne pas nous faire écraser les uns par les autres. Nous nous étions munis de grands bâtons qui souvent nous aidaient beaucoup. Enfin je repris du cœur et nous continuâmes à monter. Bientôt enfin nous dépassâmes ces pierres roulantes et nous atteignîmes un terrain où la lave mêlée à la cendre avait pris un peu de consistance; à partir de là, la route devint assez facile et nous arrivâmes au sommet à environ sept heures, après une pénible ascension de trois grandes heures. Ce pic est peu élevé, mais je crois qu'il n'en est pas de plus difficile à gravir et qui présente autant de dangers. Plusieurs de mes compagnons qui avaient déjà gravi plusieurs volcans, et entre autres celui de Ténérife, n'y avaient pas éprouvé plus de difficultés.

Nous déjeunâmes d'abord pour remettre nos forces, puis nous procédâmes à la visite du volcan. Nous trouvâmes d'abord un vieux cratère entièrement fermé, mais d'où s'échappaient encore quelques fumerolles. Partout le sol était couvert de soufre et on en trouvait encore d'amoncelé en certains points sur le côté de la montagne. Dans le nord nous visitâmes de grandes crevasses où le soufre paraissait en fusion, mais il était dangereux d'en approcher, le sol ne présentant pas de solidité. De ce côté, la montagne était toute crevassée; ces crevasses laissaient voir des cristallisations d'un soufre très-pur sous les

formes les plus bizarres, mais tellement chaud qu'on ne pouvait en approcher la main; nous ne pûmes non plus nous arrêter en quelques endroits, car la chaleur était telle à la surface, que nos pieds, malgré de fortes chaussures, ne pouvaient la supporter un instant : on était obligé de sauter d'un pied sur l'autre.

Un thermomètre enfoncé de six pouces dans l'endroit de la montagne qui paraissait le plus froid, monta en un instant à 38 et 40 degrés; présenté à l'entrée d'une petite fumerolle, il monta instantanément à 90°, où on le retira pour en prévenir la rupture. Partout on marchait sur le soufre; en levant une légère couche de cendres on trouvait encore le soufre; dans les grandes crevasses il avait des couleurs admirables. En faisant notre visite nous avions le plus grand soin de nous tenir au vent de la fumée, qui aurait pu nous faire beaucoup souffrir; malgré toutes nos précautions nous fûmes pris un instant dans un tourbillon de fumée qui dura à peine une minute mais nous incommoda fort. Nous trouvâmes une grande quantité de petits insectes au sommet du volcan; on en voyait surtout beaucoup de morts à l'entrée des fumerolles.

A neuf heures nous commençâmes à descendre. Si l'ascension avait été difficile et fatigante, la descente, plus facile, était aussi beaucoup plus dangereuse : on prenait souvent, et malgré soi, une grande impulsion qu'il était difficile d'arrêter; d'autres fois on roulait l'espace de quinze ou vingt pas avec les pierres et on s'arrêtait tout meurtri, tout contus. A dix heures et demie nous arrivâmes au pied de la montagne après avoir manqué vingt fois de nous rompre le cou; nous étions tous couverts de contusions et de meurtrissures; enfin, après nous être arrêtés un instant, nous repassâmes le canal et nous arrivâmes à bord vers midi, avec un chargement d'échantillons pris au haut de la montagne.

(*M. Gourdin.*)

Note 7, page 30.

Depuis quelques jours on bataillait contre le mauvais temps pour nous rapprocher du détroit de Torrès, que nous espérions tous franchir; on avait pris toutes les mesures à cet égard : chaque officier avait reçu des instructions pour aller sonder dans les embarcations devant les corvettes, et on avait même pris la précaution de donner à tout le monde un poste particulier en cas de naufrage. La chaloupe, le grand canot, les autres petites embarcations, devaient marcher de conserve sous le commandement des plus anciens officiers pour gagner la terre la plus voisine ou la plus facile à atteindre.

Malheureusement nous arrivâmes un peu tard dans ces parages pour faire un travail aussi important; les variations continuelles dans l'atmosphère, les grains continuels, un horizon toujours gris et chargé dans le sud-est, la mer houleuse de l'est, tout semblait indiquer que la mousson de sud-est allait remplacer celle du sud-ouest; chercher à franchir le détroit de Torrès en pareilles circonstances eût été imprudent et sans doute même impossible à faire.

Dans des parages aussi dangereux, il faut un temps fait, et c'est un phénomène qui n'arrive jamais dans les changements de mousson, au dire des anciens voyageurs, dont les observations seront toujours bonnes à consulter, parce qu'ils racontaient les choses comme ils les voyaient; on peut même compter les quinze premiers jours d'une nouvelle mousson comme de mauvais jours : c'est une époque ordinairement fertile en orages et en brises variables qui ne permettent pas toujours de faire ce que l'on veut. Elle est donc contraire à toute entreprise un peu difficile, et *à fortiori* quand les parages dans lesquels on veut aller, sont hérissés de dangers encore inconnus et qu'on doit affronter de près.

Ces motifs, joints sans doute à d'autres raisons que j'ignore, engagèrent le commandant de l'expédition à abandonner un projet dont la réalisation lui paraissait douteuse sinon impossible.

(*M. Marescot.*)

Note 8, page 60.

Nous avions trouvé la veille une aiguade où on fit assez facilement de l'eau très-potable quoique un peu saumâtre. Cette aiguade se trouvait à trois milles des vestiges de l'établissement anglais; c'est une rivière où il y a une barre à l'embouchure qui est presque à sec à marée basse, mais où une chaloupe chargée peut passer à mi-flot. On est obligé de perdre une marée pour la passer seulement quand la marée est tout à fait basse. Le pays voisin est un peu plus agréable que les environs du mouillage, et les pâturages sont fréquentés par des troupeaux de kangarous; un de nos chasseurs tua un de ces animaux, sa chair fut trouvée délicieuse et fournit avec le poisson que la pêche nous produisit assez abondamment dans le commencement de la relâche, tant sur l'île que sur le continent, de quoi varier un peu la nourriture monotone du bord. Comme cette aiguade, quelque imparfaite que soit la qualité de l'eau, est la plus commode qu'il y ait dans toute la baie, il est bon de la signaler : en suivant la plage depuis l'ancien établissement en remontant vers le sud, la côte est bordée presque partout de palétuviers, et on ne voit que deux plages de sable remarquables. La plus occidentale, c'est-à-dire la plus éloignée, est celle qui répond à l'embouchure de la rivière, mais comme celle-ci est elle-même couverte de mangliers, il faut suivre de très-près la côte avec un canot, pour la voir.

Nous n'eûmes pendant notre relâche à Raffles-bay guère d'autre distraction que celle de la chasse que la chaleur rendait très-pénible, et la recherche des curiosités naturelles que ce pays

possède en grand nombre; quoique la saison commençât à passer, la botanique offrait encore d'assez grandes richesses....

La mousson du S-E. parut définitivement rétablie le 1er avril; après des grains très violents, le ciel s'épura et elle souffla régulièrement depuis cette époque.....

Le 2 avril, nous vîmes arriver plusieurs bateaux bouguis qui vinrent mouiller près de nous; ils commencèrent à pêcher sur toute la côte, et à préparer à terre les holothuries sur la petite île de l'Observatoire. Depuis un temps immémorial, les Bouguis de Makassar viennent faire cette pêche sur la côte nord de la Nouvelle-Hollande où le tripang abonde et où il est d'excellente qualité; ils y ont précédé sans doute les premiers navigateurs hollandais. Ils partent en général de Makassar à la fin d'octobre, quand la mousson d'ouest est bien établie, touchent à Timor, et viennent attaquer cette côte près de l'île Melville, visitent tous les ports et anses depuis ce point jusqu'au golfe de Carpentarie; ils commencent à effectuer leur retour en avril, en visitant de nouveau tous les points pour faire une seconde pêche; en quittant cette côte, ils rentrent chez eux en très peu de temps. Là, les nombreux courtiers chinois achètent le produit de la pêche, et l'expédient en Chine. Cette denrée est très-recherchée, elle procure de grands bénéfices aux armateurs et aux capitaines bouguis; car malgré la quantité de monde employée par eux, le salaire est si faible et la nourriture, qui consiste en riz et poisson salé, est si peu coûteuse, que les frais d'armement ne sont pas à beaucoup près aussi considérables que si des bâtiments et des matelots européens étaient employés à cette pêche. A peine a-t-on pêché le tripang, opération qui s'exécute en plongeant pour aller le chercher au fond, car les holothuries tapissent le fond de la mer, qu'on le porte à terre pour le préparer: on lui fait d'abord jeter un bouillon dans l'eau salée, après cela des hommes s'occupent à en enlever

les intestins et le placent ensuite dans une chaudière où on le fait bouillir à petit feu dans de l'eau de mer mêlée d'écorce de mimosa. Au bout de trente ou quarante minutes on le retire de cette eau bouillante, qui l'a suffisamment cuit, pour lui donner la dernière préparation, qui consiste à le fumer; à cet effet, on le place dans une chaudière à sec sur un fourneau, en le remuant constamment et jetant de l'eau continuellement pour modérer la chaleur et produire de la fumée. Après cette fumigation, qu'on fait durer le temps nécessaire pour bien les dessécher, on emballe les holothuries dans des caisses, et elles peuvent se conserver ainsi un temps infini. On se rend difficilement compte de la passion que les habitants du céleste empire ont pour le tripang, quand on voit l'état auquel il est réduit quand il est desséché et combien cette chair est alors dure et coriace. Quand il est frais, il a le goût de l'encorné, et peut-être est-il supérieur aux grosses sèches, qui sont estimées par les habitants des côtes de l'Océan et de la Méditerranée. La présence de ces Bouguis dans la baie Raffles lui donna pendant quelques jours un aspect assez animé. Le petit îlot de l'Observatoire fut transformé en un vaste atelier pour la préparation du tripang, et les naturels, qui communiquaient facilement, surtout à la marée basse, de la terre ferme à l'îlot, qui n'en est séparé que par des bas fonds, y affluèrent de leur côté.

(*M. Dubouzet.*)

Note 9, page 60.

A une heure après midi, le commandant, qui avait été visiter l'emplacement de l'ancien établissement anglais, revint à bord, amenant deux naturels qu'il avait trouvés dans son excursion. Ceux-ci sont de vrais sauvages, plus sauvages que tout ce que nous avons vu jusqu'ici : ils sont complétement nus et n'ont

pour tout équipage qu'une sorte de panier oblong fait de joncs tressés ; mais la vue des Européens et de leur bâtiment ne paraît pas les étonner beaucoup. Rien de tout ce qui se trouve à bord n'excite leur curiosité ou leur convoitise. Prenant une mine piteuse et un air affamé, ce qu'ils expriment fort clairement en frappant sur leur ventre creux et aplati, ils demandent en anglais du pain, du biscuit (bread); on leur donne quelques poignées de biscuits vermoulus, qui sont dévorées en un clin d'œil; leurs petits paniers sont vidés presque aussitôt que remplis. Décidément ces pauvres Australiens sont les gens les plus misérables qu'il y ait au monde, car à les voir dévorer leur biscuit moisi et plein d'insectes, on peut croire qu'ils n'ont rien mangé depuis trois jours. Lorsque les plus pressants besoins ont paru satisfaits, on a essayé d'obtenir de nos sauvages quelques renseignements sur les tribus qui vivaient sur la côte à l'époque de l'occupation anglaise, on leur a nommé quelques chefs qu'ils ont paru connaître, en leur donnant les qualifications de Mandroueli, Mambroué..... plusieurs habitent encore aux environs de la baie Raffles. C'est tout ce que j'ai pu comprendre à cette pantomime, qui a été souvent interrompue par le geste plus expressif de ces affamés, qui demandaient encore bread, bread.

A trois heures, nous vîmes une mauvaise pirogue portant trois naturels se diriger sur l'île de l'Observatoire; cette île est jointe à la côte par un récif qui, à marée basse, permet de passer à gué. Pour éviter toute surprise ou attaque de ce côté, on a envoyé avant la nuit des armes à ce poste, mais nos sauvages paraissent jusqu'ici très-inoffensifs; leur pirogue, après s'être arrêtée quelques instants sur l'île, arriva à bord de l'*Astrolabe*, où nous eûmes le plaisir d'examiner de près ce produit de l'industrie australienne. Cette pirogue, si toutefois il est permis de lui donner ce nom, est faite avec de larges bandes

d'écorce grossièrement cousues ensemble et reliées sur deux bâtons qui forment les côtés ou plats-bords. C'est là sans contredit le premier essai de l'art de la navigation. Les trois sauvages que portait la pirogue sont montés à bord sans façon ni défiance; leur premier geste, leur premier mot ont été pour demander du pain. Une nouvelle pirogue a porté cinq naturels qui n'ont pas tardé à nous saluer du même refrain (bread). Ces derniers ont eu la même part à nos largesses, sans paraître plus rassasiés que leurs devanciers. Tous ces sauvages connaissent à fond les formes extérieures de la supplication, mais ils semblent ignorer complétement celles de la reconnaissance : il n'est sorte de cajoleries qu'ils ne fassent pour obtenir un morceau de biscuit, mais dès qu'ils l'ont obtenu ils s'empressent de le dévorer, sans que la moindre expression de gratitude paraisse dans leur maintien ou leurs regards. On a distribué aux sauvages qui se donnent le titre de chefs des mouchoirs, des couteaux et des miroirs qu'ils reçoivent avec assez d'indifférence. Pendant le souper de l'équipage ils rôdent autour des matelots pour obtenir quelques bribes du festin. L'un d'eux a la bonne idée d'exécuter une danse grotesque, accompagnée de gestes et de grimaces qui lui valent quelques nouveaux cadeaux.

Les Australiens que nous avons sous les yeux ont une taille au-dessous de la moyenne et des formes grêles, il n'en est qu'un qu'on puisse regarder comme un homme bien proportionné et vigoureux. Ils sont noirs comme les Africains, mais leurs cheveux ne sont pas aussi laineux ni leur nez aussi épaté; l'ensemble de leurs traits, quoique fort laid à nos yeux, s'écarte peut-être un peu moins du type européen que la face du nègre de Guinée. Tous sont privés d'une dent à la mâchoire supérieure, ce qui suppose que dans la partie nord, comme sur les autres points de l'Australie qu'on a visités, l'extraction d'une dent est pratiquée sur les enfants; mais la circoncision n'est pas

en usage. Le tatouage en relief ou par incisions est pratiqué ici dans toute sa perfection : les naturels ont la partie antérieure du corps mutilée de la manière la plus horrible, les épaules, la poitrine, le ventre et les cuisses présentent des lambeaux de chair de trois à quatre pouces de longueur sur autant de lignes de saillie ; ce tatouage est vertical sur les épaules et les cuisses, et horizontal sur la poitrine et le ventre, de manière à figurer des épaulettes et des galons. On dit que c'est à l'aide du tranchant des coquillages que les naturels pratiquent sur leur corps des incisions profondes dont les plaies étant entretenues pendant longtemps finissent par donner, après la cicatrisation, ces bourrelets charnus qui constituent le tatouage. Toutes ces plaies sur un corps nu exposé à un climat brûlant doivent souvent donner lieu aux accidents les plus graves.....

A cinq heures du matin, nous partions, Marescot et moi, dans le petit canot pour suivre les contours de la baie et chercher un filet d'eau potable. Nous accostâmes d'abord à l'ancien établissement anglais, situé sur la rive orientale, à environ un demi-mille du mouillage. Il faut être bien près du rivage pour reconnaître l'emplacement de la défunte colonie..... C'est un petit plateau dépouillé d'arbres qui domine de six à huit pieds tout au plus les terrains environnants ; il ne reste encore debout que quelques pans de murailles en pierre ayant appartenu à une petite enceinte carrée de dix à douze pieds ; plus loin, un autre pan de mur et un puits profond rempli d'eau saumâtre, quelques troncs d'arbres charbonnés ayant sans doute fait partie d'une enceinte de palissades. Nous n'avons pu distinguer aucune trace des plantations et des cultures dont le fondateur de la colonie voulait doter les Australiens. Une herbe très-haute a tout envahi et couvrira bientôt les derniers vestiges de l'établissement. A cent pas de là commence la vaste forêt qui couvre toute cette terre sauvage ; aussi loin que la vue peut s'étendre le pays

est si plat, que rien n'indique les cours d'eau qui doivent le sillonner : nous en cherchâmes vainement dans le voisinage de l'établissement et ne pûmes trouver qu'un marais desséché. Je doute qu'il existe au monde une position plus ingrate pour y fonder une colonie. La baie Raffles, quoique ayant environ deux lieues du nord au sud et une lieue de l'est à l'ouest, est tellement rétrécie par les bancs qui en longent la côte qu'il ne reste qu'un très-petit espace de mer accessible aux navires de douze à quinze pieds de tirant d'eau. Le meilleur mouillage se trouve au sud-ouest, et à petite distance de l'île de l'Observatoire ; il semblait donc, sous tous les rapports, plus convenable de s'établir dans le voisinage de cette île ; mais que faire sur une terre brûlée par le soleil, où il ne croît aucun de ces arbres à fruits qu'on trouve en si grande abondance dans les îles de l'Océanie et les Moluques? Quels avantages pouvait-on retirer d'une colonie si éloignée des grandes voies commerciales, et qui ne produit rien qui puisse attirer les navigateurs? Le sol de cette partie de l'Australie est sec et sablonneux, et ne paraît guère propre à la culture des plantes et des arbres utiles. Le pays étant à peu près désert, il faudrait, pour en tirer parti, y fixer des cultivateurs ; or il est reconnu que dans les colonies intertropicales, les Européens ne peuvent guère résister aux fatigues qu'entraînent les travaux de l'agriculture ; à défaut d'indigènes il faudrait des esclaves, et les Anglais affectent de ne pas vouloir d'un moyen si contraire à la morale et à l'humanité. Il ne leur resterait donc qu'à déporter sur ces tristes rivages les ouvriers sans travail qui troublent plus d'une fois la tranquillité des grandes villes manufacturières de la Grande Bretagne, ou enfin qu'à enrôler quelques-uns de leurs malheureux Hindous. Les Malais n'abandonneront jamais les îles Moluques, Célèbes, Céram, et tant d'autres terres où la nature étale toutes ses richesses, pour venir sur la côte australienne ; les Chinois émigrants préfére-

ront toujours à ces rivages sauvages les belles plaines de Java, de Sumatra, Bornéo et les îles Philippines, qui depuis si longtemps sont le théâtre de leur activité et de leur industrie. Mais en s'établissant à la baie Raffles, les Anglais ont voulu, dit-on, avoir un port voisin du détroit de Torrès, par où passent quelques-uns de leurs navires pour aller du port Jackson en Chine ou dans l'Inde; ils ont voulu être à portée de la mer des Moluques, où ils prétendent sans doute dominer un jour, à l'exclusion des Hollandais, et pour porter les premiers coups au commerce batave, il ne s'agissait de rien moins que de cultiver les arbres à épices dans la nouvelle colonie, dans le cas où la nature du terrain le permettrait. La Hollande n'aura jamais à redouter une pareille concurrence; car le jour où les Anglais parviendront à obtenir la muscade et le girofle sur la côte nord de la Nouvelle-Hollande, dans la Nouvelle-Guinée, ou sur telles autres terres qu'il leur plaira d'occuper, les Hollandais n'ont qu'à diminuer progressivement les entraves et les restrictions qui pèsent sur le commerce et la culture dans les îles Moluques, et l'Angleterre sera obligée de livrer à vil prix les épices qu'elle aura obtenues avec tant de peines et de dépenses. Enfin, le dernier avantage que l'Angleterre espérait retirer de son établissement était la pêche des holothuries, ou tripangs, qui abondent sur cette côte: les bateaux malais exploitent depuis longues années cette branche d'industrie, dans laquelle ils ne seront jamais supplantés par les Européens. Vainement voudrait-on les attirer, les fixer dans la colonie, les assujettir à quelques droits de pêche, ou attendre de grands bénéfices de la vente des objets d'Europe; le pêcheur malais se nourrit d'une poignée de riz et d'un morceau de poisson sec, son vêtement ne consiste le plus souvent qu'en un lambeau de toile de coton roulé à la ceinture et un mouchoir autour de la tête. Il se procure à bas prix ces objets à Batavia, Makassar, Amboine, et

dans toutes les autres possessions hollandaises; il n'a que peu ou point d'argent. S'il est gêné dans son industrie ou soumis à quelque taxe, il ira chercher plus loin une nouvelle station de pêche. Les Anglais ont donc perdu leur temps et leur argent en occupant la baie Raffles : leur établissement, fondé en 1826 et déclaré port franc, n'en est pas moins resté un pays sauvage, désert et inculte, la franchise d'un port ne suffit pas toujours pour y conduire des chalands; si le pays ne produit ni vivres ni denrées commerciales, et s'il manque de consommateurs, il ne saurait attirer les marchands. La colonie, après quelques années d'une chétive existence, fut évacuée en 1832 ou 1833.

Nous continuâmes notre excursion autour de la baie, longeant le rivage d'aussi près que possible, sans trouver la moindre apparence de rivière ou ruisseau. Arrivés au fond de la baie, nous entrâmes par un chenal oblique dans une rivière qu'on avait vue la veille et où le commandant nous avait précédés; les eaux en étaient salées, quoique la marée fût presque basse. Après avoir franchi la barre, nous trouvâmes un canal vaseux dont le cours sinueux s'enfonçait dans les bois; sa largeur était de vingt à vingt-cinq pieds et sa profondeur de six à huit pieds. La chaloupe avait remonté la veille ce courant sans trouver de l'eau douce, nous eûmes de la peine à le remonter avec le petit canot; il fallut redescendre pour n'être pas laissé à sec par la marée basse sur la barre. Trois ou quatre naturels parurent sur le bord de la rivière, ils nous firent quelques signes pour nous attirer dans les bois, où nous aperçûmes un autre groupe de sauvages; nous ne les connaissions pas assez pour nous aventurer sans armes au milieu d'eux, et nous avions autre chose à faire : il était déjà midi, et nous n'avions pas encore trouvé d'eau potable. La chaleur était accablante, nous nous hâtâmes de visiter un petit golfe situé à l'ouest de la rivière sans avoir plus de succès dans nos recherches, après quoi

nous traversâmes la baie pour aller relâcher sur une île boisée qui se trouve près de la côte orientale. Nous trouvâmes sur cette île quelques grands arbres dont l'écorce lisse est sans doute celle que les naturels emploient pour fabriquer leurs mauvaises pirogues. Ces arbres secrètent un suc gommeux très-abondant. On trouve dans les forêts une autre espèce d'arbre d'où découle une résine d'un brun rougeâtre qui pourrait peut-être trouver son emploi dans les arts ou dans la médecine.....

Les praos employés à la pêche du tripang sont de grands bateaux de cinquante à soixante mètres de longueur, dont la carène est d'une assez bonne construction, mais les œuvres mortes ou l'accastillage sont si hauts sur l'eau et tellement surchargés de tillacs, de cabines ou de baraques, qu'on suppose d'abord ces bateaux beaucoup plus grands qu'ils ne le sont réellement. La partie la plus remarquable est une dunette assez grande, traversée à la hauteur du pont par une forte poutre ou bau qui déborde de trois à quatre pieds à l'extérieur du prao; une gorge circulaire creusée dans la partie postérieure de ce bau sert à recevoir de chaque côté un gouvernail dont la mèche est maintenue par une cravate en rotin; des liens de même matière servent à tenir le gouvernail vertical plongé dans l'eau pour la navigation, ou à le soulever hors de l'eau pour le mouillage. Chaque bateau a ainsi un gouvernail de chaque côté qui se manœuvre au moyen d'une barre dirigée sur l'arrière, devant une grande porte ou sabord percé dans la dunette; les pilotes ou timonniers, assis dans leur cabine, manœuvrent avec le pied la barre de chaque gouvernail : un compas de route pas plus grand que nos boussoles de poche est établi entre les deux gouvernails.

Le prao n'a pas de pont, mais au-dessus de la cale à l'eau et de la soute au tripang, depuis la dunette jusqu'au mât de misaine, règne un plancher fait avec des baguettes de bambou, surmonté d'une toiture en nattes, qui forme ainsi une sorte d'en-

tre-pont pour les trente ou quarante matelots; à l'avant de ce logement se trouve la cabine du patron, où un homme ne peut se tenir qu'assis ou couché; au-dessus du toit sont de nouvelles cabines qu'on prendrait volontiers pour des cages à volailles: ajoutez à cela une multitude de petits paquets, sacs de riz, coffres, etc., et vous aurez peut-être une idée d'un pareil bateau. Le prao a deux mâts avec étais, mais sans haubans: ceux-ci sont remplacés par de longs bambous qui, appuyés sur le bord du bateau et reliés à la tête du mât, font l'office de bigues; ces bigues sont reliées dans la hauteur par cinq ou six traverses servant d'échelons pour grimper dans la mâture. Les mâts n'ont pas leur emplanture dans la calle, ils reposent sur une forte pièce ou bau qui porte deux montants en forme de bittes, destinés à consolider le pied du mât; une clavette qu'on peut enlever à volonté permet au mât de s'abattre sur le pont.

Les ancres sont faites de deux morceaux de bois assemblés par tenon et mortaise, de manière à former la verge et un bras de l'ancre; quelques liens en fer ou plus souvent en rotin consolident le système; un caillou fixé à la jonction des deux pièces leur sert de lest. Les câbles sont en rotin ou gomotou. Il est certainement impossible à de pareils bateaux de tenir les grandes mers; mais les mers de Timor, des Moluques et de la Sonde sont de véritables lacs où les plus frêles embarcations peuvent s'aventurer sans grand danger.

La pêche du tripang, que les naturels abandonnent aux Malais, leur fournit une nourriture qui paraît assez substantielle. On dit que le picul (125 livres) de tripang est vendu 15 roupies (la roupie vaut 2 fr. 14 c.) par les pêcheurs bouguis de Makassar à des traitants chinois. Ceux-ci le revendent sur les marchés de Canton jusqu'à 50, 60 et même quelquefois jusqu'à 80 piastres fortes le picul. Les praos ne prennent guère plus de 1,000 piculs ou environ (6,250 kil.) de tripang. Les Anglais voudraient

bien, dit-on, réaliser pour leur compte les bénéfices que procure le commerce de cette matière; cette considération, plus que celle de la culture des épices, les a déterminés à fonder à tout prix une colonie sur la côte nord de l'Australie, qui nous a paru si ingrate.

(*M. Roquemaurel.*)

Note 10, page 60.

L'Australie, du moins ce que nous en avons sous les yeux, est un abominable pays. Quelle différence avec les belles îles que nous venons de quitter! Là, la terre produit d'elle même, et presque sans travail, les plus beaux arbres, les plus beaux fruits du monde : le sagoutier, le cocotier, l'arequier, cocos, coton, épices, tout croît avec une vigueur dont il est difficile de se faire une idée; ici, rien, pas même un cocotier. Le pays est couvert de bois dont les arbres très-espacés donnent à peine de l'ombrage; pas de lianes, pas de ces beaux cours d'eau qui à chaque instant venaient entraver notre marche : nous ne rencontrions que de hautes herbes jaunâtres, comme celles qui croissent dans les vastes steppes de l'Amérique méridionale, et de loin en loin quelques flaques d'eau saumâtre.

C'est cependant sur cette terre sèche et calcinée que les Anglais ont voulu fonder une colonie en 1826 : Sir Ralph, celui-là même qui depuis jeta avec tant de succès les fondations de Sincapour, débarqua avec une centaine d'hommes; les pauvres diables avaient rêvé un *Eldorado*; ils furent cruellement désappointés; ils tâchèrent cependant de tirer parti de cette terre ingrate, mais après quelques années d'efforts infructueux, ils furent obligés de l'abandonner; aujourd'hui il ne reste de leur passage que quelques palissades, un puits de mauvaise eau et quelques mots anglais tels que *bread* et *water*, que les sauvages

viennent jeter en mendiant aux rares navires qui viennent relâcher sur leur côte.

Mais nos amis d'Albion ne sont pas gens à se rebuter pour si peu, ils ont bravement plié bagage et sont allés chercher fortune ailleurs : à trente milles plus au sud ils ont trouvé un point qui leur a paru plus convenable, et ils y ont planté tentes et drapeau ; nous verrons plus tard ce qu'ils y ont fait.

Le but apparent des Anglais dans ces essais de colonisation est tout philanthropique : ils veulent un port qui puisse offrir un asile aux équipages des bâtiments qui se perdent dans le détroit de Torrès, mais ils convoitent depuis longues années les belles îles aux épices des Hollandais, et ils ont pensé qu'il serait bon et sage d'avoir un établissement à leur porte d'où en temps opportun ils puissent lancer une forte escadre sur Java et les Moluques ; et puis Raffles-bay est sous la même latitude ; pourquoi les Malais, les Chinois n'afflueraient-ils pas dans un port franc? et par la suite on pourrait y naturaliser la muscade, le poivre et le girofle. Telles étaient probablement les considérations qui avaient entraîné la colonisation ; mais soit incapacité, soit qu'on eût été mal renseigné, comme port, comme culture et comme point militaire, on ne pouvait pas plus mal choisir. Le pays ne produit rien ; et le moyen de penser que les Chinois, les Malais abandonneraient leurs belles îles, leur existence calme et douce sous un gouvernement paternel, pour venir, dans un pays sec et aride, se placer sous la férule anglaise? c'était là une idée extravagante. Ils voulaient naturaliser les épices, les Hollandais les eussent probablement laissés bêcher, planter, sans s'en émouvoir le moins du monde, puis aussitôt qu'ils eussent commencé à recueillir (en supposant que leurs plantations réussissent, ce que je ne crois pas), ils eussent alors diminué ou aboli pour quelque temps le monopole ; ils auraient ainsi pu livrer leurs produits à un prix très-modique, et alors que se-

raient devenues les récoltes des Anglais, qui leur auraient coûté tant de peines et d'argent? Comme point militaire, la baie Raffles est on ne peut plus mal choisie : les eaux n'en sont pas assez profondes pour les frégates et les vaisseaux, et elle est si spacieuse qu'il serait impossible de la défendre.

Le 30, Lafarge, Goupil et moi, tous les trois bien armés, nous mîmes en route de grand matin pour explorer le pays et courre le kangourou, que l'on disait très-commun : nos chaloupiers en avaient vu plusieurs à l'aiguade. Nous nous enfonçâmes assez avant dans l'intérieur, bien décidés à bivouaquer sous un arbre si la nuit nous surprenait trop loin de la plage. Partout sur notre passage nous trouvions la végétation la même : des arbres de moyenne hauteur assez espacés entre eux et de hautes herbes qui nous arrivaient à la ceinture ; des perroquets de toutes couleurs remplissaient les bois de leurs cris rauques. Vers onze heures, nous nous estimions à près de deux lieues de la mer, lorsque nous tombâmes au milieu d'un groupe de quinze à vingt naturels : ils étaient accroupis autour d'un feu sur lequel cuisaient un gros lézard et des coquillages ; ils se levèrent à notre approche et vinrent au devant de nous ; comme ceux que nous avions vus à bord, ils étaient entièrement nus, quelques-uns avaient à la main de grossières lances barbelées, d'autres portaient de petites hottes sur le dos. Nous tâchâmes de leur faire entendre que nous désirions aller à leurs cases, mais soit crainte de nos armes, soit qu'ils n'en eussent pas, ils ne purent ou ne voulurent nous comprendre. Il y avait parmi eux deux femmes, ou plutôt deux femelles, qui paraissaient pleines de bonne volonté : pour une galette de biscuit il n'est sorte de faveurs qu'elles ne nous eussent accordées. Les malheureux, comme à bord, nous montraient deux rangées de dents blanches comme des perles et se serraient le ventre ; mais pour ne pas nous charger, nous n'avions emporté que tout juste ce qu'il nous fallait, et nous

n'avions pas déjeûné. Nos sauvages nous suivirent quelque temps, puis voyant qu'ils ne pouvaient rien obtenir, ils finirent par nous laisser en paix.

Après avoir chassé toute la journée, nous revenions à bord, chargés de perroquets, de colombes, mais sans avoir aperçu un seul kangourou, lorsque nous vîmes Lafarge, le fusil en joue, marchant à pas de loup : il avait vu quelque chose de gros remuer dans les hautes herbes ; il allait faire feu, lorsque au lieu de kangourou il vit se dresser devant le canon de son fusil deux longues figures noires qui décampèrent à toutes jambes, criant de toute la force de leurs poumons : *Wattaloo! Welleton!* (Waterloo, Wellington.) La recommandation était jolie! mais les pauvres diables n'y entendaient pas malice ; c'était les noms que leur avaient donnés les Anglais. Nous ne nous attendions certes pas à ce que deux misérables sauvages viendraient nous jeter ces deux mots à la tête, au milieu des déserts de l'Australie.

Plus tard, au moment où nous nous y attendions le moins, deux kangourous partirent à dix pas de nous : ils faisaient des bonds prodigieux, et chaque fois qu'ils retombaient, ils frappaient sur la terre de grands coups de leur forte queue pour se donner un nouvel élan ; nous tirâmes, mais ils étaient déjà hors de portée. En arrivant sur la plage, nous fûmes fort surpris de voir mouillé entre les deux corvettes un petit cutter battant pavillon et flamme britanniques. Il n'y avait pas d'embarcation à terre ; heureusement à cent pas plus loin nous trouvâmes un sauvage avec une petite pirogue en écorce : il avait une hotte sur le dos, j'y jetai un billet en lui montrant l'*Astrolabe ;* le drôle me comprit avec une intelligence que je ne lui aurais pas soupçonnée, il pagaya vers l'*Astrolabe*, remit mon billet au premier matelot qu'il vit sur le pont, et bientôt on vint nous chercher. Nous mourions de soif : nous avions marché pendant douze heures sans rencontrer une goutte d'eau potable.

Le soir, nous vîmes arriver à bord deux pirogues contenant huit ou dix sauvages. C'est bien la plus misérable race que nous ayons encore vue : les malheureux étaient affamés et baragouinaient le mot *bread, bread;* pour nous faire mieux comprendre ce qu'ils nous demandaient, ils frappaient sur leur ventre creux à faire pitié.

Ils étaient complétement nus, noirs comme les nègres d'Afrique, leurs cheveux sont cependant moins laineux et leur hideuse figure n'est pas aussi épatée; leurs mouvements, leurs gestes, toute leur pantomime, tout chez eux dénotait l'abrutissement le plus complet. Leurs bras démesurément longs, leurs jambes sèches, terminées par deux énormes pieds plats, les faisaient plutôt ressembler à des singes qu'à des créatures humaines; leurs épaules, leur poitrine étaient couvertes de hideuses brûlures qui formaient une espèce de tatouage en relief. Ils se précipitaient avec voracité sur les bribes de biscuit avarié que nous leur jetions, et nous avions peine à fournir à leur monstrueux appétit. Les pirogues dans lesquelles ils étaient venus à bord étaient des troncs d'arbres grossièrement creusés, sans voiles, et pour pagaies ils n'avaient que des morceaux de bois à peine dégrossis. Il n'est pas de supplications que les pauvres diables ne nous fissent pour obtenir un morceau de biscuit; à peine l'avaient-ils entre les mains qu'ils le dévoraient avec voracité, comme des chiens affamés, sans le moindre signe de remercîment. Qui croirait cependant que ces misérables brutes nous proposassent des femmes, et cela par les gestes les plus obscènes et les moins équivoques?

(*M. Demas.*)

Note 11, page 60.

Dès le lendemain de notre arrivée, quelques naturels vinrent à bord des corvettes dans l'espérance d'obtenir du biscuit, au-

quel les Anglais les avaient accoutumés. En montant sur le pont, ils portèrent leurs mains à leur ventre, qu'ils faisaient aussi plat que possible, pour nous faire comprendre le but de leur visite. Quelques galettes ne les satisfirent point et pendant toute la journée ils nous persécutèrent de leurs demandes continuelles; trouvant que nous n'étions pas assez généreux à leur égard, ils se réfugièrent sur l'avant et, sans plus de façon, se rangèrent autour de l'auge des cochons, avec lesquels ils partagèrent, bon gré, mal gré, le mauvais biscuit et le riz qui avaient été mis dans leur auge. Cette race de la Nouvelle-Hollande est sans contredit la plus laide que nous ayons encore vue : elle est noire comme les nègres de la côte d'Afrique; leurs traits sont hideux et leurs membres grêles entièrement disproportionnés. Ils n'ont même pas assez d'industrie pour se construire des cases ni les moindres vêtements : ils errent dans les forêts ou sur les plages qui leur offrent des herbes ou des coquilles pour leur nourriture, et couchent sur le sable sans aucun abri. Sous le rapport physique et moral, ils ressemblent beaucoup plus au singe qu'à l'homme et pourraient bien servir de transition de l'un à l'autre.

Pendant notre séjour à Raffles-Bay, tout le temps de ceux qui n'avaient rien de mieux à faire se passa à la chasse, et nous fûmes assez heureux pour que nos chasseurs intrépides tuassent quatre kangourous, quadrupèdes de l'espèce des sarigues, assez communs dans les environs du port, mais très-difficiles à tuer, surtout sans chiens de chasse : la chair de ces animaux fut trouvée excellente et peut-être préférable à celle du meilleur chevreuil.

(*M. Montravel.*)

Note 12, page 60.

Voici le type commun des hommes qui montèrent à bord.

Front bas, yeux assez bien fendus, pourtant sans vivacité; nez épais, pas tout à fait aplati comme les Malais, mais très-fort de narines et tendant à remonter vers le haut de la tête; bouche large, lèvres épaisses, dents magnifiques, menton rond et barbu, chevelure sale, dégoûtante, longue, rude comme du crin, collée par l'eau et la poussière, longue assez pour arriver sur les épaules; épaules peu larges, faisant angle droit avec le bras, sans rondeur de forme; bras longs, buste court, jambes longues, cuisses maigres, mollets, point : voilà, quant au physique, l'Australien que j'ai vu. Pouvez-vous vous figurer quelque chose de plus laid, de plus ignoble? et encore les paroles ne peuvent rendre ce tout dégoûtant; il faut les voir, pour juger à quelle sale espèce appartiennent ces pauvres diables. Quand ils arrivèrent à bord, ils paraissaient affamés; peu après leur arrivée, on leur donna du biscuit qu'ils avalèrent précipitamment. Chacun avait sur son dos une espèce de panier long tissé en paille fine et retenu autour de leur cou par un cordon d'écorce ou de racine : quand ils eurent assouvi leur faim, ils mirent dans ces paniers le peu de biscuit qui leur restait, c'était probablement pour leurs femmes.

(*M. Duroch.*)

Note 13, page 60.

Parti le 29 au matin pour explorer le canal *Bowen*, je devais, en sondant la partie sud du canal, et en faisant des stations sur les points convenables, m'avancer à la recherche d'une grande baie, que paraissait indiquer un passage d'une relation anglaise; cette baie devait présenter un fond favorable au mouillage d'un grand nombre de navires.

Je pris mon point de départ d'une petite île qui se trouve à l'entrée du canal, dans la partie sud. Ce petit îlot est lié à la terre de la Nouvelle-Hollande par une bande de rochers, qui s'étendent à une demi-encablure au large dans toute cette pointe nord de la Nouvelle-Hollande, et longeant la côte à trois ou cinq encablures de distance, je fis une ligne de sonde qui me donna partout de quatre à cinq brasses. La côte est basse et boisée; une plage de sable de quelques mètres borde le rivage de la mer : cette plage repose sur un fond de rochers très-durs qui s'étend quelquefois presque à une encablure au large, où quelques pointes sortent de la mer, surtout à marée basse.....

La chaleur accablante qui nous avait tourmentés pendant la journée nous avait fait désirer le coucher du soleil comme un soulagement précieux, les essaims de mouches qui nous dévoraient sans nous laisser un instant de repos devaient alors disparaître pour quelques heures. Aussitôt que les feux furent allumés, tout l'équipage du canot, ayant terminé sa journée de fatigue respirait enfin, dans l'attente d'une nuit de quiétude; mais le sort en avait décidé autrement; nous n'étions pas au bout de nos misères; l'ennemi était changé, mais il n'était pas moins formidable : des nuées de moustiques prirent nos feux pour point de rendez-vous, nous en étions littéralement couverts; vouloir s'en défendre était inutile, vous en écrasiez bien une vingtaine avec la main, mais à peine l'aviez-vous retirée qu'ils étaient remplacés par d'autres. En vain je me plaçai au milieu de la fumée, ils étaient acharnés sur mon corps..... Je finis par l'abandonner à leur voracité sans plus songer à une défense que je reconnus inutile.

Cependant au milieu de la nuit je m'aperçus que l'ennemi, pénétrant sous mes vêtements, avait envahi les ouvrages couverts; désespérant de sauver la place, je me dépouillai entièrement et me jetai au milieu de la mer qui baignait la plage :

pendant quelques instants je sentis un bien-être inexprimable, mon corps, qui était une fournaise, commençait à se rafraîchir et à se calmer; j'étais heureux de songer que les quelques heures de nuit qui me restaient à passer encore pourraient être tranquilles, mais cette fois encore j'avais compté sans mon hôte : tout à coup je sentis une douleur cuisante en même temps qu'une matière gluante s'attachait à mon corps; en vain je voulus éloigner de moi le mollusque qui m'avait produit cette sensation de brûlure, la douleur persista; alors, après avoir bien maudit la Nouvelle-Hollande et jusqu'à ceux qui l'avaient découverte, je pris mon parti en brave, je m'étendis sur le sable, résigné à servir de pâture à tous les insectes de cette terre ingrate; la fatigue l'emporta, je m'endormis profondément.

Le lendemain, au point du jour, j'étais debout et m'occupais de faire la station que l'obscurité m'avait empêché de terminer la veille au soir.

A l'endroit où nous avions passé la nuit la côte continuait à être boisée, et les arbres commençaient à une trentaine de pas du rivage de la mer. Au moment du départ nous aperçûmes quelques naturels qui venaient à nous d'un air craintif, c'étaient les premiers que nous apercevions sur cette triste terre; je les encourageai à approcher, ils vinrent à moi d'un air humble, me présentant leurs armes et indiquant qu'ils m'en faisaient présent : elles étaient peu redoutables; ils m'en expliquèrent l'usage, et vraiment elles indiquaient bien l'infériorité de ces peuplades dans la civilisation, comparées à celles que nous avions vues dans toute l'Océanie; elles consistaient seulement en longs roseaux terminés par une pointe durcie au feu; le moyen de les lancer paraît être peu puissant et susceptible de peu d'exactitude dans le tir.

Une lame de bois très-plate, terminée par un petit index recourbé sur lequel s'applique l'extrémité de la flèche, sert à les lancer; en te-

nant celle ci de la main gauche, ils donnent de la main droite un mouvement violent au système; aussitôt que la lance est abandonnée à elle-même, elle quitte l'index sur lequel elle était superposée et part en sifflant; mais quelle que soit l'habitude qu'ils possèdent de ces armes, je doute beaucoup de leur adresse.

J'acceptai leur cadeau, leur donnant en échange quelques couteaux et autres bagatelles qui parurent vivement les satisfaire; mais je m'aperçus bientôt que, tout sauvages qu'ils étaient, ils connaissaient quelques-uns des vices de la civilisation : celui des trois qui paraissait le plus intelligent s'adressa à moi et prononça le mot *brandy*, indiquant par un geste qu'il voulait en boire; je lui promis de lui en donner, si à son tour il nous indiquait où nous pourrions prendre de l'eau douce, car le patron venait de me prévenir que de six barils d'eau que nous avions emportés du navire, il n'en restait plus que deux et demi; j'avais ordonné immédiatement de ne pas en distribuer sans mon ordre; n'ayant point encore trouvé de ruisseau et ayant encore deux jours à passer dans le détroit, il était nécessaire de mettre l'équipage à une ration fort limitée, afin de ne pas nous trouver en danger de manquer d'eau, ce qui nous serait infailliblement arrivé sous un soleil aussi desséchant. Je fus parfaitement compris, et aux signes de joie manifestés par les sauvages, je vis qu'ils avaient bon espoir de boire à mes dépens; ils indiquèrent la forêt, où je les suivis avec deux barils : nous entrâmes dans le taillis, et après avoir marché quelques centaines de pas, nous trouvâmes un sentier à peine battu qui nous conduisit bientôt à une prairie dégagée d'arbres, au milieu de laquelle deux puits creusés, de quatre à cinq pieds de profondeur, présentaient quelques pouces d'une eau assez sale et boueuse; à notre approche, un kangourou, que probablement le même besoin avait amené au même lieu, s'élança et disparut en quelques bonds dans la forêt. Jugeant qu'il serait trop long de remplir les deux barils,

je proposai à l'un des naturels de s'embarquer dans le canot, et comme je traversais le canal pour faire une ligne de sonde, il nous conduirait sur l'île Croker, à un endroit où il y avait une belle eau dont il m'avait indiqué la direction, qui s'accordait parfaitement avec mes projets; il accepta sans hésiter et se plaça sur l'avant du canot; nous partîmes, et deux heures après je faisais une station sur l'île Croker. Le terrain où nous accostâmes était pierreux et desséché, quelques bouquets d'arbres jetés çà et là indiquaient des parties plus fertiles et plus arrosées; c'est vers un de ces oasis que nous conduisit notre guide : à quelques pas de la mer, au milieu de belles graminées, se trouvait une eau claire et limpide dont rien n'indiquait l'origine, au milieu de ces terrains arides et brûlants; sa fraîcheur était délicieuse; comme je m'étais déshabillé pour descendre à terre au milieu de la vase, je me plongeai un instant dans l'eau tandis que les barils se remplissaient, et les belles graminées qui s'élevaient vigoureuses en cet endroit favorisé abritaient et dépassaient nos têtes. La sensation de plaisir que j'éprouvai fut courte, mais délicieuse; elle ne peut être comprise que par ceux qui, comme moi, ont passé des journées entières exposés à un soleil perpendiculaire qui darde ses rayons sur vos têtes..... Là notre guide nous quitta.

Le travail s'était trouvé plus long que je ne l'avais pensé : dix-huit milles de canal à sonder et quarante milles de côtes à lever en trois jours ne me laissaient pas de temps à perdre.

Nous avions établi nos feux sur la plage; en furetant autour de notre bivouac, les matelots découvrirent deux pirogues en écorce d'arbre assez grossièrement travaillées et pouvant contenir deux personnes au plus, même par un temps calme; nous les respectâmes comme appartenant à des naturels probablement établis dans l'intérieur de l'île.

Nos amis du matin ne nous avaient pas perdus de vue, car

une pirogue semblable à celles que nous avions découvertes sur la plage était au milieu du canal, venant d'une des baies que nous avions reconnues la veille; elle se dirigeait vers nous, et quelque temps après nous aperçûmes notre guide et un de ses compagnons qui s'établirent avec confiance au milieu de nous; ils sortirent de leurs pirogues des coquilles (arches) qui leur servent de nourriture, ils nous en offrirent une partie et les matelots s'en régalèrent : pour les ouvrir, ils les laissaient dans le feu quelques instants, alors elles étaient tendres et savoureuses..... Quant aux deux naturels, la nature brutale était la seule chose qu'on pût remarquer en eux, leur curiosité ne paraissait excitée que par leur gloutonnerie; ils regardaient fixement la nourriture des matelots, et quand ils en obtenaient quelques débris, ils l'avalaient comme des chiens dévorent une proie; leur repas ne fut terminé que lorsqu'il n'y eut plus rien à obtenir; alors ils se couchèrent sur le dos en se frottant le ventre devant le feu, que nous leur abandonnâmes pour nous retirer tous dans le canot. Bientôt nous fûmes forcés d'aller mouiller plus au large, car la mer, en descendant, menaçait de faire échouer le canot.

La journée suivante fut employée tout entière à sonder le canal diagonalement et à faire diverses stations sur plusieurs points; le travail ne finit encore qu'à nuit close, et cette fois nous établîmes nos feux sur la Nouvelle-Hollande, à deux milles de la pointe nord; je n'étais plus qu'à trois ou quatre milles du navire, que j'étais forcé de rejoindre le quatrième jour, n'ayant pris des vivres que pour trois journées.

(*M. Coupvent.*)

Note 14, page 60.

Ayant vu le peu de naturels qui soient venus nous visiter se diriger vers le nord de la baie, et n'ayant pas pu obtenir d'eux

de nous y conduire, nous formons le projet, MM. Ducorps, Dumoutier et moi, de découvrir leur gîte en suivant les traces de leurs pas empreints sur le sable ; dans ce but, nous descendons à terre dès deux heures du matin avec le canot envoyé à la pêche; au jour nous nous mettons en route et suivons la plage en chassant.....

Après avoir perdu de vue mes compagnons dans le bois, je continuai à poursuivre le but de ma course, l'espace de deux lieues environ, mais sans fruit. J'avais cependant suivi longtemps les traces des naturels sur la plage, elles m'avaient conduit devant un fourré très-épais où elles se perdaient devant un rocher assez élevé : je pensai que les habitations devaient être près de là, mais je battis en vain tous les alentours, j'eus beau explorer le fourré et les environs, les huttes désirées n'apparurent pas devant moi.

Je suivis encore longtemps les traces d'un chien qui, après avoir accompagné le pas des hommes, continuait seul à laisser l'empreinte de ses pattes sur le sable; mais à une heure de l'après-midi, voyant mes efforts infructueux, fatigué par la marche, impatienté par la piqûre des insectes, je rebroussai chemin. La chaleur était tellement forte, que j'étais obligé d'étendre constamment mon mouchoir mouillé sur la tête pour pouvoir supporter l'action du soleil; l'eau de la mer, dans les endroits où elle n'avait que trois ou quatre pouces de profondeur, produisait presque une sensation de brûlure sur mes pieds écorchés par la marche : c'était bien la chaleur la plus intense que j'aie jamais éprouvée ; j'étais haletant. En arrivant auprès d'une marc d'eau saumâtre qui avoisine le rivage, je ne pus résister, malgré l'imprudence que je savais commettre, au désir de me jeter tout habillé dans l'eau ; jamais je n'avais encore éprouvé une sensation aussi délicieuse, chaque fois que je sortais un membre de l'eau fraîche, la chaleur de l'atmosphère m'incommodait; je le retrempais, et sur-le-champ je ressentais un bien-être indicible.

Enfin je me remis en route. Au bout d'un quart d'heure de marche, mes vêtements étaient déjà secs. Soudain j'aperçus trois naturels qui s'approchèrent de moi; vainement je les engageai à me conduire dans leurs demeures, ils refusèrent avec obstination, et finirent par me quitter lorsqu'ils virent qu'ils n'avaient plus aucun cadeau à espérer. Une demi-heure plus tard, je traversai le gué qui conduisait à la petite île de l'Observatoire, où bientôt après, assis sous l'abri protecteur de la tente de M. Dumoulin, je pus prendre un repos nécessaire.....

L'idiome des Australiens est fort difficile à connaître : les mots ont d'étranges consonnes et une prononciation confuse; souvent on entend plutôt un gloussement que le son de la voix humaine; sur dix naturels que nous avons vus, la moitié possède deux manières bien différentes de nommer les mêmes choses. Diverses épreuves m'ont pleinement convaincu qu'ils avaient deux dialectes distincts dans la même baie; peut-être n'est-ce, comme on en voit de fréquents exemples dans l'Océanie, que des manières de parler propres à différentes classes de la population. Nous avons cru apprendre de ces Australiens qu'ils étaient divisés en trois classes, savoir : les *Mangiarolé*, les *Mandroguelé* et les *Manbourgué*, mais nous n'avons rien pu acquérir de positif à l'égard du but ou de la cause de ces divisions et de leur position relative; tout ce que j'ai pu remarquer, c'est que les *Mangiarolé* semblent être supérieurs aux autres : *Miago* et *Mounougnou*, les deux naturels qui m'ont plus particulièrement donné les mots que je désirais recueillir, m'ont paru s'accorder sur ce point.

Plusieurs d'entre eux, du reste, semblaient avoir usurpé le titre de *Mangiarolé*, car à plusieurs reprises Miago relevait cette erreur et leur donnait le nom de *Manbourgué*; je ne pense pas qu'il l'eût fait si le premier titre n'eût pas été plus élevé; lui-même le prenait, et cette fois personne ne le contredisait,

aucun signe extérieur ne le distinguait cependant de ses compagnons : tous avaient presque les mêmes tatouages en relief sur le corps et une incisive de moins à la mâchoire supérieure.

Tous ces hommes se sont parfaitement conduits à bord; doux, tranquilles, nonchalants, ils paraissaient n'avoir d'autres désirs à satisfaire que la faim et le repos. Aucun d'eux ne voulut me conduire, malgré mes instances, à leurs demeures; Miago lui-même s'y refusa, malgré mes cadeaux et mes sollicitations; aucun d'eux non plus ne mit quelques morceaux de biscuits de côté pour sa famille; il est difficile de croire qu'ils n'en aient pas, d'où sortirait d'ailleurs un enfant de sept à huit ans que nous avons vu avec eux?

(*M. Desgraz.*)

Note 15, page 60.

Le 5, au point du jour, nous aperçûmes le côtre anglais mouillé à quelque distance de nous : il était arrivé pendant la nuit et était parti d'Essington avec l'ingénieur anglais et deux aspirants pour tracer des lignes de sonde. A six heures, nous mîmes sous voiles avec beau temps et jolie brise de S.-E. : ce petit bateau imita notre manœuvre ; nous nous dirigeâmes pour prolonger la côte avec l'intention d'aller jeter l'ancre dans le golfe, près du nouvel établissement britannique. Plein de confiance sur cette route, que les Anglais m'avaient signalée comme saine et sans dangers, je naviguai par le travers de l'*Astrolabe* à petite distance, lorsque, à neuf heures, une assez forte secousse m'avertit que la *Zélée* venait de toucher; elle s'arrêta immédiatement, et la sonde jetée aussitôt autour du navire fit voir que la corvette était tenue par le milieu sur un rocher plat de peu d'étendue sur lequel il n'y avait que deux brasses d'eau. L'arrière et l'avant étaient libres, et à quelques pieds de nous le fond était suffisant pour notre tirant d'eau.

Heureusement la marée baissait depuis environ deux heures, et nous avions l'espoir de nous dégager à la pleine mer suivante. Une ancre à jet élongée derrière n'ayant eu aucun succès, nous mîmes la chaloupe à la mer et nous envoyâmes dans la même direction une ancre de poste que nous eûmes le soin d'emponneller, et sur laquelle nous virâmes avec force et à plusieurs reprises sans faire bouger la corvette de place.

Nous vîmes dès lors qu'il fallait attendre que la mer montât; le bâtiment, du reste, ne fatiguait pas et n'éprouvait aucune secousse; nous eûmes seulement le soin de virer d'heure en heure sur le câble pour le maintenir toujours aussi roide que possible. A quatre heures du soir, l'eau étant déjà plus haute de deux pouces qu'elle ne l'était à l'instant où nous nous étions échoués, le câble mollit tout à coup et nous prévint que la *Zélée* venait de quitter son point d'arrêt; nous virâmes aussitôt, et peu après nous étions entièrement dégagés. A six heures, nous bordâmes nos huniers, et à six heures et demie nous avions repris notre poste près de l'*Astrolabe*, qui, à l'instant de notre accident, avait mouillé à un mille de nous et nous avait envoyé son grand canot avec une corvée de quinze hommes.

Ce banc, inconnu jusqu'alors, fut parfaitement déterminé par des relèvements que prit M. de Montravel et par le travail du côtre anglais, qui se trouvait alors occupé à sonder à peu de distance de cet endroit.

(*M. Jacquinot.*)

Note 16, page 107.

Comme il était encore de bonne heure, lorsque nous débarquâmes à Victoria, nous acceptâmes avec empressement la proposition que nous fit le commodore Bremer de profiter du reste de la fraîcheur pour faire un tour de promenade et vi-

siter la colonie naissante. Il était bien aise de nous montrer tous les travaux exécutés dans l'espace de cinq mois; et nous ne pûmes réellement que louer la manière dont les colons avaient employé leur temps, et l'activité qu'ils avaient déployée dans un aussi court intervalle.

Dans le principe, la colonie possédait une assez grande quantité de volailles qu'on laissait vaguer en liberté; elles ont été, en partie, détruites par les serpents, et aujourd'hui celles qui restent, se trouvant à l'état sauvage, l'on est obligé de les tuer à coups de fusil, quand on veut s'en procurer quelques-unes.

Les environs de l'établissement sont couverts d'arbres qui, en apparence, sont très-beaux et sembleraient pouvoir servir à la construction des édifices; mais la plupart sont hors d'état d'être utilisés, car ils sont percés dans leur intérieur par les fourmis maçonnes qui abondent dans cette contrée.

Avant de rentrer dans la maison du gouverneur, nous vîmes l'hôpital, les casernes, et le logement destiné aux officiers militaires. Ces trois constructions auxquelles étaient encore occupés les ouvriers, ne tarderont pas à être achevées. Toutes les cases où logent aujourd'hui les soldats, ne sont que des cases d'attente, et se ressentent de la précipitation avec laquelle elles ont été élevées; elles suffisent néanmoins pour les mettre à l'abri.

Les naturels fréquentaient habituellement la nouvelle ville, et s'étaient établis à peu de distance avec leurs femmes; ils ne s'étaient jamais montrés hostiles; ils avaient toujours vécu en bonne intelligence avec les Anglais; toutefois une rixe qu'ils avaient eue, quelques jours avant notre arrivée, avec les Malais, pêcheurs de tripang, et dans laquelle un natif avait été blessé, les avait éloignés momentanément. Nous n'en vîmes aucun; nous apprîmes avec peine que la maladie vénérienne était déjà parmi eux et causait des ravages.

(*M. Jacquinot.*)

Note 17, page 107.

En parcourant l'établissement, j'y vis régner chaque fois l'ordre le plus parfait et l'activité d'un atelier ; tous ces colons qui avaient été pris parmi les ouvriers volontaires du corps des *royal-marines* paraissaient contents et pénétrés de la ferme intention de ne s'épargner aucune peine pour réussir à fonder sur cette côte une colonie durable.

La constance des Anglais, qui les porte à venir s'établir une troisième fois sur cette côte après deux essais infructueux, annonce une ferme intention de l'occuper pour en éloigner toute puissance. Ce n'est plus aujourd'hui seulement comme autrefois dans le but de naturaliser les arbres à épices, et d'en enlever le commerce aux Hollandais ainsi que celui de la pêche du tripang si productive sur cette côte, qu'ils disent faire cette nouvelle tentative; un autre motif plus noble et plus désintéressé paraît avoir dirigé le cabinet britannique dans cette entreprise, celui d'avoir un port dans ces parages, qui puisse offrir un abri aux bâtiments qui échouent dans le détroit de Torrès, où ils puissent réparer leurs avaries, et un refuge aux équipages des bâtiments qui y font naufrage chaque année. Sous ce rapport il est fâcheux qu'on n'ait pas trouvé un point convenable plus rapproché du détroit.

(*M. Dubouzet.*)

Note 18, page 107.

Tout ce que nous avons déjà dit du port Rafles est applicable à la colonie d'Essington, si ce n'est le meilleur choix de l'emplacement. Mais le terrain et le climat étant absolument les mêmes, les deux établissements auront sans doute le même sort.

Du reste, on ne peut pas encore juger de l'étendue des sacri-

fices que l'Angleterre veut faire pour son nouvel établissement, qui n'avait que six mois d'existence quand nous l'avons visité. Ce n'est encore qu'une simple station où sont campés 200 hommes, ouvriers, soldats ou matelots débarqués de la veille. Les travaux ne peuvent acquérir quelque importance, qu'après l'arrivée des familles qui doivent former le noyau de la population. En attendant que des mains libres ou esclaves viennent féconder cette terre inculte et sauvage, quelques Malais s'établissent sur le rivage pour préparer leur tripang, qu'ils embarquent aussitôt sur les Praôs toujours prêts à déménager. L'interprète, M. Earl, leur conte les plus jolies choses du monde sur la beauté du pays qui l'emporte de beaucoup sur les Moluques, et leur vante sans doute la douceur de l'administration britannique; mais les Malais sont façonnés depuis longtemps à la domination hollandaise et ils ne viendront se fixer à Essington, que lorsque le cocotier, le bananier, le sagoutier, l'arékier et tant d'autres arbres qui croissent spontanément dans le bel archipel d'Asie, se seront acclimatés sur les rivages de l'Australie où il ne croît aujourd'hui que des eucalyptus.

(*M. Roquemaurel.*)

Note 19, page 107.

Jusqu'à présent la colonie ne produit rien: elle est obligée de s'approvisionner à *Timor Coupang*, et le brig le *Britomart* est allé y chercher des buffles et des cochons.

Il faut en conscience avoir la rage des colonies, pour venir en jeter une à Essington. Comme point militaire je concevrais encore. La baie offre un bon mouillage, les eaux sont profondes, et on pourrait en peu de temps la mettre à l'abri d'un coup de main.

M. Bremer est enthousiaste de sa colonie; il la voit dans dix ans rivalisant avec Timor. Je crois plutôt qu'elle aura le sort de Rafles et que les navires qui viendront y mouiller dans quelques années auront de la peine à en retrouver les traces.

A cinq heures nous étions tous réunis à la table de M. Bremer; il avait mis toute la colonie à contribution pour nous traiter splendidement. Si nous en avions été réduits à cela, nous eussions couru risque de faire piteuse chère, mais grâce à de bonne viande de buffle, un superbe dindon, et d'excellentes volailles provenant de Timor, le tout assaisonné de vieux vin de Sauternes et de Bordeaux, nous fîmes un charmant dîner.

Il est impossible de recevoir une plus cordiale hospitalité.

Il y a soixante ans une autre *Astrolabe* assistait, comme nous le faisions aujourd'hui, à la fondation d'une colonie. Cette *Astrolabe* était celle de notre brave et infortuné Lapeyrouse, et la colonie, *Port-Jackson* aujourd'hui l'une des villes les plus florissantes de cette partie du monde. Nous avons porté de cœur un toast à la nouvelle cité, lui souhaitant un aussi rapide accroissement qu'à la brillante colonie de l'Australie, et meilleure chance et heureux retour en France à la nouvelle *Astrolabe*.

(*M. Demas.*)

Note 20, page 107.

D'après ce que me disaient les Anglais à Essington, ils rêvaient déjà d'immenses plantations de coton, un commerce régulier avec toutes les Moluques et, malgré leurs demi-dénégations, l'espérance de partager un jour avec les Hollandais le riche négoce des épices. Il eût été cruel de chercher à enlever à de jeunes fondateurs les songes dorés d'un bel avenir, aussi j'abondais dans leur sens. D'ailleurs qui sait, tous ceux qui ont vu poser la première pierre de Port-Jackson, ne s'attendaient certes pas

à voir, vingt-cinq ans après, sortir du milieu des vastes solitudes de l'Australie méridionale, une ville dont la renommée et le commerce se répandraient dans les quatre parties du monde connu.

Sans jamais, selon moi, réussir à Essington comme à Port-Jackson, je crois pourtant que les Anglais pourront donner une certaine importance à leur nouvelle création. La ville de Victoria deviendra sans doute une échelle intermédiaire et commode pour les navires de toutes les nations qui se rendent de l'Australie méridionale dans les Indes orientales. La navigation du détroit de l'Endeavour, jusqu'alors peu suivie, sera encouragée par le voisinage rapproché d'un havre, où le navigateur sera certain de rencontrer aide et secours en cas de naufrage, ravitaillement en cas de besoin. Un grand nombre de bâtiments baleiniers ou autres, qui ne trouvent qu'un ancrage dispendieux et souvent refusé dans les possessions hollandaises des Moluques, se rendront volontiers dans un port où ils se verront accueillis favorablement, et où ils pourront, pour leurs marchandises ou leur argent, obtenir les objets dont ils auront besoin.

Que maintenant les Anglais parviennent à mettre la nouvelle ville à l'abri de tous les embarras que lui susciteront nécessairement les Hollandais, ils rallieront à eux quelques îles des Moluques, soit par espérance d'un meilleur avenir, soit par la crainte; et alors une partie du rêve créateur serait réalisée; alors la colonie d'Essington, improductive par elle-même, pourrait devenir un vaste entrepôt d'échange dans lequel la population de la zone torride viendrait donner ses perles, ses nacres, ses épices, ses bois de senteur et de teinture, pour les produits des manufactures de Port-Jackson, d'Hobart-town, pour le tripang qui, en raison du voisinage de la source, deviendrait un monopole britannique, que des bâtiments croiseurs assureraient sur tous les points.

(*M. Marescot.*)

Note 21, page 107.

Plusieurs espèces de serpents abondent dans le voisinage de Victoria, et l'on peut en citer deux dont la morsure est presque toujours mortelle : c'est le serpent noir connu dans toute la Nouvelle-Hollande, et un petit serpent rougeâtre qui ne se trouve, dit-on, que sur la côte nord. Le lieutenant de la garnison, M. Priest, a commencé à collecter toutes les espèces d'animaux trouvées jusque-là, et a eu la complaisance d'offrir à l'expédition plusieurs sujets curieux entre lesquels on peut citer un quadrupède de l'espèce des pétauristes et un lézard à membranes disposées en éventail autour de la tête. L'animal le plus dangereux de ce pays est sans contredit l'alligator, très-commun dans la rivière qui se jette au fond de la baie; deux ont déjà été tués à Victoria même, et l'un d'eux faillit dévorer, au milieu de la nuit, un soldat qui dormait tranquillement dans son hamac: il était entré sous la tente qui servait d'abri au poste avancé, alléché sans doute par la présence des nouveaux hôtes qui venaient s'établir dans le pays; appuyant ses deux pattes de devant sur le hamac, il fit de vains efforts pour se maintenir avec une seule patte pendant qu'avec l'autre il cherchait à saisir sa proie. Le hamac cédant toujours à son poids, il ne put y réussir, et éveilla à la fin les autres soldats dont les cris l'épouvantèrent et lui firent prendre la fuite : poursuivi jusqu'au bord de la mer, il fut atteint d'une balle à la tête, au moment où il se jetait à l'eau. Il coula immédiatement et fut trouvé sur le sable, à la basse mer.

La colonie avait fait venir de Timor des buffles, des chevaux, des cochons et des volailles; mais elle en perdit une grande partie. Vingt buffles s'échappèrent une nuit et s'enfuirent dans les bois, et le hasard a voulu que ce fussent tous des mâles, en sorte que leur fuite est une perte pour le pays; tandis que si

quelques femelles s'étaient échappées avec eux, ils auraient pu se multiplier dans les forêts, qui seront aussi peuplées plus tard de cochons sauvages. Quant aux volailles, presque toutes ont été dévorées par les serpents.

(M. Montravel.)

Note 22, page 107.

Le 19, dans l'après-midi, nous fîmes une excursion sur la côte ouest de l'île Wakan, où se trouvent quelques villages; le hasard nous fit aborder précisément à l'endroit où était l'établissement hollandais, alors que la compagnie entretenait un poste sur les îles Arrou. Ignorant entièrement sur quel point il avait existé, nous ne pûmes douter d'en avoir rencontré l'emplacement en considérant les ruines qui existent encore aujourd'hui.

Un fort vaste, et d'une construction bien entendue, offrit d'abord à nos regards ses murailles épaisses encore debout, et presqu'entièrement intactes, avec ses deux portes en bon état, l'une donnant du côté de la mer, et l'autre pratiquée du côté opposé. Au-dessus de cette dernière, existait en entier une plaque avec une inscription hollandaise qui portait la date du 13 mai 1793. Nous visitâmes l'intérieur qui sert aujourd'hui à parquer quelques bestiaux, et nous pûmes voir qu'il faudrait faire peu de frais pour remettre cette fortification dans son état primitif. Un puits large et peu profond, qui contient en abondance une eau excellente, était parfaitement conservé, et datait de la même époque que le reste de l'édifice. Quarante ans sont déjà écoulés depuis que la compagnie hollandaise a jugé convenable d'abandonner ce poste, et aucun des matériaux ne porte l'empreinte de la dégradation; on dirait que les habitants ont deviné que la pensée du gouvernement était de s'y

établir de nouveau et qu'ils ont, dans cette idée, respecté ce qui, cependant, n'avait été nullement confié à leur garde et à leur loyauté.

De là, poussant nos recherches dans les environs, nous vîmes plusieurs restes de constructions en pierre, et entre autres une muraille épaisse et élevée, sur une longueur encore existante d'une centaine de pieds, que, par les diverses directions qu'elle suit, nous jugeâmes avoir jadis servi de clôture à l'établissement.

Après avoir exploré ces ruines, nous prîmes un sentier qui nous conduisit dans l'intérieur du bois, et nous nous occupâmes à collecter quelques objets d'histoire naturelle, et entre autres plusieurs insectes assez curieux. A quatre heures, nous étions de retour dans le village qui, ainsi que ceux de Wama, ne se compose que de quelques cases; ayant demandé à être conduits chez le maître d'école, nous le trouvâmes alité, souffrant d'une inflammation d'entrailles, et incapable de nous donner aucuns renseignements.

Il y a deux maîtres d'école sur Wama, deux sur Wakan. Chacun d'eux reçoit quatre-vingt roupies par an du gouvernement des Moluques, et encore ce minime salaire n'est-il pas payé très-exactement; car, à l'époque de notre mouillage, ces quatre pauvres diables attendaient avec impatience qu'on voulût bien penser à eux.

(*M. Jacquinot.*)

Note 23, page 107.

En voyant les belles forêts voisines du mouillage, cette végétation grandiose comme nous n'en avions encore vu qu'à Mindanao, je retrouvai avec plaisir la belle nature des pays équatoriaux si différents de la chétive végétation de la Nouvelle-Hollande;

celle-ci, qui était encore si fraîche dans mes souvenirs, ne m'en parut que plus ingrate. Dans l'un de ces pays, c'est à peine si on trouve de l'ombre suffisante sous les arbres en plein midi, dans l'autre au contraire les arbres sont si touffus, qu'on y est alors plongé presque dans l'obscurité.

Nos chasseurs trouvèrent dans cette forêt d'énormes pigeons, des kakatoës et une grande variété de perruches; mais on ne vit aucune espèce d'oiseaux de paradis : cet oiseau ne paraît pas exister dans ces îles, malgré qu'il y en ait une espèce à laquelle on donne le nom d'oiseau des îles Arrou. On tua, dès le premier jour, un énorme boa dont la chair fit nos délices.

Nous ne cessâmes, pendant notre séjour à la baie Dobo, d'avoir des relations avec les habitants des îles voisines, dont nous visitâmes les divers villages; le plus considérable est celui de Wakan, où existait l'ancien établissement de la compagnie hollandaise qui fut abandonné vers 1790. On y voit encore le fort parfaitement intact, bâti en pierre solide: la végétation seulement en a envahi l'intérieur, mais il faudrait très-peu de temps pour l'occuper de nouveau. Les habitants de ces îles, peu habitués à voir des étrangers, sont défiants et très-craintifs; leurs maisons élevées sur des pieux, dans lesquelles on ne peut pénétrer que par une trappe qui existe sous le plancher, semblent disposées de manière à les garantir de la surprise des pirates qui visitent souvent leurs côtes et à résister à leurs attaques. Tout dans leurs manières, leur extérieur et leur costume semble annoncer qu'ils descendent de Malais établis depuis une époque indéterminée dans ce pays, et qui se sont alliés comme partout aux races nègres. Leur langue cependant diffère du malais, mais tous le comprennent un peu.

Ils reconnaissent tous la souveraineté de la Hollande sur leur pays. Mais les Hollandais l'exercent avec le moins de frais possible; ils se contentent d'entretenir dans ces îles quatre maîtres d'école

envoyés d'Amboine. Ceux-ci, pour un modique salaire, exercent à la fois les emplois d'agents politiques, d'instructeurs du peuple et de ministres de la religion, dans tous les villages chrétiens.

Cet archipel est composé d'une infinité d'îles séparées par des canaux étroits; il occupe un espace de près de 40 lieues de longueur sur une largeur moyenne de 15 lieues : le sol, dénué de montagnes, est d'une stérilité sans exemple, il est entièrement propre à la culture; la population n'est pas évaluée à plus de mille habitants. Ils sont disséminés dans vingt-quatre petits villages bâtis sur le bord de la mer, et principalement sur la côte ouest. Seize de ces villages sont chrétiens; sur les huit autres on compte cinq mahométans, et trois ont conservé la religion primitive qui est une idolâtrie grossière, voisine du fétichisme. Ces derniers habitent les villages de l'intérieur. Ces villages ont pour chefs des Orang Kayas qui jouissent, sans en user beaucoup, de tous les priviléges des nobles dans l'organisation féodale; ces chefs, indépendants les uns des autres, sont cependant alliés entre eux, et se considèrent comme suzerains du gouvernement de Batavia.

L'île de Trana, la plus sud du groupe, est la seule qui ne soit pas habitée, sans doute parce que la côte en est si basse que le terrain est presque constamment inondé. Les naturels ne s'y établissent que momentanément dans la saison de la pêche.

Les habitants des îles Arrou sont moins avancés que les Malais des îles de l'ouest dans l'art de la navigation : la pêche est cependant leur principale occupation, et ses produits, qui sont abondants, sont la base de leur nourriture; ils se contentent avec cela de quelques fruits, de légumes et de racines que la terre produit sans exiger un grand travail.

Les seuls animaux domestiques de ces îles sont les cochons, les chèvres et les volailles, on trouve dans les forêts quelques

sangliers et une petite espèce de Kangourou; elles n'offrent donc aux navigateurs que des ressources très-bornées : aussi les pêcheurs de tripang et les baleiniers sont à peu près les seuls qui les fréquentent. Quoique les habitants connaissent l'argent, ils lui préfèrent beaucoup des armes, de la poudre, du tabac et de la quincaillerie; à la manière dont ils recherchent les armes à feu, on voit qu'elles ne sont pas encore très-communes parmi eux, et les habitants des îles de l'intérieur font encore beaucoup usage d'arcs et de flèches armées de pointes de fer.

Le 18, nous fûmes en canot visiter l'établissement des pêcheurs de tripang; nous y trouvâmes tous les pros halés à terre symétriquement, le rivage était bordé d'une espèce de quai fait avec des pieux et des roseaux. Les maisons étaient toutes réunies sur le bord de la mer, et défendues par des petits canons qui forment l'armement des bateaux : le plus grand ordre et l'activité paraissaient régner dans cette petite république, et des Chinois associés à cette pêche, y avaient établi un petit marché où nous nous procurâmes quelques provisions. D'autres se livraient avec les indigènes au commerce de la nacre et d'une espèce de perle qu'on retire de l'huître marteau; cette perle, malgré sa couleur sombre et son défaut de transparence, est assez appréciée en Chine; les capitaines bouguis mirent beaucoup d'empressement à faire des échanges avec nous; autour de leurs maisons, on voyait une portion de terrain plantée de courges et de légumes qui paraissent être la propriété de la communauté.

(*M. Dubouzet.*)

Note 24, page 107.

Parti du bord le 18 avril à 5 heures 25 minutes du matin, avec une légère brise d'est, et une belle apparence de temps, je me dirigeai sur le village des Malais de Makassar, où M. Dumoulin

devait faire sa première station; un trois-mâts et un brig hollandais se trouvaient au mouillage près de la pointe nord du village, ainsi qu'un grand nombre de pros et de barques malaises; nous rencontrâmes sur notre route un pros pavoisé de banderolles flottantes et monté par des naturels qui se livraient, au son du gong, à des danses gracieuses quoique bizarres: à notre approche les chants et les danses cessèrent, les femmes se cachèrent au fond de la pirogue, et l'inquiétude parut sur tous les visages; je fis lever rames et ayant cherché à rassurer le chef de la pirogue, nous employâmes tout notre malais pour en tirer quelques renseignements sur la longueur du canal: je lui proposai d'embarquer dans le canot et de nous conduire à quelque village dans le canal où nous pussions nous établir pour la nuit: cette proposition ne parut nullement leur agréer, et je ne pus en tirer que des renseignements contradictoires; les ayant quittés je continuai ma route, j'arrivai à 6 heures et demie près de la pointe ouest du canal, j'interrogeai la terre de tout côté pour trouver une plage, mais partout les palétuviers avaient envahi la côte et l'avaient rendue inabordable. On aperçut alors dans le nord un enfoncement où deux barques se trouvaient mouillées; je laissai porter dessus en hissant toutes les voiles: pendant quelque temps les embarcations nous servirent de direction, mais à notre approche elles disparurent comme par enchantement au milieu des palétuviers; arrivés promptement à l'enfoncement où elles avaient été vues, nous nous trouvâmes à l'embouchure d'une rivière ou d'un petit canal large d'une longueur de navire, où nous pénétrâmes espérant y trouver un endroit propre au débarquement; mais là comme ailleurs, les palétuviers nous offraient un obstacle insurmontable, et la terre était submergée aussi loin que l'œil pouvait pénétrer dans le fourré du bois.

La nuit close étant survenue, je mouillai à une demi-mille environ, dans l'intérieur du canal; les tentes furent faites

et l'embarcation disposée pour que tout le monde pût y coucher; les canotiers étaient fatigués et tristes, leurs effets étaient complétement mouillés; le souper consistait en lard; il fallait le manger cru, et l'impossibilité de descendre à terre et d'y allumer du feu, était pour nous tous le présage d'une fort mauvaise nuit.

D'un autre côté, le canot était parfaitement à l'abri; j'avais fait route jusqu'au dernier moment, et j'étais à portée de faire le lendemain à la pointe du jour une station à l'entrée du canal, où je voulais pénétrer aussi loin que la dernière limite de temps que nos instructions m'avaient prescrite, me le permettrait.

Le 19 avril, à 5 heures du matin, nous quittions le mouillage.

Arrivés dans la portion du canal qui court au S. 48° E., notre attention fut attirée par un grand bruit de tam-tams, qui se faisait entendre derrière le rideau de palétuviers, qui depuis notre entrée barrait la vue de tous côtés. Les canotiers n'avaient pas déjeuné et notre course devait être longue, il fallait leur donner le temps et les moyens de faire cuire leurs vivres; j'espérai y réussir en donnant dans un petit canal, rapproché de l'endroit où le bruit se faisait entendre; en effet, quelques minutes de route nous amenèrent à un débarcadère, où le même pros que nous avions rencontré la veille accostait avec nous. Les chants cessèrent et notre présence plaisait médiocrement au chef de la pirogue; mais lui ayant manifesté mes intentions bienveillantes par un présent, il mit à notre disposition une case inhabitée et isolée, bâtie sur une éminence d'une vingtaine de pieds, au bas de laquelle se trouvait le canot; du sommet on apercevait à quelques pas les sept ou huit cases élevées sur pilotis, qui formaient le village dont l'homme de la pirogue paraissait être le chef.

Cependant l'arrivée simultanée du canot et du pros semblait avoir produit quelque émoi dans les habitations; une

dizaine d'hommes arrivèrent par divers sentiers, ils étaient armés de lances terminées par des pointes en fer poli d'une forme très-élégante ; les hommes du pros portaient la même arme, de manière qu'il y avait dans les environs du canot une quinzaine d'hommes armés de lances ; je pensai que cet appareil avait pour but de nous intimider ; voulant y répondre sans équivoque, je fis charger tous les fusils qui formaient l'armement du canot et les ranger avec affectation dans la chambre de l'arrière ; alors la scène changea de face, les hommes armés rentrèrent dans le village, les matelots du pros replacèrent les lances dans le fourreau et recommencèrent à chanter et à danser au bruit assourdissant du gong ; de mon côté je fis bonne garde ; ayant donné l'ordre aux canotiers de rester près de l'embarcation, je fus me placer sur l'éminence à deux pas du canot et à l'endroit où se faisait la cuisine de l'équipage ; de là je distinguais ce qui se passait dans le village ; le pros avait quitté l'endroit où nous étions accostés et s'était placé à côté d'une autre case où je le voyais parfaitement ; les danses continuaient toujours et le village prenait part à la fête ; une jeune fille parée et belle entre toutes les autres, se dirigea vers le pros, portant deux assiettes de porcelaine, l'une, m'a dit M. Dumoulin, contenait du feu, l'autre une composition inconnue, ressemblant à de la bouillie ; l'homme qui dansait sur le balancier y goûta le premier, elle passa ensuite de main en main ; celle qui contenait le feu fut placée dans l'embarcation ; après de nouveaux chants et de nouvelles danses, le débarquement eut lieu, les armes et les pavillons furent portés dans la case du chef ; alors les jeunes gens et les jeunes filles, au nombre d'une vingtaine, entrèrent dans une grande case, ayant à leur tête la belle jeune fille, parée d'une longue ceinture, et qui avait déjà joué un rôle dans la cérémonie. — Les chants et le bruit du gong me parurent alors dans tout leur paroxysme, puis

tout à coup les chants cessèrent, les portes de la case furent fermées et le plus grand silence régna dans la vallée.....

J'avais fait embarquer l'équipage après le déjeuner, lorsque le chef du village vint nous trouver, demandant à boire de l'eau-de-vie, et à la manière dont il fit honneur à notre générosité, cette boisson n'était pas nouvelle pour lui; ainsi cette peuplade n'est pas mahométane; les cérémonies dont nous avions été témoins n'étaient guère chrétiennes, de manière qu'elle fait probablement partie des deux ou trois tribus idolâtres qui existent, dit-on, dans les îles Arrou.

(*M. Coupvent.*)

Note 25, page 107.

Le mauvais temps n'empêcha point des bateaux à gros ventres, aux extrémités effilées, et des pirogues à double balancier, de venir trafiquer le long du bord.

Les gros bateaux contenaient des patates douces, des citrouilles, des bananes, des cocos, et même autant qu'il m'en souvient un ou deux melons; tous ces objets avaient différents propriétaires; l'un d'eux, le patron du bateau peut-être, paraissait être le chef de la bande et faisait seul les marchés. A chaque fois il demandait l'avis des possesseurs et très-souvent il se trouvait fort embarrassé pour conclure des échanges avec tant d'intéressés. Le silence et le calme ne cessèrent pas de régner cependant, quoiqu'il arrivât quelquefois que trois compétiteurs eussent à se partager un couteau ou un mouchoir. Tout s'arrangea à l'amiable, et en quittant le bord, l'équipage du bateau que j'avais le plus particulièrement examiné, se mit à chanter à tue-tête pour exprimer probablement sa joie.

Nous avons pu voir à la fois dans une de ces embarcations les trois races d'hommes qui habitent les îles Arrou, c'est-à-dire les

Malais, les Papous et les Alfouras ou Alfourous; le Malais l'emportait sur ses compagnons sous tous les rapports; il était plus fort, mieux constitué, portait la parole et semblait mieux comprendre nos discours; il paraissait aussi être leur supérieur dans les classes de leur société. Les Papous à figure effilée, aux cheveux laineux et dont la peau présentait une teinte plus foncée, paraissaient peu intelligents: ils sont, à ce qu'on nous a rapporté, les esclaves ou les serviteurs des Malais, et en général fort abrutis; le seul Alfoura que j'aie vu était un jeune homme d'un aspect misérable, ayant des membres grêles, un teint de peau plus clair que les Malais, des cheveux roussâtres, mais non crépus; la figure était laide, le nez plat, les lèvres et la bouche grandes, l'œil large, mais sans vivacité.

Nous avons pu aussi acheter quelques arcs et quelques flèches qui paraissent être les principales armes des naturels; les arcs sont grands, d'un beau bois fort élastique, la pointe des flèches est en fer, souvent barbelée ou à double pointe. Ces hommes cédaient facilement ces armes pour un mauvais collier de verre bleu.

(*M. Desgraz.*)

Note 26, page 107.

..... A deux heures, nous mouillions au hâvre Dobo, et quelques instants après un canot nous transportait, Lafarge et moi, sur l'île Wama, la plus proche de nous.

Une ceinture de mangliers, s'avançant jusque dans la mer, l'entourait de tous côtés; nous trouvâmes avec peine une petite plage pour débarquer. Au delà, de tous côtés, s'étendait une épaisse forêt, dans laquelle nous nous engageâmes aussitôt. . .

. . . . . .

Nous ne tardâmes pas à nous séparer. Après avoir longtemps marché seul, tirant çà et là quelques oiseaux, j'arrivai à un en-

droit où la forêt s'éclaircissait un peu. Quelle ne fut pas ma surprise en voyant devant moi, suspendue à une branche, et tombant presque jusqu'à terre, une longue peau de serpent qui se balançait à la brise. — J'examinai cette dépouille : elle me parut récente, ce qui me fit penser que l'animal auquel elle avait appartenu pourrait bien être encore dans le voisinage. Je me mis à explorer avec soin les arbres autour de moi, et tout à coup j'aperçus un énorme boa, roulé plusieurs fois sur lui-même, et placé sur une branche fourchue à une hauteur d'environ 20 à 25 pieds; ses circonvolutions régulièrement superposées lui donnaient l'apparence d'un petit tonneau que surmontait la tête. Il ne faisait aucun mouvement, semblait me regarder et dardait sans cesse sa langue fourchue.

Cette vue me rassura médiocrement, et mon premier mouvement, je l'avoue, fut de lui tourner le dos et de m'en aller bien doucement. Si j'avais eu une balle dans mon fusil, j'aurais tiré de suite; mais malheureusement je n'avais que de la petite cendrée. Néanmoins, le désir de posséder un si bel animal l'emporta, je me décidai pour l'attaque.

J'ajoutai une nouvelle quantité de plomb à celle que contenait déjà mon fusil, et après avoir coupé un bon bâton pour le cas où il faudrait en venir aux mains, je m'approchai; l'animal n'avait pas quitté sa position : j'ajustai dans la masse que formaient ses circonvolutions, et je lâchai la détente. Le boa se déroula brusquement, et se retenant par la queue, s'élança avec la rapidité d'une flèche dans toutes les directions.

Je lui envoyai alors mon second coup. Cette fois, je visai à la tête, mais sans grand succès : il ne tomba point.

J'ai oublié de dire que j'étais parfaitement caché derrière un gros arbre, et lorsque je tirais, de grandes plantes me dérobaient à la vue du serpent : s'il m'eût aperçu, il se fût sans doute élancé sur moi.

Je chargeai de nouveau mon fusil : je mis dans chaque canon une double charge de plomb et de poudre, et je m'avançai. L'animal avait repris sa première position : il s'était roulé sur lui-même comme auparavant. Mes deux coups de fusil ne paraissaient pas avoir produit beaucoup d'effet. J'ajustai, comme la première fois, dans la masse, et je tirai mes deux coups presqu'en même temps. Une détonation terrible eut lieu Le monstre tomba avec fracas, brisant plusieurs grosses branches plutôt par ses contractions que par son poids. J'avais déposé aussitôt mon fusil, et, le bâton à la main, j'allais m'avancer ; mais mon ennemi était loin d'être mort : à peine sur le sol, il se mit à glisser avec facilité, et s'avança un peu à ma droite vers une mare d'eau remplie de racines de mangliers. Je vis le moment où il allait m'échapper ; aussitôt je m'élançai le bâton levé, et lui assénai avec rapidité plusieurs coups. A cette attaque imprévue, il se redressa vivement et s'élança à son tour sur moi.

Alors un véritable combat s'engagea.

Le boa s'était dressé à ma hauteur, ouvrant une large gueule ensanglantée et garnie de dents aiguës. A la rapidité de ses mouvements, je vis que mes quatre coups de fusil l'avaient fort peu blessé, et que j'avais besoin de toute mon adresse et de tout mon sang-froid.

Je frappai sans relâche de toute la vitesse de mon bras. Chaque fois qu'il s'élançait contre moi, une grêle de coups de bâton lui tombaient sur la tête : quelques-uns bien dirigés le faisaient courber jusqu'à terre ; mais il se relevait aussitôt et s'élançait aussi vivement. Il paraissait ne rien perdre de ses forces, et sa queue battait le sol avec fureur.

Quant à moi, il n'en était pas ainsi : je me sentais fatigué. A chaque coup que je portais mon bâton me semblait plus lourd ; il arriva même un moment où ma position devint critique : mon bâton s'était fendu par l'extrémité, la fente s'élargissait à

chaque coup, et la force en était considérablement diminuée.

Je sentis qu'il fallait en finir : m'étant vivement reculé, je saisis le bâton tout sanglant par l'extrémité fendue, et je revins à la charge avec impétuosité. En moins de quelques secondes, cent coups frappent le monstre : ses mouvements se ralentissent, et enfin il reste étendu sur le sol.

J'avais eu un moment de crainte : ces animaux sont ordinairement accouplés; le second aurait pu survenir. Heureusement il n'en fut rien.

Quoique mon ennemi me semblât bien mort, je n'osai encore me hasarder à le toucher. Je fis avec le cordon de ma poire à poudre un nœud coulant, suspendu au bout de mon bâton, et y ayant fait entrer la tête du serpent, je serrai. A ce moment, il fit une légère contraction; et telle est la force de ces animaux, que mon cordon, de la grosseur d'une forte plume à écrire, fut cassé comme un fil.

Quelques nouveaux coups éteignirent bientôt chez lui tout mouvement. Je pus alors l'examiner à loisir : il avait environ douze pieds de longueur, et était gros à proportion; sa peau, lisse et luisante, était en dessus d'un vert brun, et jaune clair en dessous.

Lorsqu'il fallut regagner le rivage, je m'aperçus que, dans l'ardeur de la chasse, je m'étais complétement égaré, et le soleil étant caché par d'épais nuages, j'étais tout à fait désorienté. J'arrivai cependant avec beaucoup de peine au lieu où nous avions débarqué. Plusieurs officiers des deux navires prenaient un bain en attendant le moment de retourner à bord; une touffe de grandes herbes me séparait d'eux : j'entortillai mon serpent autour de mon cou et de mes épaules, et je me présentai tout à coup dans la pose de Laocoon.

Je produisis beaucoup d'effet.

Arrivés à bord, le boa fut écorché; sa peau fut mise dans

l'alcool et destinée au Jardin des Plantes, et sa chair mangée : elle était délicieuse, et on ne se plaignit que d'une chose, c'est qu'il y en eût trop peu.

(*M. H. Jacquinot.*)

Note 27, page 145.

Le 26, le ciel étant dégagé, le temps beau, je fis avec le commandant d'Urville une excursion vers la rivière; nous quittâmes les corvettes à six heures du matin, et nous atteignîmes promptement son embouchure. Après avoir remonté l'espace de trois à quatre milles environ, nous ne voulûmes pas poursuivre davantage, à cause de la fatigue inutile qu'une plus longue lutte eût causée à nos canotiers; le courant, que nous avions, dès le principe, estimé de un à deux nœuds, avait augmenté progressivement, et se trouvait alors de quatre à cinq. Cette rivière, large en quelques endroits de soixante-dix à quatre-vingts toises, se rétrécit de la moitié sur certains points, et présente, une fois la barre franchie, une profondeur constante de seize à vingt pieds. Les deux rives, envahies partout par les racines tortueuses des palétuviers, et par une vase molle et noire, ne présentent aucun point abordable; mais, d'un autre côté, l'on ne saurait se lasser du spectacle que présentent sans cesse au regard deux murailles d'une végétation forte, épaisse et variée, et l'on éprouve un véritable plaisir en naviguant sous la voûte d'une fraîcheur agréable que forment les cimes élevées qui, d'un bord à l'autre, viennent s'unir entre elles, en interceptant les rayons du soleil.

Parmi les arbres que nous observâmes, nous vîmes surtout une grande quantité de muscadiers sauvages entièrement chargés de fruits. La noix, un peu plus longue que celle qui se récolte aux Moluques, est, comme elle, recouverte d'un macis rouge

et brillant, mais ne possède aucune de ses qualités aromatiques; elle a un goût âpre, piquant et désagréable, et ne serait susceptible d'aucun emploi.

(*M. Jacquinot.*)

Note 28, page 145.

Le 24, nous fûmes à la recherche d'une aiguade autre que la rivière, dont nous craignions que l'eau ne se conservât pas bien; après bien de la peine, on réussit à trouver près de la plage, à deux cents toises environ dans l'Est de la limite de l'ancien établissement hollandais, un grand réservoir constamment alimenté par les eaux qui suintaient du sol voisin; l'eau était excellente, on pouvait la puiser à toute heure, excepté au moment où la marée était tout à fait pleine; car alors la mer venait si près qu'elle rendait l'eau saumâtre: elle pénétrait en effet à travers les couches sablonneuses du sol supérieur.....

Les naturels de la pirogue que nous avions vue la veille, vinrent à bord; l'un d'eux, qui parlait un peu le malais, en montant à bord, commença par faire un petit cadeau de cocos, de fruits de jacquier sauvage et de papayes pour se faire bien accueillir.

Il me rappela par son physique, ainsi que ses compagnons, les naturels des îles Salomon. Tous n'avaient pour vêtement qu'une ceinture en étoffe de coton, quelques bracelets en paille ornés de coquilles, assez bien faits; quelques-uns portaient, comme les Malais, un mouchoir sur la tête, et ils avaient tous à leur cou des fétiches en bois ou en os sculptés. Leur pirogue avait une toiture qui en faisait pour eux une espèce de maison flottante, comme celle des Orang kayas des îles Malaises.

(*M. Dubouzet.*)

Note 29, page 145.

Les habitants de la baie Triton se servent de la lance, de la sagaye et de l'arc ; ces armes sont faites à peu près comme celles des autres sauvages. Quant à leur costume, il est excessivement simple ; ils ne portent que le simple maro ; seulement les chefs jettent quelquefois une pièce d'étoffe sur leurs épaules ; mais leur principale distinction paraît consister dans ce qu'on peut appeler le turban, c'est-à-dire, dans un mouchoir européen ou tout autre morceau d'étoffe qu'ils roulent autour de leur tête. J'ai cru voir que les chefs ou les grands seuls avaient le droit de garantir ainsi leur chevelure, car ceux qui s'annonçaient comme tels, m'ont toujours montré cette marque distinctive pour me prouver la vérité de ce qu'ils me disaient.

Nous n'avons pas vu une seule de leurs femmes d'assez près pour pouvoir en parler ; les hommes nous ont toujours montré une défiance extrême à ce sujet, et quand le hasard m'a conduit auprès d'une case habitée, j'ai toujours vu les femmes et les enfants s'enfuir à toutes jambes dans les bois.

On nous a dit que les colons qui s'établirent à la baie Triton en 1829, avaient eu beaucoup à souffrir des maladies, des fièvres et même des attaques des habitants. Un des derniers gouverneurs nous a donné des détails assez curieux à ce sujet, et dans les derniers mois de son administration, il s'était même vu obligé de restreindre les promenades de ses soldats, que les naturels assassinaient impitoyablement.

Suivant lui, la tête d'un ennemi blanc ou noir était le plus beau cadeau que pouvait offrir un jeune fiancé à sa future, etc... Mais je me méfie toujours un peu des renseignements que me donnent les Hollandais sur leurs colonies, ils en exagèrent ordi-

nairement le vilain côté, et, en cela, ils font l'inverse des Français.

(*M. Marescot.*)

Note 30, page 145.

Les naturels qui montaient la pirogue que nous avions vue en arrivant, revinrent de leur première frayeur et accostèrent le bord le lendemain ; ils nous expliquèrent en langue malaise la cause de la disparition des habitants : une tribu assez nombreuse habitait les bords de la baie avant l'arrivée des Hollandais et fut détruite par une tribu guerrière, venue du N.-O., qui massacra les hommes, emmena les femmes en esclavage ; eux et leurs femmes étaient parvenus en se sauvant dans les forêts à échapper à la destruction de leur tribu, dont ils restaient seuls quand arriva la corvette le *Triton* envoyée par M. Merkus, alors gouverneur des Moluques, pour fonder un établissement sur la côte de la Nouvelle-Guinée.

(*M. Montravel.*)

Note 31, page 145.

De bonne heure, armés de fusils, de filets à papillons et de boîtes à insectes, nous nous dirigeons au nombre de six ou sept vers la rivière *Outanata* ; notre embarcation abrége la route que nous aurions dû parcourir par terre, en nous déposant sur un point assez éloigné de notre mouillage, d'où nous pouvons entrer de suite dans le bois et atteindre le cours de la rivière éloignée de deux milles environ du lieu de l'établissement hollandais.

Au bout de quelques pas nous trouvons deux cases ou plu-

tôt les ruines de deux cases, car elles sont en mauvais état et paraissent abandonnées depuis longtemps; bientôt après nous atteignons l'intérieur de la forêt, et déjà nous entendons le cri rauque de l'oiseau de paradis retentir sur les hautes branches des arbres gigantesques qui la composent. Qu'on se figure des troncs droits de 100 et peut-être 150 pieds de hauteur, couronnés au sommet seulement par une épaisse touffe de feuillage; d'autres arbres aussi élevés étalant de fortes branches couvertes de verdure, surchargées de lianes monstrueuses qui les lient au sol, puis à leur pied des palmiers, des arbustes et des arbrisseaux de différentes espèces, des plantes de formes diverses et inconnues, et l'on aura une esquisse du tableau qui se trouvait sous nos yeux. Les cris de l'oiseau du paradis, cris rauques et désagréables qu'on peut rendre par ces syllabes *Ouok*, *ouok*, *ouok*, *ouok*, le sourd bruissement du vol des calaos, les sons étouffés des pigeons couronnés et le chant léger des petits oiseaux remplissent ces lieux de bruits nouveaux pour nous; chaque pas nous offre la vue d'étranges objets, nous donne des impressions différentes et souvent occasionne notre étonnement. Il est difficile de peindre ces scènes par la parole, il est impossible lorsqu'on n'est pas naturaliste de donner les éléments ou plutôt la charpente d'un pareil tableau, il faut se résumer à dire que ces forêts sont magnifiques, que cette terre est luxuriante, que cette scène est magique sans espérer de pouvoir faire partager ses impressions à ceux qui ne l'ont pas visitée.

(*M. Desgraz.*)

Note 32, page 145.

La baie Rafles est vaste et pénètre profondément au fond des terres; cette côte basse est formée de blocs de grès rouge

enfouis dans des bancs d'argile différemment colorés; l'humus y est peu épais, et ne cache point encore en totalité le sable coralin qui couvrait cette plage avant que la végétation s'en fût emparée.

L'immense surface de pays qui se développe de la mer vers l'intérieur au sud des baies Rafles et Essington, est couverte de belles forêts, mais d'un aspect particulier : elles ne peuvent être comparées ni à celles de l'Europe, ni à celles des grandes îles de l'archipel Indien, ni même aux forêts de la Nouvelle-Guinée, si voisine de la côte nord de l'Australie. Ces bois ont une physionomie spéciale qui se retrouve sur toute l'étendue de ce singulier pays. La végétation des régions tempérées de l'Asie, de l'Europe et de l'Amérique diffère, au premier coup d'œil, de celle des régions chaudes de ces mêmes continents; au contraire, les productions végétales de l'Australie apparaissent toujours constantes et uniformes; les latitudes mêmes ne semblent point changer le type général de leur organisation. Il y a donc partout analogie de causes, puisqu'il y a harmonie d'effet? Il y a plus, quelque éloignés que puissent être les genres, leurs espèces semblent toutes s'être conformées à un type, qui est, bien certainement, la condition de leur existence sur cette terre où tout rentre dans le champ des exceptions. Les arbres et arbustes des baies Rafles et Essington, comme ceux qui couvrent la presque totalité du continent austral, portent des feuilles coriaces et glanduleuses; le plus grand nombre de ces feuillages sont recouverts d'une poudre blanche résineuse qui leur donne une teinte vert pâle d'une uniformité monotone. La tristesse de ces lieux solitaires augmente encore au milieu des bois : ils sont formés entièrement des *Eucalyptus hæmastoma*, *piperita*, *resinifera*, *capitellata*; des *Acacia alata* et *sulcata*; du *Leptospermum trinerve*; des *Melaleuca leucadendron* et *viridiflora*. Plusieurs autres plantes comptent peu dans cet aspect général; elles

vivent à l'abri de ces hautes futaies, aux troncs élevés, grisâtres et espacés, dont le feuillage peu fourni, sans cesse tremblant, rappelle involontairement les saules que l'art plaça autour des tombeaux. D'assez belles touffes de graminées croissent sur toute la surface de la forêt, et pourront être très-utiles aux premiers efforts colonisateurs de l'homme. Le *kanguroo agile* * en fait sa nourriture et s'y réfugie; la colombe à *collier roux* y niche, à l'instar de nos perdrix; les moucherolles, les pardalotes, les bengalis se posent sur leurs tiges flexibles qui fléchissent à peine sous le poids de ces petits êtres aériens. Les rayons du soleil traversent facilement ces massifs de feuilles étroites sans cesse agitées sur leurs longs pédoncules, aussi projettent-ils une lumière douteuse mêlée d'ombres sans cesse fugitives. L'œil pénètre au loin sous ces voûtes de branches et de feuilles, il y est moins arrêté par la rencontre fortuite de quelques inégalités du sol que par l'éclat incessamment variable de la clarté mystique de ce séjour.

Cette végétation de la Nouvelle-Hollande semble faite pour un continent dont la physique ne serait encore qu'ébauchée. Ses montagnes peu élevées et concentrées sur quelques points seulement, ne sont pas proportionnées à la vaste étendue qu'elles dominent : il en résulte que les plaines ne sont point suffisamment en communication avec les phénomènes fertilisateurs de l'atmosphère, et que le peu de pente du pays est un obstacle à une distribution convenable des cours d'eau. Aussi, l'est de ce pays n'est-il point partout également fertile; l'ouest n'offre encore qu'un désert de sable dans la presque totalité de son étendue.

Chose remarquable, les plantes des cimes les plus élevées,

* *Kanguroo agilis*, Voy. au pôle sud et dans l'Océanie, par Dumont d'Urville; Zoologie, mammif., pl. 19.

comme celles des pays froids, ont une grande ressemblance organique avec celles des lieux arides, et d'autant plus grande que ces dernières appartiennent à des latitudes plus chaudes : dans l'un et l'autre cas, en effet, elles sont résineuses, pourvues de glandes, qui excrètent abondamment des huiles essentielles, ou bien elles sont revêtues de poils longs et serrés. Ces huiles, cette résine, ces poils, isolent la plante et la préservent des trop grands abaissements de la température; ils la garantissent également de l'action desséchante de l'air et de celle des rayons du soleil; ils diminuent sa transpiration. Si nous jetons les yeux sur les plantes de la Patagonie, de la Terre-de-Feu, de la Nouvelle-Zélande, de la Tasmanie, sur celles du sud de l'Australie, sur les végétaux des déserts de l'Afrique, sur ceux qui bordent les côtes du Pérou et de la Bolivie, nous aurons autant de preuves en faveur de ces observations, que la vue des forêts de l'Australie septentrionale tend encore à confirmer.

Ce continent a, du nord au sud, un climat exclusivement maritime; il s'avance au milieu d'un immense océan, où il est exposé à tous les excès des diverses modifications météorologiques. Aussi, à latitude égale, les divers climats de l'Australie diffèrent moins que ne diffèrent entre eux les climats de l'Amérique du Sud. Dans ce dernier pays, l'influence des latitudes emprunte beaucoup à la conformation topographique du sol, à l'élévation des montagnes, à leurs nombreuses ramifications, et à un grand nombre de fleuves importants. A ces conditions géographiques se rattachent toutes les modifications infinies que la latitude seule ne saurait entraîner. Mais sans porter nos regards si loin, nous trouvons dans ces mêmes parages, à cent soixante lieues de la baie Rafles, à quarante de la pointe nord de la terre Carpentarie, un sol moins étendu que celui de la Nouvelle-Hollande, mais couvert de montagnes et pourvu d'une

végétation qui rappelle, sinon par le nombre des espèces, au moins par sa vigueur, la puissance végétative des forêts du Brésil.

Vers la côte de la Nouvelle-Guinée, sur notre passage, nous rencontrons d'abord les îles Arrou. Ce sont des terres basses que la mer semble aussi avoir abandonnées depuis un petit nombre de siècles. Cependant la végétation n'y est pas moins belle qu'à la Nouvelle-Guinée. L'île Wama* est entièrement formée de coraux; jusque dans l'intérieur les accidents du sol sont dus à leur présence : ils y ont conservé les formes bizarres qu'ils affectaient lorsqu'ils étaient encore battus par les flots. Dans une foule d'endroits ils forment des grottes d'étendue variable où la mer brisait jadis et s'élançait en gerbe à travers les trous dont leur voûte est percée. Nulle part on ne peut mieux voir qu'à Wama le mode de construction suivi par les lithophytes : les murailles qu'ils élèvent sont tissées de telle sorte que l'eau aérée des vagues puisse tamiser à travers les ramifications innombrables de leur tissu poreux. L'humus n'a point encore complétement recouvert les inégalités de ce lieu, et pourtant il est paré d'une magnifique végétation : les *Ptérocarpus* y atteignent l'énorme élévation de cent cinquante pieds; leurs racines rampent sur la roche calcaire et vont s'enfouir dans les anfractuosités et les fentes des rochers à quelques dizaines de pieds de l'arbre qu'elles alimentent. Ces îles doivent cette puissance végétatrice à leur position géographique, qui est comprise dans la sphère d'activité météorologique des hautes terres de la Nouvelle-Guinée.

Nous n'avons pas vu l'oiseau de paradis dans ces forêts, où se rencontrent pourtant un grand nombre d'espèces propres à la Nouvelle-Guinée. Nous y avons capturé le lori écaillé ou

* Le lieu de notre relâche aux îles Arrou.

flammèché, fort rare encore dans les collections. Nous y avons tué deux serpents, le python *bivittatus* et le python *amethistinus**.

Nous abordâmes la Nouvelle-Guinée sur l'isthme de Geelwink, dans la baie du Triton. L'aspect du tableau que présente ce lieu est sévère : de tous côtés ce sont des falaises en démolition, des pics s'élèvent jusqu'aux nues. Cette puissance végétative, autant que ce sol tourmenté, rappelle la côte du Brésil. Au fond de la baie domine le mont Du Bus; une rivière coule à sa base; ses flancs creusés par les siècles figurent des ruines de portiques gigantesques et des restes de colonnes; sur chaque bloc prêt à se détacher, sur la moindre inégalité vit un palmier : cet arbre de 50 à 60 pieds croît là comme les fougères sur les vieux murs, et son énorme tronc, que l'on croirait d'abord n'être autre que celui du *diplazium arborescens*, apparaît autour de ce dôme imposant comme des rangs superposés de petites colonnes gothiques surmontées de chapiteaux aux immenses acanthes. Ce mont est entièrement composé de grès blanc du grain le plus fin et le plus serré; dans les fentes nombreuses qui le sillonnent, se trouvent de très-beaux cristaux de chaux phosphatée. Quelques îlots et quelques revers de montagnes sont couverts d'une terre argileuse d'un beau rouge : elle doit cette couleur aux basaltes en décomposition qu'elle cache aux yeux; enfin, chose remarquable! la base décharnée de plusieurs rochers escarpés, surgissant çà et là au milieu de la rade, est entièrement formée, comme à Wama, de calcaire coralifère. La baie du Triton est une de ces fractures ou cratères de soulèvement auxquels l'archipel Indien doit la plupart de ses hautes terres et de ses canaux tortueux. Mais partout où les terrains d'alluvion s'accumulent, les coraux cessent de pouvoir exister, ils recherchent en effet les eaux limpides; ainsi, la présence de leurs

* Ils furent dus à M. H. Jacquinot.

seuls débris soit à la plage, soit sur les flancs des montagnes, d'Amboine par exemple, prouve non seulement que le niveau relatif de la terre et de la mer a changé, mais aussi que le milieu de l'archipel, en s'encaissant, a perdu les qualités nécessaires à leur existence. Ces animaux n'érigent leurs constructions que sur les chaussées les plus exposées à l'agitation des flots : ce qui le prouve d'une manière réellement surprenante, c'est qu'ils ont abandonné l'intérieur de l'archipel et qu'ils prospèrent au contraire sur les lisières qui bordent les mers les plus vastes et les plus profondes. C'est ce que l'on peut observer en suivant la portion intertropicale de la côte Est de la Nouvelle-Hollande, la côte sud de cette partie de la Nouvelle-Guinée qui porte le nom de Louisiade, les hauts fonds du détroit de Torrès, toute la côte septentrionale de la Nouvelle-Guinée et de Waigiou; la côte Est de Gilolo, des Philippines et de Formose; enfin la côte sud-est de Sumatra, le sud de tous les autres îles de la Sonde, depuis Java jusqu'à Timor. Tous les pertuis où le mouvement des marées entretient de continuels changements de niveau entre des bassins différents et d'une grande étendue, nourrissent aussi des polypiers : je pourrais citer ici les divers détroits de la chaussée de Sanguis, entre Mindanao et Celèbes, ceux de la chaussée des îles Soloo, entre la première de ces îles et Bornéo.

C'est surtout sur la côte et sur les îles basses qui défendent la côte, que les *pterocarpus indicus* et *marsupium* élevent leurs majestueuses tiges; sur les rives de la baie du Triton ils ont adopté les bords un peu marécageux de la rivière*. L'extrémité de leurs branches les plus élevées sert de refuge aux paradisiers et aux calaos; les cris incessants et glapissants de ces animaux retentissent continuellement dans ces forêts où, sans eux, régnerait le plus profond silence. Sous ces hautes futaies les brèves

* Sous leurs feuilles mortes, sous leurs vieux troncs renversés, ainsi que sous les débris des palétuviers, vit, en grand nombre, la belle coquille appelée *oreille de Midas*.

poursuivent les fourmis * dont elles se nourrissent. Les naturels d'Arrou teignent en orange très-durable avec l'écorce des ptérocarpus : ces métis ainsi que les Macassars, les Amboiniens et autres habitants de l'archipel, cultivent le *P. indicus* près de leurs demeures, afin de parer de leurs fleurs la chevelure de leurs femmes. On fait avec son bois des poteaux et des constructions d'une très-grande durée; il acquiert plus de dureté par son séjour en terre; son tronc et ses branches distillent une espèce de gomme astringente qui n'est pas moins efficace que le cachou pour raffermir les gencives, réprimer les plaies exubérantes, diminuer le volume des amygdales engorgées, etc. On assure à Amboine et à Banda que la décoction de ce bois est très-efficace contre la dyssenterie. Je ne suis point éloigné de le croire. L'aubier peut en être mâché comme aromate agréable. Le *pterocarpus flavus* pousse aussi sur le bord de la mer; son bois jaune n'a point de durée, mais pourrait être utilisé pour faire de petits meubles. A ses côtés on trouve le *terminalia procera*, joli et bel arbre aux longues et larges feuilles disposées presque en parasol à l'extrémité des rameaux, et à fleurs axillaires groupées en grappes blanches d'un charmant effet.

Nous y avons revu en assez grande abondance le *myristica philippensis* qui croît aussi dans les Moluques et surtout à Banda où il est défendu de mêler son fruit à celui du véritable muscadier. Ses noix ressemblent beaucoup, au premier coup d'œil, à la muscade, mais elles n'en ont ni le goût, ni l'odeur parfumée. Cependant les propriétés vénéneuses de ces deux fruits sont les mêmes. Prise à haute dose, la poudre de la fausse muscade, comme celle de la muscade aromatique, peut donner la mort en stupéfiant le système nerveux. Elle détermine une sorte d'ivresse qui peut aller jusqu'à la léthargie. Les oiseaux

* Fait jusqu'alors douteux, et qui ne l'est plus pour nous.

les dévorent impunément, ainsi que le nom de Pala-Utam * l'indique. Cet arbre a un port moins élégant que le muscadier proprement dit; son fruit est oblong et velouté, ses feuilles ont près d'un pied de long; ses noix, loin d'être portées sur des pédicelles grêles et tombants, comme dans le muscadier aromatique, n'ont que des pédoncules courts. Quelques observations recueillies à Amboine et à Banda ** tendraient à faire croire que ce fruit aurait des propriétés salutaires contre la dyssenterie, il préserverait des maux de tête et les dissiperait; mais son administration ne serait pas sans danger, si elle était dirigée par une personne qui n'en connût pas bien les effets et qui n'eût point l'habitude de se servir de ce médicament. Il y a là d'intéressantes études à faire. La muscade elle-même mériterait qu'on étudiât bien toute l'étendue de son action thérapeutique. Le *guettarda speciosa* a été rencontré sur une colline à l'ouest du mont Du Bus sous l'ombrage d'arbres plus grands: cet arbre singulier, qui se retrouve à Amboine et jusqu'à Taïti, semble avoir une fleur si délicate que le moindre rayon du soleil la flétrit. Il fleurit la nuit, et s'il n'est convenablement abrité ou par la localité ou par un ciel voilé, ses fleurs ne tardent point à se détacher.

Les Malais font avec les feuilles du *guettarda speciosa* une tisane, qui, selon eux, provoque les contractions expulsives de la matrice. Le *guettarda microphylla* habite la même localité, à côté du *pterocarpus santalinus*: ce dernier est le véritable santal rouge, arbre qui passe aux Moluques pour être sudorifique, mais qui n'est qu'astringent. Tout le monde sait que des copeaux du *santalinum rubrum* on obtient la santaline, substance résineuse très-employée dans les arts. Il doit être plus abondant dans les forêts des profondes vallées de l'intérieur

* Pala-Utam, noix de l'oiseau.
** Rumphius.

de l'île qu'il ne l'est sur les plages exposées aux vicissitudes de l'air maritime. A la lisière des bois on rencontre le *broussonetia papyrifera ;* au bord de la mer le *barringtonia racemosa* étale ses magnifiques fleurs et son brillant et élégant feuillage. Sur le penchant Est du mont Du Bus, sur le bord d'un ruisseau, j'ai vu plusieurs pieds de *ficus glomerata ;* cet arbre est d'un beau port et d'un aspect agréable ; ses grandes feuilles lancéolées et ovales constituent un admirable feuillage.

Le *careya arborea* habite un petit bois situé dans le N-O. du mont Du Bus : ses feuilles nerveuses réunies à l'extrémité des rameaux, autour des fleurs qui les terminent, font véritablement de cet arbre une plante de jardin ; ses grandes fleurs étalées laissent échapper un panache d'étamines d'un charmant effet. Dans ces mêmes environs, sur le revers d'un côteau qui regarde la mer, abonde le *cycas todda-panna* et l'*olus calappoïdes* de Rumphius, dont les jeunes pousses, bien cuites, possèdent, dit-on, le goût de l'asperge. Les fruits en seraient dangereux, si on les mangeait sans leur faire subir une préparation. Ce fut dans cette partie de la forêt que nous capturâmes une nouvelle espèce de phalanger, à laquelle depuis, nous avons donné le nom de ph. grisonnant. Le bois de teck se trouve aussi au nombre des plus grands arbres de ces localités : c'est bien le même que le *jatus* de Rumphius ; mais celui-ci est-il bien le même arbre que le *tectona grandis?* Je ne saurais l'affirmer, quoique cela paraisse être l'opinion de Guillemin *. Le *calophyllum niophyllum* croît sur les bords sablonneux de la rade ; ses fruits charnus et de couleur jaunâtre étaient recherchés par les stournes bronzés. Ces bois possèdent un grand nombre de pipéridées, le piper betel était-il du nombre? Quelques inocarpes, une espèce de croton, le *corypha umbraculifera*, l'*areca humilis*, l'*areca catechu* vivent aussi dans les bois de la baie

* Opinion d'une grande valeur.

du Triton. Un chou-palmiste que nous mangeâmes d'abord sans résultat fâcheux, et que je supposai provenir de l'*areca globulifera* (l'arbre était sans fruits et sans fleurs), détermina plus tard des vomissements parmi plusieurs personnes. Cet arbre est très-commun sur les bords de la rivière. Il faut se méfier des palmistes toutes les fois que l'espèce n'en est pas bien connue. Il serait possible que les accidents éprouvés n'aient été dus qu'à l'âge du bourgeon : il résulterait alors de ce fait que ses feuilles les plus jeunes, les plus centrales, seraient seules un aliment salutaire? . . . . . .

. . . . . .

(Australie). A la vue d'un règne végétal aussi spécial on eût été fondé à penser que les animaux de l'Australie devaient aussi présenter des anomalies : or la singulière gestation de la plupart de ces animaux fût venue confirmer la justesse de cette assertion ! mais l'homme lui-même s'y présente avec une physionomie exceptionnelle. Il est sur la côte nord de ce continent ce qu'il est sur tous les autres points de ce pays ; son extérieur est aussi dégradé que son esprit est borné, sa pensée ne s'exerce que sur les objets propres à satisfaire ses appétits brutaux. Son insensibilité matérielle est parfaitement en rapport avec l'impassibilité de son intelligence ; aussi, au milieu des matériaux propres à la construction d'habitations et de pirogues, ne fait-il rien pour améliorer son sort : il vit en plein air et se contente de ramasser quelques coquilles au bord de la mer. Le degré d'intelligence de cette malheureuse créature, d'accord avec son insensibilité physique, la rend incapable d'aucune production ! . . . . « Ces « contrées étaient habitées par l'espèce humaine depuis nombre « de siècles et leurs générations successives avaient paru et dis- « paru sur ce sol, sans y laisser la moindre trace de leur pas- « sage * ! » Cette réflexion de M. Dumont d'Urville, à propos

* D'Urville, *Voyage de l'Astrolabe*, 1833, tom. V, 1re partie, page 32.

des Tasmaniens, aurait pu être inspirée par la triste contemplation des peuplades australiennes, sans exception, car les excellentes descriptions que nous ont données les voyageurs français et anglais, Forster, Péron, d'Urville, Quoy et Gaimard entre autres, ne nous laissent aucun doute sur la hideuse conformité des habitants de ce pays, et nous avons retrouvé le même type sur la côte septentrionale de la Nouvelle-Hollande.

Leur chevelure retombe en longues mèches tournées en tire-bouchon, ce qui leur donne un peu l'aspect de ces têtes de fleuves, couvertes de mousse, qui ornent les bassins de nos parcs. Leur seule toilette consiste à se barbouiller de chaux, en traçant sur leur peau des lignes dénuées d'originalité dans leur disposition et qui semblent être le résultat informe du jeu d'un enfant. Le *nec plus ultrà* de leur pittoresque paraît consister à se donner l'apparence d'un squelette en passant une traînée de blanc sur le trajet de chacun de leurs os. Leur vaste chevelure leur fait une tête énorme qui contraste d'une manière désagréable avec la maigreur de leurs membres. Leur gros ventre flasque et pendant ne corrige en rien la laideur de leur ensemble pauvre et mal fait. Leurs grands yeux injectés n'augmentent pas les difformités de leur figure; mais leurs grosses pommettes, leur front fuyant, la saillie de leur énorme maxillaire supérieur, leurs moustaches et leur barbe crépues, la grande ouverture de leur bouche, les rides épaisses qui sillonnent leur face, tout cela forme un masque repoussant dont nul animal ne fournit d'exemple. Il y a là, dans ces traits, un mélange de brutalité et d'expression humaine qui a quelque chose de repoussant et de monstrueux!

. . . . . .

. . . . . .

(Nouvelle-Guinée.) Le petit nombre d'habitants que j'ai observés sur les bords de la baie du Triton appartenaient à une race

métis issue de Malais et de Papous. Quelques-uns de ces hommes qui paraissent être les chefs, portent la chevelure crêpée, mais ils ne représentent exactement ni le port, ni la stature des Papouas; leur peau noire reflète une teinte de cuivre assez vive, de sorte qu'il serait difficile de dire quelle est celle de ces deux couleurs qui l'emporte sur l'autre. Leur taille se rapproche de celle des Malais; aussi est-elle au-dessus de la moyenne et dépasse-t-elle beaucoup celle des Papous. Ils sont bien faits et plus vigoureux que ne le sont les races qui leur donnèrent le jour; les traits de leur figure ne sont point aussi délicats que ceux des Papous, dont le visage a des formes assez déliées, mais ils en ont conservé le type de physionomie. Ils en ont les grands yeux, sans en avoir le regard sérieux dans l'âge mûr, doux et mélancolique dans la jeunesse; la vivacité de leur regard décèle au contraire leur alliance avec les Malais.

Ces métis diffèrent de ceux que MM. Dumont d'Urville, Quoy et Gaimard observèrent à Waigiou et dont ils nous tracèrent le portrait; les habitants de la baie Triton l'emportent beaucoup en beauté sur les hommes décrits par ces célèbres voyageurs. Il faut en rechercher la cause dans des origines différentes.

Les Métis de Waigiou résultent du croisement des Malais des Moluques avec les Papous; or les habitants des Moluques sont les moins beaux des Malaisiens: leur peau brune, leurs traits, ordinairement très-grossiers, trahissent leurs fréquents mélanges avec les anciens aborigènes de cette partie du globe, les Alfaquis, lesquels vivent encore sur une chaîne que l'on peut considérer comme non interrompue de l'intérieur de la Nouvelle-Guinée et des îles Moluques aux montagnes des Philippines et de Formose.

La position géographique des habitants de la baie Triton les met au contraire en rapport avec des Malaisiens infiniment plus beaux: ce sont les indigènes de Célèbes, des îles de la Sonde et en particulier de Timor. Ces derniers sont, physiquement par-

lant, les moins désagréables des hommes de la Malaisie occidentale.

Ce simple rapprochement est le point de départ pour débrouiller la confusion des espèces et des races qui peuplent aujourd'hui la Malaisie.

(*M. Hombron.*)

Note 33, page 145.

(Baie Triton.) Là aussi un essai de colonisation fut tenté ; les Hollandais avaient sans doute choisi ce lieu pour s'opposer aux progrès de la colonie de la baie Rafles ; mais, ainsi que de cette dernière, il n'en reste que quelques vestiges et quelques tombes!

Il n'est point de contraste plus grand que celui qu'offrent ces deux points: d'un côté, la baie Rafles, avec sa verdure uniforme, son sol égal et bas, son aspect monotone ; ici, au contraire, une nature des plus pittoresques ; de hautes montagnes boisées de la base au sommet, et séparées par d'étroits vallons; d'énormes rochers jetés çà et là, tantôt suspendus sur le penchant des collines, tantôt sortant de la mer et formant de petits îlots verdoyants; partout, enfin, d'immenses forêts vierges. Le lieu choisi pour l'établissement est une plage couverte d'arbres et adossée à une montagne, ou plutôt à un immense rocher conique, de l'effet le plus bizarre. Quoique coupé à pic dans la partie qui regarde la baie, il est néanmoins revêtu d'une végétation vigoureuse sur sa croupe et dans toutes ses anfractuosités.

La colonie pouvait s'étendre sur le rivage; mais en arrière elle était arrêtée par cette barrière impénétrable, par cette haute muraille qui s'élançait brusquement dans les airs, et auprès de laquelle nos deux corvettes paraissaient comme deux faibles chaloupes.

Le sol occupé jadis par les colons offrait çà et là quelques mon-

ticules, quelques débris de murailles, mais déjà en partie recouverts par cette végétation active et vigoureuse qui envahit tout, et qui avant peu aura reconquis le domaine que l'homme avait tenté de lui enlever. Quelques citronniers, plantés sans doute par les colons, avaient crû rapidement : ils étaient couverts de fruits.

Nous vîmes deux ou trois naturels, qui, les premiers jours, nous apportèrent à échanger quelques armes et quelques coquilles, et disparurent ensuite. L'un d'eux savait quelques mots malais. Ce n'étaient point des Papous, comme quelques personnes de l'expédition le pensaient, mais bien de véritables nègres, à la peau d'un noir de suie et aux cheveux crêpus et frisés, les mêmes qui doivent habiter non pas l'intérieur de la Nouvelle-Guinée, qui paraît couverte de forêts impénétrables, et que je ne crois point habitée, mais quelques montagnes à peu de distance des côtes.

Dans cet endroit désert la chasse devait être notre seule occupation. Le désir de se procurer quelques-uns de ces beaux oiseaux de paradis si recherchés avait mis tout le monde en émoi. Chaque matin, des troupes de chasseurs partaient du bord et battaient la forêt pendant toute la journée . . . . . .

. . . . . .

Pendant notre séjour, il ne fut pas tué plus de huit ou dix de ces oiseaux. C'était toujours le *paradisier petit-émeraude* : nous n'aperçûmes point le *grand*, dont nous avions acheté plusieurs peaux aux îles Arrou.

On tua aussi un *manucode* et un *épimaque*. Je tuai les femelles de ces deux oiseaux : elles sont bien loin d'offrir les brillantes couleurs des mâles. Quant aux autres oiseaux, on en tua en abondance et de très-beaux : perroquets de plusieurs sortes, colombes et tourterelles admirables, puis le martin-chasseur à longs brins, le chalybé, des drongos, des philedons et une foule d'autres.

Nous pûmes aussi nous procurer le *calao* à bec ciselé, cet oiseau dont l'énorme bec est si singulier

Un seul mammifère fut aperçu et pris : c'était une petite espèce nouvelle de *phalanger*. La mère et trois petits furent pris, dans la cavité d'un vieux tronc, par MM. Hombron et Desgraz. C'est la première espèce de *phalanger* trouvée dans ces îles, où jusqu'alors on n'avait rencontré que des *couscous*, tandis que toutes les espèces de phalanger venaient de la Nouvelle-Hollande.

Nous recueillîmes aussi une foule de beaux insectes de tous les ordres : de gros charançons vert doré, d'énormes sauterelles au corselet bizarre et armé de piquants, des jules et des scolopendres de grande taille, etc., etc.....

(*M. H. Jacquinot.*)

Note 34, page 178.

Un joli ruisseau traverse le village : il était assez large pour que l'on ne pût pas le franchir. Nous le passâmes sur un pont composé des deux plus belles planches que j'aie jamais vues : elles étaient d'un bois noirâtre et de trente pieds de long sur trois de large. Les femmes se cachaient généralement à notre approche : les Malaises, du moins celles que nous avons vues jusqu'à présent, ne sont cependant rien moins que sauvages. En face de nous était une énorme case ou plutôt un pâté de maisons communiquant toutes entre elles et très-élevées sur leurs pilotis. On y arrivait par des échelles en bambou : il y régnait une grande activité; des femmes allaient et venaient dans tous les sens, et nous entendions un bourdonnement confus comme celui d'un marché. Au moment où nous allions mettre le pied sur une des échelles qui y conduisaient, quelques vieilles mégères les enlevèrent toutes, avec des grimaces de sorcières : nous leur rîmes au nez et passâmes outre. Nous suivîmes quelque temps le bord

de la mer sous d'énormes palétuviers ; mais le sable était brûlant, la chaleur accablante, et nous nous décidâmes à prendre à travers les bois. Malheureusement l'herbe verte cachait un marais fangeux où nous enfoncions jusqu'aux genoux : nous eûmes toutes les peines du monde à nous en dépêtrer, et force nous fut de revenir sur nos pas en traversant le village. L'orang-kaya était assis sur sa porte : nous avions une soif ardente ; le drôle ne nous offrit pas un verre d'eau. Indigné d'un pareil procédé, je fis signe à un Malais de grimper sur un cocotier à peu de distance de nous et de nous jeter quelques noix. Celui-ci ne se fit pas prier : l'orang-kaya protestait ; il tâchait de nous faire entendre que ces cocos, que nous avalions avec tant de plaisir, étaient sa propriété. Quand nous nous fûmes largement désaltérés, nous lui jetâmes une roupie : c'était dix fois la valeur de ce que nous lui avions pris. Cet homme était un véritable coquin ; pendant notre séjour à Warou, il a tâché de nous friponner par tous les moyens possibles. A quelques pas de sa case, nous trouvâmes un charmant petit édifice : c'était un assez vaste bâtiment en bambou, surmonté d'un toit à plusieurs étages se terminant en flèche comme un petit clocher. Tous ces petits toits étaient superposés avec assez d'art ; ils étaient supportés les uns au-dessus des autres par des petites colonnettes de bois sculptées d'un à deux pieds de hauteur, de manière à ce que l'air put pénétrer dans l'intérieur de l'édifice. Ils paraissaient être inclinés à 45 degrés, de manière que la pluie ne puisse pas y entrer. De loin tous ces toits se confondaient en un seul : il fallait être assez près pour les apercevoir. A l'intérieur, nous ne trouvâmes qu'une grande salle nue, dont le plancher en terre battue était couvert de nattes. C'était la mosquée ; ses angles saillants étaient décorés de serpents, de dragons, de gorgones, d'un assez beau travail.

Ce sont les forêts de Céram qui produisent ces belles tables d'une seule pièce qui faisaient notre admiration à Amboine.

J'en ai vu de forme ellipsoïdale de plus de dix mètres de circonférence sur trois à quatre de diamètre. Elles sont tirées du bas de la tige d'arbres gigantesques. On coupe l'arbre à quinze ou vingt pieds au-dessus du sol, puis on le scie dans sa longueur, ou plutôt dans le sens des côtés les plus larges. On obtient ainsi des tables véritablement étonnantes. Le bois est d'une belle couleur rouge, admirablement veiné.

Un joli sentier nous conduisit, à travers des marais presque entièrement desséchés, dans un champ nouvellement défriché et entouré d'une haie composée de magnifiques touffes de bambous Sous leur ombrage était bâtie une jolie petite case. Nous y entrâmes pour demander de l'eau, et le plus hideux spectacle s'offrit à nos yeux : nous étions tombés au milieu d'une famille de lépreux. Elle se composait du père, de la mère, de deux enfants en bas âge et d'une jeune fille de seize à dix-sept ans. La pauvre fille, bien faite, jolie même pour une Malaise, avait un sein rongé d'ulcères ; les autres habitants de la case étaient entièrement défigurés ; le chef de cette malheureuse famille était dans un état effroyable. Nous quittâmes ces infortunés, le cœur serré, leur laissant toutes les babioles que nous avions emportées comme objets d'échange. Ces malheureux n'étaient pas accoutumés à voir compatir à leurs maux, et ils nous témoignèrent leur reconnaissance par les gestes les plus expressifs.

(*M. Demas.*)

Note 35, page 178.

Telle est l'horreur des habitants de Warrou pour le cochon : qu'il nous suffisait pendant notre déjeuner de leur présenter un morceau de viande, en le nommant *babi*, pour les faire fuir à cent pas. En revanche ils buvaient très-volontiers le vin et l'eau-de-vie ; ils nous en demandaient souvent, trop souvent même,

c'est à l'aide du *babi* redoutable que nous nous débarrassions d'eux.

L'orang-kaya, de libations en libations, est déjà à moitié gris ; après avoir vidé notre dernière bouteille, il a soin de conserver le vase vide. Ce chef rapace nous demande des cadeaux à chaque instant ; il les demande d'un ton mielleux, met la main dans nos carnassières, charge les fusils d'échange qu'il a obtenus avec notre poudre, et s'en va à la fin, suivi de deux ou trois esclaves portant ses armes, tirer sur les poules dans le village en chantant à tue-tête. Coiffé de son grand chapeau hexagone, la figure avinée et la démarche chancelante, il présente le spectacle le plus risible. Le maître d'hôtel des officiers de la *Zélée*, profitant de son humeur joyeuse, lui fait faire l'exercice ainsi qu'à sa suite, fait évoluer toute cette troupe pendant une demi-heure, jusqu'à ce que le chef, fatigué et hors d'état de se tenir sur ses jambes, vienne chercher dans son harem un repos nécessaire.

Ses femmes demeuraient dans un corps-de-logis séparé : je n'ai pas pu les voir, mais il paraît qu'elles sont nombreuses et que plusieurs d'entre elles sont Papouas. Les Malais paraissent, en général, désireux de posséder des femmes de ce pays ; ils les obtiennent à titre d'esclaves, et on peut présumer qu'ils vont souvent les enlever pour en faire un objet de trafic ou pour satisfaire leurs goûts. C'est probablement à ce mélange de sang qu'on doit attribuer les teintes de peau plus ou moins obscures qu'on remarque dans la population de Warrou.....

La construction des maisons de Warou est uniforme ; le *sagouer* en forme presque tous les frais. Cet arbre moelleux offre un bois spongieux, léger et facile à travailler. Toutes les habitations sont érigées sur des pilotis courts, semblables à ceux des cases de Gouaham. L'emplacement choisi pour édifier ces habitations étonne, car c'est souvent au-dessus d'un marais, auprès du rivage de la mer ou sur du sable qu'elles sont placées ; mais on peut bientôt en trouver la raison dans la nonchalance de ces peu-

ples, qui préfèrent de pareils emplacements pour y enfouir plus facilement leurs ordures : ils n'ont pour cela qu'une planche à soulever, et la nature du sol cache le dépôt qu'on lui confie. Je n'ai visité qu'une seule case : elle était divisée par un seul compartiment, qui formait probablement l'appartement des femmes. Elles s'y trouvaient au nombre de trois : le propriétaire ne fit pas de difficultés pour les laisser voir; au contraire, il parut satisfait des cadeaux que nous leur fîmes, tandis qu'elles avaient un air craintif et réservé : c'étaient sans doute des esclaves.

Les orang-kayas tels que celui de Warou paraissent jouir de la confiance du gouvernement hollandais, à en juger par plusieurs pièces de bronze du calibre de deux ou de quatre, de fabrique hollandaise, qui restent déposées entre les mains de l'orang-kaya de Warou. Plusieurs de nos officiers ont vu ces pièces, qui étaient dans la maison de ce chef, et ils les considèrent comme de bonnes pièces de campagne.

A cinq heures et demie, nous reprenons notre route le long des côtes de Céram. A trois milles de distance nous apercevons parfaitement les détails du rivage ; l'établissement hollandais de Wahaï se montre à nous en même temps que la pointe Est de la baie Sevaï ; une mosquée élève son toit pointu au milieu des habitations agglomérées. Une pirogue partie de Wahaï vient nous accoster, grâce au calme qui règne ; elle nous apporte un message de M. Schwab, sous-lieutenant que nous avions connu à Amboine, et qui commande actuellement sur ce point en remplacement de M. Carton, dont on nous avait souvent parlé. Cet officier, ayant reconnu nos deux corvettes, nous demande un peu de papier dont il est tout à fait dépourvu.

Le brave soldat, son envoyé, qui se rappelait d'avoir vu l'*Astrolabe* à Amboine, il y a dix ans, n'avait pas fini son discours et ses descriptions, qu'il reçoit un volumineux paquet de papier, et nous quitte pour retourner au rivage, pendant que nous orien-

tons nos voiles. Il était curieux de voir avec quelle soumission et quel respect les Malais qui le conduisaient recevaient ses ordres. Ils s'empressèrent de lui enlever son schako et son sabre, de déboutonner son habit, et après l'avoir bien arrangé sous le toit qui surmontait leur bateau, ils se mirent à pagayer avec ardeur vers la terre. Bien certainement il ne risquait pas d'attraper de cette façon les fièvres pernicieuses qui, nous a-t-il dit, règnent à Céram, et qui attaquent les Européens trop actifs et qui se fatiguent trop au soleil. — Que de caporaux deviendraient jaloux à la vue du bien-être de celui-ci !

(*M. Desgraz.*)

Note 36, page 228.

Excepté quelques jardins qui se trouvent aux environs de Makassar et dont le terrain est sec et sablonneux, nous n'aperçûmes, dans l'immense plaine que nous traversâmes pour aller à Goa, que quelques bouquets d'arbres et des champs de riz dont la culture et l'entretien paraissent se ressentir de la paresse et de l'indolence, suites naturelles du régime despotique que les chefs exercent sur leurs sujets ; régime qui, n'offrant aucunes garanties pour la propriété, et n'assurant à personne la jouissance de son travail, tue toute industrie et ne porte qu'à se procurer le strict nécessaire pour l'existence. Car, ici, la moindre volonté du plus mince sultan est un ordre auquel nul n'aurait l'idée de se soustraire ; le moindre désir exprimé est une sentence à laquelle chacun s'empresse de souscrire. Un individu possède-t-il un beau cheval ? si ce fait parvient à la connaissance de son chef et maître, il est sûr d'en être immédiatement dépouillé. Un père même n'est pas respecté dans ses affections les plus chères, et ce qui devait faire sa gloire et sa joie devient pour lui une source de douleur et de chagrin : pour peu que la beauté de sa fille soit

remarquable, pour peu que ses charmes fassent impression et excitent des désirs, il est certain de recevoir tôt ou tard un mandat d'amener qu'il se gardera bien d'enfreindre.

Le royaume de Goa contient cent mille habitants qui sont ainsi gouvernés ; celui de Lato, qui lui est contigu et qui dépend du même *Bitchara-bouda*, en possède dix mille vivant sous les mêmes lois. Aussi, depuis quelques années, les émigrations sont-elles fréquentes, et bien des familles sont venues planter leurs tentes sur le territoire qui dépend des Hollandais. Là, au moins, la propriété est assurée, et chacun peut jouir du fruit de ses travaux, à l'abri de lois toujours douces et tolérantes qui protégent également et le fort et le faible.

La partie de la ville de Makassar, habitée par les Européens, est bien bâtie ; les rues sont larges et propres, les maisons parfaitement aérées et d'une distribution adaptée au climat.

Le fort de Rotterdam est grand, bien garni de canons, et entouré de fossés qui sont constamment pleins d'eau ; la garnison se compose de six cents hommes, pour la plupart Javanais.

Le quartier occupé par les Malais s'étend sur le bord de la mer, et dans le nord de la citadelle ; il est très-peuplé et plein de vie. Notre présence mettait surtout en mouvement les marchands, qui s'empressaient de nous présenter des kriss, des lances et d'autres objets du pays. A la suite de ce campong, vient celui qu'habitent les Bouguis, peuple industrieux et surtout navigateur. Au sud du fort, et toujours parallèlement au rivage, existe un nouveau village qui s'accroît journellement ; il est occupé par les individus qui, fatigués de vivre sous le despotisme, sont venus chercher une existence plus tranquille auprès des Européens.

Les femmes bouguis, surveillées de près par les hommes, sont, dit-on, chastes et fidèles ; mais il n'en est pas de même des Malaises, qui se livrent avec ardeur à tous les excès de la prostitution. Une femme du peuple, à ce que l'on m'a assuré, ne

saurait résister à l'argent ; celle de sang plus noble succombe presque toujours à l'appât des cadeaux et des présents. Il y a, sans doute, quelque exagération dans ce tableau : aussi je ne m'en rends nullement garant, je ne fais que rapporter ce qui m'a été dit par des personnes établies dans le pays depuis quelque temps.

Outre que la rade de Makassar offre un mouillage sûr aux bâtiments pendant les deux moussons, cette relâche est excellente pour les équipages, qui y trouvent en abondance, et à vil prix, de bons rafraîchissements. Le poisson, la volaille et les œufs n'y coûtent presque rien : j'ai vu donner trente poules assez belles pour moins de douze francs, et neuf canards pour une gourde d'Espagne. Les pommes de terre y sont communes et de bon goût, les haricots y réussissent parfaitement, et les courges s'y trouvent en grande quantité : l'on peut également se procurer de la salade, des aubergines, des oignons, des épinards et quelques autres légumes.

Il est plus difficile d'obtenir de la bonne viande de boucherie ; elle est en général de mauvaise qualité : l'on ne tue ordinairement que des buffles du pays, dont la chair coriace et dure a, en outre, un goût musqué et désagréable. Le mouton, quoique moins mauvais, est maigre et peu savoureux. Une fois par semaine, l'on abat un bœuf de race européenne, seulement pour la table des autorités et des personnes à l'aise ; cette circonstance est annoncée par une liste que l'on fait circuler, et sur laquelle chacun s'inscrit pour la quantité qu'il veut prendre. Le prix en est assez élevé.

Un navire peut aisément, et en peu de temps, remplacer son eau, en ayant soin de demander l'autorisation de la faire dans les puits que contient le fort Rotterdam, où elle est de bonne qualité, et bien supérieure à celle que l'on trouve dans d'autres parties de la ville.

(*M. Jacquinot.*)

Note 37, page 228.

Makassar est le chef-lieu des possessions hollandaises dans l'île de Célèbes, c'est la résidence d'un gouverneur particulier dont la juridiction s'étend sur la côte Est de Célèbes, sur tout le territoire des royaumes de Boni et de Goa et sur les îles Bouton et Salayer; les Hollandais, malgré leur petit nombre, tiennent sous leur dépendance médiate ou immédiate, la population entière de cette grande île qui s'élève à près de deux millions d'habitants. Il a fallu soutenir bien des guerres et suivre une politique persévérante et habile pour parvenir à un pareil résultat dans un pays habité par des races belliqueuses et supérieures aux Javanais.

Le gouvernement hollandais y est arrivé aujourd'hui; il jouit actuellement d'une paix parfaite, et il a acquis tant d'influence sur les populations voisines de Makassar, que celles-ci viennent se ranger spontanément sous son autorité, la préférant à celle de leurs propres chefs; plusieurs de ces chefs ont offert leurs États aux émissaires de la Compagnie, en demandant à échanger leurs droits souvent stériles de souverains indépendants, contre les hautes fonctions si bien rétribuées de princes au service de la Compagnie et n'administrant qu'en son nom. Les Hollandais ont tant d'autres établissements et tant de charges de ce genre, qu'habituellement ils ne veulent prendre les princes à leurs gages que quand ils les croient trop forts pour qu'on puisse compter autrement sur leur alliance; ils s'attachent peu aussi à faire produire à cette île tout ce qu'ils pourraient en tirer, ils ne regardent les points qu'ils y occupent, que comme des postes militaires; ils exceptent la province de Manado, habitée par un peuple tout différent, et qui dépend d'un autre gouvernement que celui de Makassar.

Si cette colonie ne leur rapporte rien, elle subvient au moins

à tous les frais de son gouvernement, grâce à la série d'impôts sur l'opium, sur les spiritueux et sur les jeux qui y sont établis comme dans les autres colonies.

Les habitants de Makassar sont toujours armés de kriss, de lances ou de *bambelas;* on fabrique toutes ces armes dans l'île et il en existe une grande variété. Le caractère de leur kriss est d'avoir la lame droite. Ces armes sont frottées sans cesse avec du citron et de l'arsenic, leur tranchant est toujours parfaitement aiguisé; la lame est composée d'une étoffe métallique de fer et d'acier dont la trempe très-molle ne résisterait pas à nos armes les plus communes; cependant ils les préfèrent de beaucoup aux nôtres et donnent à ces armes des valeurs de caprice tellement exagérées que l'Européen qui ne peut saisir les nuances qui les distinguent, en est stupéfait. La plupart ne touchent jamais à leur kriss sans prononcer avant quelque parole sacramentelle; toutes leurs armes sont ornées avec le plus grand luxe, elles sont garnies à la poignée et au fourreau d'or ou d'argent; les gens riches les portent attachées à des ceintures en soie brodée d'or fort élégantes, dans lesquelles ils font consister leur principal luxe.

Nous trouvâmes à acheter pendant notre séjour un grand nombre de ces armes, tant au mont-de-piété que dans les boutiques chinoises, où elles étaient en gage; les juifs de ces contrées profitent de la passion effrénée des indigènes pour le jeu, pour leur extorquer jusqu'à leur dernier sou.

Les Chinois sont à la tête du commerce du tripang dont la pêche forme la principale industrie du pays, si habilement exploitée par les Bouguis; ils s'arrangent toujours de manière à maintenir sous leur dépendance les matelots employés à cette pêche, en leur faisant des avances qui les forcent constamment de repartir pour de nouveaux voyages, afin de s'acquitter.

(*M. Dubouzet.*)

Note 38, page 228.

La ville de Makassar, en y comprenant ses faubourgs ou campongs, occupe sur le rivage près d'une lieue d'étendue, mais sa plus grande largeur est à peine de 300 à 400 toises. Elle est bâtie sur une vaste et belle plaine, terminée à 6 ou 8 lieues par la chaîne des montagnes de Bontain. Au centre de la ville, et à 50 mètres du bord de la mer, s'élève le fort Rotterdam, qui fut jadis construit par les Portugais; il a la forme d'un rectangle qui présente ses longs côtés à la plaine et à la rade. Ce fort, à 4 bastions, a un rempart de pierre entouré d'un petit fossé plein d'eau. Ici, comme à Ternate, l'ingénieur a laissé au pied du rempart une très-large berme, destinée sans doute à rendre à l'assiégeant l'escalade plus facile, après le passage du fossé; il n'y a point de chemin couvert; la porte de terre percée au milieu de la longue courtine qui regarde la campagne est en partie couverte par une demi-lune si petite qu'elle n'empêche pas la porte d'être vue obliquement du dehors, et ne tire qu'une faible défense des bastions. La deuxième porte s'ouvre du côté de la mer auprès du bastion du N.-O. Cette face de la forteresse n'est pas entourée par le fossé, dont les eaux se jettent à la mer, après avoir baigné les fronts du Nord et du Sud; mais on a fait sur le bord de la mer une sorte de chemin couvert ou retranchement en gazon qui couvre assez bien la courtine et la porte. Ce retranchement forme un petit crochet à chaque extrémité, vis-à-vis les bastions correspondants; il n'a pour toute défense de flanc qu'un petit redan qui manque de saillie, mais où l'on pourrait cependant établir deux pièces légères; cet ouvrage n'étant pas flanqué, et ne dominant le rivage que de 2 à 3 mètres, peut être facilement emporté. Un pont-levis établi à chaque extrémité de ce retranchement, sur le petit fossé, met en communication

son terre-plein avec les larges esplanades qui isolent le fort Rotterdam du quartier européen et du campong Baro. Ce fort, quoique très-défectueux sous le rapport du plan et du défilement, est néanmoins suffisant pour contenir les Makasses qui n'y regardent pas de si près ; on y trouve une assez grande église, des magasins et des logements pour une garnison de 4 à 500 hommes, Mais, comme la défense des établissements hollandais est en grande partie confiée aux Javanais, on a construit pour eux une caserne en bambou au pied du fort, sur le terre-plein même du retranchement dont nous avons parlé. La garnison européenne, qui s'élève à peine à deux cents hommes, est logée dans l'intérieur du fort, où elle peut jusqu'à un certain point compter sur la fidélité des milices javanaises. Quoique nous n'ayons aucune donnée positive sur le nombre de ces auxiliaires, nous pensons qu'on peut l'évaluer à six cents hommes.

Le fort Rotterdam ne suffisant pas pour garantir la ville des incursions des naturels, on a construit dans l'Est, à environ six ou sept cents mètres de distance, une petite redoute ou fortin bien terrassé, avec fossé plein d'eau, sans chemin couvert. Cet ouvrage est bien placé pour battre la plaine dans toutes les directions, et pour servir à la garnison de poste avancé. La partie méridionale de la ville est défendue par une petite batterie, non loin de l'embouchure de la rivière de Goa. Mais, ici comme dans leurs autres possessions, les Hollandais sont si faibles, qu'ils se trouvent à la merci de la puissance maritime qui voudra bien les déposséder. Ils son d'ailleurs trop politiques dans leur domination, pour que les indigènes, naturellement mous, ignorants dans l'art de la guerre, et presque toujours divisés, travaillent sérieusent à leur affranchissement.

La vaste esplanade sur laquelle est assis le fort Rotterdam est bornée au nord et au sud par deux boulevards plantés d'arbres, et bordés d'assez belles maisons habitées par les Européens. On

remarque dans les habitations la même propreté, le même goût et le même confortable qu'on trouve dans les autres colonies hollandaises. Au sud de Rotterdam s'étendent sur le bord de la mer les deux longues rues qui composent le campong Baro. Les cases sont faites de bambous, entourées de cours ou jardins. Ce quartier est principalement habité par les cultivateurs et les pêcheurs. La grêve est couverte de praos et pirogues de toutes dimensions. Ces dernières portent deux balanciers en bambou et une immense voile de paille dont la forme est celle d'un long rectangle. La voile, formée de trois lés, est enverguée sur deux bambous. La construction de ces pirogues est assez soignée; et quoique sous le rapport des formes et de la légèreté elles n'offrent rien de remarquable, elles m'ont paru cependant douées d'une très-grande vitesse, ce qu'elles doivent sans doute à leur système de voilure. On emploie pour les calfater une sorte de mastic fait avec la chaux des coquillages et un suc résineux.

(*M. Roquemaurel.*)

Note 39, page 228.

Les Makasses se livrent aux femmes avec fureur; ici comme dans l'archipel Indien les jeunes filles sont parfaitement libres de leur corps, et souvent, dit-on, elles n'attendent pas même l'âge de puberté pour se livrer; aussi les populations sont-elles généralement chétives et énervées. Après les femmes, leurs passions dominantes sont le jeu et l'opium. On ne saurait croire à quel point cette dernière leur est funeste; elle engendre chez eux les maladies les plus affreuses, et finit par les abrutir complétement; il existe des maisons tenues par des Chinois où ils se réunissent pour jouer et fumer. Là vous voyez des hommes dans un état d'ivresse presque complet, et conservant à peine la raison nécessaire pour jeter sur la rouge ou sur la noire le peu d'argent

qu'ils ont pu gagner. Le banquier est un Chinois avide, qui, l'œil étincelant et la main rapace, enlève à ces misérables jusqu'à leur dernier *dut* *.

Dans nos contrées civilisées, il existe aussi de ces repaires maudits, mais là au moins le vice se cache sous un habit noir et une figure riante. Ici il est tout nu ; le sang bout sous cet ardent climat, et c'est l'injure à la bouche et le kriss à la main que les Makasses suivent les chances de la fortune. Au milieu de toutes ces hideuses figures rouges animées par le jeu et l'opium, le Chinois conserve son air grave et compassé. A le voir accroupi sur la table, avec sa face impassible comme le destin, agitant les dés ou arrangeant les cartes dans un silence de mort, on le prendrait pour le génie malfaisant, le méphistophélès des brutes qui l'entourent.

Les Makasses et généralement tous les peuples de l'archipel Indien jouent avec frénésie, hommes libres, femmes, enfants, tous sont infestés de cette funeste passion. Les brelans sont tenus par des Chinois, qui, moyennant forte redevance qu'ils payent au gouvernement hollandais, pressurent à leur profit ces malheureuses populations, et font l'usure à des taux énormes. Il est tel petit radjah, et même sultan, qui se pavane fièrement, sans avoir à lui le kriss qu'il porte à la ceinture.

L'usage de l'opium est répandu dans toute la Malaisie ; il produit des effets divers suivant les différents tempéraments, mais il est toujours funeste. Il abrutit le flegmatique Chinois, tous ceux qui en font abus sont lourds, hébétés, stupides, et finissent par mourir dans un état d'idiotisme complet.

Pour les Malais, au contraire, gens vifs et à passions ardentes, c'est l'excitant le plus violent. Il y a deux périodes bien distinctes dans l'ivresse de l'opium. La première est un état assez doux :

* Le dut est une petite monnaie hollandaise équivalant à un liard.

on tombe dans une somnolence agréable, mille nuages bizarres et fantastiques s'emparent de l'imagination, c'est comme un de ces rêves confus qui arrivent dans un demi-sommeil; c'est du moins ce que j'ai éprouvé, car j'ai voulu voir ce qui en était; mais à la suite de ma béatitude j'ai ressenti un violent mal de tête et des tranchées atroces. Les effets en sont terribles chez les Malais. Après cette sorte de bien-être les fumées de l'opium gagnent le cerveau; alors ce sont des bêtes féroces qu'il faut assommer sur l'heure: ils saisissent la première arme à leur portée et poussant leur terrible cri, *amock* (tue); ils s'élancent à travers champs, tuant, détruisant tout ce qu'ils rencontrent sur leur passage. Les Hollandais ont institué une espèce de garde qui est spécialement chargée de les arrêter. Les hommes qui la composent sont armés d'une longue fourche à branches très-évasées; ils se placent sur le passage du furieux, l'attrapent par le col ou le milieu du corps, le renversent, lui amarrent fortement les mains, puis le laissent dans cet état cuver tranquillement son opium....

Célèbes produit en abondance une race de chevaux très-estimés dans toute l'Inde. On en apporte à Batavia, Madras, Calcutta et même jusqu'aux îles Maurice et Bourbon. Ils sont de petite taille, admirablement faits, pleins de feu; leurs allures sont douces; ce sont les plus jolis chevaux de femmes que l'on puisse trouver. Comme tous les Orientaux, les Célébiens sont plutôt assis qu'à cheval sur leur monture; leurs étriers, qui ne dépassent pas le ventre du cheval, ont un côté tranchant qui remplace l'éperon. Les cavaliers ont, comme leurs chevaux, une brillante réputation, mais je doute qu'ils la méritent aussi bien.

Les eaux de Makassar sont remplies de *caïmans*. Ces animaux errent, dit-on, la nuit, sous les pilotis des cases et enlèvent tout ce qu'ils rencontrent. On se sert pour les prendre d'un moyen assez ingénieux. Sous le cadavre d'un chien mort que l'on jette à

l'eau, on amarre un fort hameçon, lequel est tenu par une corde dont le bout est à terre. Ceci fait, on prend un roquet auquel on tire les oreilles pour le faire crier; le caïman, attiré par les cris, se montre à la surface de l'eau; il aperçoit alors le cadavre flottant, se dirige vers lui et l'engloutit d'un seul coup; mais, dans sa voracité, il n'a pas vu l'hameçon qui lui arrache les entrailles. Le monstre fait des efforts inouïs pour s'échapper, mais il ne fait que se déchirer plus cruellement. Des hommes apostés halent alors fortement sur la corde et l'amènent à terre où on le tue à coups de lance. Un officier hollandais qui, dans son horreur pour ces animaux, les appelait, avec un accent batave fortement prononcé, de *filaines ganailles*, nous raconta à leur sujet l'anecdote suivante.

Un caïman d'une taille énorme était vu depuis quelque temps rôdant sous les pilotis de la case d'un Chinois. On lui avait tendu maints piéges, mais toujours sans succès. Un soir que le fils du Chinois, jeune enfant de six ans, jouait sur la plage, le monstre apparut, saisit le pauvre petit et l'entraîna sous l'eau. Le père ne versa pas une larme, on ne l'entendit proférer aucune plainte, mais il n'eut plus qu'une pensée, celle de la vengeance. Après bien des efforts infructueux, il finit par prendre le ravisseur et trouva moyen de l'amarrer solidement à deux fortes poutres. Puis, chaque jour, à l'heure où son pauvre enfant lui avait été enlevé, on le voyait s'armer d'une lance et en porter un coup à l'animal. Pour que la faim ne vînt pas lui enlever sa victime, il lui jetait de la pâture. Le caïman résista longtemps et finit par succomber criblé de blessures.

(M. *Demas.*)

Note 40, page 228.

On a profité de l'espace qui sépare le fort Rotterdam de la ville de Makassar pour en faire une délicieuse promenade; mais je

crois que les navigateurs étrangers sont les seuls à en profiter : le Hollandais des Indes, abâtardi peut-être par les fortes chaleurs de ces climats, préfère sa galerie à colonnades avec le *far niente* qu'il y trouve au milieu de ses domestiques esclaves.

La résidence du gouverneur donne sur cette belle avenue, au bout de laquelle on rencontre, à gauche, les cimetières européens et chinois, et, à droite, un petit fortin assez insignifiant. J'ai visité ces deux champs de repos et de sommeil ; mais je n'ai jamais si bien compris combien était grande la vanité de ceux qui s'endormaient en croyant laisser sur la terre un regret, un long souvenir! Il y avait là, parmi ces tombes européennes, trois vieux et splendides monuments de gouverneurs; mais je cherchai inutilement, parmi ces épitaphes, ces quelques mots qui révèlent une véritable affection ; sur ces pierres funéraires, une couronne, une fleur, pour attester qu'après la mort, un fils, une mère vient pleurer encore sur vous !

Ce n'était partout qu'un amas confus de ronces et de hautes herbes, parmi lesquelles il devenait même difficile de se frayer un passage ; et cependant, il y avait là des dates d'un mois..... Le souvenir de l'homme passe-t-il donc si vite !

J'ai mieux aimé encore l'ostentation chinoise. Près de ces grandes plates-formes elliptiques, dallées avec soin, et au milieu desquelles s'élève ce petit monument en pierre qui contient le cercueil, on a eu soin de construire une cabane en bambous. C'est tout simplement un toit léger jeté sur un système d'échafaudage semblable à celui qui soutient les maisons des indigènes de Makassar : c'est sous ce léger abri que les Chinois viennent, à certaines époques, se rappeler et pleurer le défunt.

Un gardien, payé par les parents du mort, habite le plus souvent une case des environs, et il est chargé d'entretenir avec soin le tombeau de famille. Aussi, sur ces plates-formes, défendues par une petite muraille de deux pieds environ, on trouve

habituellement des pelouses de verdure qu'embellissent les fleurs du pays ou quelques arbrisseaux emblématiques.

L'ensemble de l'édifice est peint à la chaux, et sur une pierre noire, placée perpendiculairement ou à plat sur la tombe, on peut lire l'histoire et les vertus de celui qui dort du dernier sommeil.

Les Chinois ont un temple dans la ville : c'est un édifice assez curieux et que j'ai visité avec intérêt. J'y ai remarqué deux colonnes en fonte, qu'on avait fait venir exprès de Macao : chacune d'elles représentait un monstre hideux, une façon de dragon prêt à engloutir ceux qui les approchaient.

Ces morceaux de sculpture chinoise défendaient les deux côtés d'un autel chargé de marmousets en porcelaine et de différents autres colifichets. Deux vases d'un assez beau travail, et remplis de fleurs artificielles, étaient, pour ainsi dire, perdus au milieu de ces diableries bizarres. Des cierges en cire rouge, rangés tout autour, brûlaient incessamment en jetant leurs pâles reflets sur un mauvais tableau qui formait le maître-autel et qui représentait Confutzée ou quelque autre sectaire de ce genre.

Un vieux bonhomme chinois, le prêtre de céans, voulut bien se déranger d'une partie de cartes qui semblait l'intéresser vivement, pour m'expliquer ce que je regardais avec une attention aussi soutenue ; mais, malgré toute ma bonne volonté, il me fut impossible de comprendre un seul mot de tout ce qu'il me dit.

Une cour assez grande et à peu près carrée sépare l'intérieur du temple de la porte d'entrée : cette dernière est bariolée de diverses couleurs, qui lui donnent un certain caractère d'étrangeté, et, de chaque côté, on y voit un lion en bronze avec un boulet dans la gueule. Quelques ballons en papier peint en rouge, en bleu, en vert, servent à contenir et à abriter le luminaire qui doit éclairer le saint portique pendant la nuit.

(*M. Marescot.*)

Note 41, page 228.

Dans une des rues de Makassar se trouve une pagode chinoise, la plus curieuse que nous ayons vue jusque-là. Ce qui m'a le plus frappé, ce sont deux colonnes de cinq mètres de hauteur, sur lesquelles sont sculptés, en relief et à jour, des monstres allégoriques. Sous le péristyle de la pagode, on me fit remarquer un grand vase en fonte, dans lequel les Chinois viennent faire brûler des feuilles d'or qu'ils croient se convertir en monnaie dans l'autre monde, et qu'ils font ainsi parvenir à leurs parents morts. Leurs prêtres se gardent bien de détruire cette superstition, qui leur rapporte de fortes sommes; car ce sont eux qui vendent les feuilles d'or destinées au feu, et ils les font payer une piastre forte chacune. Quand un Chinois fait une entreprise de commerce, il vient à la pagode et prend quelques petites pièces de cuivre dans un tronc destiné à cet effet : ces pièces sont censées appartenir à la divinité, elles font partie du capital exposé par le négociant, et rapportent au prêteur (prêtre) des intérêts proportionnés au gain et à la foi religieuse du capitaliste. Par mille superstitions, les prêtres chinois savent extorquer des fonds à leurs administrés et se faire ainsi un honnête revenu.

(*M. Montravel.*)

Note 42, page 228.

..... J'avais visité Wlardingen et ses jolies maisons, commodes demeures des Européens; parcouru en tous sens ce que les Hollandais appellent le Campong malais, et ce qui est en réalité tout Makassar; fouillé toutes les boutiques malaises et chinoises; assisté à toutes les cérémonies des noces chinoises; enfin j'étais

devenu connaisseur en kriss, la véritable et célèbre huile de Makassar avait oint mes cheveux, et les parfums de la civette avaient brûlé pour moi.

Tout cela m'avait un peu fait négliger l'histoire naturelle, elle demandait son tour à grands cris : aussi, un beau matin, accompagné du maître calfat, habile chasseur et surtout brave et excellent homme, je me mis en route. En traversant la ville, nous instituâmes *porte-gibecières* trois ou quatre petits garçons éveillés et intelligents, et nous entrâmes en pleine campagne.

Les environs de Makassar sont bas et souvent marécageux; des ruisseaux coulent çà et là : aussi la campagne est-elle très-fertile et paraît assez bien cultivée. Elle est, en général, dépourvue d'arbres, mais de loin en loin on rencontre des oasis charmantes où s'élèvent, au milieu de bouquets de cocotiers, ces pittoresques maisons de bambous, si fraîches et si saines, élevées de quelques pieds au-dessus du sol.

Notre chasse fut assez heureuse; les marécages nous fournirent de belles poules sultanes bleues au bec de corail, des glaréoles, des hérons. Dans les champs volaient des milliers de bengalis. Maître Salusse en tua dix-sept d'un seul coup. Dans les bosquets nous tuâmes de beaux loriots, des gobe-mouches, des tourterelles, des stournes à reflets métalliques, etc. On trouve aussi dans les champs la petite perdrix de la Chine, ayant à peine la grosseur d'un moineau.

Le soleil montait sur l'horizon, la chaleur devenait accablante, et l'appétit se faisait sentir : nous gagnâmes le plus prochain bosquet, et nous étalâmes nos provisions sur l'herbe. Nos porte-gibecières, envoyés à la découverte avec quelque monnaie, revinrent bientôt portant de fraîches noix de cocos et d'énormes ananas. Ici eut lieu un déjeuner dont je vous épargne les détails : tout chasseur y suppléera facilement. J'ajouterai seulement qu'il fut suivi du cigare et de la sieste.

Lorsque nous nous remîmes en marche, nous nous dirigeâmes vers un immense marécage rempli de joncs et de hautes herbes, et s'étendant à perte de vue. Nous allions y pénétrer, lorsque les enfants qui nous accompagnaient voulurent nous en empêcher; ils nous tiraient par nos vêtements, en nous regardant d'un air effrayé; ils ouvraient la bouche et faisaient claquer leurs dents, simulant en un mot un animal qui dévore. Nous ne comprenions rien à ce manége, et nous ne pouvions nous imaginer quel animal pourrait nous dévorer dans ces roseaux : néanmoins, après avoir fait quelques pas, voyant que nous enfoncions dans la vase jusqu'à mi-jambe, nous nous rendîmes aux sollicitations de nos intéressants guides, et suivîmes une autre direction.

Bien nous en prit; car, une demi-heure après, nous vîmes de loin un groupe de plusieurs personnes réunies autour d'un objet dont les mouvements paraissaient inspirer de la terreur aux femmes et aux enfants, car ils s'éloignaient de temps en temps avec vitesse, et revenaient avec appréhension. Nous étant approchés, nous reconnûmes avec surprise un crocodile d'une assez grande taille : il était solidement attaché autour d'une grosse branche d'arbre, avec des lianes qui l'entouraient depuis le museau jusqu'à l'extrémité de la queue, et s'opposaient à ses mouvements. De temps en temps il se contractait avec fureur.

Le marécage où nous voulions pénétrer était rempli de ces animaux.

J'achetai celui-ci moyennant une piastre. Deux hommes le chargèrent sur leurs épaules et partirent avec deux autres qui devaient les relayer.

Nous continuâmes notre chasse, et le soir, en arrivant à bord, je trouvai mon crocodile dans la chaloupe, faisant l'admiration et le sujet des commentaires des matelots. Ceux-ci, ne le jugeant pas assez solidement attaché avec des lianes, l'avaient surchargé

d'énormes cordes, sous lesquelles il disparaissait, pour ainsi dire.

Le même jour on en apporta un semblable à bord de l'*Astrolabe*.

(*M. H. Jacquinot.*)

Note 43, page 228.

....Nous allons à la nuit visiter la pagode chinoise; une lanterne en éclaire la porte de bois massif, gardée par deux lions en pierre grise. Ces deux statues n'ont rien de remarquable, si ce n'est un boulet de pierre sculpté dans leur gueule même, car l'entrée est trop étroite pour en permettre l'introduction. Quand on a franchi la porte on se trouve dans une cour étroite flanquée de chaque côté d'un petit autel; en face on aperçoit l'édifice principal de forme carrée et couvert par un toit soutenu par des murs sur les côtés et des colonnes sur le devant; les deux premières colonnes qu'on rencontre après avoir franchi quelques marches, sont sculptées et représentent deux énormes dragons repliés sur eux-mêmes, tels qu'on les voit figurés sur quelques bâtons d'encre de Chine. Un grand autel occupe le milieu de la pagode et derrière cet autel se trouvent trois autres autels qu'on ne peut voir de près sans franchir une barrière qui ne laisse qu'une entrée fort basse, il faut se baisser pour la dépasser; on se trouve alors dans l'enceinte de ces autels, séparés entre eux par des cloisons. Celui du milieu est surmonté de plusieurs statuettes en bois d'environ deux pieds de hauteur, entourant la statuette d'un gros Chinois assis, nommé *Fohi*, autant que j'ai pu le comprendre. Sur l'autel de gauche on aperçoit un groupe semblable; l'homme assis porte de longues touffes de poils qui partent de différents points du visage, et derrière lui se trouve un noir, tenant à la main une faux ou une pique, et qui paraît être

le disciple de la statuette assise. Presque tous les tableaux des Chinois qu'ils placent au-dessus d'un autel qui se trouve invariablement dans leurs maisons, représentent cette scène.

Toutes ces statuettes sont vêtues de costumes chinois, de faux cheveux sont appliqués avec beaucoup de soin sur ces poupées, et j'ai pu remarquer l'exacte ressemblance qui existe entre les statuettes de l'autel de gauche et celles du tableau dont je viens de parler. Les traits sont copiés avec une exactitude merveilleuse, et il est difficile de ne pas reconnaître le type chinois. Il faut rendre la justice à ce peuple de dire que nul ne sait si bien le représenter que lui-même. Sur ces autels ainsi que sur celui qui se trouve au milieu du temple, on remarque des vases de terre contenant de petites plantes en germe, symbole de fertilité. — Malheureusement les personnes qui nous guidaient ne savaient pas le français et fort peu d'anglais, de sorte que nos questions étaient souvent adressées en vain. Souvent on m'a montré des poupées différentes sous le nom de Con-fut-zée, et voici ce que j'ai compris au sujet du papier doré qu'on brûle dans un grand vase de fer, placé en évidence au pied des colonnes sculptées dont j'ai parlé.

Une femme étant morte en couches, elle revenait de l'autre monde pour vendre des gâteaux qui donnèrent la vie à son enfant privé de nourrice; les allures singulières de cette femme attirèrent l'attention, et firent qu'on la suivit jusqu'au cimetière, là on remarqua que pour emporter son argent dans le domaine des esprits, elle le changeait en papier doré qu'elle brûlait; depuis lors les Chinois ont adopté ce moyen de faire parvenir de l'argent à leurs parents morts. La véracité de ce récit est au moins douteuse, ainsi que l'assertion que les Chinois adorent de préférence les mauvais esprits qu'ils craignent, tandis qu'ils laissent les bons dans l'oubli. Les premiers, disent-ils, sont toujours en quête d'une mauvaise action à commettre, tandis que les bons

sommeillent. Pour eux le principe du mal serait seul actif et celui du bien tout à fait passif.

Les papiers dorés que les fidèles brûlent constituent un des grands bénéfices des prêtres chinois, car eux seuls ont le privilége de les vendre. Une autre source de gain pour eux, naît de l'augure qu'ils tirent de l'inspection de deux plaques de bambou consultées par les fidèles chaque fois qu'ils entreprennent un voyage ou une spéculation. Voici comment se pratique ce genre de divination. On tire de la racine d'un bambou deux plaques uniquement consacrées à cet usage. Lorsqu'un Chinois veut consulter la divinité pour savoir si elle lui sera propice, il porte d'abord une offrande dans le temple, puis, après une prière de circonstance, il jette les deux plaques en l'air à trois reprises différentes. La position qu'elles conservent dans leur chute indique le degré de confiance que l'adepte doit mettre dans l'avenir.

Avant de quitter la pagode nous examinons encore les deux colonnes sculptées. A l'aide de deux torches nous pouvons en suivre tous les détails. Les deux dragons sont enroulés sur une colonne hexagone et offrent un travail digne de remarque; les Chinois présents nous assurent qu'on peut obtenir en Chine de semblables colonnes pour la valeur de cent piastres (cinq cents francs environ). En quittant la pagode, l'obligeant M. Vayergang nous conduit à un nouveau spectacle intéressant. Pour clore dignement cette journée, il nous introduit dans la maison de l'ancien capitaine chinois, où l'on célèbre depuis plusieurs jours le mariage de son fils *Gou-an-song* et de mademoiselle *Maranna Ju-noe*, fille d'un des principaux marchands de la ville.....

Après avoir fait une agréable promenade dans les sentiers qui suivent l'allée d'arbres placée en face de la maison du gouverneur, nous revenons, Boyer et moi, sur la plage auprès d'un vaste *praou* en construction. Ce navire, dont j'ai visité l'inté-

rieur pendant le jour, est construit avec une grande solidité. Les flancs sont larges, les membrures épaisses, le bois est prodigué partout. Il n'y avait plus qu'une dizaine d'ouvriers qui y travaillaient; ils étaient occupés à des travaux de menuiserie et n'avaient pour instruments que des ciseaux et des maillets La forme de ces embarcations est étrange; l'avant du navire, vu de profil, présente trois gradins, dont le premier, peu élevé hors de l'eau, sert à embarquer les pirogues, qui, par ce moyen, sont envoyées dans la cale où est leur poste. Le chargement du navire se place sur un faux-pont qui règne au-dessus de cet endroit et sur le pont toujours recouvert par un toit. Le chantier n'avait rien de bien remarquable, les épontilles étaient nombreuses et fortes. Du reste, peu familier avec les termes employés dans les constructions navales, je ne puis rien préciser, si ce n'est que la construction de ce praou était très-massive.

Ces bateaux, qu'on nomme *praou* ou *pradwakan*, sont les mêmes que ceux que nous avons vus à Rafles-bay occupés à la pêche du tripang. Cette industrie est exploitée à Makassar par un grand nombre de commerçants. M. Vayergang lui-même arme plusieurs pradwakans; son frère les accompagne et dirige les opérations de cette flottille. Plusieurs de nos officiers l'ont vu au mouillage des îles Arrou, où il se trouvait à l'époque de notre passage. Rendu à Makassar, le tripang vaut de 60 à 500 fr. le *piccul* (environ 160 kil.). On joint à ce commerce celui des nids d'hirondelle, etc., et il paraît que les bénéfices sont grands.

Les Bouguis ont la réputation d'être les meilleurs marins parmi les Malais. Ils s'aventurent au loin pour faire le commerce ou pour commettre des actes de piraterie. Très-souvent ils allient les deux entreprises; ils pêchent le tripang et s'ils trouvent sur la route un navire faible, pris par le calme ou mauvais marcheur, ils l'abordent et, dit-on, massacrent ordinairement l'équipage. Toutes les années, on entend parler de navires

capturés ou attaqués par eux. Dernièrement un lougre de guerre hollandais a été attaqué à l'embouchure d'une grande rivière de Célèbes, par trente-trois praous armés de pierriers. Ce n'est que grâce à un canon à pivot du calibre de vingt qu'il est parvenu à les mettre en fuite après en avoir coulé cinq. C'est aussi dans le but de réprimer les tentatives de piraterie que le brick le *Siva* est en station ici. Mais les moyens employés sont insuffisants, et il paraît même que la punition des coupables qu'on parvient à saisir, consiste à les renvoyer aux chefs indigènes des lieux auxquels ils appartiennent; il arrive souvent qu'ils n'y reçoivent aucun châtiment. Cette conduite du gouvernement hollandais, si ce qu'on nous a dit est vrai, prouverait ou qu'il se sent encore faible vis-à-vis des indigènes, ou bien qu'il désire par ces demi-moyens faire respecter seulement le pavillon hollandais au détriment des autres pavillons. . . . . .

Devant le pradwakan en construction dont je viens de parler, nous assistons à un singulier jeu : au milieu d'un cercle de spectateurs malais, deux enfants les jambes en arrêt recevaient et donnaient chacun à son tour un coup de pied droit sur le bas de la jambe gauche de son adversaire. C'était un combat en règle mais sans plaintes et sans cris. Les spectateurs semblaient s'intéresser beaucoup à la lutte; l'un d'eux nous expliqua que c'était un jeu et que souvent des hommes faits y jouaient de l'argent. Ce serait une importation à faire en Angleterre, cet exercice y ferait sans doute fureur; les parieurs du moins ne manqueraient pas.

. . . . . Ce soir nous faisons notre visite d'adieu à M. Vayergang. Il nous montre diverses armes malaises, et entre autres la lance qui sert à chasser le cerf. Cette chasse se fait à cheval et mérite d'être décrite : le cavalier est armé d'un roseau de six à huit pieds de long, muni à une de ses extrémités d'un fer de lance, et entaillé à l'autre bout de manière à recevoir un cordon de cuir, qui, retenu par un crochet élastique sur le milieu du

roseau, forme un nœud coulant. Le chasseur poursuit le cerf dans les vastes plaines de l'intérieur jusqu'à ce qu'il puisse lui passer le nœud coulant au cou ; il dégage aussitôt sa lance, la retourne et frappe l'animal avec le fer. Le comble de l'adresse consiste à tuer le cerf du premier coup. Cette chasse n'est pas exempte de danger, car il arrive que le cerf attaque son antagoniste, et d'autres fois il l'entraîne dans sa course vers des lieux impraticables aux chevaux. Il faut être bon cavalier pour se livrer à cet exercice, dans lequel on n'emploie que des selles très-plates, sans étriers, et, ce qui paraît incroyable, quoique on nous l'ait affirmé à plusieurs reprises, la courroie qui lie le cerf est attachée à la bride du cheval et non pas à la selle. Un homme seul ne pourrait résister aux efforts du cerf, et il paraît que le cheval ainsi tiraillé oppose une résistance qui entrave la marche de la victime et accélère sa mort.

Un autre moyen de capturer les cerfs, tout aussi original, mais qui ne demande pas d'habileté équestre, consiste à garnir d'hameçons les grappes d'un fruit produit par un arbrisseau particulier et très-commun. Les cerfs, qui en sont très-friands, se lèvent sur leurs jarrets pour les atteindre et restent suspendus aux hameçons. On emploie de semblables piéges au bord des ruisseaux où ils vont boire. . . . . .

Je ne veux pas cependant quitter cette plage sans parler de la fameuse huile de Makassar, car elle existe en effet. Les indigènes en font usage, surtout les femmes. Elle se vend à bas prix, car elle coûte une roupie (2 fr. 14 c.) les quatre bouteilles. Cette huile est rousse, épaisse, elle possède une forte odeur de créosote, qui n'a rien d'agréable. On l'obtient de l'amande d'un arbre dont la feuille m'a paru semblable à celle du noyer ; on pile ces amandes, on les sèche, puis on en extrait l'huile par l'ébullition dans l'eau ; on la mélange ensuite avec d'autres ingrédients qui la rendent parfaite. Le nom de l'arbre en malais est *badeau*, que diraient les

consommateurs passionnés de la fameuse huile de Makassar, si on lui substituait en France son nom malais?

(*M. Desgraz.*)

Note 44, page 228.

. . . . . Nous sommes mouillés à l'embouchure du fleuve *Banjer-massin* qui roule autour de nous ses flots jaunes et agités. L'œil, en remontant son cours, le perd bientôt au milieu des arbres qui forment une bordure uniforme sur toute la côte à notre gauche. A droite, au contraire, s'étend une longue plage de sable, à laquelle on a donné le nom de pointe *Salatan*. C'est la dernière rive du fleuve. Le ciel couvert de sombres nuages ajoute à la tristesse du paysage.

Voilà donc cette terre de Bornéo! cette grande île dont on connaît à peine les rives, et dont l'imagination essaye en vain de pénétrer les mystérieuses profondeurs. Le peu qu'ont appris sur ce pays les récits imparfaits de quelques voyageurs et fonctionnaires hollandais, augmente encore la curiosité. C'est qu'en effet il renferme des richesses de toute sorte, la terre recèle des diamants et les fleuves charrient de l'or. Que de productions nouvelles de tous les règnes sur ce sol inexploré! Là se trouvent des peuplades diverses, différant par la couleur, les coutumes, le degré de civilisation. Nègres habitant les montagnes, jaunes, tatoués comme les Polynésiens; peuplades presque blanches, enfin des Malais, des Chinois, etc., les uns hardis pirates, les autres cultivateurs; beaucoup anthropophages, presque tous féroces et belliqueux. Quelle moisson pour le naturaliste, le philologue, l'etnographe! La connaissance de l'intérieur de Bornéo donnera sans doute la solution de bien des problèmes; mais malheureusement il est encore pour longtemps fermé aux investigations des Européens; quelques-uns ont déjà payé de leur vie leur zèle pour la science.

Nous nous étions bercés de l'espoir de faire un jour une longue relâche sur un point de Bornéo. Tel était le projet de M. d'Urville ; mais ici, où nous sommes, il faut y renoncer ; l'établissement hollandais de Banjer-Massin se trouve à 15 lieues dans l'intérieur, sur la rive du fleuve, et il est impossible de remonter jusque-là avec nos lourdes corvettes. Notre exploration de Bornéo se réduit donc à une simple promenade sur une plage déserte.

N'importe, la terre est une bonne chose, surtout quand on n'en a pas l'habitude. Hâtons-nous donc de prendre fusil et gibecière, car le canot va partir.

Nous touchons le rivage, nous abordons à une longue plage de sable uni, sur laquelle aucun pied humain n'a laissé sa trace. A la plage succède un tapis de gazon vert et touffu, mais parfois inondé et marécageux, et ombragé çà et là par de beaux arbres où chantent une multitude d'oiseaux. Au delà s'étend une épaisse forêt. J'ai d'abord essayé d'y pénétrer, mais elle est tellement serrée, tellement remplie de joncs, de ronces, de lianes inextricables, de plus le sol est si marécageux que j'ai dû y renoncer et revenir sur ses abords. Du reste je n'ai aperçu dans le fourré aucun oiseau ; sur les bords, au contraire, ils sont très-abondants.

J'en tuai plus de vingt espèces, mais presque tous connus. Les plus remarquables étaient le *Souïmanga gracieux*, revêtu des plus riches teintes métalliques, la très-petite perruche à *tête bleue*, le gobe-mouche *flambé*, noir et vermillon, enfin des zosterops, des *Iora*, des *Edeles*, le *Pic pourpre* et un Engoulevent assez commun ; il se tenait caché dans les grandes herbes, et partait de très-près ; son vol doux et lent permettait de le tuer facilement.

Les productions des autres ordres que nous nous procurâmes furent la belle helice retrorsa? et dans les marécages sur les racines, des milliers d'auricules, de cérites, de littorines, etc.

Nous prîmes aussi quelques insectes coléoptères, et des carapaces du *Limule Polyphème*.

La plage était entièrement dépourvue de coquilles et de productions marines, en revanche je m'y procurai une très-belle espèce de *Blennie*. Pour les personnes peu versées en histoire naturelle, je dirai que le blennie est un petit poisson des plus curieux; il a à peu près la taille et l'apparence d'un goujon, mais il est amphibie. C'est le passage du poisson à la grenouille; comme elle il se tient sur le rivage et retourne dans l'eau au moindre bruit; pour cela ses nageoires pectorales sont élargies et ont une apparence de pattes ; il a une physionomie singulière, une tête ronde avec deux gros yeux en avant. Les blennies se tiennent ordinairement en grand nombre sur le rivage, gravement appuyés sur leurs nageoires, et à la moindre alarme toute la troupe s'élance, sautille, et à l'aide de la queue et des nageoires a bientôt regagné le liquide élément.

Il y avait donc tout le long de la plage, des myriades de blennies; je m'avançai doucement, et les prenant en écharpe, je tirai au milieu d'eux un coup de fusil à petite cendrée. L'effet en fut terrible. Les bien portants regagnèrent promptement la mer, la lame emporta plusieurs des blessés, néanmoins 30 restèrent sur le carreau.

C'étaient de jolis poissons, tout tachetés de minium sur un fond brun.

Jamais coup de fusil n'avait peut-être produit une si belle friture.

(*M. H. Jacquinot.*)

FIN DU TOME SIXIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME SIXIÈME.

CHAP. XLII. — Séjour à Banda. — Traversée de Banda à la baie Rafles. — Reconnaissance de la Nouvelle-Guinée et du cap Walsch. 1

CHAP. XLIII. — Séjour dans la baie Rafles. Traversée de la baie Rafles au port Essington. 31

CHAP. XLIV. — Séjour au port Essington, reconnaissance des îles Arrou, mouillage au havre Dobo. 61

CHAP. XLV. — Mouillage et séjour au havre Dubus dans la baie Triton (Nouvelle-Guinée). Traversée de la baie Triton au havre Warou (île Ceram). 108

CHAP. XLVI. — Séjour à la baie Warrou (île Céram). Traversée de la baie Warrou à Makassar. 146

CHAP. XLVII. — Séjour à Makassar. — Traversée de Makassar à Batavia, mouillage près tanjong Salatan (île Borneo). 179

NOTES. 229

FIN DE LA TABLE DU TOME SIXIÈME.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN ET THUNOT,
RUE RACINE, 28, PRÈS DE L'ODÉON.

67-424.6
5.3.67
Chamonal

CARTE
DE
L'ILE BORNEO
Dressée en l'année 1835
par D. J. VAN DEN DUNGEN GRONOVIUS.
Corrigée
par M. VINCENDON-DUMOULIN,
Ingénieur Hydrographe de la Marine.
1839.
EXPLICATION DES SIGNES.
Terrain renfermant des Diamants.
de l'Or.
de l'Etain.
Terrain renfermant de l'Antimoine.
Montagnes contenant du Fer.
Rochers où se trouvent des nids d'Hirondelle.
Cette partie de Borneo d'après les renseignements donnés par les Indigènes contiendrait dans un labyrinthe d'îles de nombreux rochers à nids d'hirondelles et beaucoup de bancs d'huîtres perlières. Le Sultan de Soolos s'est emparé de l'exploitation de cette étendue du territoire de Sibokko.
BORNEO PROPRE
BANJERMASSING
Territoire de Barrow
Territoire de Kotty
Territoire de Passir
Territoire de Sibokko
SIEMPANG
MATTAM
NIEUW BRUSSEL
Lac Dano Malayoe
Mt. Kinibalo
Mt. Tamorang
I. Balabac
I. Balambangan
I. Banguay
I. Cagayan Soolo
I. Carimata
Pontianak
Sambas
Landak
Mampawa
Sangouw
Sekadouw
Tatas
Martapoura
Tabanjouw
Batoe Mandave
POULO LAUT
DÉTROIT DE MACASSAR
Route des Corvettes
Bois de Rotins
Bois de Sagoutiers
109
110
111
112
113
114
115
116
117
118
119

67-H21 v.1

RPI

E841
D893v
vol. 6

On trouve chez le même éditeur :

La grande édition du même voyage, composée de 34 volumes grand in-8, imprimés sur beau papier grand raisin vélin, cartonnés.

Et un ATLAS contenant environ 520 planches in-folio, sur très-beau papier demi-jésus vélin, publié par livraisons de 6 ou 5 planches, et 64 cartes hydrographiques sur grand-aigle vélin.

DIVISION DE L'OUVRAGE.

HISTOIRE DU VOYAGE par M. *Dumont d'Urville*. 10 volumes et un atlas de 200 planches lithographiées, et 10 cartes dressées par M. *Vincendon Dumoulin*, ingénieur hydrographe de l'expédition, 40 livraisons.

L'atlas de l'histoire du voyage se vend séparément à ceux qui possèdent déjà la petite édition de ce voyage.

ZOOLOGIE, par MM. *Hombron* et *Jacquinot*, chirurgiens de l'expédition. 6 volumes et un atlas de 150 planches gravées et coloriées, 30 livraisons.

BOTANIQUE, par M. *Hombron*. 4 volumes et un atlas de 80 planches gravées et coloriées, 15 livraisons.

ANTHROPOLOGIE ET PHYSIOLOGIE HUMAINE, par M. *Dumoutier*. 2 volumes et un atlas de 50 planches lithographiées, 10 livraisons.

MINÉRALOGIE ET GÉOLOGIE, d'après les matériaux recueillis par M. Hombron. 2 vol. et un atlas de 20 planches lithographiées, 4 livraisons.

PHILOLOGIE, par M. *Dumont d'Urville*. 4 volumes et des tableaux comparatifs, 4 livraisons.

PHYSIQUE, par MM. *Vincendon Dumoulin* et *Coupvent-Desbois*. 4 vol. avec planches, savoir :

Routes des corvettes et observations faites à la mer, 2 volumes

Observations faites à terre et considérations générales, 2 volumes.

HYDROGRAPHIE, par M. *Vincendon Dumoulin*. 2 volumes avec planches, savoir :

Observations chronométriques et théorie nouvelle du lever sous voiles, 1 volume.

Description des côtes et instructions nautiques, 1 volume.

L'Hydrographie sera complétée par un atlas composé de 64 cartes nouvelles, sur papier grand-aigle vélin, qui formera environ 10 livraisons.

PRIX pour les souscripteurs à tout l'ouvrage :

Chaque volume,	6 fr.
Chaque livraison de 6 ou 5 pl.	12 fr. 50 c.

CHAQUE PARTIE SE VEND SÉPARÉMENT.

Chaque partie d'histoire naturelle, de philologie, de physique ou d'hydrographie, prise séparément, coûtera 15 fr. la livraison et 7 fr. le volume.

EN VENTE :	Historique	tom. 1 à 6.
	Atlas pittoresque	liv. 1 à 33.
	Zoologie	liv. 1 à 11.
	Botanique	liv. 1 à 7,
	Physique	tom. 1er.
	Hydrographie	tom. 1er.

On a tiré quelques exemplaires de luxe sur papier grand colombier vélin. Le prix de chaque livraison est de 25 fr. et le texte est fourni *gratuitement* aux souscripteurs.

Imprimerie de FAIN et THUNOT, rue Racine, 28, près de l'Odéon.